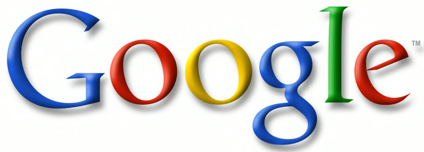


Hugo, C. (V.)

COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
1 franc 25 centimes à l'étranger

CHARLES (Victor) HUGO

LA BOHÊME DORÉE

— PREMIÈRE SÉRIE —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA BOHÊME DORÉE

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LA CHAISE DE PAILLE

Un volume

LE COCHON DE SAINT ANTOINE

Deuxième édition. — Un volume

PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

LA

BOHÊME DORÉE

PAR

CHARLES HUGO

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

A MA MÈRE

Quand je me suis proposé de peindre dans ce livre le plus grand, peut-être, des amours humains, l'amour maternel, je me suis quelque temps demandé où je pourrais puiser l'expérience nécessaire pour exprimer ce sentiment. Il y a des émotions que la vie apporte naturellement au cœur de l'écrivain, et celles-là viennent se traduire d'elles-mêmes dans sa pensée. Il y en a d'autres qu'il peut encore préciser, même quand elles lui sont inconnues, et une sorte de divination est alors le privilége de son esprit. Mais les mères seules connaissent leur amour. C'est l'amour sacré par excellence. C'est l'hostie du temple. C'est un secret que les femmes ont avec Dieu, et il semble que leur prière ait toujours un doigt sur la bouche.

Cette tendresse sans bornes, qui n'a ni commencement ni fin, tient de l'inconnu et procède directement du mystère générateur. Elle est l'aînée de l'enfant même, dont elle devance la naissance, et c'est, n'est-ce pas? quand il se forme dans le sein maternel que le cœur de la mère descend en lui. Un lien mystérieux et tout-puissant s'établit dès lors entre la vie de l'enfant et celle qui l'a mis au monde, et, quand arrive une maladie, on voit ce prodigieux spectacle de la lutte de la mère avec la mort.

Ce spectacle, chère mère, tu l'as donné à chacun de tes enfants, et nous t'avons eue successivement, à différents âges de notre vie, au chevet de notre lit. Pour exprimer l'amour maternel, je n'ai donc eu qu'à le regarder en toi, et il m'a suffi d'évoquer dans mon souvenir ce combat héroïque dont j'avais été tour à tour l'objet et le témoin, et qui oppose à la mort, non-seulement les soins, mais l'indéfinissable résistance du cœur. J'ai revu cette main se posant sur celle du

malade et lui communiquant une inépuisable vitalité. J'ai revu cette âme, invulnérable au découragement et à la fatigue, combattant la souffrance baiser à baiser et faisant de sa tendresse l'air respirable de son enfant. Le médecin alors, c'est la mère ; la cure, c'est son amour. Elle n'admet pas que son enfant puisse lui échapper, et ce véto mystérieux est entendu d'en haut. Elle barre le chemin à l'arrêt de Dieu. Elle a porté cet être qui va mourir, elle le porte encore, elle défend qu'on y touche, et la mort recule devant cette sentinelle terrible du berceau.

Ce pieux souvenir a été mon principal mobile. Tu as, sans t'en douter, collaboré en moi avec moi, et, si ce modeste livre vaut la peine que tu l'ouvres, tu y trouveras le reflet filial de ton dévouement maternel. Il est donc simple qu'en le publiant ce soit d'abord à toi que je l'adresse. C'est une respectueuse offrande en reconnaissance de tout ce que tes enfants te doivent de bonheur et de soulagement depuis qu'ils se

connaissent, et de cette sollicitude incessante qui les a toujours entourés et les entoure encore aujourd'hui, avec plus de force que jamais, dans l'épreuve de leur exil volontaire, grande épreuve que tu leur fais douce.

Si je ne craignais d'être accusé de glisser une préface dans une dédicace, je te dirais tout de suite, ici, quelques mots sur le point de vue auquel je me suis placé dans cette étude, où ce qu'on appelle aujourd'hui *la fantaisie* n'est pour rien.

De toutes les idées générales qui ont dominé la littérature du XIXe siècle, la plus populaire, peut-être, celle que les écrivains ont le plus aimé à répandre, c'est l'idée de la réhabilitation des êtres déclassés ou déshérités de la considération publique par le préjugé. Donner la main aux opprimés, consoler les malheureux, soutenir, en un mot, les faibles, et, parmi les faibles, les femmes, telle a été, et telle sera longtemps encore, la plus haute mission de la pensée

moderne. Il y a, je le sais, des mécontents qui crient volontiers à la banalité lorsqu'on leur présente une nouvelle Manon Lescaut ou une nouvelle Marion de Lorme. Encore une courtisane ! disent-ils ; encore une actrice ! les lorettes, cela court les rues ! — Hélas ! c'est ce qui fait que nous les plaignons.

Eh ! pourquoi donc ne pas continuer de s'attendrir sur des misères qui durent toujours? pourquoi ne plus réclamer contre une flétrissure permanente, qui est peut-être la première cause de ces déchéances? pourquoi ne pas demander au moins l'indulgence et la sympathie pour des maux que l'éducation et une meilleure répartition des fonctions réservées à la femme feraient disparaître? pourquoi se taire sur les injustices de la destinée ou sur l'inflexibilité de cette barrière sociale qui, par la pauvreté et par l'abandon, relègue tant de jeunes et pauvres filles dans ce bagne de la faute, pire encore peut-être que le bagne du crime? Ce n'est pas à la pitié de cesser, c'est à la souf-

france. Depuis quand l'attendrissement sur l'être faible est-il banal? depuis quand, en présence de ces pauvres ensevelies, le deuil de l'âme est-il passé de mode? Il est donc nouveau de mépriser, s'il est banal de pleurer? Toujours la même larme! dites-vous. — C'est pour cela qu'elle est sainte.

Il reste ici-bas à la femme, si avilie qu'elle soit, un piédestal: —la maternité. Donnez un enfant à la créature tombée, et la créature tombée deviendra sublime. Toutes les femmes sont égales devant l'amour maternel.

C'est dans cet amour infini, expression de Dieu sur la terre, que ce livre, s'engageant d'ailleurs dans une voie facile et toute frayée par les maîtres, s'est efforcé de puiser la réhabilitation de ces infortunées prêtresses de l'art et pécheresses de la vie que la pudeur publique met au carcan de la ceinture dorée. Il n'a d'autre mérite et d'autre prétention que cette bonne intention. Il a voulu peindre, dans le Paris du

LA
BOHÊME DORÉE

PAR

CHARLES HUGO

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

S'il a su rendre toute sa pensée, ce livre devra, en outre, introduire le lecteur dans une coulisse de la scène parisienne un peu moins connue peut-être que les autres. Il devra mettre en relief ce Paris millionnaire, à la fois pauvre et riche, prude et dissipé, chaste et libre, bien élevé et fantasque, correct et désordonné, qui, sous les lambris dorés et avec les apparences de la meilleure compagnie, se permet toutes les escapades de l'aventure, s'amuse à faire avec son or des ricochets sur le fleuve de la vie, et, au grand étonnement de la tradition classique, fournit à la fois à l'observation des grandes dames boursières, des boursiers grands seigneurs, des gredins loustics, des comédiennes tragiques, des dandies héroïques et des héritières amoureuses.

Mais, encore une fois, en supposant que l'intention principale de cette étude mérite qu'on la remarque, on pourra y voir, avant tout et surtout, le désir de fléchir l'implacable arrêt du préjugé contre des femmes

plus punies que coupables, en faisant jaillir un grand dévouement d'une vie méprisée, et en allumant l'étincelle de la famille à un foyer à qui l'on n'accorde que des cendres.

Ce n'est donc pas sans raison que je place l'héroïne de *la Bohême dorée* sous le patronage de ton cœur. C'est parce que je sens qu'à défaut d'autre lectrice tu lui suffiras, et que, si faible que soit le plaidoyer, la cause éveillera en toi un sympathique écho. C'est enfin parce que je sais que jamais tu n'as manqué au devoir de la compassion devant une infortune, quelle qu'elle fût, et que j'ai toujours rencontré en toi pour les faibles trop accablés et pour les faiblesses trop méprisées la clémence fraternelle de la vertu.

Permets maintenant à cette dédicace de se tourner vers celui à qui, en même temps qu'à nous, tu as voué ta vie, et dont tu es la compagne et l'appui. Ces pages te doivent le sentiment qui les a inspirées, mais

c'est à lui qu'elles doivent le long enseignement qui les a mûries et qui date du jour où j'ai su lire. *La Bohême dorée* vous appartient donc à tous deux pour qui tout a toujours été commun, les jours lumineux et les jours sombres, le combat et le revers, la France et l'exil, les grandes joies comme les rudes émotions de la vie, et tu seras heureuse, n'est-ce pas? que ce livre te donne encore quelque chose à partager avec lui.

C'est en général une tâche embarrassante et qu'on évite volontiers que de parler de soi et des siens. C'est une grâce qui n'est réservée qu'à la force, et il faut être l'illustre George Sand ou notre cher et grand Dumas pour savoir écrire le mot *moi* et concilier la liberté de la parole avec la dignité des pudeurs familiales. Comment se fait-il donc que j'ose soulever dans ce préambule le voile derrière lequel tout auteur, écolier ou maître, doit abriter son individualité? En vérité, je ne sais; mais il me semble que la longue

pratique de l'exil met ceux qui le traversent au-dessus de certaines délicatesses sociales de la publicité, et que cette petite île des tempêtes, où tout crie à l'aise depuis le cormoran jusqu'à l'orage, nous isole du monde et nous donne quelques-unes des licences des anachorètes. La parole était un droit des déserts, la causerie doit être un privilége des îles.

Eh bien ! je ne t'ai jamais dit et je n'ai jamais dit à mon père tout ce que la lecture de ses œuvres et plus encore peut-être sa parole amie ont prêté de courage à des tentatives qui ne valent même pas le nom de débuts. C'est lui qui, il y a sept ans, m'a donné la première leçon d'art que j'aie reçue, au moment où j'allais aborder les travaux de l'imagination, et je ne me rappelle jamais sans émotion avec quel empressement et quelle bienveillance il a aplani pour moi les difficultés, souvent insurmontables, que rencontrent toujours les jeunes gens et les inconnus dans leur baccalauréat d'auteurs. C'est du reste toute une histoire. Tu ne la

connais pas et il l'a oubliée. Peut-être t'intéressera-t-elle. La voici :

C'était pendant les premiers mois de l'année 1852. Nous habitions Bruxelles. Tu te rappelles sans doute que, lorsque tu vins nous voir de Paris, tu nous trouvas installés tous les deux dans un fort simple logis dont le rez-de-chaussée était occupé par un bureau de tabac. Les chambres où nous couchions étaient d'une nudité héroïque. La chambre de mon père, très-haute de plafond quoique peu vaste, donnait sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Pour meubles, un petit canapé très-dur, une grande table, une horloge à gaîne en chêne, deux chaises basses du temps de Louis XIII à dossier de cuir, un poêle de fonte et un très-beau plat de cuivre repoussé, que mon père avait acheté à Bruxelles le jour de son arrivée. L'acquisition de ce plat, dont tu ne te souviens probablement pas, vaut une parenthèse :

Mon père, tu le sais, avait quitté Paris sans avoir

eu beaucoup le temps de mettre ordre à ses affaires, et le chemin de fer l'avait déposé à Bruxelles avec cent francs dans sa poche. En parcourant la ville, il avise ce plat de cuivre.

— Combien ce plat?

— Cent francs.

— Les voici.

Il n'avait pas encore dîné, et, s'il achetait ce plat, il ne savait peut-être pas comment il dînerait. Il était sûr d'avoir, pendant un bon mois, pour cette somme, une cinquantaine de plats, moins beaux, mais moins vides. Il donna ses cent francs et prit le plat. Alors il le regarda et vit dessus un très-joli cochon de lait, gros, gras et cuit à point, mais c'était un cochon ciselé.

Moi, j'avais pour mobilier une chaise, une table, une grande armoire, dont mes hardes occupaient piteusement un coin, et un lit, si l'on peut appeler ainsi une planche recouverte de deux morceaux de toile

empruntés à la lingerie de Tom-Pouce. Quant à mon père, il couchait sur son divan qui, chaque soir, se transformait en lit, métamorphose que notre servante accomplissait en étendant soigneusement sur ce meuble coriace une paire de draps qu'elle tirait de sa poche. C'était assurément là un lit de poëte. Ajoutes-y deux larges fenêtres sans rideaux, le soleil à pleins bords entrant, dès le matin, dans la chambre, et le bruyant carillon de l'Hôtel de Ville qui bavardait toutes les heures.

Aussi, grâce à toute cette lumière et à tout ce tapage, dormait-on peu dans les deux chambres et se levait-on de grand matin. Une fois levé, on se mettait au travail. Le travail durait jusqu'à dix heures. A dix heures, nous déjeunions. Puis, jusqu'à deux ou trois heures, c'était un continuel va-et-vient d'amis et de compatriotes, toute la colonie bruxelloise d'abord, Noël Parfait, Laussedat, Place, Émile de Girardin, Péan, Deschanel, Bancel, Labrousse, Étienne

Arago, Versigny, Charras, et quelquefois le général Lamoricière qui, tout en causant, faisait volontiers au caporal de notre bureau de tabac l'honneur de le fumer dans ma pipe.

C'est dans cette chambre que nous fîmes connaissance avec Hetzel.

Hetzel est un éditeur comme il n'y en a que quatre ou cinq dans ce temps-ci. Il appartient à l'élite de ces hommes d'initiative qui ont, de nos jours, popularisé les collections à bon marché, et rendu les livres accessibles à toutes les bourses. Il sait admirablement, et rien qu'en fumant son cigare, trouver l'écrivain, l'ouvrage, l'argent, l'imprimeur et le succès. Quand on connaît l'énorme distance qui sépare, par le temps qui court, le plus volumineux manuscrit du plus mince billet de banque, on ne peut que considérer comme fort précieux l'homme qui vient, à ses risques et périls, vous acheter votre œuvre obscure et qui, tandis que vous l'écrivez sans grand

espoir d'en tirer profit, se penche sur votre plume et découvre l'astre Écu dans la nuit de votre encrier.

Cet éditeur cache, en outre, en lui un auteur qui le vaut bien et pour lequel il a la modestie du pseudonyme ; et, pour ma part, je ne vois pas, dans ce qu'il écrit avec tant d'humour et d'esprit, ce qui peut le justifier de voyager ainsi dans la littérature avec un faux passe-port.

Or, à cette époque, le locataire du bureau de tabac de la Grande-Place achevait un livre qui, je l'espère, fera bientôt partie de ses œuvres complètes. Il entra en relations d'affaires avec plusieurs libraires étrangers et français, et naturellement avec le futur éditeur des *Contemplations*, qui, tout en signant ses traités avec la poésie, eut l'imprudence de m'offrir cinq cents francs d'un roman en un volume.

Mais l'imprudence n'était pas moins forte de ma part à moi qui vendais la peau d'un livre avant de l'avoir fait.

Le lecteur des œuvres d'imagination, ce juge sévère qu'il est si difficile de captiver, ce critique blasé et indifférent que l'idéal fatigue plus que la matière, et qui achète encore plus de livres chez l'épicier que chez le libraire, ce lecteur qui compose ce qu'on appelle le gros public, s'est-il jamais demandé, quand il lit une de ces œuvres, ce que c'est que de l'écrire? S'est-il jamais demandé ce que c'est que d'inventer tout un peuple d'êtres vivants, que de tirer du néant, de l'ombre et de l'incréé, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des familles, des événements, une vie, une nature et une providence? S'est-il quelquefois inquiété de savoir quel formidable effort de volonté il faut à l'écrivain, quelle que soit sa taille, pour s'ouvrir ainsi le crâne, pour ordonner à tout ce monde enseveli dans sa pensée d'apparaître, et pour faire à tous ces inconnus errant dans les limbes de son cerveau un signe qu'ils comprennent? Cette question, que ne mérite pas le début toujours

modeste des jeunes gens, se l'est-il du moins adressé en lisant les maîtres?... S'est-il informé du cri qu'i a fallu qu'Eschyle poussât dans son imagination pour être entrevu d'Oreste, du geste souverain qu'ont dû faire en eux-mêmes Cervantes pour être aperçu de Don Quichotte, Shakespeare pour être obéi d'Hamlet? Croit-il que ce fut chose facile à Rabelais d'amener du fond de son esprit le colossal Gargantua et le gigantesque Pantagruel? S'imagine-t-il que Molière n'a eu qu'un mot à dire à Alceste pour qu'il aimât Célimène, que Voltaire n'a eu qu'à se frapper le front pour éveiller Candide, et Goëthe pour tuer Werther, et qu'il n'a pas fallu que Byron criât longtemps dans sa pensée : « A moi, don Juan ! » pour être entendu de son chef-d'œuvre?

Doucement étendu dans son fauteuil et les pieds sur ses chenêts, le lecteur n'a que la peine d'ouvrir le livre et de se laisser aller à la dérive du récit. Heureux l'écrivain s'il parvient à vous faire rire ou pleu-

rer ! Hélas ! vous ignorez donc que ce rire qui vous arrive aux lèvres a été conquis par les plus laborieuses insomnies, et que ces larmes faciles qui coulent de vos yeux, le front de l'écrivain les a suées goutte à goutte !

Tout livre qui paraît apporte au public sa gerbe, sa grappe ou sa fleur. C'est comme si l'on regardait un champ en août. Il brille, il embaume, il enivre. Mais qu'on songe au laboureur, qu'on songe au semeur, qu'on songe à l'écrivain ! qu'on réfléchisse à ce qu'était ce champ en janvier, sous la bise, le vent et la neige ; à ce qu'était ce livre avant que l'œuvre eût germé, pendant que l'âpre inspiration soufflait et que l'écrivain, courbé, poussait devant lui l'idée au joug !

Donc, un beau jour, je me trouvai face à face avec cette affreuse dette à payer : un roman !

J'avais été rhétoricien, comme tout le monde, et, comme tout rhétoricien, j'avais eu le vice de l'alexan-

drin et j'avais joué à la poupée avec la muse. Plus tard, j'avais traversé le noble apprentissage littéraire et politique de la presse et écrit des articles de journal. Mais qu'était-ce que cela auprès d'un roman? — Des articles de journal! travail périlleux par le siècle qui court, mais où tout vous sert, l'événement du jour, le discours de la veille, la question du lendemain, et surtout, et avant tout, le gouvernement, cet infatigable collaborateur de l'opposition.— Des vers! travail charmant où l'on est aidé par tout, par le ciel, par les fleurs, par le printemps; travail ailé où l'inflexible régularité de la forme vous porte sans vous retenir, où l'on se sent à la fois maître et captif du rhythme, où l'on poursuit la rime dans tous les chemins de l'azur et où la rime une fois prise au vol vous saisit et vous encage. Mais la prose! écrire en prose! pourquoi plutôt ce mot-ci que ce mot-là? la prose! lourde bête de somme qui laboure des alinéas sous le gazouillement des strophes dans l'infini!

Et quand cette prose, déjà si revêche rien que pour écrire une lettre, est la prose d'un gros roman ! quand on se voit condamné, par traité, à faire les frais d'un volume où il y aura pour cinq cents francs d'intérêt, quand il faut enchaîner des événements, créer des situations, faire ce personnage-ci très-méchant et cet autre très-dévoué, enfanter une douleur, couver un amour, mettre au monde un crime bien conformé, accoucher d'un suicide et être le bon Dieu en personne pendant une année de trois cent soixante-cinq pages !

J'avais eu beau me creuser la cervelle et me prendre consciencieusement le front dans mes deux mains, ainsi qu'il sied : je ne trouvais rien. Je regardais le dessin du papier de ma chambre, je regardais les passants dans la rue, je fronçais même le sourcil et je fumais cigare sur cigare : — pas le plus petit grain d'idée ! La pipe elle-même, cette grande camarade du travail, était impuissante, mon roman ne sortait pas

de son nuage, et j'aurais fumé, sans plus de résultat, tout notre rez-de-chaussée.

— Pourtant, me disais-je, l'œil toujours fixé sur la Grande-Place, le roman que je cherche n'est peut-être pas si loin de moi que je le crois. Dans toutes ces vieilles maisons demi-espagnoles, demi-flamandes, que de romans ont élu domicile depuis deux siècles ! Cet Hôtel de ville a vu errer dans ses salles la figure patibulaire et machiavélique du duc d'Albe ; cette maison mi-partie gothique et rococo, qu'on appelle je ne sais trop pourquoi *la Maison du Roi*, a vu descendre par une de ses fenêtres, comme Charles I[er] à Whitehall, Horn et Egmont allant à l'échafaud ! en ce moment même, et sans m'enfoncer si avant dans le passé, l'ouvrière qui chante à cette lucarne, en face de moi, a peut-être tout ce qu'il faut pour être mon *amoureuse*. Mon roman ! mais il est sous chacun des toits de ces maisons, sous chacun des pavés de cette place, dans chacune des heures de ce cadran !

J'avais assurément raison. Mon roman était sans nul doute très-près de moi. En y réfléchissant même, j'ai de fortes raisons de croire qu'il était en moi.

Mon père devina sans doute mon embarras ; car un matin il me dit :

— Penses-tu à ton livre ?

— Toute la journée.

— As-tu une idée ?

— Non.

— En veux-tu une ?

Je ne répondis qu'en m'asseyant sur le lit qui venait de reprendre ses fonctions d'ottomane et je me préparai à écouter.

Puisque je suis en train de te faire mes confidences, pourquoi ne te l'avouerais-je pas ? j'ai toujours été vis-à-vis de mon père d'une grande timidité littéraire. J'avais noirci des rames de papier dans le huis-clos le plus sournois et sans lui en rien confier ; j'avais ébauché plusieurs plans de je ne sais quoi, que pour

tout au monde je ne lui eusse pas montrés. Ce n'est pas que ce fût lui qui m'intimidât. Non, mais je ne pouvais me décider à me mettre à l'aise avec Hernani. J'avais peur d'Angelo, tyran de Padoue. Je tremblais devant Claude Frollo, et je n'eusse consenti à dire à mon père quelqu'une de mes rêveries qu'à la condition qu'il renvoyât Ruy-Blas.

Je l'écoutai donc avec une véritable émotion.

— J'ai dans l'esprit, me dit-il, beaucoup plus de choses que je n'en pourrai faire. Je n'écrirai jamais le roman dont je vais te parler. C'est une idée qui m'est venue en faisant *Ruy-Blas*. Tu as lu les *Confessions* de Jean-Jacques, tu te rappelles la scène où Jean-Jacques, en livrée, sert à table mademoiselle de Solar. Eh bien ! il y a là un roman, et ce roman, le voici.

Et mon père me raconta les principaux traits d'un livre que je n'avais plus qu'à développer et qu'à écrire. Ce livre, je l'ai en effet commencé jadis, et son ébauche doit être aujourd'hui dans quelque tiroir d'où je

te promets de ne jamais l'exhumer, car, dès les premières lignes, j'avais senti mon impuissance à traiter ce sujet dont les proportions me dépassaient ; peut-être aussi avais-je reconnu, dans cet essai, une des lois les plus mystérieuses et les plus impérieuses des travaux d'imagination, celle qui empêche de s'approprier et de s'assimiler un projet de livre dont on n'a pas eu soi-même la première étincelle. L'esprit en effet ne peut féconder que des idées ignorées de tous. Il veut conquérir le rêve d'où sortira son œuvre et l'enlever flottant et indécis des ombres du néant. Il lui faut l'accouplement farouche et jaloux avec une pensée dont il aura seul la clef.

Cependant, de la conversation que j'eus ce jour-là avec mon père j'ai retenu un enseignement dont j'ai depuis cherché à profiter et dont les termes sont encore présents à ma mémoire. Cet enseignement s'efforçait de m'initier à ces secrets intimes du procédé du romancier ou du dramaturge, qui restent toujours

ignorés du public. Il m'introduisait dans ce grand bois sacré de l'imagination dont la lisière a fourni un jour un mot au craintif Boileau. Il me montrait par quels chemins l'esprit qui veut produire une œuvre arrive, sans autre fil conducteur que sa volonté, à pouvoir s'orienter dans l'inconnu, comment il tâtonne, cherche, va, vient, hésite, confronte, envisage, s'arrête, passe outre, et enfin, après avoir battu tous les sentiers de la rêverie, tombe en arrêt, hérissé et joyeux, sur une idée.

— Absorbe-toi quelques jours, me dit mon père en terminant, dans ce monde nouveau dont tu vas être le maître. Enferme-toi avec tes personnages et regarde-les bien en face. Ne t'effraie pas des à-peu-près qui te viendront à l'esprit. L'ébauche, d'abord informe, ne tardera pas à se préciser. Ces oscillations de contours précèdent toujours le moment où l'œuvre prend pied et marche. Nous parlions tout à l'heure de *Ruy-Blas*, eh bien ! je me rappelle qu'il m'apparut d'une façon

toute différente de ce qu'il est aujourd'hui. La toile se levait sur Ruy-Blas grand seigneur, premier ministre, aimant la reine et aimé d'elle. Le spectateur n'était pas prévenu que ce ministre était un laquais. On devait voir tout à coup don Salluste surgir et jouer avec le déguisement de son valet pour le lui arracher ensuite. Dans la pièce telle qu'elle est, on voit don Salluste masquer Ruy-Blas. Ce n'est que peu à peu que chaque scène a pris son plan juste dans mon esprit et que ce que j'avais entrevu tout d'abord comme le premier acte du drame s'est graduellement reculé jusqu'au troisième.

Tout en écrivant *la Bohême dorée*, qui ne m'a pas coûté moins de sept mois d'un effort livré à lui-même, que de fois je me suis répété tout bas cette première leçon d'art! Mais ce n'est pas tout. La cohabitation journalière de cette pensée vénérée qui travaille sous le même toit que nous ne m'a pas moins encouragé et soutenu. — Rappelle-toi notre bibliothèque

d'Hauteville-House, asile ordinaire de nos lectures de famille, où, quand le piano de ta fille nous a dit sa dernière mélodie, chacun de nous est tour à tour lecteur et auditeur, où Victor nous lit les Introductions de sa traduction de Shakespeare, où Auguste Vacquerie nous a lu page à page son éclatant livre de *Profils et Grimaces* et toute son œuvre théâtrale encore inédite, où Paul Meurice, lors de son dernier voyage à Guernesey, a peut-être conçu le plan de son beau drame de *Fanfan La Tulipe*, où Ribeyrolles, l'éloquent journaliste de 48, nous a fait connaître un soir les premières pages de son roman *les Filles de Milton*, où Victor Schœlcher nous apportait parfois un chapitre de son excellente étude sur Handel; salon intime de l'hospitalité littéraire, ouvert surtout aux muses en voyage, qui se souvient encore du *Poëme de la femme* récité, il y a deux ans, par madame Louise Colet; qui a vu passer quelques-uns de nos amis les plus regrettés et les moins oublieux, Hippolyte Lucas,

Paul Foucher, Leflo, Paillard de Villeneuve; qui a entendu madame de Girardin, de noble mémoire, dépenser sans compter tout son bagage de causerie, et Dumas nous parler avec tant d'émotion des succès de son fils.

C'est dans cette bibliothèque, qui réunit dans ses rayons tous les noms immortels ou illustres de l'art moderne, depuis Chateaubriand jusqu'à Eugène Sue, depuis Michelet jusqu'à Théophile Gautier et Méry, depuis Balzac jusqu'à Alphonse Karr et Jules Janin, que nous avons écouté, cet hiver, les douze ou quinze grands drames dont se compose le prochain livre que va publier Hetzel, *la Légende des Siècles;* c'est là que nous avons vu successivement apparaître devant nous Fabrice, le Cid, Olivier, Roland, Eviradnus, et sortir, pour ainsi dire, du manuscrit feuilleté par mon père ce tournoi de géants armés d'épopées.

Eh bien! te le dirai-je? quand, au milieu de mon chétif travail, le découragement me venait, c'était

en écoutant ces poëmes, auxquels le voisinage des grandes œuvres contemporaines qui nous entouraient ajoutait encore plus de puissance, que je retrouvais l'énergie nécessaire à toute entreprise de longue haleine. Je renouvelais ainsi à la source paternelle ma petite provision d'entrain quotidien, et je rentrais dans mon coin et dans mon livre avec des reflets lumineux que j'employais à la fragile dorure de mes bohêmes.

C'est donc autant à mon père qu'à toi que j'adresse ce livre. Lisez-le, lui avec toute l'indulgence des belles-lettres, toi avec toute la faveur de tes préventions maternelles qui me seront aujourd'hui plus précieuses et plus nécessaires que jamais.

Tu reconnaîtras dans ces pages beaucoup de ces impressions d'autrefois dont nous aimons tant à nous entretenir quand notre causerie d'expatriés s'arrête sur Paris. Car l'Angleterre a eu beau faire, nous sommes tous plus ou moins restés les incorrigibles Parisiens que nous étions, lorsque nous habitions

cette maison de la rue de la Tour-d'Auvergne d'où nous dominions, dans une éternelle brume de vapeurs et de fumées, les maisons et les monuments de la grande cité.

Que de fois, n'est-ce pas? dans les soirées d'été, nous nous sommes accoudés ensemble à ce balcon où ne mène plus, hélas! l'escalier de l'étranger, et, les yeux fixés sur Paris, nous nous sommes communiqué notre émotion devant ce sublime spectacle! Comme nous restions confondus d'admiration en présence de la double faculté de cette ville monstrueuse et charmante qui sait être à la fois Athènes et Rome! Nous la voyions tour à tour dans son éclat de rire et dans son éclair. Nous la comprenions dans sa chanson à boire et dans sa *Marseillaise*, dans sa boue et dans sa lumière, tout en évoquant ces grands événements de la rue qui, depuis soixante-dix ans, ont fait monter si haut le pavé de Paris dans l'estime de l'histoire. Nous écoutions avec amour le tourbil-

lon de ces voitures roulant au loin sur les boulevards; nous regardions le va-et-vient de cette population affairée, le chaos de ces journées où le matin et le soir ont des physionomies si disparates, le rayonnement de ces bals et de ces guinguettes, la robe de soie éclipsant sur le trottoir la robe d'indienne, mais cousue avec la même aiguille de la coquetterie et du bon goût, les théâtres, les affiches, les concerts, les restaurants, le roulis océanique de tout ce monde sans cesse en mouvement et ivre de plaisirs, de dépenses et de bruit; et, en même temps, il nous semblait voir distinctement aller et venir, à travers cette foule coiffée de fantaisie et de caprice, le peuple couronné des idées. Nous apercevions, au milieu de la foule, l'Art, la Science, la Philosophie et le Progrès, fantômes toujours debout, invisibles demi-dieux, jaillis du front de la capitale, et qui, Titans majestueux et masqués, l'échelle et le flambeau à la main, procèdent chaque jour, dans Paris, à l'éclairage du monde. Nous ai-

mions à entendre, pour ainsi dire, marcher dans l'ombre, au milieu des femmes parées et des hommes insouciants, à travers le fracas des voitures et le cliquetis des verres, la patrouille des libertés publiques. Et vraiment nous restions fascinés par cette ville, prostituée comme Babylone, sainte comme Jérusalem, éternelle comme Rome, berceau de la Convention et du bal de l'Opéra, de la révolution et du vaudeville, de la tribune et de la scène, du journal et du couplet, de la grande langue et du bon mot, de la blouse bleue et du maillot rose, tour à tour fidèle et infidèle à son but, à la fois initiatrice de la délivrance et esclave du succès, qui marque le pas au genre humain avec un jeté-battu, et qui, un jour, comme pour symboliser sa mission et sa légèreté, a placé sur la colonne de Juillet le Génie de la Liberté dans la pose d'un danseur.

C'est ce péché originel de l'amour et de l'admiration de Paris que j'ai cherché à inoculer au personnage

de Maurice, et, tout en y rêvant cet hiver, dans mes promenades sur la triste et solitaire esplanade qui mène au havre désolé de Saint-Sampson, j'ai, je te le confesse, éprouvé une sorte de voluptueuse et amère jouissance à ressusciter dans ma pensée le décor magique de l'éblouissante cité. Tout en regardant l'archipel sauvage éparpillé dans la mer autour de Guernesey, tout en suivant de l'œil les oscillations de la vague fouettée par la brise et la voile blanche de quelque bateau pêcheur rasant là-bas la ligne de l'horizon, je me plaisais à faire à travers ma ville natale le voyage des souvenirs; je m'embarquais sur mes vingt-cinq ans échoués à ce rocher, et, bercé par mon rêve, enivré par le mirage des réminiscences, il me semblait voir mon Paris sortir au loin de l'Océan, et, dans une perspective de la brume, dans un déchirement de la nuée, surgir cet immense port des esprits! Alors, comme un enfant qui prend au sérieux son jouet, je me plaisais à donner à la fumée tumultueuse des

steamers la forme tranquille de la fumée des toits de Paris, je métamorphosais le granit en asphalte, l'écueil en trottoir, les galets en pavés, la solitude en mouvement; j'allumais les phares de Saint-Pierre, d'Aurigny et des Casquets avec le gaz du boulevard des Italiens, je touchais notre rocher avec la baguette de l'illusion, et j'en faisais sortir le ruisseau de la Place-Royale.

Ce souvenir seul fut encore un de mes bonheurs, je n'ose dire une de mes forces, car il me ramenait, par un retour tout naturel, à la conscience du grand devoir qui nous attache au service de la France, et peut-être, en terminant ce livre inspiré par tout ce que je vénère et par tout ce que j'aime, m'est-il permis de vous confondre tous trois dans cette humble dédicace, toi, ma mère, toi, mon père, — toi, ma patrie !

CHARLES HUGO.

Guernesey, Hauteville-House, mai 1859.

LA

BOHÊME DORÉE

PROLOGUE

L'AUBERGE DU PAS-DE-ROLAND

I

UNE ACTRICE RETIRÉE DU MONDE

Malgré la chaleur d'une des plus belles journées de l'été de l'année 1829, il y avait eu foule, ce soir-là, au grand théâtre de Bordeaux. L'affiche annonçait nous ne savons plus quel drame joué par une actrice célèbre et populaire de la Porte-Saint-Martin. Pour-

suivant sa tournée de congé dans les départements, mademoiselle Ninon Larovère passait par Bordeaux, où ses engagements ne lui permettaient de donner qu'une seule représentation.

Il est assurément dans les droits de l'auteur, en supposant que l'histoire qu'il va raconter ne soit un roman que de nom, de laisser le lecteur libre d'en soulever les masques pour y retrouver des visages qui, sous d'autres noms, ont traversé le monde parisien. Plusieurs des personnages du drame intime dont ce récit n'est que l'écho vivent encore, et, si ce livre leur tombe sous la main, le voile dont ils y sont couverts est resté cependant assez transparent pour qu'ils puissent eux-mêmes se reconnaître et rendre justice à notre véracité comme à notre discrétion. Ceci dit une fois pour toutes, nous poursuivons.

L'actrice, aussitôt après la chute du rideau, se hâta de remonter dans sa loge, congédia tout le monde de flatteurs et d'admirateurs qui l'y attendait, et, quand elle fut seule avec sa femme de chambre :

— La chaise de poste est-elle prête? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Et les relais ?

— Ils sont commandés.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'à Bayonne, où madame trouvera des chevaux pour continuer sa route.

— C'est bien.

— Est-ce que madame va donner une représentation à Bayonne ? demanda un peu curieusement la femme de chambre tout en achevant de coiffer sa maîtresse.

— Pas le moins du monde.

— Mais alors, où donc madame compte-t-elle jouer là-bas ? ce ne sera assurément ni à Saint-Jean-de-Luz, ni à Fontarabie ; on ne connaît pas les théâtres dans ce pays-là...

Ninon ne répondit pas.

— A moins que madame n'aille en Espagne ?.... reprit la femme de chambre.

— Oui, répondit Ninon ; mais je ne vais qu'à la frontière.

— Et madame est toujours décidée à partir seule ?

— Oui, seule, fit l'actrice d'un ton qui signifiait qu'elle trouvait que la conversation avait été assez loin; puis elle ajouta :

— Vous m'attendrez ici à l'hôtel. Je serai de retour après-demain soir, et nous repartirons immédiatement pour Paris.

La toilette de l'actrice était finie. Elle se leva. C'était une grande et belle personne aux traits réguliers, aux yeux noirs, à la physionomie douce et grave. Elle était dans les environs de la trentaine, sans qu'on pût dire si c'était en deçà ou au delà. Elle avait ce je ne sais quoi d'achevé que le milieu de la vie donne à la femme. On devinait, en regardant mademoiselle Larovère, qu'elle avait beaucoup souffert. Il y a de certains regards qui viennent du fond même de l'âme et de la vie, et qui n'abandonnent jamais les yeux qui ont pleuré. L'actrice avait de ces regards-là. Son sourire était comme son regard : il était pensif, et, pour ainsi dire, à demi déployé sur sa lèvre. Sa voix était fraîche et sonore, mais son accent, bien qu'elle fût parvenue à le corriger à force de volonté et d'étude, avait par moments quelque chose de mé-

ridional qui pouvait faire croire que, malgré son nom parisien, mademoiselle Larovère n'était pas née à Paris.

Les méchantes langues donnaient trente-cinq ans à Ninon. Il fallait donc qu'elle parût bien jeune encore, puisqu'elle n'en avait que trente-trois. Venue au monde dans le nord de l'Espagne, au milieu d'une de ces tribus nomades qui fournissent à la Péninsule toute cette population pittoresque à laquelle elle doit ses muletiers, ses contrebandiers, ses toreros et ses gitanos, Ninon, autrefois Niña, n'avait jamais connu son père ni sa mère. Sa jeunesse; dont on apprendra dans le cours de ce récit l'événement capital, avait été mêlée de soleil et d'aventures, de nuits passées à la belle étoile, de coups de fusil, de danses et d'amours.

L'esquisse qu'on vient de lire de sa personne ne donne qu'une idée de sa physionomie, et c'est en effet ce qui frappait en elle au premier abord. Mais, en la regardant à deux fois, on découvrait en elle tous les signes de la race : petits pieds cambrés qui jouaient avec toutes les chaussures, mains effilées et

enchâssant dix perles roses, la taille mince à la ceinture s'évasant en un buste ferme pour lequel le corset était un pléonasme, la hanche opulente et arrondie, la jambe tout espagnole, c'est-à-dire faite pour la jupe la plus courte.

Ninon joignait à ces qualités physiques, dont l'appréciation n'appartenait pas à tout le monde, un visage d'une régularité sans froideur; elle avait le nez aquilin et la narine étroite quoique un peu ouverte, les dents superbes, l'œil velouté et cerclé d'une ombre bleue qui répondait admirablement à la ligne fine et droite du sourcil, le front d'un blanc doré et sans ride, les lèvres épaisses et d'un modelé digne de l'antique. Son teint, coloré jadis, s'était pâli, comme celui de toutes les femmes de théâtre, sous le *maquillage* de la scène. Ses cheveux, nappe lustrée et noire qui avait l'abondance et l'éclat de la queue d'un cheval arabe, forçaient son peigne à descendre jusqu'à son jarret. Comme signe particulier, on lui remarquait, quand elle était décolletée, une assez large cicatrice à l'avant-bras.

Quand on voit une femme pour la première fois,

on ne regarde pas seulement sa beauté. On cherche à deviner une chose bien autrement importante : est-elle coquette ? La coquetterie est impossible à cacher. Elle a autant de genres que le sexe féminin a d'exemplaires. Il y a la coquetterie gourmande, qui, comme les forts appétits, goûte à tous les hommes. Il y a la coquetterie gourmette, qui choisit. Il y a enfin la coquetterie blasée, qui se fait servir. Cependant, malgré la différence évidente de ces trois genres, une femme coquette se reconnaîtra toujours entre mille, si l'on peut en trouver neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui ne le soient pas. Dire à quels signes, c'est vouloir analyser l'insaisissable. Qui devinera la coquetterie dans cette tête penchée comme une fleur après une pluie d'orage? et pourtant cette tête-là appartient à une coquette. Voici un visage qui a le nez au vent, qui se tient campé sur un cou de cygne et qui semble ne rien voir autour de lui : coquetterie ! Cette robe qui se dodeline en marchant et se soulève à point nommé pour éviter un ruisseau et empocher votre regard : coquetterie ! Cet air câlin, cet air fier, cet air impertinent, cet air sauvage : coquetterie ! On vous parle : coquetterie ! On ne vous

dit rien : coquetterie ! La femme coquette se flaire et se reconnaît, dans toutes les toilettes, à la ville, à la campagne, dans le monde ou dans la rue, comme on reconnaît un colonel, même en retraite, sous tous les habits. La coquetterie, c'est l'état militaire de la femme.

En voyant mademoiselle Larovère, — à l'époque du moins où commence cette histoire, — on s'apercevait que, malgré sa rare beauté, elle n'avait plus de prétentions. Lors de ses débuts à Paris, débuts éclatants qui lui avaient rapidement attiré la vogue de la femme à la mode, elle s'était jetée furieusement dans les plaisirs. Elle avait été l'amie de toutes ces demoiselles, plus ou moins actrices, dont l'existence météorique et brillante fait remplacer les noms par trois étoiles dans les chroniques scandaleuses des Courriers de Paris. Elle avait été aimée par la fleur des pois de ce monde qui dépense, soupe, joue, se ruine, s'enrichit, mêle à son or l'alliage du vice de bon ton, réalise dans toute son étendue et avec toutes ses variantes le prospectus du plaisir, et mérite le beau titre de *Bohême dorée*. Elle avait eu pour amants des acteurs et des princes. Elle avait écrémé

les neiges de la Russie. Les méchantes langues qui l'accusaient de trente-cinq ans, quand elles citaient les initiales de ses protecteurs ou protégés, n'hésitaient pas à faire entrer dans son alcôve les vingt-cinq lettres de l'alphabet. Mais, depuis quelques années, un grand changement s'était produit dans son existence. La reine de la Bohême dorée avait abdiqué; la Ninon était devenue inaccessible.

Il y a deux cas où les femmes de vie facile sont inaccessibles : quand elles ont pour amant, ou un homme qu'elles aiment, ou un homme qui leur donne cent mille francs par an. Une actrice, au pouvoir d'un millionnaire, sort brusquement de la circulation; c'est un louis qui repasse à la Monnaie. Le libertin à la piste des jolies filles mettrait alors en campagne, pour arriver jusqu'à elle, toutes les duègnes de Paris, qu'il en serait pour ses frais. Quand on voit s'éclipser brusquement du ciel parisien un de ces astres, quand on n'aperçoit plus une belle fille, hier à la mode, que derrière le store baissé d'un coupé de louage ou sur le reps d'un éclatant landau qui traverse le boulevard comme une locomotive, on

peut être sûr qu'il s'est introduit dans cette vie ou une passion ou un capital.

Si c'est une passion, le besoin d'argent peut se faire sentir encore et rouvrir la porte de l'infidélité; mais si c'est un capital, le mal est sans remède. La belle créature s'est verrouillée et cadenassée elle-même dans la caisse de son millionnaire. Elle s'enfonce dans une vie presque exemplaire. Elle renonce à ses connaissances ; elle ne voit plus que de loin en loin ses amis. On l'aperçoit le soir, au théâtre, dans une baignoire où elle est seule, et où l'on voit bientôt paraître la figure du financier, généralement jaloux, dont elle est la maîtresse. Plus de petits soupers, plus de nuits passées au bal, plus de réceptions, plus de fêtes, plus de parades à Chantilly, plus de parties de campagne à Asnières ou à Enghien ! Le Château des Fleurs et Mabille ont disparu de sa vie. Elle est sage. Le millionnaire, dragon assez semblable à celui du récit de Théramène, quoiqu'il en redoute prodigieusement le vingtième vers, habite chez elle et s'arrache du corps ses écailles jaunissantes qu'il dépose en pile sur la cheminée. Défense

au dandy d'approcher, s'appelât-il Hippolyte !

Ninon, avant qu'elle se fût retirée du monde, passait pour une fille singulière. Elle avait des emportements de plaisir, des rages d'amusement qui faisaient d'elle une des courtisanes les plus infatigables de Paris. Il fut un temps où il n'y avait pas de souper possible sans elle ; quand elle manquait à un festin de la Bohème dorée, il fallait doubler le nombre des bougies pour chasser le nuage d'ombre qui passait sur toutes les têtes ; les mets exquis ne rencontraient pas l'appétit accoutumé, le jeu languissait, les *bancos* se faisaient péniblement, le feu d'artifice des bouchons de champagne n'allait pas jusqu'à la fin. Et pourtant les physionomistes auraient pu remarquer dans la gaîté si communicative de Ninon quelque chose de factice et de fébrile. Au milieu de la fête, après avoir fourni la conversation de saillies et d'épigrammes, elle devenait brusquement silencieuse, la contraction d'un souci intérieur plissait sa lèvre, elle passait rapidement la main sur ses yeux, comme quelqu'un qui veut arrêter une larme, et la voilà qui, tout à coup encore, reprenait l'archet du tumulte et jetait son rire intrépide dans

la mêlée de l'orgie. Son verre, toujours soulevé, provoquait les autres sans jamais apporter à sa joue pâle la coloration de l'ivresse. Elle conservait l'œil sec d'une pensée fixe au milieu de l'entrain qu'elle répandait. Elle jouait, elle dansait, elle improvisait une folie, elle proposait le bal de l'Opéra, elle entraînait toute l'assistance électrisée dans sa fantaisie, et, si on l'eût regardée avec attention, on eût vu qu'elle restait froide et que ni son sein, ni sa main, ni son regard, ne ressentaient la contagion générale. Quelques-uns de ceux qui l'avaient approchée dans son intimité prétendaient qu'elle avait un secret, et que, derrière ce masque d'emprunt qu'elle posait sur son visage, l'actrice cachait quelque chose de douloureux et d'impénétrable. La vie de cette femme offrait un mélange de publicité et de mystère. Il y avait dans son âme un repli inaccessible. Mademoiselle Lenormand, la célèbre devineresse, lui avait prédit qu'elle se suiciderait, et Ninon, tout en souriant, avait pâli. Telle qu'elle était, néanmoins, il n'y avait pas de jeunes gens qui n'eussent l'ambition de lui être présentés, et qui ne l'invitassent à

ces fêtes du soir où elle apportait toujours son double visage et semblait assister froidement au duel de sa souffrance avec le plaisir.

Depuis quelques années donc, mademoiselle Larovère ne paraissait plus en public que sur le théâtre, où son talent de premier ordre attirait toujours la foule. On lui supposait une de ces liaisons fastueuses dont nous venons de parler. Le fait est qu'elle avait rompu avec sa vie passée. On ne dansait plus chez elle, et les rares jeunes gens qu'elle recevait encore s'en allaient sagement avant minuit. Quel était le nom du nouveau gérant responsable? On l'ignorait; mais il était évident pour tout le monde que Ninon avait mis la main sur un Crésus, et qu'il y avait dragon sous roche.

Ninon remplissait complétement le programme de l'actrice inexpugnable. Logée dans un des quartiers les plus déserts et les plus éloignés de son théâtre, elle vivait avec une seule femme de chambre, et n'avait pour tout domestique qu'un cocher et qu'un cuisinier. La consigne la plus rébarbative veillait à sa porte. Sa vie ostensible était tout à son art. Elle

créait un rôle par saison. Les rares promeneurs de l'avenue de Breteuil pouvaient remarquer son coupé brun stationnant toutes les après-midi devant la porte de sa maison, et l'y voir monter pour se rendre à sa représentation. Elle refusait toutes les invitations. Ses toilettes étaient cependant toujours au pas de la mode. On lui voyait des chapeaux de cent cinquante francs, des robes du matin de cent écus, des mantelets à faire pâmer d'envie une duchesse, des bijoux de poids et des diamants qui auraient pu soutenir la comparaison avec ceux de mademoiselle Georges. Ses deux chevaux bais avaient été authentiquement payés à Londres douze mille francs, et portaient leur quittance écrite dans leur incomparable fierté. Le velours de soie grenat de son coupé était notoirement renouvelé tous les mois. On ne lui surprit point une seule lacune ou une seule défaillance dans sa mise. Son gant et sa bottine, l'alpha et l'oméga de l'élégance féminine, ne trahirent pas la moindre créance en souffrance ni le coup de sonnette chronique du fournisseur impayé. Elle continua d'être la belle femme et de grandir comme artiste. On put même remarquer

qu'une certaine sérénité avait succédé sur son visage à l'âpre mobilité de ses joies d'autrefois. Sa conversion à la sagesse défraya pendant quelque temps les commérages des divers mondes de Paris. On s'interrogea et on ne se trouva pas de réponse. On s'épuisa en commentaires; un critique curieux et qui avait jadis été de ses fidèles osa l'interroger sur le scandale de sa démission, qui n'était point acceptée de la Bohême. Ninon se défendit sur son âge et répondit :

— Que voulez-vous? je désarme.

— Non, répliqua le critique, vous désertez avec armes et bagages.

Telle était, — en prenant en bloc tout ce qu'on disait et tout ce qu'on savait d'elle, — mademoiselle Ninon Larovère, au moment où le lecteur fait connaissance avec elle.

Après avoir pris congé de sa femme de chambre et lui avoir laissé ses instructions, l'actrice sortit de sa loge, descendit l'escalier noir et enfumé qui conduisait à la porte des acteurs, et monta dans une élégante chaise de poste attelée de deux bons chevaux, qui

l'attendait à quelques pas de là. Le postillon fit claquer son fouet, et la voiture partit.

Le lendemain, la chaise de poste traversait Bayonne, où elle changeait de chevaux, et se dirigeait vers la frontière, qu'elle ne tarda pas à atteindre. Après avoir franchi le pont de la Bidassoa et dépassé Irun, elle quitta la grande route et s'engagea dans un étroit chemin, accessible encore aux voitures, qui la conduisit dans une des premières gorges des Pyrénées, à quelques lieues d'Ernani. Là, sur un signe de l'actrice, la chaise de poste s'arrêta, vers cinq heures du soir, devant une auberge d'assez sombre apparence.

Le postillon ne s'étonna pas que la voyageuse lui eût donné ordre de dételer dans cette auberge, car il était impossible d'aller plus loin en voiture, le chemin n'étant plus au delà praticable qu'aux piétons et aux cacolets.

L'actrice n'eut pas besoin de demander l'aubergiste. Avec cette finesse d'ouïe propre aux hôteliers de grande route, qui n'ont pas autre chose à faire que d'interroger les moindres bruits de l'horizon et de chercher s'ils ne verront rien venir, l'hôte de l'auberge basque

avait depuis longtemps entendu rouler la chaise de poste qui venait enfin de s'arrêter devant sa porte. Aussi se tenait-il sur son seuil, campé comme une sentinelle, l'œil au guet et la main près du bonnet ; et déjà tous les ordres étaient donnés par lui au valet d'écurie, au marmiton et à la fille de chambre pour la réception de la nouvelle arrivante, lorsqu'il abattit le marchepied de la voiture.

Il eut une légère déception en voyant que la voyageuse était seule, et que, par conséquent, le bénéfice et la consommation seraient moindres ; mais il se consola vite quand il se fut assuré, d'un regard rapide, que tout, dans le comfortable coquet de la voiture aussi bien que dans la toilette de la dame, annonçait le luxe et promettait la dépense.

Tandis que ce brave homme (on pouvait, sans l'offenser, le qualifier ainsi, car il touchait la soixantaine) examinait du coin de l'œil beaucoup plus la robe de soie et les bijoux de l'actrice que son visage, Ninon, d'un regard non moins rapide et non moins attentif que celui de l'aubergiste, l'avait immédiatement toisé des pieds à la tête.

C'était un homme de haute taille, au visage fortement accentué, quoique à demi masqué sous une épaisse barbe grise et sous un large bonnet de laine rouge noirci aux bords et usé au sommet par la fréquente habitude de saluer jusqu'à terre. Tout dans ce personnage indiquait la volonté, l'astuce et le savoir-faire. Sa main rugueuse ressemblait au râteau d'un croupier; ses yeux glauques et luisants promenaient autour d'eux une prunelle pétillante comme un louis d'or vert. Ses formes, souples et dégagées malgré son âge, annonçaient une santé à toute épreuve et trahissaient une force peu commune. Il avait quelque chose de l'usurier et du contrebandier. Un observateur eût facilement reconnu en lui un de ces petits spéculateurs décidés à parvenir, et dont la conscience est assez large pour doubler leur poche.

En le voyant, quelque chose comme un éclair de satisfaction brilla sur le visage de Ninon, et ces mots : « C'est lui! » qu'elle se hâta de retenir, sortirent à moitié de ses lèvres.

II

MAITRE EGURRAL

Né en 1770, dans le bourg de Cambo, au pied même des Pyrénées, à peu de distance de cette magnifique échancrure de la montagne qu'on appelle le *Pas-de-Roland*, maître Egurral, le digne hôtelier de l'endroit, était le fils de l'unique apothicaire de sa bourgade natale. Son père, qui le destinait à son propre état, l'avait élevé dans la pratique des drogues; mais le petit Basque avait apparemment des goûts plus aventureux que ceux qui font de la pharmacie une vocation irrésistible, car, dès qu'il pouvait s'évader de la boutique et laisser dormir le pilon dans le mortier, il s'échappait dans la montagne. Là, enjambant les rochers, sautant les torrents, il assouplissait ses membres par les mille prouesses de cette gymnas-

tique de l'escalade que les paladins légendaires ont élevée aux proportions titaniques. Dans ses excursions, l'enfant fit la rencontre et devint l'ami de quelques-uns de ces contrebandiers basques dont le touriste aperçoit souvent les feux lointains sur des pics réputés inaccessibles. Ces farouches compagnons, drapés de leur *muleta* et fumant leurs cigarettes dans leurs poétiques bivouacs, donnèrent à Egurral une éducation qui n'avait rien d'orthodoxe en fait de morale. Ils développèrent en lui les mauvais germes. Ils lui prêchèrent d'exemple, en lui montrant à quels périls de chaque heure ils n'hésitaient pas à s'exposer pour réaliser un bénéfice souvent minime. Car l'ambition de la fortune, avec ses plus avides férocités, ne hante pas seulement les villes; elle habite les plus splendides décors de la création : au milieu des richesses de la nature, sous le ciel éclatant du Midi, dans cette formidable symphonie de tumultes et de rayons dont les chaînes de montagnes sont les claviers de granit, dans la gorge, sur le roc, près du précipice, au bord du torrent, dans l'écume, sous la neige éternelle, la cupidité humaine s'embusque, l'escopette au

poing. Là où Dieu a rêvé un poëte dans l'homme, Salvator Rosa pose un bandit. Les contrebandiers basques apprirent donc à Egurral l'âpre soif du gain. Pour justifier ses escapades auprès de son père, l'enfant, doué d'une duplicité précoce, usa de ruse et prétexta des études botaniques et pharmaceutiques de la flore si variée et si riche des Pyrénées.

Egurral avait vingt-un ans en 91. La conscription le prit. Son père, trop pauvre pour lui acheter un homme, le laissa partir. Le conscrit entra dans la cavalerie; il fit les guerres de la République, et, prenant goût au métier, se vendit, à son tour, ses sept ans de service révolus. Le Consulat et l'Empire le conduisirent sous les drapeaux jusqu'en 1815. L'éducation des contrebandiers s'acheva pour lui, non avec les soldats, mais avec les maraudeurs. Il y a deux choses dans la guerre, la gloire, avec ses conquêtes, ses champs de bataille, douloureux sans doute pour la philosophie, mais majestueux pour l'épopée, et, derrière la conquête, comme une horrible ironie qu'elle traîne avec elle, la maraude. Tout grand capitaine s'est senti maintes fois importuné par la lèpre des traînards, lè-

pre toujours incurable, malgré les efforts des officiers vers la discipline. Le traînard, c'est le larron élevé à la dignité du soldat ou le soldat dégradé à la turpitude du larron. Ce fut vers ce côté du héros que se tourna naturellement Egurral. Peu soucieux de la croix d'honneur, il songea beaucoup plus à son sac qu'à sa poitrine, et, sans s'apercevoir que le drapeau l'associait à des victoires qui, sous la République, sauvaient la France, et, sous l'Empire, domptaient l'Europe, là où la vieille et noble armée de la Révolution conquérait, lui il pilla. En dépit des ordres du jour qui l'envoyèrent plusieurs fois digérer son butin à la salle de police, Egurral, toujours à l'arrière-garde des traînards, entrait dans les villes par les maisons.

Cet exécrable soldat, à qui son uniforme seul méritait ce nom, acquit dans cette longue pratique, qui ne dura pas moins d'un quart de siècle, une assez faible estime des droits de la propriété. La raison du plus fort lui apparut, non comme la meilleure, mais comme la seule. Il devint homme, et atteignit ses quarante-cinq ans dans ces sentiments. Seulement, à la théorie de la force, il ajouta celle de la ruse. Il re-

marqua que la loi était toute-puissante, et conclut que, si le principal but de la vie est de devenir propriétaire, la condition absolue de la propriété est d'être inattaquable pour le Code, et d'échapper avec soin aux lunettes inquisitoriales des juges d'instruction. A quoi bon glisser sa main dans la bourse d'autrui si c'est pour se faire prendre en flagrant délit? La vraie force est habile; elle ne bondit pas, elle rampe; elle ne frappe pas, elle caresse. Elle doit avoir la patte du tigre et le velours du chat. Ainsi raisonna Egurral. Il résolut donc d'arriver à son but, c'est-à-dire de s'enrichir tôt ou tard, mais, tout en remplissant sa poche, de maintenir toujours le collet de son habit à une certaine distance de la gendarmerie.

Du reste, en dépit de ses détestables penchants, Egurral, tant qu'il fut sous les armes, sut se faire pardonner sa réputation et se rendre presque populaire, non auprès de ses chefs, mais auprès de ses camarades, en devenant le *loustic* de son régiment. Il avait le propos gai, facile, pittoresque, et trouvait parfois de ces mots qui ont immortalisé le vocabulaire de Robert-Macaire et de Bertrand. Le drôle allait jus-

qu'à improviser de petits vaudevilles comme on en a de tout temps joué dans les camps pendant l'entr'acte des batailles. Egurral acquit en outre, en roulant les garnisons et les cafés, cette souplesse d'esprit, de façons et de parler qui dénote une langue expérimentée. Cynique avec ceux de sa trempe, il savait être poli avec son sergent, galant avec sa vivandière, et académique comme un ambassadeur avec la femme de son colonel.

En 1815, après la chute de l'empire, le fils du pharmacien de Cambo rentra dans son pays avec un magot péniblement dérobé, pendant vingt-quatre années, aux sévérités du conseil de discipline, et qui donnait à son sac de troupier une rondeur pleine de promesses pour ses projets de fortune. Il trouva son père mort depuis peu, et arriva pour recueillir sa succession. Elle consistait uniquement dans le fonds de la pharmacie. Egurral héritait d'une kyrielle de pots ornés d'étiquettes en sautoir sur lesquelles étaient dorés les noms des drogues, de toute la batterie de cuisine du chimiste élémentaire et de ces deux superbes bocaux, en forme de buire, l'un rouge et l'autre

vert, qui étincellent à l'étalage des pharmaciens comme l'émeraude et le rubis de la bague de Gargantua. Mentionnons aussi et principalement un vieux berlingot patriarcal, tenant à la fois du fiacre et du carrosse, que le droguiste avait acquis pour faire ses tournées médicales dans le pays. Egurral, en entrant en possession de ce fonds de boutique, se demanda quel parti il allait prendre. L'habitude des aventures avait sensiblement rouillé en lui les sciences chimiques. Il n'envisagea pas sérieusement la pensée de continuer le commerce paternel. C'eût été, on en conviendra, un scandale que de voir un vieux soldat qui avait porté le fusil et le sabre, c'est ainsi qu'il s'appelait, remettre la main à la casse et au sené, et remplacer le mousquet par la seringue. Egurral se devait respect à lui-même. Il repoussa cette idée ignoble avec un geste de majestueux dégoût.

Pourtant, les belles années avaient fui. Egurral n'était plus jeune; il n'avait plus devant lui beaucoup de printemps à consacrer au semis de la fortune. Il eut alors une inspiration digne d'un spéculateur, et qui conciliait ses ambitions avec ses goûts. Il acheta

dans la móntagne, à mi-chemin de Béhobie et d'Irun, à cheval sur l'Espagne et sur la France, dans le voisinage de ses amis d'autrefois, la maison d'un charron décédé en faillite, et la convertit en une auberge. Si son plan se fût borné là, il eût été d'une médiocre invention. Mais il y a auberge et auberge. Egurral résolut de faire de sa maison une espèce d'hôtel qui offrît aux touristes, fatigués de la cuisine rance des Espagnols, toutes les ressources de la table d'hôte française. Après les esturgeons pourris par un voyage de plusieurs jours à dos de mulets et sous le soleil, après l'huile gâtée, après le vin transporté dans des outres et imprégné du goût de peau de bouc, après les menus spartiates des *posadas*, où, sauf le chocolat, tous les mets humains sont complétement ignorés, et où un plat d'épinards se payait, en ce temps, jusqu'à quatre-vingts francs, ce devait être, en effet, une véritable surprise, pour les voyageurs français qui revenaient d'Espagne, de trouver sur leur route, dans un site sauvage et terrible, une table comfortablement couverte des meilleurs vins, des poissons les plus frais, des légumes les plus nouveaux, des fruits les plus sa-

voureux, et de rencontrer, en pleines Thermopyles, la cuisine de Brillat-Savarin au lieu de celle de Léonidas.

Maître Egurral avait raisonné juste. Son idée était excellente, et ce qui la rendait encore meilleure, c'est que les produits dont sa cave et sa table s'alimenteraient allaient lui être en partie fournis par la contrebande. Il s'entendit avec les maîtres de son enfance pour que son auberge ne manquât jamais des meilleurs cigares et du meilleur tabac d'Espagne. Les vins de France lui arrivèrent, comme ceux d'Espagne et de Portugal, sans avoir passé à la douane, dans laquelle, du reste, l'intelligent cabaretier avait, nous ne dirons pas corrompu, mais gâté deux ou trois employés. Toutes les denrées sujettes aux droits devaient donc abonder dans l'auberge basque sans avoir acquitté le péage de la frontière, et devaient, d'autre part, être cotées sur la carte de la table à des prix élevés que ne discutait pas le touriste, ravi de déguster un doigt de Madère ou de Margaux après avoir empâté sa langue des sirops espagnols.

Le paysage où se découvrait cette auberge n'était

pas moins fait pour attirer les voyageurs que l'auberge elle-même.

Les Pyrénées offrent un spectacle qui les distingue de la plupart des chaînes de montagnes. Elles n'ont, à prendre leur ligne générale, qu'un escarpement, du côté de l'Espagne. Du côté de la France, elles présentent une rampe douce qui s'incline jusqu'à la plaine et parcourt tous les aspects, depuis le gazon fin et vert de la prairie jusqu'aux neiges éternelles, en passant par diverses zones où les végétations des climats les plus différents surprennent tour à tour le regard. On monte, en peu de temps, de la Normandie avec ses pommiers à la Norwége avec ses sapins. On traverse le pâturage, puis la bruyère et les champs de camomille, puis la région granitique, et enfin on arrive aux glaces.

L'ascension est un crescendo du paysage. Du côté de l'Espagne, au contraire, c'est un immense gouffre. La chaîne de montagnes s'abat à pic sur la Péninsule. Promenade sur le versant français, les Pyrénées sont précipice sur la Biscaye, l'Aragon, la Navarre et la Catalogne. Ici plus de route carrossable. Des abîmes

effrayants ourlés d'une étroite marge où le pied du mulet fait côtoyer un vertige au voyageur. Les Pyrénées espagnoles sont un rempart ayant pour glacis les Pyrénées françaises.

L'auberge d'Egurral occupait le fond d'une gorge ravinée par un gave. C'est ainsi, on le sait, que s'appellent les torrents dans les Pyrénées. Quand on avait quitté Ernani, si l'on voulait aller reprendre des forces dans un bon lit et devant une bonne table, on pouvait, en déviant légèrement de la grande route, s'engager dans la montagne, et, au bout d'une marche de peu de temps, on apercevait, dans le creux d'un ravin, une maison dont l'aspect pittoresque se mariait merveilleusement avec les beautés du site, et qui portait pour enseigne une large plaque de tôle sur laquelle on lisait, du côté de la France : *Au Pas de Roland*, et du côté de l'Espagne : *Al Paso de Rolando*.

Cette double inscription était amplement expliquée par une assez mauvaise peinture, souvenir des légendes du pays natal d'Egurral, et qui représentait le fameux paladin appuyé sur les épaules de ses deux chevaliers, et lançant à l'énorme muraille ce coup de

pied gigantesque qui valut assurément son coup d'épée. L'enseigne, portée par un triangle de fer, surmontait un blason sculpté dans la pierre même au-dessus de la porte, et figurant un fer à cheval, un marteau et une enclume, à la fois insignes et armoiries du charron défunt dont Egurral avait acheté l'immeuble.

Avant de passer entre les mains de l'aubergiste, cette maison, comme la plupart des logis de la population basque espagnole, avait quelque chose de profondément caractéristique. En Espagne, du moins sur ce point spécial, modifié peut-être aujourd'hui et auquel nous donnons ici la physionomie qu'il avait il y a quarante ans, l'homme du peuple, manœuvre, commerçant ou fabricant, fait de sa maison sa forteresse. Aussi fier dans sa roture que le grand seigneur dans sa noblesse, le père transmet au fils sa demeure qui reste ainsi dans la famille et voit passer les générations. La forge du forgeron, la boutique du barbier, l'établi du charpentier, l'échoppe du cordonnier, l'étal du boucher ont l'allure féodale d'un donjon au petit-pied. Comme la tour du baron, la bicoque

de l'ouvrier a son blason de granit vermiculé et rongé par une antiquité de plusieurs siècles.

Là où le grand d'Espagne fait sculpter son morion, le barbier fait sculpter son rasoir. Il est peu de maisons, si pauvres qu'elles soient, qui n'aient ce hautain écusson du travail et du métier sur le fronton de leurs portes. Cette fière mine de la façade prête à toutes les masures, souvent écroulées, qu'on rencontre chemin faisant, je ne sais quelle allure de seigneurie populaire. La ruine montre alors son blason roturier aussi fièrement que le haillon d'un manteau ducal montrerait sa broderie. Dans le nord de l'Espagne, le peuple est gentilhomme. Dans un muletier, dans un zagal, dans un torero, dans un contrebandier, dans un mendiant, dans un voleur, il y a un hidalgo. Outre le blason qui la fait seigneurie, toute maison basque a un système de fenêtres qui la fait forteresse. De deux étages en général, les croisées qui la percent sont murées à demi, par en bas au premier étage, au second par en haut. Une massive porte de chêne, garnie de barreaux à l'intérieur, donne entrée dans le logis, et, quoique solidement en-

cadenassée et fermée, laisse toujours entre le sol et sa base une parenthèse assez large pour le passage d'un canon de mousquet.

Telle était, à l'extérieur, l'auberge du Pas de Roland. Sauf les meurtrières que la nouvelle destination de la maison avait forcé maître Egurral à convertir en croisées honnêtes et largement ouvertes, l'ancienne seigneurie du charron avait conservé son aspect rébarbatif. Quand on s'en approchait, il était impossible de ne pas être frappé de la physionomie sinistre de cette auberge. Le vent grinçait sur l'enseigne de fer et secouait le paladin, solidement ancré pourtant sur les épaules de ses deux compagnons.

L'épaisse porte laissait siffler la bise sous son chambranle. Les huit croisées de la façade conservaient une figure hypocrite, malgré les contrevents verts que le luxueux aubergiste leur avait accolés. Sur le toit de tuiles creuses, s'ouvrait la lucarne d'un grenier dont le vitrail à mailles de plomb s'était crevé sous la pression de ces ouragans terribles des montagnes qui font des gorges et des ravins autant d'embouchures

du clairon de Borée. Si maintenant on arrivait devant cette auberge au moment surtout de la fonte des neiges, on avait un spectacle d'une incomparable magie. Elle était construite sur le gave même. Une voûte de granit, qui lui servait de pilotis, la soutenait, pour ainsi dire, au-dessus du torrent qui semblait la traverser en rugissant de ne pouvoir l'emporter.

Contrairement à cette espèce de cours d'eau qui n'ont, pour ainsi dire, pas de lit et qui, à sec l'hiver, ne sont cataractes qu'en été, où ils ressemblent à des éclairs liquides sillonnant la montagne, ce gave avait pendant plusieurs lieues une profondeur normale due à ce que, par un de ces hasards géologiques comme il s'en rencontre dans toutes les grandes chaînes, il suivait une des crevasses serpentantes des Pyrénées. C'est vers le milieu de cette crevasse, où il ne chômait ni l'été ni l'hiver, qu'il passait sous l'auberge du Pas-de-Roland.

Cette circonstance, toute fortuite dans la situation de ce logis, n'avait pas été pour peu de chose dans le choix de maître Egurral. Avec cette rapide facilité de conception qui faisait le fond de son intelligence, il

avait tout de suite compris le parti qu'il pouvait tirer du passage d'un cours d'eau sous sa maison. Comme il s'agissait pour lui de frauder la douane, et que son auberge était à cheval sur la frontière, il reconnut qu'il pouvait admirablement utiliser les eaux du gave en en faisant une sorte de canal pour ses marchandises. Au moyen d'une forte grille de fer, semblable à celle des égouts et fixée à la fois dans la voûte et dans le lit pierreux et profond du gave, Egurral arrêtait sous sa maison même les ballots confiés au torrent par les contrebandiers et convenablement goudronnés pour ce périlleux voyage.

Une fois arrivées à destination, les marchandises étaient harponnées, puis enlevées par une trappe et transportées dans un caveau que la voûte recélait dans son épaisseur. Grâce à ce mode de flottage, dont la nuit et le torrent savaient seuls le secret, Egurral avait pu entasser dans son magasin des échantillons des produits des deux pays, et les voyageurs qui lui faisaient l'honneur de mettre le pied chez lui, pouvaient y trouver, à des prix raisonnables, outre le tabac et les cigares, tout un approvisionnement de laines, de

foulards et de ces ingénieux couteaux à deux fins de la Biscaye et de la Galice, qu'on ne trouve ni à Châtellerault ni à Birmingham.

Maître Egurral possédait à un degré éminent le flair des affaires. Il avait pour principale qualité d'être en tout d'une circonspection excessive; il avait le don de reconnaître au premier coup d'œil si telle spéculation devait être d'un bon ou d'un mauvais rapport. Jamais il ne lui était arrivé de se tromper sur la hausse ou la baisse des denrées, de faire à faux ses acquisitions et de voir ses provisions pourrir dans la cave de son auberge. Il ne savait pas ce que c'est que d'acheter cher pour revendre bon marché. Chasseur au nez fin, homme par le visage et basset par l'âme, il attendait pour y mordre que la fortune passât devant lui.

L'intérieur de l'auberge, malgré les modifications qu'avait exigées le remaniement de la maison, était à peu près le même. On y pénétrait par une cour ayant pour tout accident un hangar qui avait autrefois contenu la forge du charron et qui maintenant servait de remise à la voiture d'Egurral et précédait l'écurie. Au rez-de-chaussée était la salle à manger, dont

Egurral, pour mettre l'ensemble en harmonie avec les volets verts de la façade, avait couvert les murailles, jadis nues, du papier banal des auberges. Un escalier à rampe de chêne à balustres tournés dans le goût de Louis XIII, conduisait aux deux étages consacrés aux chambres. Ces pièces, qui s'étendaient en deux lignes parallèles séparées par un couloir, étaient toutes meublées de la même manière, c'est-à-dire fort laconiquement, quoi qu'en pût croire la fatuité de l'hôtelier.

Le grenier contenait, pour toutes richesses, le fonds de boutique du père d'Egurral et était encombré des bocaux de la pharmacie de Cambo. Le désordre qui y régnait, le pêle-mêle dans lequel les mille produits chimiques, autrefois si soigneusement rangés dans la boutique, heurtaient leurs flacons de verre, les étiquettes séparées des bouteilles, les cornues brisées, les fourneaux poussiéreux, les deux superbes bocaux vert et rouge couchés sur le flanc, tout annonçait, dans ce grenier, qu'Egurral avait abandonné sa succession aux araignées. C'était là le sanctuaire de l'abdication de la pharmacie.

Cependant, il arrivait quelquefois à notre homme, soit pour guérir un cheval ou un chien malade, soit même pour guérir un homme, de venir chercher encore dans ce grenier un ingrédient ou une drogue dont ses souvenirs lui rappelaient suffisamment l'emploi. Car maître Egurral, — et c'est ici le trait principal de son personnage, — aurait admirablement mérité l'épithète qu'Homère applique à Ulysse. C'était un homme multiple.

L'ex-maraudeur loustic de la grande armée avait l'organisation heureuse et déliée d'un gaillard bon à tout. Dans son enfance, il avait fait un peu de médecine et de chimie; dans sa jeunesse et dans son âge mûr, il avait traversé tous les métiers que contient celui de soldat. Il savait panser et ferrer un cheval, remettre un brancard à un fourgon, conduire un attelage, et, voulant, en homme habile, faire feu de tout bois, il avait même conservé, dans un coin de l'auberge du Pas-de-Roland, tout l'attirail du charron, son prédécesseur. Mais là ne s'arrêtaient pas ses talents : Egurral, le vétérinaire, l'apothicaire et le maréchal-ferrant, était encore Egurral le barbier. Personne

mieux que lui ne savait promener sur le menton épineux d'un paysan le large rasoir de Figaro. Si vous retourniez le drôle sur une autre face, vous trouviez Egurral le palefrenier. Les deux bons chevaux des Pyrénées qui mangeaient leur avoine dans l'écurie en savaient quelque chose. Vouliez-vous Egurral le cocher? vite il attelait son carrosse héréditaire et vous conduisait dans votre excursion avec la dextérité d'un automédon citadin. Vous plaisait-il enfin goûter d'Egurral le cuisinier? il suffisait pour cela de vous asseoir à sa table d'hôte, en été, dans la saison des voyages, et alors vous pouviez apprécier à sa juste valeur ce dernier talent du phénix des aubergistes. Egurral n'avait voulu laisser rouiller en lui aucune de ses aptitudes, et pour cause. Son auberge manquant forcément de chalands en hiver et au printemps, et Egurral étant de l'avis des Anglais qui trouvent que le temps est de l'argent, l'hôtelier combattait l'oisiveté et ses funestes conséquences en cumulant les fonctions d'été et les fonctions d'hiver. L'été, il conduisait, il recevait, il cuisinait. L'hiver, il rasait et médicinait. Comme ces clowns du Cirque qui

dépouillent tour à tour, et avec la rapidité des singes, sept ou huit costumes successifs, cette espèce d'Auriol du savoir-faire avait sur lui l'étoffe de tous les métiers, même les plus vilains.

Le sourire satisfait qui avait effleuré la lèvre de Ninon en reconnaissant cet homme parut à l'aubergiste de bon augure pour la dîme de piastres qu'il se proposait de prélever sur la bourse de la dame. Il flaira quelque belle voyageuse surprise par l'appétit et venant consulter la carte de l'aubergiste du Pas-de-Roland, sur la foi de sa réputation. Ce fut donc de l'air le plus avenant, et en inclinant son bonnet jusqu'à ses guêtres, que l'hôtelier basque entama la conversation dans le meilleur de ses styles.

III

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ DANS L'AUBERGE DU PAS-DE-ROLAND LE 11 SEPTEMBRE 1819

— Madame vient voir notre beau pays? dit le vieux Basque en excellent français, et tout en conduisant la voyageuse à travers la cour, jusqu'à la porte de la maison.

— Non, maître Egurral, répondit Ninon en basque; je viens passer quelques heures dans votre auberge, et je m'en retourne.

Ces mots, prononcés en souriant et de l'air le plus gracieux, étonnèrent si profondément l'aubergiste, qu'il s'arrêta tout court.

— Madame parle basque et sait mon nom? dit-il.

— Vous le voyez bien.

— Au fait, reprit l'aubergiste toujours en basque,

madame sera déjà venue ici, et, dans le nombre des voyageurs qui m'arrivent chaque année, il est tout simple que j'aie oublié son nom, comme il est tout naturel qu'elle se souvienne du mien. Mais c'est égal, je devrais me rappeler madame ; il nous vient si rarement des voyageuses du rang de madame, qui parlent notre langue...

— Patience, maître Egurral, je vous expliquerai cela plus tard, interrompit l'actrice ; mais, pour le moment, dites-moi, où allez-vous me loger ? Et surtout, parlez-moi français désormais ; comme voici une dizaine d'années que je ne parle plus votre langue maternelle, je l'ai, je vous l'avoue, un peu oubliée, et il se pourrait que je fusse parfois embarrassée pour vous comprendre et pour vous répondre.

— La chambre de madame est prête, reprit alors l'aubergiste dans le pur français de son exorde ; c'est la plus belle ; madame aura, de la fenêtre, une vue superbe.

Tout en causant ainsi, l'aubergiste avait fait monter à l'actrice l'escalier intérieur. Il ouvrit une des portes sur lesquelles donnait le palier, et, se rangeant respec-

tueusement devant la voyageuse, il lui indiqua du geste l'appartement qu'il lui destinait, en l'invitant à y entrer.

— Mon cher hôte, observa l'actrice, cette chambre ne me convient pas. Tenez, donnez-moi plutôt celle-ci.

Et mademoiselle Larovère en montra une autre à l'aubergiste.

— Madame ne sait sans doute pas, reprit cérémonieusement Egurral, que cette chambre donne sur la cour, et qu'on n'y jouit pas de la vue?

— Si fait, répondit l'actrice; je la connais parfaitement, et c'est celle-là qui me convient.

L'aubergiste, de plus en plus étonné, et tout en cherchant dans sa mémoire quelle pouvait être cette voyageuse à qui son nom, sa langue et sa maison étaient si familiers, se hâta d'obéir à l'actrice et de lui ouvrir la porte qu'elle avait désignée. Mais il eut beau se creuser la tête, il ne trouva rien qui lui expliquât cette énigme. Le visage de l'actrice était entièrement nouveau pour lui, ou, s'il l'avait jamais vue, il fallait qu'il se fût passé depuis assez d'années pour qu'elle eût complétement changé et qu'il fût devenu

impossible au curieux aubergiste de reconnaître celle qui le connaissait si bien.

A peine dans la chambre, l'actrice l'examina de l'air d'une personne pour qui rien n'est inattendu dans le lieu où elle entre, et qui s'assure que tout ce qu'elle voit est bien encore à la place que lui assignent ses souvenirs.

C'était une chambre carrelée comme on en rencontre dans la plupart des maisons basques. Les murs nus et blanchis à la chaux étaient revêtus, à hauteur d'appui, d'un lambris de chêne noir, et le plafond traversé par des poutres badigeonnées et sans sculptures. Le lit se cachait derrière d'amples rideaux de cotonnade à dessins roses de fabrique française et représentant ces bergeries modernes qui amusent tant le Parisien quand il lui arrive de pénétrer dans quelque intérieur de paysans. La table, les chaises étaient du plus honorable acajou, et l'œil de l'artiste, amoureux de la couleur locale, eût été complétement désappointé par la sécheresse de cette décoration, s'il n'eût avisé sur le mur un ravissant petit miroir, dont le tain avait disparu par places, mais dont le cadre de

filigrane, d'un travail précieux, serait aujourd'hui payé au poids de l'or dans un magasin de curiosités de Paris. Un vieux coffre peint de fleurs grossières mais naïvement inventées faisait face à l'entrée. Les vitres de la fenêtre, agitées par le fracas du torrent, tremblaient dans leurs châssis. L'aspect de cette chambre était froid, propre et sombre.

L'actrice, après un rapide examen des lieux, se tourna vers l'aubergiste, qui faisait mine de se retirer.

— Restez, restez, maître Egurral, lui dit-elle ; j'ai à vous parler.

— J'allais descendre, répondit l'aubergiste, pour donner des ordres à la cuisine, car je suppose que madame doit avoir un bon appétit après un si long voyage. Madame vient sans doute de Paris ?

— C'est bon, faites-moi monter à souper et revenez vite, dit l'actrice, sans répondre autrement à l'insinuation de l'aubergiste.

— Que désire madame ? voici la carte.

— Gardez votre carte et servez-moi ce que vous aurez de meilleur et de plus cher.

Le visage de l'aubergiste s'épanouit.

— Vos meilleurs vins, reprit la voyageuse.

— Lesquels?

— Ceux que vous préférez, mon cher hôte, car vous ne vous ferez pas prier, je suppose, pour y goûter avec moi.

Egurral s'inclina; il passait de l'épanouissement au ravissement.

— Ah! reprit Ninon, j'oubliais. Vous ferez mettre deux couverts.

— Madame attend quelqu'un? interrompit l'aubergiste avec empressement.

— Non, je n'attends personne, répondit l'actrice.

— Alors, un seul couvert?...

— Non, deux. Un pour moi et un pour vous. Je vous invite, maître Egurral, dit gaîment mademoiselle Larovère.

— Madame m'invite!

— Oui, j'ai horreur de dîner seule!

L'aubergiste, stupéfait, balbutia quelques paroles sur l'impossibilité où il se sentait d'accepter un tel honneur. Mais l'actrice insista tellement qu'il se ren-

dit et se hâta de se retirer pour aller commander le repas, tenant son bonnet plus bas que jamais et l'air de plus en plus interdit du langage et des manières de l'inconnue.

Il remonta presque aussitôt.

Pendant que le souper se préparait et que notre homme exhumait de l'armoire sa plus riche vaisselle après avoir étendu sur la table sa plus belle nappe, l'actrice avait ouvert la fenêtre de la chambre. Cette fenêtre donnait sur la cour que la voyageuse venait de traverser, et n'avait pour tout horizon qu'un assez haut mur auquel était adossé un hangar. Bien que mademoiselle Larovère ne parût curieuse que de voir dételer et remiser sa chaise de poste, et qu'elle ne prît la parole que pour donner de temps en temps un ordre à son postillon, son esprit devait être en réalité occupé de tout autre chose. A en juger par l'attention profonde avec laquelle elle examinait cette cour et ce hangar, il fallait évidemment que ce spectacle, si peu extraordinaire en lui-même, eût, pour intéresser sa pensée, un autre attrait que celui de quatre murailles assez maussades. Sa préoccupation devint telle, que

maître Egurral se vit forcé de répéter à deux reprises que madame était servie.

— Nous avons maintenant une mode à Paris, dit-elle à l'aubergiste : c'est de servir tout à la fois sur la table ; et je ne vois là que le premier service. Faites donc monter le reste du dîner, ou plutôt allez le chercher vous-même. Et, si vous y consentez, c'est vous-même aussi qui servirez. Que voulez-vous, mon cher hôte, vous êtes encore assez vert et assez galant, j'en suis sûre, pour qu'une femme ne recule pas devant un tête-à-tête avec vous !

L'aubergiste jeta à l'actrice un regard légèrement troublé qui rencontra le plus charmant sourire. Sur une nouvelle invitation de se hâter, il redescendit l'escalier et remonta chargé de mets et de vins qu'il disposa sur la table, toujours encouragé de coups d'œil aimables par la voyageuse qui paraissait plus que jamais enchantée de son caprice. Tout fut bientôt prêt.

— Maintenant, mon cher hôte, dit l'actrice, à table ! Avez-vous bon appétit ?

— Excellent, mais...

— Mais quoi ?

— Mais, c'est que je n'ose...

— Encore !

— Un tel honneur ! Jamais cette modeste chambre, qui est assurément la moins belle de l'hôtel, n'a reçu une voyageuse de la distinction de madame, et moi...

— Que diable dites-vous là, maître Egurral? Mais d'abord à table ! allons !

L'aubergiste s'assit sur le bord de la seconde chaise, tandis que l'actrice prenait place en face de lui et lui versait à boire.

— Que disiez-vous donc? répéta-t-elle... que jamais cette chambre n'avait reçu une voyageuse de mon rang?

— Je l'affirme, dit Egurral en servant le potage à l'actrice avec la dignité d'un cuisinier élevé au grade de convive.

— En êtes-vous bien sûr? reprit Ninon.

— Parfaitement sûr.

— Eh bien, moi, fit l'actrice, je gagerais que votre mémoire vous sert mal.

— Dame ! depuis quinze ans que je tiens cet hôtel, je n'ai pas souvenir qu'aucune voyageuse ayant le

train de madame ait habité cette chambre; ce sont toujours celles qui donnent sur le gave que j'offre et qu'on choisit.

— Quinze ans! répondit Ninon; vous remontez bien loin. Cette chambre n'a-t-elle pas été habitée, il y aura bientôt dix ans, par une grande dame qui arrivait d'Espagne?

A cette question, l'aubergiste, dont l'appétit, excité par quelques rasades, commençait à faire sérieusement honneur au repas, s'arrêta entre deux bouchées, sa fourchette droite devant ses lèvres comme un point d'interrogation.

— Consultez bien vos souvenirs, maître Egurral, reprit Ninon. Reportez-vous au mois de septembre 1819.

— Au mois de septembre 1819, répéta lentement l'aubergiste en se touchant le front du doigt de l'air d'un homme qui cherche à fixer une réminiscence.

— Le 11 septembre, continua l'actrice.

— Une grande dame?

— Une marquise.

— Dans cette chambre-ci?

— Ici même. Et sa voiture fut remisée dans votre hangar, là où est la mienne en ce moment.

— Ma foi, dit l'aubergiste, soit qu'il ne se souvînt pas en réalité, soit qu'il ne voulût pas se souvenir, j'ai beau chercher, je ne trouve pas de qui madame veut parler.

— Je vais vous mettre sur la voie, mon cher hôte, continua l'actrice, car je m'aperçois qu'avec l'âge votre mémoire a un peu faibli.

L'aubergiste emplit son verre, et, tout en buvant, lança à l'actrice un regard interrogateur que celle-ci parut surprendre.

— Et si je me trompe à mon tour, poursuivit-elle, ne vous gênez pas, reprenez-moi. C'était donc le 11 septembre 1819. Vous aviez entendu ce matin-là des coups de fusil dans le voisinage, et votre oreille exercée n'avait pas eu de peine à reconnaître une petite escarmouche entre vos amis les douaniers et vos amis les contrebandiers. En effet, peu de temps après, vous vîtes arriver chez vous une jeune femme et un tout jeune homme vêtus du costume de la montagne. La jeune femme, mariée à un honnête chasseur

d'izards, n'appartenait pas à la bande poursuivie. Mais, vous le savez, dans les bagarres avec le fisc, tous les fusils de la montagne font cause commune, et la chasse prend le parti de la contrebande. Le chasseur s'était donc bravement jeté dans l'engagement où sa femme éplorée l'avait suivi et l'avait vu tomber près d'elle frappé à mort. Quant à elle, elle vous arrivait, poursuivie, avec un coup de feu au bras et s'appuyant avec peine sur l'épaule de son jeune compagnon, qui tenait à la main un petit enfant, une petite fille, n'est-ce pas?...

— Oui, une petite fille, dit Egurral.

— Comme vous êtes un excellent homme, reprit Ninon, vous n'hésitâtes pas à donner l'hospitalité à la blessée et à l'enfant, tandis que le jeune homme partait à la hâte pour aller à Irun chercher un médecin. Ce jeune homme était le frère et cette enfant était la fille de la blessée. Vous avez, je suppose, conservé le souvenir de votre bonne action?

— On n'oublie que les mauvaises, dit sentencieusement l'aubergiste.

— Alors, reprit l'actrice, je ne vois pas pourquoi

vous paraissez avoir si peu de souvenance d'une aventure où tout est, en somme, à votre honneur. Si c'est votre modestie qui vous rend si oublieux ou si discret, permettez-moi de lui faire violence jusqu'au bout en poursuivant ce récit, qui, je crois m'en apercevoir, vous intéresse au plus haut point. Mais continuez donc de boire, maître Egurral; si vos bonnes actions ont le don de vous fermer la bouche, qu'au moins votre bon vin ait le talent de vous la rouvrir!

L'actrice emplit le verre de l'aubergiste et continua :

— Vous donnâtes asile à la jeune blessée, car elle était jeune et belle, dans certain caveau fort obscur et fort peu comfortable, où vous n'aviez jusque-là accordé l'hospitalité qu'à des ballots de marchandises prohibées. Une botte de paille servit de lit à la pauvre femme, et si, malgré l'extrême gravité de sa blessure et le sang qu'elle perdait, vous ne la logeâtes pas mieux...

— Ce fut, interrompit l'aubergiste, pour la mieux cacher, car elle était poursuivie. Il m'était plus facile de la dérober aux recherches dans ce caveau, que per-

sonne ne connaissait, que dans une des chambres de ma maison.

— Je sais cela, continua l'actrice; aussi n'est-ce point un reproche que je vous fais! Je raconte tout simplement, et je vois avec plaisir que je raconte bien. La blessée passa ainsi quelques heures s'affaiblissant de plus en plus. Son frère ne revenait pas. Après lui avoir demandé qui elle était, vous aviez examiné la plaie et reconnu que l'artère était coupée; car, si j'ai bonne mémoire, vous saviez un peu de tout. Bon cuisinier, excellent barbier, maréchal-ferrant de première force, vous étiez malheureusement plus habile comme vétérinaire que comme médecin. Vous en saviez assez pour apprécier la gravité de la blessure, pas assez pour arrêter l'hémorragie et pratiquer la ligature. Encore quelques heures donc, et la jeune femme, que vous ne pouviez secourir autrement qu'en lui donnant l'hospitalité, était perdue.

— Perdue en effet, insista l'aubergiste, qui décidément était au port d'armes du dialogue diplomatique.

— Je sais cela encore, reprit l'actrice; et c'est ce qui justifie votre conduite ultérieure, maître Egurral.

Car, encore une fois, persuadez-vous bien que je ne veux point alarmer votre conscience. Je vous ai invité à dîner, et il est tout simple que je vous fasse passer le temps du repas le plus agréablement possible.

L'aubergiste s'autorisa de cette gracieuse interprétation d'un récit dont il ne soupçonnait pas encore l'intention réelle pour offrir à la voyageuse une aile de perdreau, et, après avoir rempli lui-même son assiette, il prêta de nouveau l'oreille à l'inconnue, qui continua ainsi:

— Cependant, tandis que la blessée agonisait, son enfant, une jolie petite fille de six ans, allait et venait dans votre maison et dans votre cour, jouant et courant, tandis que sa mère se mourait, avec l'insouciance heureuse de cet âge où l'on est si près du berceau qu'on ne sait pas encore qu'on a une mère.

L'actrice s'interrompit. Une émotion plus forte qu'elle avait fait trembler sa voix. Elle reprit presque aussitôt:

— C'est à ce moment, peu d'heures avant l'arrivée de la blessée, qui s'appelait, je crois, Niña...

— Laroveira, ajouta l'aubergiste.

— Qu'une chaise de poste dont un des chevaux s'était déferré s'arrêta chez vous, poursuivit l'actrice. Dans cette voiture voyageait une dame en deuil. Vous qui savez si bien les noms dans ce petit roman, savez-vous aussi le nom de cette dame?

— Je ne l'ai jamais su, répondit Egurral. Elle voyageait comme vous, seule et incognito, et je ne lui ai pas plus demandé son nom que je ne vous demande le vôtre.

Le visage de l'actrice s'éclaira de joie.

— Vous m'affirmez, s'écria-t-elle, que vous n'avez jamais su son nom?

— Je vous le jure.

— Et que vous l'ignorez encore?

— Absolument.

— C'est bien, poursuivit Ninon. Cette dame, ai-je dit, était en deuil; savez-vous de qui?

— De son enfant, répondit l'aubergiste, qui, voyant que l'inconnue était si bien informée, ne songeait plus à faire l'ignorant.

— Oui, de son enfant, poursuivit Ninon, une petite fille morte en voyage quelques jours auparavant,

au moment où elle allait atteindre sa sixième année, et dont la perte venait de plonger dans le désespoir sa mère, qui, veuve de très-bonne heure, avait concentré tout son amour et toute son ambition sur cette enfant.

— Toute son ambition? interrompit Egurral avec étonnement.

— Voilà une surprise qui fait honneur à votre candeur, répondit l'actrice, non sans un regard quelque peu ironique. Il n'y a pas que le sentiment en ce monde, mon hôte, il y a aussi l'intérêt.

— Le sentiment agite l'homme, fit l'aubergiste; l'intérêt le mène. Mais que peut-il y avoir de commun entre un pareil deuil?...

— Et l'intérêt? Je vais vous le dire, reprit Ninon d'une voix grave. Il existe en France une vingtaine de noms qui sont, à eux seuls, plus que des fortunes, et qui ont le rare privilége d'éterniser dans les familles les plus hautes dignités de l'État. Ces noms, mon cher hôte, ne peuvent se transmettre que par les enfants...

— Mâles, interrompit l'aubergiste.

— Ou, à défaut de fils, continua l'actrice, par une fille. Il suffit, pour cela, qu'une faveur royale ait constitué dans la famille un majorat qui permet à cette fille, unique héritière, d'apporter un jour en dot à son mari le nom et le titre qu'on veut perpétuer. C'était le cas de la marquise. Elle était de ces grandes dames qui se considèrent comme investies d'une double maternité. Mère de sa fille, elle l'était aussi de son nom. Or, en perdant sa fille, elle voyait son nom s'éteindre. Le majorat devenait lettre morte, et, dans cette catastrophe qui venait de la frapper, la marquise n'était pas moins en deuil que la mère.

— Pauvre marquise ! fit l'aubergiste en versant une grosse larme de Xérès dans son verre.

— Et pauvre mère aussi, mon hôte ! continua l'actrice, — car l'amour maternel le plus vrai peut s'allier dans le même cœur à l'orgueil nobiliaire, et peut-être ai-je été injuste tout à l'heure en attribuant uniquement à un intérêt de famille le désespoir de la marquise. J'ignore, et vous ignorez comme moi, ce qu'elle dut souffrir. Quand je me mets à sa place, je ne puis m'empêcher de la plaindre. Je suppose que,

si j'avais le malheur de perdre une fille unique et de me trouver seule au monde ainsi brusquement, je ne sais pas ce que je deviendrais. Il me semble que je ne pourrais plus voir les enfants des autres femmes sans me figurer qu'elles n'ont pas le droit d'avoir ce que, moi, je n'aurais plus, et que, s'il m'arrivait ce qui arriva à cette mère, d'entrer dans votre auberge et, l'ésprit rempli de l'image de ma fille morte, de voir jouer dans une cour déserte une petite fille de l'âge de la mienne, une petite fille abandonnée et sur le point de devenir orpheline, je serais capable d'avoir l'idée qu'eut la marquise et de faire ce qu'elle fit, et, moi dont l'enfant serait morte, d'enlever cette enfant dont la mère serait mourante !

— Pardon, madame, interrompit l'aubergiste, le mot enlever est bien fort. Les circonstances étaient telles...

— Non, non, insista l'actrice. Je vous assure, maître Egurral, que je serais capable de l'enlever. Je me mets dans la situation où était la marquise, dans le paroxysme du désespoir; je ferais comme elle. Elle arrivait dans cette auberge. Elle monta dans cette

chambre, elle ouvrit cette fenêtre, et, elle qui venait de perdre un enfant adoré, elle en aperçut un beau, frais, rose, qui jouait sous ses yeux en larmes. Il lui sembla que c'était sa fille qui ressuscitait. Alors elle descendit dans la cour, n'est-ce pas? et vous demanda à qui était cette petite fille; que lui répondîtes-vous? vous en souvenez-vous?

— Je lui répondis que cette petite fille appartenait à une jeune femme basque, mortellement blessée dans la montagne et que j'avais recueillie et cachée par charité. J'ajoutai tout ce que je savais sur Niña, que c'était une de ces braves et courageuses filles du pays...

— Bien, bien! interrompit Ninon. Et après?

— Après, elle prit dans sa poche une bourse contenant une vingtaine de louis, et me la donna en me disant qu'elle voulait m'aider dans ma bonne action.

— Une bourse comme celle-ci, n'est-ce pas? fit l'actrice en tendant à l'aubergiste une bourse de soie que celui-ci, un peu enhardi par le geste engageant de son interlocutrice et par des libations déjà nombreuses, se hâta de prendre et d'ouvrir.

— Pas tout à fait comme celle-ci, observa-t-il en souriant, car il y a là, si je sais compter, non pas vingt louis, mais trente.

— C'est égal, répondit l'actrice, c'est un détail qui ne vous empêchera pas de la garder, comme vous avez gardé celle de la marquise.

— Cette bourse est pour moi ? balbutia l'aubergiste radieux.

— Empochez, mon cher hôte, empochez ! répondit Ninon. Je vous ai dit que, dans la situation de la marquise, j'aurais fait comme elle. Permettez-moi de l'imiter en tout.

L'aubergiste, tout en se demandant toujours où la voyageuse voulait en venir, n'était pas assez sot, avec le caractère qu'on lui connaît, pour arrêter son interlocutrice en si beau chemin. Il prit la bourse.

— Et ensuite ? poursuivit l'actrice. Continuez, si vous voulez bien, votre récit. C'est moi qui suis, à mon tour, intéressée au plus haut point.

— Ensuite, répondit Egurral, la marquise, puisque c'était une marquise, ce que j'ignorais, me pria de la conduire près de la blessée. J'obéis. La pauvre fille,

les yeux à demi ouverts, toute pâle et perdant toujours son sang, paraissait être à la dernière extrémité. Elle avait la fièvre et le délire. J'avais bien essayé d'empêcher l'hémorragie avec des compresses, mais, comme vous l'avez dit, il eût fallu faire la ligature. La marquise me demanda si j'avais envoyé chercher un médecin. Je répondis que le frère de la mourante était en route depuis le matin, courant la campagne pour en ramener un, mais que je doutais bien qu'il y réussît, car les médecins ne se dérangent pas aisément, dans un temps et dans un pays où les chemins sont peu sûrs, pour suivre le premier venu, avec la chance de n'être pas payés. J'ajoutai en outre qu'il était fort possible qu'étant sans papiers et sans ressources, le frère lui-même fût arrêté sur la grande route. « Ces gens-là, me dit alors la marquise, sont donc dans la misère? » Je répondis que je le craignais. « En ce cas, reprit-elle, cette pauvre femme ne sera pas secourue. » Je répondis que j'en avais bien peur. « Et si elle est secourue, ajouta-t-elle, ne sera-t-il pas trop tard? » Je répondis que j'en étais sûr.

— Vous n'étiez pourtant pas assez médecin, mon

cher hôte, pour affirmer une chose aussi grave.

— Je ne m'en suis que trop repenti, répondit l'aubergiste; mais enfin que voulez-vous, madame? c'était ma conviction.

— Il me semble, au moins, répliqua l'actrice, qu'avant de condamner la blessée, l'idée aurait pu vous venir à vous ou à la marquise d'envoyer un cheval à franc étrier jusqu'à Irun, avec ordre au postillon de ramener, coûte que coûte, un médecin. Il y a des devoirs d'humanité qui parlent plus haut que tout.

— Pas plus haut que la raison, répondit l'homme grave en se rengorgeant. La marquise me proposa tout de suite, au contraire, de dépêcher son postillon et même sa voiture jusqu'à la ville; mais elle y renonça quand elle m'eut questionné sur Niña, et que je lui eus appris que, selon toute apparence, la blessée était traquée avec les contrebandiers de la montagne. Or, pour envoyer un postillon à la ville avec des instructions de ce genre, il fallait évidemment le mettre dans la confidence; ce courrier, bavard comme tous les ivrognes, eût été inévitablement arrêté et questionné sur la route par les agents de

l'autorité. D'ailleurs, tout espoir de sauver la mourante était évidemment perdu, et enfin, en employant ce moyen pour avoir un peu plus tôt un médecin devenu déjà inutile, cette charitable dame ne serait arrivée qu'à me compromettre, moi et mon auberge.

— Voilà, en effet, d'excellentes raisons, reprit l'actrice. Votre auberge! mon cher Egurral, votre auberge compromise! c'eût été un bien grand malheur de compromettre une auberge où l'on fait d'aussi excellents dîners que celui-ci. Mais, sans envoyer son postillon, la marquise n'aurait-elle pas pu transporter elle-même la blessée dans sa voiture, en prenant tout simplement la précaution d'en baisser les glaces et les stores?

— Nous y pensâmes bien, répondit Egurral; mais les inconvénients étaient les mêmes. Le danger de l'arrestation sur la route subsistait. Et puis transporter la blessée, c'eût été la tuer à coup sûr.

— Puisque vous étiez si convaincu de sa mort inévitable, observa l'actrice, ce n'était pas, il me semble, la crainte de la tuer qui pouvait vous arrêter. Et, en

ne vous opposant pas aussi énergiquement que vous le fîtes à cette bonne intention de la marquise, vous auriez eu au moins le mérite de tenter quelque chose de sérieux pour sauver la vie de la blessée.

— D'accord; mais supposez aussi qu'elle fût morte pendant le trajet de mon auberge à la ville, dans la voiture de cette bonne dame: c'était cette bonne dame qui se trouvait compromise à son tour. Questionnée, arrêtée peut-être, elle me nommait et elle me compromettait encore, moi et mon auberge...

— Encore vous et votre auberge! interrompit l'actrice, c'est encore juste! Permettez-moi, pourtant, une observation peut-être un peu indiscrète; mais, vous qui pensez à tout et qui tenez tant à la considération publique, la mourante une fois morte, que comptiez-vous faire de son cadavre pour ne point compromettre votre honorable auberge? Il y aurait eu nécessairement chez vous une descente de justice, une enquête.

— Oh! répliqua l'aubergiste avec bonhomie, c'était bien simple. Il y a dans mon caveau une trappe, et sous cette trappe passe un torrent dont vous pou-

vez entendre le bruit. J'ouvrais la trappe, et je faisais prendre à la défunte son dernier bain. Que voulez-vous? je suis philosophe. En matière de sépulture, je trouve que l'eau vaut la terre, et j'aimerais mieux, pour ma part, être mangé par les anguilles que par les vers.

— Parfaitement raisonné, poursuivit l'actrice ; et, grâce à cet ingénieux dénoûment, vous et votre auberge, vous aviez rempli votre devoir d'hospitalité sans pourtant vous compromettre. Car, quand on est aubergiste comme vous, patenté comme vous, estimé comme vous, capable de devenir père de famille comme vous l'avez été et comme vous l'êtes encore assurément, on doit savoir s'arrêter dans les bonnes actions au moment où elles deviendraient de mauvaises affaires. Maintenant, pardonnez-moi de vous avoir interrompu ; offrez-moi une tranche de cette galantine, et reprenez.

— Ma foi, je ne sais plus où j'en étais, dit Egurral en servant son interlocutrice.

— Vous veniez de conduire la marquise auprès de Niña et de lui répondre que, dans votre opinion, la

blessée devait rendre le dernier soupir d'un moment à l'autre.

— Ah! j'y suis, fit Egurral. La marquise me demanda alors à voix basse ce que je pensais qu'allait devenir l'enfant de Niña, une fois sa mère morte. — « Dame, répondis-je, je ne sais pas trop. Ce sera un enfant perdu; elle deviendra ce qu'elle pourra. Le frère de sa mère s'en chargera, je suppose. — Mais, insista la marquise, s'il a été arrêté et ne revient pas, comme vous le pensiez tout à l'heure avec assez de raison, qu'en ferez-vous? »

— La demande était assez embarrassante, n'est-ce pas, mon cher hôte? et je suis sûre qu'avec votre bon cœur, vous fûtes tenté de répondre que vous vous en chargeriez.

— Je l'aurais bien voulu, dit l'aubergiste, mais j'étais trop pauvre pour pouvoir me mettre un marmot sur les bras.

— C'était sage, observa l'actrice. Que répondîtes-vous donc?

— Je répondis que je craignais bien que cette jolie enfant ne fût à qui voudrait la prendre.

— Alors, conclut l'actrice, la marquise vous dit ce que je vous aurais dit moi-même... elle vous dit : Eh bien, je la prends !

— Oui, ce fut son mot, un mot sublime !

— Certes, et une belle action ! poursuivit l'actrice, et je vous félicite de vous être prêté à cet acte de charité chrétienne ; car, enfin, votre conscience vous disait qu'en laissant emporter l'orpheline par cette grande dame, c'était le bonheur de l'enfant que vous faisiez.

— Et celui de la mère adoptive ! ajouta Egurral.

Il y eut un moment de silence que l'aubergiste jugea à propos de rompre en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de Sillery mousseux.

— Vous causez admirablement, mon hôte, reprit Ninon en trempant ses lèvres dans son verre, et je serais désolée que cette histoire s'arrêtât là. Il y a une suite, n'est-il pas vrai ?

L'aubergiste posa son verre, et, sans se faire autrement tirer l'oreille, il continua :

— Nous quittâmes alors le caveau, la marquise et moi, et nous remontâmes dans la cour. La fille de

Niña, pendant que nous étions près de sa mère, avait eu la curiosité de grimper dans la chaise de poste, sans doute pour s'amuser, et se hâta d'en descendre dès qu'elle nous aperçut. Mais la marquise s'approcha d'elle et lui demanda son nom. La petite répondit qu'elle s'appelait Rosa. — Veux-tu me suivre, reprit la marquise, dans cette belle voiture où tu es montée tout à l'heure ? L'enfant battit des mains à la pensée d'aller en voiture, et répondit : Oui. Et maman? dit-elle. — Ta mère est trop malade pour nous suivre, objecta la marquise, mais on aura soin d'elle ici. Veux-tu changer ta vilaine robe déchirée contre une jolie robe brodée? — L'enfant sauta de joie sur ses pieds nus et répondit encore : Oui. Alors la marquise conduisit la petite dans une chambre de mon auberge.

— N'était-ce pas dans celle-ci ? demanda l'actrice.

— Attendez donc! fit Egurral en se frottant le front. Oui... c'est possible!...

— Continuez!

— Ici donc, reprit Egurral, la marquise déshabilla l'enfant et lui mit une autre robe,

— Sans doute, fit l'actrice, une des robes de sa fille morte.

— Probablement, car, quand l'enfant redescendit un quart d'heure après, elle était tout dentelles. On l'aurait prise pour une poupée du jour de l'an.

— En revenant dans la cour avec l'enfant, reprit l'actrice, la marquise ne vous dit-elle pas qu'elle entendait payer le médecin qui viendrait constater le décès de Niña, et qu'elle voulait fournir aux frais de l'enterrement de la blessée? En même temps, ne tira-t-elle pas de son corsage, comme je le fais maintenant, un portefeuille pareil à celui-ci?

— Oui.

— Contenant dix billets de banque semblables à ceux-ci?

— Non, dit l'aubergiste en jetant un regard ardent sur les billets, car ces billets sont de mille francs, et ceux de la marquise n'étaient que de cinq cents.

— Bon! bon! il ne tient qu'à vous, mon cher hôte, de leur donner une ressemblance.

— En quoi faisant? s'écria l'aubergiste qui n'osait tendre la main qu'à moitié.

— Eh! mon Dieu! répondit l'actrice, c'est tout simple : en prenant ceux de mille comme vous avez pris ceux de cinq cents.

Egurral avança une main tremblante vers le portefeuille; mais l'actrice poursuivit vivement :

— Pas à présent, mon hôte! Il faut que nous bavardions encore un peu. Mais, soyez tranquille, ces billets seront à vous si vous le voulez; je vous préviens seulement que ce sera donnant donnant.

L'aubergiste fit un signe d'acquiescement, et l'actrice poursuivit tranquillement :

— Vous disiez donc?

— Quand la petite Rosa fut habillée, la chaise de poste, dont j'avais referré le cheval, se trouva prête à partir, et cinq minutes après emporta, avec sa mère adoptive, l'enfant de Niña mourante.

— Elle n'était donc pas morte?

— Hélas! fit l'aubergiste en vidant un verre de malaga en manière de consolation, la malheureuse ne mourut pas!

— Comment donc? dit l'actrice.

— Le soir de ce jour, son frère revint avec un mé-

decin. Bien que l'état de la blessée fût très-grave, il n'était pas désespéré. Je la fis, sur l'ordre du docteur, transporter dans un lit. Elle était évanouie.

— N'était-ce pas dans ce lit? demanda l'actrice en désignant l'alcôve qui occupait le fond de la chambre.

— Il se pourrait bien, répondit l'aubergiste. L'évanouissement dura quelques heures. Mais la ligature, malgré le temps perdu, avait été faite encore à temps; et, trois jours après, Niña était sauvée.

L'aubergiste se tut. Il attendait, sans doute, pour continuer, que son interlocutrice l'interrogeât.

— Quand Gil revint avec le médecin, reprit en effet l'actrice, son premier mot ne fut-il pas pour vous demander ce qu'était devenue sa petite nièce?

— Gil? interrogea l'aubergiste.

— Oui; ne vous souvenez-vous pas que Niña appelait ainsi son frère?

— Ma foi, je l'avais oublié. C'est que, voyez-vous, il y a dix ans que tout ceci s'est passé, et, en dix ans, les noms et les visages ont le temps de s'effacer d'une vieille tête. Et vous seriez Niña en personne...

L'actrice ne sourcilla pas.

— Que je ne vóus reconnaîtrais pas. D'ailleurs, je serais bien embarrassé pour la reconnaître, la chère fille, car, dans l'état où je la vis alors, c'était un vrai fantôme. Elle a dû bien changer depuis, si elle vit encore.

— Si elle vit encore?

— Mon Dieu, oui! La malheureuse fut, au sortir de chez moi, après sa guérison, arrêtée avec son frère sur la grande route comme vagabonde, et j'ai ouï dire qu'elle n'avait plus reparu dans le pays.

— Ne nous perdons pas dans les digressions, mon cher Egurral, reprit Ninon, et, pour en revenir où nous en étions, que répondîtes-vous à Gil quand il vous demanda?...

— Ce qu'était devenue Rosa?

— Oui.

— Ma foi, je ne sais plus au juste comment je m'en tirai!

— Ne répondîtes-vous pas que vous n'en saviez rien, qu'on ne vous l'avait pas donnée à garder, que vous aviez eu bien assez à faire de vous occuper de Niña, et qu'il était fort à craindre que l'enfant, en

courant et en jouant, ne fût tombée dans le torrent?

— Oui, c'est cela, je crois, ou quelque chose comme cela que j'imaginai.

— Gil fut alors désespéré, n'est-ce pas? il se mit en quête dans les environs, mais inutilement; personne ne put le renseigner?

— Personne, puisque j'étais le seul dans le secret...

— Et que vous aviez été payé pour vous taire, comme aujourd'hui vous êtes payé pour parler, n'est-ce pas, mon cher hôte? Mais buvez donc de cette excellente eau-de-vie!

— Oh! pour excellente, je la garantis, s'écria l'aubergiste en s'empressant de détourner la conversation et d'emplir son verre.

— Je parie que c'est de celle-là que vous donnâtes au docteur, quand il vous demanda quelques gouttes d'un cordial quelconque pour ranimer Niña? insista l'actrice, pendant que maître Egurral faisait claquer, avec la satisfaction d'un gourmet, sa langue contre son palais.

— Pour ranimer Niña? dit-il.

— Oui, à la suite de cette longue crise nerveuse que lui causa la nouvelle de la disparition de son enfant.

— Ah! ne m'en parlez pas! soupira l'aubergiste. L'infortunée eut un tel chagrin que, si je n'avais pas cru agir uniquement dans l'intérêt de la petite, j'aurais été moi-même inconsolable de m'être prêté à cet enlèvement.

— Et quand elle fut rétablie, ne vint-elle pas vous demander des explications sur certaine découverte qu'elle fit dans cette chambre même?

— Une découverte?

— Oui, voici, je crois, ce qui s'était passé : Niña habitait cette chambre, cette chambre où la marquise avait changé les vêtements de Rosa. Or, un jour, quand la blessée put se lever, le hasard fit qu'elle ouvrit un meuble. — Celui-ci, tenez! — Et l'actrice désigna du doigt le coffre peint à l'aubergiste silencieux.

— Dans ce coffre, reprit-elle, elle trouva, quoi? la robe que Rosa portait avant qu'on l'eût changée, et que la marquise avait négligemment jetée là.

— Oui, je me souviens, en effet, de ce détail, fit Egurral.

— Et dans cette robe elle trouva, — vous le rappelez-vous? — un petit carnet d'écaille qui contenait le passe-port de la marquise.

— Son passe-port? fit Egurral.

— C'est-à-dire son nom et son adresse, que Niña se garda bien de vous montrer, malgré votre insistance, ajouta l'actrice.

— Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, dit l'aubergiste, c'est comment ce carnet avait pu se trouver dans la robe de l'enfant!

— Oh! c'était plus explicable que vous ne pensez. La petite fille, vous vous en souvenez, était montée un moment dans la chaise de poste de la marquise.

— En effet; eh bien?

— Eh bien!... vous savez comment sont les enfants: ils ont la manie de fureter partout... Rosa avait eu apparemment la curiosité de mettre la main dans la poche d'une des portières; elle y avait probablement trouvé de ces menues provisions qu'on emporte toujours en voyage, des fruits, des gâteaux, des friandi-

ses, et aussi le carnet, que, craignant d'être prise en faute, elle s'était hâtée de câcher dans sa robe lorsqu'elle vous vit sortir du caveau avec la marquise.

— Ce doit être, en effet, là l'explication, dit l'aubergiste en offrant une pêche à l'actrice.

— Et ensuite tout va de soi, continua celle-ci; la marquise, après avoir déshabillé et rhabillé l'enfant de Niña, jette le vêtement dans ce meuble, sans se douter qu'il contient un papier révélateur que, trois semaines plus tard, Niña devait découvrir...

Niña s'interrompit pour faire compliment à l'aubergiste de l'excellence de ses pêches, puis elle poursuivit :

— Cette découverte fut un trait de lumière pour Niña. Elle se rappela alors des lambeaux de votre conversation avec la marquise dans le caveau ; on ne se défie pas d'une agonisante, et vous aviez parlé assez haut pour qu'elle eût entendu quelque chose de votre entretien, comme à travers les rêves de sa léthargie. La santé lui revenant, le souvenir lui revint. Tout se précisa dans son esprit. Enfin, ce passe-port trouvé dans la robe de sa fille ! il n'en fallut pas plus. Elle

comprit, elle devina ; les mères ont le flair de l'âme. Pourtant, ce passe-port, c'était un indice, mais ce n'était pas une preuve. La preuve, c'était votre témoignage. Or, Niña ne songea pas alors à vous le demander. Le lui refuseriez-vous aujourd'hui ?

Mademoiselle Larovère regarda fixement l'aubergiste, qui, malgré son assurance, baissa les yeux sur la table, où il vit, entr'ouvert dans la main de l'actrice, le portefeuille dont il avait entrevu le contenu.

— Vous savez écrire, mon cher hôte ? interrogea Ninon.

— Non, répondit vivement l'aubergiste. Je sais signer, voilà tout.

— Comment se fait-il que vous ne sachiez pas écrire aussi bien que vous savez lire ? continua l'actrice en montrant à l'aubergiste les billets dont il avait parfaitement reconnu la valeur.

— Affaire d'habitude ! fit Egurral. Tout le monde sait lire sur les billets de banque.

— Soit, poursuivit Ninon sans insister. Vous savez signer. Cela suffit pour que vous puissiez faire passer ce portefeuille de mes mains dans les vôtres. Tenez,

il y a là-bas, sur ce même coffre, un encrier et des plumes ; apportez tout cela sur cette table.

L'actrice tira alors de sa poche un carnet d'écaille incrusté d'une couronne ciselée, et que maître Egurral regarda avec une singulière attention.

— Vous reconnaissez ce carnet, n'est-ce pas? fit l'actrice en surprenant le regard de l'aubergiste. C'est celui qui contenait le passe-port de la marquise et qui le contient encore, ajouta-t-elle en déployant un papier dont elle eut soin de ne montrer que l'envers à son curieux interlocuteur.

— Je vais écrire quelques lignes au dos de ce passe-port, continua Ninon en trempant la plume dans l'encrier ; je vous les lirai, et vous verrez si vous consentez à les signer. Veuillez, en attendant, avoir l'extrême complaisance de descendre et de dire à mon postillon d'atteler.

Egurral ne fit qu'un bond du haut en bas de son escalier. Un instant après, il était de retour dans la chambre, pendant que l'actrice achevait d'écrire.

— Asseyez-vous, maître Egurral, et prêtez à ce que je vais vous lire toute votre attention, dit Ninon,

en touchant négligemment les billets de banque, sur lesquels Egurral fixait des yeux étincelants.

Egurral s'assit. L'actrice reprit :

— « Je soussigné, propriétaire de l'auberge du
» Pas-de-Roland, située à huit lieues de Bayonne,
» déclare que, dans la journée du 11 septembre 1819,
» une voyageuse de distinction, qu'au besoin je pour-
» rais reconnaître...

Egurral fit un signe de tête affirmatif.

Mademoiselle Larovère poursuivit :

— » Qui revenait de Madrid, ainsi que l'atteste le
» présent passe-port, et qui s'était arrêtée dans ma
» maison, a emmené devant moi, dans sa chaise de
» poste, en annonçant l'intention de l'élever et de
» l'adopter, la fille, âgée de six ans et nommée Rosa,
» d'une jeune femme mortellement blessée à qui j'avais
» donné asile ; que, bien que la blessée fût dans un
» état désespéré, un médecin arriva assez à temps
» pour la sauver ; qu'elle ne mourut pas, et que c'est
» entre ses mains que je dépose aujourd'hui la pré-
» sente déclaration. »

Egurral leva les yeux sur l'actrice.

— Entre ses mains? dit-il. C'est donc bien vraiment vous?

— Faites donc l'étonné! répondit Ninon.

— Je m'en doutais, je l'avoue, répliqua Egurral; mais, malgré l'évidence qui m'insinuait que Niña seule pouvait savoir si bien les détails de cette aventure, j'avais laissé Niña si pauvre, et vous me paraissez si à votre aise, que je ne pouvais me décider à vous reconnaître... Ah! çà, ça doit être toute une histoire?... Comment se fait-il donc?... Contez-moi donc ça, hein?

— Oh! ceci ne vous importe pas, maître Egurral, dit l'actrice; c'est le secret de ma vie, et je lé garde pour moi.

— Bien! mademoiselle Niña, je ne vous questionne pas!...

— Je ne m'appelle plus tout à fait Niña, mon cher hôte; mais revenons à notre affaire... Eh bien! voulez-vous signer?...

L'aubergiste parut réfléchir.

— C'est à vous de voir, insista l'actrice en chiffonnant de nouveau du doigt les billets posés devant elle,

si les sept lettres de votre nom valent dix feuilles de ce papier-ci?

— Dans quel but désirez-vous avoir cette signature? demanda Egurral avec un regard profondément attentif.

— Dans un but qui ne peut nullement vous compromettre, et la preuve, c'est que, si vous consentez, je vais vous faire une offre superbe qui, pour le cas où je me servirais de votre témoignage, vous mettra à l'abri de toute recherche de nature à vous forcer de paraître personnellement dans tout ceci.

— Une offre superbe?

— Jugez-en. Combien gagnez-vous ici par an?

— Mille écus au plus.

— Voulez-vous en gagner trois mille?

— Sacré tonnerre! dit Égurral en s'oubliant. Que faut-il faire pour ça?

— Partir, sous huit jours, pour New-York, où mon banquier vous comptera de quoi acheter un des meilleurs hôtels de la ville. Acceptez-vous?

— J'accepte, dit l'aubergiste.

— Et, maintenant, donnant donnant, comme je

vous en avais prévenu tout à l'heure, reprit Ninon. Voici vos dix mille francs !

— Et voici mon nom ! répondit Egurral en paraphant lestement sa signature au dos du passe-port que l'actrice n'avait pas quitté de la main.

Un quart d'heure après, la chaise de poste de mademoiselle Larovère quittait l'auberge du Pas-de-Roland pour reprendre la route de Bordeaux, et l'actrice, se laissant tomber sur les coussins de sa berline, murmurait avec un inexprimable sourire de joie :

— Et maintenant, je suis tranquille !

IV

UN FIN LIMIER

Ninon était de retour à Bordeaux le surlendemain de son départ, ainsi qu'elle l'avait annoncé à sa femme de chambre.

Soit que son congé fût fini, soit plutôt qu'ayant réussi à obtenir d'Egurral ce qu'elle désirait, l'actrice eût hâte de rentrer chez elle, elle voulut repartir immédiatement pour Paris ; mais elle fut retenue un jour à Bordeaux pour y régler ses comptes avec le directeur du théâtre.

Ce jour de retard permit à une autre voiture que celle de Ninon, et qui était également partie de l'auberge du Pas-de-Roland, mais douze heures plus tard, d'arriver à Bordeaux et de traverser le quai précisément au moment où la chaise de poste de Ninon le traversait elle-même pour quitter la ville.

Le personnage qui conduisait cette voiture, à en juger par le chemin qu'il avait suivi dans Bordeaux, paraissait se diriger vers le port, où un navire en partance pour New-York devait lever l'ancre dans la journée; mais la rencontre inattendue de la chaise de l'actrice parut changer complétement son plan de voyage, car il ne tarda pas à gagner, lui aussi, la grande route de Paris, dont la berline de l'actrice soulevait la poussière à un quart de lieue devant lui.

Il faut croire que, si le personnage dont nous parlons avait parfaitement reconnu la chaise de Ninon et conçu brusquement le projet de faire le même voyage qu'elle, il lui vint également et presque aussitôt la crainte d'être remarqué de l'actrice, car, après avoir fait prendre à ses deux vigoureux chevaux la route que suivaient ceux de Ninon, il eut soin, durant la plus longue partie du trajet de Bordeaux à Paris, de laisser à la chaise de poste une étape d'avance sur lui, et de n'arriver à chaque relai que six heures après l'actrice, assez tard pour trouver reposé l'attelage qu'elle quittait et assez à temps pour ne pas perdre sa trace de route en route et de ville en ville. Quant à ses chevaux, il les avait vendus, au premier relai, à un maquignon de sa connaissance.

Si l'intention de ce personnage était de voyager avec mademoiselle Larovère sans qu'elle s'en doutât, il avait eu complétement raison de prendre ces précautions, car dans chaque auberge où il lui fallait relayer aux environs de Bordeaux, dès qu'il entrait, tout le monde, depuis la servante jusqu'au chien de garde, reconnaissait et saluait maître Egurral, l'honnête au-

bergiste du Pas-de-Roland, réputé à quarante lieues à la ronde pour sa solvabilité et sa probité.

Dans l'opinion de ce fin limier, rencontrer ainsi à l'improviste la chaise de la mystérieuse Niña, cette chaise de poste qui lui montrait la route à suivre pour en apprendre un peu plus long peut-être sur le secret de l'inconnue, c'était tomber en arrêt sur une mine d'or. Ce secret, qui dix ans auparavant avait rapporté à maître Egurral 5,400 francs et venait de lui en rapporter 10,600, lui fit l'effet de ces bons vins qui augmentent de prix en vieillissant, et lui parut valoir la peine de se déranger un peu pour faire un bout de conduite, à travers la belle France, à l'aimable voyageuse. Egurral se dit qu'il était absurde de savoir tant et si peu d'une aventure si intéressante et où il jouait le rôle du personnage muet; que, puisqu'il était personnage muet et qu'il pouvait honnêtement gagner sa vie avec son silence, il était bête de s'embarquer ainsi pour l'Amérique en ignorant ce qu'étaient devenus ce bel enfant dont il avait fait l'avenir, cette grande dame dont il avait fait le bonheur et cette Niña dont il venait de faire le dîner. Accompagner ainsi jusqu'à Pa-

ris la berline de l'inconnue, c'était peut-être prendre la bonne voie pour s'édifier tout à fait sur certains noms et certaines adresses dont l'ignorance démangeait la curiosité de l'aubergiste. Se mettre sur la trace de Niña, c'était peut-être ressaisir le filon aurifère de cette lucrative histoire où tout le monde payait si bien. Maître Egurral songea donc d'abord que la fortune qu'il allait chercher en Amérique ne valait probablement pas celle qu'il laissait en France ; ensuite, qu'il était dans une excellente position pour escorter Niña jusque chez elle et passer quelque temps incognito dans les environs de sa personne, puisqu'il fallait deux mois, en comptant l'aller et le retour de la poste, avant qu'on eût des nouvelles de New-York ; qu'en deux mois, enfin, on peut, si l'on est habile et si on a quelque chance, découvrir bien des choses ; qu'on a tout le temps d'attendre, de s'informer, de voir, de dresser son petit plan et de choisir le moment de se montrer ; qu'en tout cas, en mettant les choses au pis, s'il s'était trompé dans son calcul et s'il voulait reprendre la route de New-York, Niña lui ayant donné huit jours pour partir, il avait encore de la marge et en serait

quitte pour s'embarquer non à Bordeaux, mais au Havre. Maître Egurral, on le voit, était un logicien.

La voiture sur le siége de laquelle se tenait notre hôtelier était celle que son père lui avait léguée. Ce n'était ni une carriole, ni un cabriolet, ni une patache. C'était un bon vieux fiacre de province acheté fourbu dans une vente à l'encan par le père et remis à neuf par le fils. Le ventre du véhicule, exhaussé sur un système d'essieux antédiluviens et flanqué d'un large strapontin formant caisse, provoquerait aujourd'hui notre sourire. Mais, à cette époque éloignée déjà de nous de plus d'un quart de siècle, où le coucou trônait encore en maître sur les places et dans la banlieue de Paris, la voiture de maître Égurral n'avait rien de bien différent des fiacres de la capitale elle-même.

Ce fut donc sans exciter en aucune façon l'hilarité qu'il causerait à nos badauds d'aujourd'hui que le fiacre parti de l'auberge du Pas-de-Roland franchit, après cinq jours de voyage, la barrière d'Enfer et entra dans Paris.

Quand les employés de l'octroi, après avoir rapidement visité les deux ou trois malles qui chargeaient

ses banquettes et y remplaçaient les voyageurs, eurent laissé passer sans opposition ce patriarcal berlingot, Egurral fouetta vivement ses chevaux et ne tarda pas à rattraper la berline de Ninon qu'il avait insensiblement rejointe en voyageant la nuit et à laquelle il n'avait plus laissé, dans les quinze dernières lieues, qu'une avance de quelques portées de fusil.

Ajoutons qu'en arrivant à Arcueil, maître Egurral, dont le plan de campagne mûrissait singulièrement à mesure qu'il se rapprochait de Paris, avait avisé dans l'écurie du relai de poste une paire de chevaux qui lui avaient paru dignes de remplacer les siens et les avait achetés, de telle sorte qu'en franchissant la barrière d'Enfer, il était de nouveau à la tête d'un fiacre et de son attelage.

Une fois qu'il put la suivre dans l'immense ville, ce ne fut plus par portées de fusil, ce fut par mètres qu'il eût fallu compter la distance, de moins en moins grande, qui séparait la chaise de ce fiacre.

Dix minutes environ après être entrée dans Paris, la voiture de Ninon s'arrêtait avenue de Breteuil, au numéro 3, devant la porte d'une maison basse et à

deux étages, immédiatement voisine d'un immense hôtel à grille aristocratique qui faisait le coin de l'avenue et de la petite rue d'Estrée.

Egurral entra dans cette rue en même temps que la chaise de poste, et s'arrêta en même temps qu'elle aussi, mais à une certaine distance, au détour de l'avenue de Breteuil. Là il attendit que l'actrice fût descendue, eût payé son postillon, eût renvoyé ses chevaux et fût entrée au numéro 3; puis il continua la rue, passa devant la maison, remarqua le numéro, tourna l'avenue et alla se ranger le plus tranquillement du monde au milieu d'autres fiacres, à peu près pareils au sien, qui stationnaient sur la place Vauban.

Ni cette place ni les rues qui l'y avaient conduit ne parurent être inconnues à maître Egurral, qui avait défendu Paris en 1814. Il n'était donc pas surprenant qu'il en eût conservé quelque souvenir; et, à voir l'air dont il examinait son Paris, nous aurions presque juré qu'il en avait encore le plan assez frais dans l'esprit. Cette connaissance des rues de la capitale lui suggéra même une idée lumineuse pour un homme qui, en venant à Paris, n'avait pas

d'autre but que d'y faire un petit voyage d'agrément à travers l'almanach des vingt-cinq mille adresses.

Dès le lendemain de ce jour, la station de la place Vauban comptait un fiacre de plus. Ce nouveau fiacre, qui ne dépendait d'aucune compagnie et travaillait pour son propre compte, appartenait à un gros homme sans barbe et sans cheveux dont il eût été difficile de faire le portrait et de dire l'âge, porteur d'un colossal carrick à quadruple collet, d'un chapeau ciré à larges bords, et d'une perruque de grosse laine grise frisée, affligé d'une des plus fortes voix de basse-taille que l'infiltration du trois-six ait jamais donnée à l'entonnoir humain, parlant admirablement l'argot populaire des barrières, enfin possesseur d'un livret de cocher de fiacre qu'il n'avait pas eu de peine à échanger contre une patente d'aubergiste, et locataire, sous un faux nom, d'un mauvais grenier avenue de Breteuil, numéro 6.

Le numéro 6 faisait face à la maison où était entrée et qu'habitait mademoiselle Larovère.

FIN DU PROLOGUE

PREMIERE PARTIE

L'HÉRITIÈRE

I

LA CHAMBRE INVISIBLE

Le logis de Ninon, dont il était facile d'assigner la date, remontait à la première moitié du siècle dernier, et avait tout l'aspect d'une petite maison de fermier général. Il continuait l'ancien et vaste hôtel à la noble grille dont il était voisin et auquel l'architecte avait jugé nécessaire d'ajouter une aile d'un style moins sévère et mieux adapté aux goûts de cette époque, où

le Petit-Trianon remplaça Versailles. L'hôtel, en effet, était du temps de Louis XIV et la petite maison du temps du Régent. Les vieillards du quartier prétendaient qu'elle avait appartenu au cardinal Dubois.

Mademoiselle Larovère n'occupait que la petite maison. Le lecteur saura bientôt par qui l'hôtel était habité.

Un attrait puissant devait donner hâte à Ninon de rentrer chez elle, car, aussitôt que sa chaise de poste l'eut déposée devant sa porte, elle monta rapidement l'escalier qui conduisait du rez-de-chaussée au premier; puis, après avoir donné quelques ordres à sa domestique et s'être débarrassée de son châle et de son chapeau, elle ouvrit une porte habilement masquée dans la tenture flottante de sa chambre à coucher, et elle entra, une bougie à la main, dans une autre pièce qui, bien qu'on fût encore en plein jour, était plongée dans une obscurité complète.

Ce n'était pas qu'il n'y eût point de fenêtre. Il y en avait une, mais les volets en étaient si hermétiquement clos qu'ils ne laissaient pénétrer aucune lumière dans ce réduit.

Un lit petit et étroit en occupait le fond. Il était revêtu d'un couvre-pied de mousseline des Indes brodée, doublé de soie rose et relevé de nœuds et de rubans de même couleur. Des rideaux, également de mousseline pareille à celle du lit, retombant à larges plis sur la muraille, marquaient, et en même temps cachaient, la fenêtre condamnée. Un épais et riche tapis, une glace enchâssée dans la boiserie dont on avait conservé et réparé avec le plus grand soin la décoration pompadour, des consoles de bois doré, une cheminée de marbre blanc à chicorées et à ferrures de cuivre ciselé, des chaises et des fauteuils de satin de Chine, une toilette chargée de dentelles, un petit lustre de cristal pendu à la rosace rococo du plafond, une table couverte d'un magnifique cachemire de l'Inde, un secrétaire de bois de rose, et au-dessus du lit, dans l'ombre, un crucifix surmonté d'un rameau de buis, composaient l'ameublement de cette chambre, d'une élégance exquise et pourtant toute virginale. Rien seulement qui annonçât qu'elle eût jamais été habitée. Tout ce luxe était sans vie. Les meubles étaient trop bien rangés; chaque chose était trop à sa place.

Cette âme que la présence de la femme donne à tout ce qui l'entoure ne flottait pas dans l'air étouffé de cette chambre à coucher privée de jour, qui n'avait plus ni matin, ni soir, ni véritable nuit, et dont la pendule ne marquait plus les heures que de souvenir. On y aurait en vain cherché ces mille indices qui trahissent le charmant va-et-vient de deux petits pieds et de deux petites mains, la broderie commencée, abandonnée et reprise ensuite qui erre sur les meubles, le ruban dont on vient d'essayer la nuance, la robe montante qu'on avait ce matin et qu'on n'a pas encore serrée, la robe décolletée qu'on aura ce soir et qu'on n'a pas encore essayée, le flacon de sels oublié sur la cheminée, l'éventail à demi déployé, la pantoufle de velours laissée négligemment sur le tapis pour la bottine de soie que remplacera bientôt le soulier de satin, et surtout ce parfum indéfinissable qu'exhale, dans le luxe, cet éblouissant printemps de sourires, de grâce et d'innocence, une jeune fille. Non; cette chambre virginale et sombre avait quelque chose d'un nid dans une tombe. Si tout ce charmant mobilier avait jamais servi à quelqu'un, on sentait qu'il ne

savait plus rien de la vie de celle à qui il avait appartenu. L'encrier vide placé sur la table ne connaissait plus sa pensée, les bougies intactes du lustre avaient perdu son regard, le miroir son reflet, le lit son sommeil et le crucifix sa prière.

Deux portraits en pied, les seuls qui fussent dans cette somptueuse cellule, se faisaient face sur la boiserie : l'un était celui de Ninon dans le costume d'un de ses rôles, l'autre paraissait être celui d'une toute jeune personne en robe de bal et d'une admirable beauté.

Deux bandeaux de cheveux plats et lustrés posaient un diadème noir sur la blancheur lumineuse de son front. On eût passé une heure à contempler le regard à perte de vue de ses yeux profonds. La carnation presque orientale de son visage annonçait une de ces belles créatures comme on n'en rencontre que dans les pays dorés par le soleil. Il y avait en elle de la Française et de l'Espagnole, de la Parisienne et de la Bohémienne. Les plis de sa robe de bal, au corsage souple et ferme, avaient comme un vague frisson de cachucha dépaysée dans la valse. Sa main, d'une mi-

gnonnerie incomparable, s'ajustait, frêle et délicate, à un bras de statue, et semblait avoir juste la force nécessaire pour soulever des castagnettes, tenir un éventail et porter un baiser. Elle faisait hésiter l'esprit entre la mantille et l'hermine, et l'on croyait entendre dans le lointain, derrière cette reine de bals parisiens, battre aux champs des tambours de basque.

Outre la porte par laquelle l'actrice était entrée, il y en avait une seconde ; mais celle-là, à en juger par la place qu'occupait cette pièce dans le plan de l'hôtel, devait communiquer avec l'autre bâtiment, que l'actrice n'habitait pas.

Évidemment, il y avait dans cette chambre un mystère. Ce mystère, qui était celui de la vie et du cœur de l'actrice et que maître Egurral était devenu si désireux de connaître, le voici :

Ce fut un jour terrible pour la jeune blessée de l'auberge du Pas-de-Roland que celui où son frère Gil lui apprit la disparition de Rosa. On sait comment le hasard permit que Niña découvrît le nom et l'adresse de la femme qui lui avait enlevé sa fille. Cette femme s'appelait la marquise de Neilles et de-

meurait à Paris. Impossible d'en douter. Le passeport trouvé dans la robe même de l'enfant en faisait foi. Interroger Egurral, c'était questionner, non pas le maître, mais le mur même de l'auberge du Pas-de-Roland. Il nia tout.

Mais qu'importait le silence d'Egurral à la jeune mère? Il y avait quelqu'un à Paris qui avait sa fille, sa chère petite Rosa. Niña n'eut plus dès lors qu'une idée, qu'une espérance, qu'une ambition, qu'un but, partir, avec Gil, à la recherche de son enfant; elle ne vit plus dans le monde entier qu'une ville, Paris, et dans cette ville qu'une maison, cette maison dont elle avait l'adresse, la maison de la marquise de Neilles.

Mais des Pyrénées à Paris il y a loin.

Niña et son frère s'étaient mis en route sans autre argent que quelques menues pièces de monnaie que le sensible hôtelier leur avait pathétiquement glissées dans la main au moment de leur départ, en leur souhaitant bonne chance, et qui devaient être vite épuisées. Ils ne se mirent pas moins en marche, tous les deux, bravement, tristement, douloureusement, Gil décidé à mendier pour secourir sa sœur, Niña

décidée à mourir pour arriver jusqu'à son enfant.

Chemin faisant, tantôt ils se désolaient et tantôt ils espéraient. Une fièvre ardente dévorait Niña et par moments donnait à sa marche quelque chose de haletant. Il lui arrivait parfois de faire tout à coup deux cents pas en courant. La route était longue ; ils en avaient pour des jours, pour des semaines, pour des mois peut-être, ignorant les chemins, n'ayant pas de pain, pas de guide, pas d'asile.

Ils allèrent ainsi tout un jour droit devant eux, au hasard. A la tombée de la nuit, des gendarmes leur demandèrent qui ils étaient. Ils répondirent qu'ils voyageaient. Leurs vêtements, leur accent, leur mauvais français, leur misère les rendirent suspects. On les arrêta.

La fatalité voulut que le pays fût alors infesté de malfaiteurs. On ne parlait que de bandits dévalisant les voyageurs. Il n'en fallut pas davantage pour rendre Gil et Niña encore plus suspects et les faire impliquer dans je ne sais quel procès local. On les retint six mois en prévention. Un moment Niña fut sur le point de dire au juge d'instruction qu'on lui avait en-

levé sa fille, et de se servir, pour le prouver, du passe-port de la marquise de Neilles, en en révélant l'origine. Mais elle apprit que la voiture de la marquise avait été un mois auparavant arrêtée sur la route de Paris à Bordeaux. Ce passe-port pouvait donc non la sauver, mais la perdre. Le montrer, c'eût été confirmer les soupçons et donner une arme à l'accusation, qui cherchait à introduire Niña et son frère comme complices dans le procès qui s'instruisait. On aurait, sans nul doute, traité leur récit de fable, et voilà tout. A quoi bon d'ailleurs mettre la justice des hommes dans une telle confidence? la justice de Dieu ne suffisait-elle pas? Une fois sortis de prison, une fois libres, une fois à Paris, Niña courrait chez la marquise, et Rosa reconnaîtrait sa mère.

Mais on ne sort pas de prison comme on y entre.

Les deux prévenus n'avaient pas cru un instant qu'ils pussent être condamnés. Il n'y avait contre eux d'autre chef d'accusation suffisamment établi que celui de vagabondage. On les condamna. Pourquoi? Quel était leur crime? Ils l'ignorèrent. Ils étaient victimes d'une regrettable erreur judiciaire.

Ils subirent leur condamnation avec courage, et profitèrent de l'oisiveté que leur imposaient l'isolement et la réclusion pour apprendre complétement le français, dont ils ne savaient que quelques mots.

Ces longs mois de captivité eurent sur l'esprit de Niña une influence immense, et peut-être même, à son insu, décidèrent plus tard de sa vie.

Niña, née et grandie en pleine nature, ignorait les villes et les sociétés. A quinze ans, c'était un de ces beaux fruits mûrs qui n'ont plus à attendre de la jeunesse que la dorure du rayon de soleil. Enfant, elle avait été élevée dans son village, au milieu des amulettes et des escopettes, entre la madone et la contrebande. Il lui était resté de cette éducation deux traits saillants qui formèrent son caractère : la douceur et la sauvagerie. Au demeurant, quoique façonnée à des mœurs dures et libres, elle était, dans son adolescence, la plus chaste enfant de tout le pays basque. On l'appelait *la vierge de la montagne.* A dix-sept ans, elle se maria très-légitimement à un chasseur d'ours et d'izards. Elle eût fait une véritable Diana Vernon du Midi. Ce devait donc être, pour une na-

ture de cette trempe, une rude étape que celle de la prison. Au lieu de la liberté, le cabanon ; au lieu du précipice, le préau ; au lieu des rocs sublimes de la montagne, les murs à pic et hérissés de broussailles de fer d'une maison d'arrêt.

Si les porte-clefs eussent eu des yeux plus observateurs, ils eussent été frappés du regard courroucé de cette créature altière quand elle essuyait leurs rebuffades. Niña, pendant les premières semaines, tordit de sa petite main brune les barreaux de sa cellule : habituée à la liberté, elle était prisonnière ; la femme était frappée après la mère. Pour comble de douleur, on l'avait séparée de Gil, avec lequel elle ne pouvait échanger des regards ou des paroles que de loin en loin et par hasard. Hélas! l'impossibilité de l'évasion lassa bientôt la pauvre femme. Alors elle se résigna et songea. Niña était une intelligence. Elle avait un de ces esprits, rares chez les femmes encore plus que chez les hommes, qui savent tirer rapidement la conclusion de ce qu'ils voient.

Tout en balayant les cours, tout en mangeant son pain noir, tout en écoutant le dernier grincement de

la clef qui la *bouclait* le soir dans sa cellule, tout en cherchant à se consoler par l'évocation de sa fille chérie, Niña regarda autour d'elle et au-dessus d'elle, et conclut : Quel est le véritable nom de la prison? c'est la force. Niña s'éleva facilement à cette pensée simple et terrible que la force est la servante de la puissance. Il y a, il est vrai, deux sortes de puissances, la bonne et la mauvaise, l'une qui se tourne contre le progrès, l'autre qui n'est que la consécration même de la loi et s'appelle la Justice. Mais la primitive et farouche Niña ne fit pas cette distinction trop philosophique pour elle; elle envisagea la puissance dans son ensemble, la prit en bloc et y vit la condition absolue du bonheur. Point de vue logique chez une sauvage dont l'apprentissage se faisait en voyant sur sa tête et en sentant sur son front les clous du soulier ferré de la geôle.

La puissance! mot fait pour éblouir cette femme libre! idée flamboyante qui contient tout, les dignités, les honneurs, les richesses, la considération publique, et qui jette à l'esprit un résumé laconique et brusque de toutes les joies du monde! La puissance!

but unique, indépendance suprême! sceptre magique, qui change la soumission en respect, l'obéissance passive en dévouement, qui fait un laquais avec une broderie et un héros avec une croix! La puissance! baguette de fée qui courbe tous les fronts autour d'elle, et accomplit ce miracle d'extraire un flatteur d'un envieux! Vanité, peut-être, mais vanité qui donne le bonheur! verroterie si l'on veut, mais talisman!

Niña retrouva son frère en sortant de prison. Ils quittèrent la salle du préau pour le pavé de la rue et pour la poussière du chemin. Pas plus de pain, pas plus d'asile en sortant de prison qu'en y entrant. L'aumône d'Égurral était depuis longtemps épuisée. Il fallait pourtant s'assurer de quoi vivre, manger et coucher, avant de reprendre la route de Paris. Partir encore sans autre ressource que celle de mendier, c'était s'exposer à une nouvelle arrestation.

Il vint alors à Niña la pensée de faire ce qu'elle faisait si souvent avec son frère au soleil couchant, dans les petits villages de la frontière ou dans leurs pittoresques bivouacs de la montagne. Ils dansèrent tous deux, sur une place de Bayonne, une des danses

charmantes de leur pays. On s'attroupa. Quand ils eurent fini, et au moment où Gil ramassait le peu d'argent qu'on leur avait jeté, un passant, qui avait regardé Niña avec plus d'attention encore que les autres assistants, lui demanda si elle voulait danser sur son théâtre. C'était le directeur du théâtre de la ville. Elle accepta, quoiqu'il lui fallût s'engager pour autant de représentations qu'il plairait au directeur; en acceptant, elle abdiquait sa liberté, cette liberté qui lui était désormais si précieuse; mais, en refusant, elle refusait pour son frère de quoi vivre et pour elle-même de quoi gagner Paris. Elle s'engagea donc, modifia légèrement son nom, et dansa. Peu à peu, on s'aperçut qu'elle avait une expression et une vie singulières dans sa danse. On lui confia des bouts de rôle: elle les joua bien. On lui confia des rôles entiers: elle les joua mieux encore. Bref, elle fut applaudie, et, au bout de quelques semaines, la danseuse était actrice.

Tendre, passionnée, ardente, exaltée jusqu'au fanatisme, capable à la fois de toutes les révoltes et de toutes les résignations, minée par une mélancolie de

tous les instants, n'ayant au monde qu'un amour et qu'une pensée : sa fille, ce fut au milieu et au plus fort de sa douleur que Niña devint comédienne. Sa vocation ne devait se développer que peu à peu, presque à son insu et comme malgré elle. Jamais visage n'avait caché plus de pâleur sous le vermillon et le carmin du théâtre. Il y avait dans ce métier, où tout était chiffons, carton, oripeaux et clinquant, quelque chose qui lui faisait l'effet d'une ironie. Pourtant elle s'y jeta à corps perdu. Il l'avait fallu. Toutes les nécessités de sa nouvelle existence, elle les subit. Elle prit, les yeux fermés, les mœurs de la coulisse. Pour les jeunes gens de la ville, c'était une maîtresse à avoir et qu'on avait. Dans l'occasion, elle sablait le vin de Champagne tout comme une autre, mais avec une sorte de soif étrange. Elle avait tout accepté du théâtre de province, la coulisse, et quelle coulisse ! la scène, et quelle scène ! l'avant-scène, et quelle avant-scène ! Ce que Ninon souffrit alors eût dépassé les forces d'une autre femme. Il lui fallut vivre de cette vie telle qu'elle est, avec ses laideurs, ses vices et ses hontes devorées. Elle s'y résigna. Elle ouvrait sa loge à tous,

elle riait, elle échangeait le propos contre le propos, ramassait le bouquet, recevait le billet-doux et acceptait le souper. Cette femme, qui portait en elle un drame vivant et sombre, le traînait courageusement à travers ce répertoire de province, devant cette rampe fumeuse et sous ce lustre de quinquets, heurtant son âme à ces décors, jouant tout, vaudeville, comédie et drame, depuis les Déjazet jusqu'aux rôles de Mars, depuis *les Sauvages de la montagne d'Or* jusqu'à *Célimène*. Ce deuil perlait le couplet. Cette douleur était grande coquette!

A partir du jour où Ninon fut actrice, elle ne s'appartint plus. Son âme, avec toutes ses émotions, était désormais à la foule, au public, au premier passant payant son entrée. Voulait-elle s'enfermer avec son frère et parler de Rosa? c'était l'heure de la répétition; voulait-elle prier? c'était l'heure de la représentation, et elle allait représenter une autre souffrance que la sienne, et ses yeux allaient pleurer d'autres larmes que les vraies! Qu'était-ce quand il lui fallait sourire, quand il lui fallait être brillante et enjouée et mettre des fleurs dans ses cheveux? On lui

criait bravo ; elle avait été si spirituelle, elle avait été si touchante; hélas ! comme elle laissait tomber sur son sein sa noble tête toute souffletée d'applaudissements !

Gil, d'ailleurs; était pour elle un consolateur admirable.

De huit ans plus jeune que sa sœur, il n'avait avec elle aucune ressemblance ni morale ni physique. Élevé dans la vie nomade qui avait rempli l'enfance et la première jeunesse de Ninon, il avait le goût de l'imprévu et de la péripétie. Il avait l'horreur de la monotonie et de tout ce qui, dans les mœurs bourgeoises, constitue la gravité et la routine. Il était né sous l'étoile de la gaîté. Tout ce qui était divertissement, plaisir, costume, clinquant, paillette, le ravissait. Un peu pétri de la même pâte que son illustre homonyme, le bachelier de Salamanque, il avait en lui une dose considérable de patience, de bonne humeur et d'entrain. Il était créé pour l'aventure. Bohémien de naissance, il était bohême de caractère. Intelligent et précoce, il avait appris à écrire et à lire en déchiffrant les affiches des saltimbanques ambu-

lants, pour lesquels il avait eu, tout jeune, une admiration illimitée.

Si, au lieu d'être né en Espagne, il fût né à Paris, il aurait passé, comme les gamins, des heures entières devant le théâtre de Guignol. Tout enfant, il faisait la roue sur les chemins, sautait, gambadait, courait, chantait. Quand il eut treize ans, sa sœur lui donna un ravissant costume de ballerino. Il fallait le voir alors avec la veste de satin brodée, le petit gilet mordoré, la culotte à coins et les bas blancs. Comme il dansait leste et agile ! comme il se balançait et se courbait avec la souplesse d'une couleuvre ! Comme il frétillait, sous ses oripeaux étincelants et piqués de lumière par le ciel bleu d'Espagne ! Sa danse était du vif-argent au bout d'un rayon de soleil. Brave d'ailleurs, ne craignant rien de personne, n'ayant ni soif ni faim quand le pain et l'eau manquaient, vivant d'un oignon cru et d'une cigarette, espiègle et allègre, rendant un pied-de-nez pour une chiquenaude, il allait où l'on voulait, couchait où l'on pouvait et se fût passé de tout le monde, — excepté de sa sœur. Il avait pour elle le culte qu'elle avait pour sa fille. Il faut

toujours qu'on se dévoue, quand on est bon : Gil avait concentré sur sa sœur tout ce qu'il avait de facultés aimantes. Elle était sa préoccupation incessante. Elle était son but et son idéal. Lui plaire, l'aider, l'aimer, la suivre, — il ne voyait rien au delà. Et c'était tout simple. L'enfant n'avait jamais vu son père ni sa mère. Tout ce qu'il connaissait d'eux, c'était sa sœur. Elle était pour lui la famille vivante. Elle l'avait élevé et nourri. Il avait eu à huit ans la petite vérole, et sa sœur l'avait soigné, au risque de gagner sa maladie et de se défigurer. Donc il l'aimait passionnément, en raison aussi de cette loi des contrastes qui se plaît à souder ensemble les natures les plus opposées. Elle était mélancolique; il était gai. Elle était grave; il avait le diable au corps. Raison de plus pour l'adorer. Il l'aimait avec la fidélité et l'exclusivisme aveugle d'un chien; pour elle, il se serait volontiers logé dans une niche, et il aurait essayé de prendre la lune avec ses dents si elle lui avait dit : Apporte.

Au physique, il était laid, mais d'une laideur aimable et spirituelle. Son teint grêlé s'était bronzé pendant sa vie de plein air. Il avait le nez comme brisé

sous le front, petit, mince, retroussé et mobile dans le bout. L'œil était bien fendu, quoique un peu à fleur de tête, et jouissait d'une vue admirable. Le front était protubérant et mamelonné de deux bosses qui indiquaient la mémoire. Il tondait en brosse ses cheveux d'un blond ardent, comme tous les gens dégourdis qui aiment à ne point gêner leurs mouvements et à en avoir vite fini avec leur toilette. Ce qu'il avait de remarquable, c'était sa petitesse. Très-bien fait pourtant et admirablement proportionné, il avait brusquement cessé de grandir à quatorze ans, et sa taille, à laquelle un exercice quotidien avait donné une vigueur sèche et musculaire, était restée celle d'un adolescent. Il avait la main maigre et osseuse et un poignet de bronze. Tel qu'il était, petit, laid, grêlé, mais vif et difficile à décourager, Gil fut pour sa sœur, dans sa douloureuse épreuve, une véritable providence. Il fut le bras sur lequel elle s'appuya et le cœur qui la soutint. L'excellent garçon, gamin par la mesure et homme par le courage, tâchait, au logis, de remplacer à Ninon son enfant volé, par du bruit et du mouvement. Quand elle était dans ses tristesses, il

la faisait sourire avec un lazzi heureux. Il lui chantait ou il lui dansait quelque chose. Il était comme un pinson posé au bord du berceau vide. Puis il savait faire mille choses : il s'occupait du ménage, allait au marché, payait, recevait, mettait la nappe et le couvert, préparait un plat du pays en fredonnant un air du pays, et ne trouvait rien ni au-dessus ni au-dessous de lui. Avec le caractère que nous venons de dépeindre, on comprendra même que ce métier de comédien, qui humiliait sa sœur, devait lui plaire. Il faisait répéter à Ninon ses rôles et lui donnait la réplique. Il la soufflait aux répétitions, la servait dans sa loge et l'applaudissait dans la salle. Que de fois il regarda du coin de l'œil, avec une secrète convoitise, la poudre, les mouches et la houppe de cygne ! Il lui arriva même, quand il était seul, de s'emparer en tapinois du pot de rouge et de s'en étaler une bonne couche jusque sur le nez ; il se peignait les lèvres et les sourcils ; il empâtait de blanc de céruse les marques de son visage, et, une fois ainsi, il osait se mirer : ô bonheur ! il n'était plus grêlé. Puis, quand il entendait la sonnette du régisseur annonçant la fin de

l'acte, vite il courait à la cuvette, passait, en soupirant, la serviette sur le pastel et débarbouillait son portrait. Incorrigible adorateur de la paillette et du chiffon, il se prit d'amour pour la comédie. Il aima l'escalier noir qui conduisait aux coulisses, la vie en commun, le tutoiement, le *cabotinage.* Il lui vint une passion pour les décors. Il fut l'amant secret des rôles. Chemin faisant, il se fourra dans la tête et apprit par cœur quatre ou cinq cents pages de Molière, de Regnard et de Beaumarchais. Ses personnages de prédilection, c'étaient les valets. Il trouvait en eux l'étincelle qui lui plaisait. Recevoir des coups de bâton, sauver les amoureux, duper les jaloux, berner les avares, mettre le feu aux quatre coins de la morale des pères grognons, entrer, sortir, courir, porter des lettres, et avoir toujours dans sa poche le trousseau de clefs de la présence d'esprit, voilà ce qui, dans le vieux répertoire, lui parut être sa vocation. Ici encore se retrouvait son inclination native. Il voyait dans le valet l'homme utile aux autres. La domesticité lui paraissait être la grande école du dévouement. Bref, comme une jeune fille rêve toilettes, lui il rêvait livrées. Il

ambitionnait d'entrer dans la peau de Mascarille et dans le sac de Scapin. La résille de soie de Figaro l'empêchait de dormir, et la bouteille de carton de Sganarelle l'avait grisé.

Si bien qu'à la fin, il n'y put tenir. Il parla de son goût à Ninon, qui le fit engager. Il débuta dans le *Barbier de Séville*, souvenir de sa chère Espagne, et, pendant dix-huit mois, à côté de sa sœur qui jouait les premiers rôles, il joua les valets, en parcourant toutes les antichambres de l'ancienne comédie, du vaudeville et du drame.

Enfin, Ninon put rompre, en payant un assez fort dédit, l'engagement indéterminé qu'elle avait été forcée de conclure avec le directeur de Bayonne. On lui faisait de Paris de très-belles propositions. Il ne s'agissait plus d'une misérable scène de province, il s'agissait d'un des théâtres les plus importants de la première ville du monde. Ninon accepta cette fois avec un empressement facile à comprendre, et en pensant, non au théâtre, mais à Paris. Enfin, elle allait donc s'y trouver dans ce Paris dont le mirage la fuyait depuis si longtemps;

dans ce Paris où était la marquise, où était sa fille!

Plus de deux ans s'étaient passés depuis le rapt de Rosa. L'enfant devait avoir atteint sa huitième année.

Ninon et son frère étaient à peine descendus de voiture qu'ils se faisaient conduire rue de l'Université, à l'adresse indiquée sur le passe-port de la marquise.

— Madame la marquise de Neilles est-elle chez elle? demanda Ninon d'une voix brisée par l'émotion.

Le domestique répondit que la marquise était absente depuis deux mois, et qu'elle était partie pour l'Italie avec sa fille.

Ninon rentra chez elle désespérée.

Les jours et les mois s'écoulèrent. L'hôtel de Neilles continuait de rester fermé. La marquise ne revenait pas.

Le nom de madame de Neilles était fort connu dans le monde élégant de Paris. La beauté, le talent et la renommée naissante de Ninon ne tardèrent pas à attirer dans son intimité quelques-uns des hommes riches et désœuvrés dont se composait la société de la marquise; un jour on présenta à l'actrice l'agent de

change de madame de Neilles, le baron Horace Frémont.

Ancien viveur retiré dans le veuvage, M. Horace Frémont, quoique fort bien posé dans tous les mondes, était un des parvenus les plus véreux de la fortune. Homme d'épée d'abord, puis homme de Bourse, en dernier lieu baron, agent de change et homme du monde, Frémont, quoique précédé d'une réputation complexe, était reçu où il voulait et recevait qui il voulait, comme un homme qui s'était trouvé brusquement, un beau matin, avoir à ses breloques une clef des caves de la Banque.

Un mot sur ce personnage, qui ne paraît encore ici qu'incidemment, mais qui reviendra. On se tromperait si l'on croyait, en le retrouvant dans la suite de ce récit, que l'auteur a eu l'intention de représenter dans Horace Frémont ce qu'on est convenu d'appeler l'homme d'argent. La clabauderie contre la Bourse et contre l'agiotage est une pauvre banalité. L'homme de Bourse, comme l'avocat, comme le médecin, comme le juge, comme le savant, remplit une fonction sociale. Le crédit est un des organes nouveaux et essentiels

du progrès; et, quoique nous sachions qu'il est de mode (vieille mode, après tout!) de déverser le blâme sur le spéculateur, qu'on appelait jadis le financier, il n'entre ni dans nos vues ni dans l'esprit de ce livre de nous associer à cette vertueuse et pudique levée de boucliers. La grande initiative financière est productive de la richesse publique et, par conséquent, savamment réglée, du bien-être universel. Qu'on flétrisse l'agiotage sans foi ni loi qui s'embusque dans les détours de l'artère du crédit, c'est bien, rien de plus moral et de plus nécessaire; mais nous ne confondrons jamais l'intelligence et la tricherie, la spéculation qui féconde et la rapine qui stérilise.

Horace Frémont, tel que nous le mettons en scène, est tout simplement une variété de l'intrigant. L'intrigant, on le sait, s'est de tout temps glissé partout. Il est dans l'art, dans l'armée, dans la diplomatie, dans la science, dans l'administration. S'il faut en croire la Bible, il était dans le paradis terrestre, derrière le plus honnête de tous les arbres. L'intrigant argenté a donc tout naturellement sa place dans la Bohême dorée.

Horace Frémont, quoiqu'il ne fût plus très-jeune, se trouva être très-galant. Il fit la cour à Ninon, mais une cour d'homme qui a des ménagements à garder vis-à-vis du monde, une cour discrète, sans témoins, une cour qui voulait avoir son heure, son entrée, sa sortie. L'actrice ne refusa pas ces tête-à-têté; au contraire : elle avait su que l'agent de change était l'homme d'affaires et l'ami de la marquise. Elle le fit causer; dans ses conversations avec lui, conversations où rien de ses préoccupations secrètes ne perça et où elle ne montra que la curiosité banale des actrices à l'endroit des femmes du monde, elle apprit que la marquise de Neilles était dame d'honneur de madame la Dauphine, et possédait une des plus grandes fortunes et un des plus beaux noms de la Lorraine; que son mari l'avait laissée veuve après deux ans de mariage, avec une fille unique au profit de laquelle le roi avait constitué en majorat la terre de Neilles avec le droit, pour la jeune héritière, de conférer un jour à son mari, non-seulement le titre de marquis de Neilles, mais encore la pairie attachée à ce marquisat.

L'agent de change parlait de mademoiselle Rosa de

Neilles comme d'une des plus ravissantes personnes qu'on pût voir. Sa mère lui faisait donner la meilleure éducation et l'entourait des maîtres les plus célèbres. Déjà, avant son départ pour l'Italie, la jeune fille annonçait une vocation musicale que son séjour dans la patrie de Palestrina devait mûrir et développer. Mademoiselle de Neilles serait un des plus magnifiques partis de Paris. Le roi signerait à son contrat, et la main de la jeune marquise provoquerait un véritable assaut parmi les fils de famille du faubourg Saint-Germain.

Cet ensemble de faits, Ninon ne l'apprit pas à la fois. Il lui fallut beaucoup de temps et beaucoup d'adresse pour arracher une à une toutes ces confidences au baron financier, sans qu'il se doutât de rien. Mais quand elle les eut toutes reçues, elle les groupa dans son esprit, et il en résulta pour sa conscience et pour son cœur la plus horrible des perplexités.

Sans doute elle pouvait toujours donner suite à son projet, attendre le retour de la marquise, arriver chez madame de Neilles à l'improviste, se présenter devant elle et devant Rosa en criant : Ma fille !... La mar-

quise ne pourrait pas ne pas lui rendre son enfant. Rosa, qui avait déjà l'âge de la mémoire quand sa mère l'avait perdue, ne pourrait pas ne pas se souvenir de sa mère. Rosa la reconnaîtrait, Rosa lui sauterait au cou; et, une fois qu'elle sentirait les bras de sa fille l'étreindre, elle ne la lâcherait plus, elle l'emporterait!

Où cela?

Dans sa chute!

Dans sa maison d'actrice, dans sa destinée d'actrice, dans cette maison et dans cette destinée dont le seuil est une limite pour les respects du monde! Dans cette vie dont le pain amer se gagne au jour le jour! Dans cette vie de coulisses, dans cette vie d'oripeaux, dans cette vie de misères!

Que donnerait donc Ninon à sa fille en échange de ce qu'elle lui prendrait? La considération des hommes? Sa fille l'avait chez la marquise; elle ne l'aurait plus chez l'actrice. La fortune? Sa fille l'avait chez la marquise; ce qui l'attendait chez l'actrice, c'était le luxe précaire d'un métier où le génie même ne donne pas à la femme l'égalité avec les autres femmes. L'hon-

neur? Il était chez la marquise; ce qui l'attendait chez l'actrice, c'était le perpétuel voisinage de la galanterie, du tutoiement et de l'intrigue. Le bonheur? Il était chez la marquise; ce qui l'attendait chez l'actrice, c'était l'aventure. Un mari? Elle l'aurait chez la marquise; ce qui l'attendait chez l'actrice, c'était un amant!

Avec la marquise, Rosa avait des maîtres, des admirateurs, toute une cour; elle verrait toutes les portes, même les plus grandes, s'ouvrir devant elle; le roi signerait à son contrat; elle serait marquise et pairesse de France; et il n'y aurait pas aux réceptions des Tuileries de voiture plus splendide que la sienne, et il n'y aurait pas de plus noble blason que le sien. — Ah! cache-toi plutôt de ta fille, pauvre actrice, se disait alors Ninon en se prenant la tête dans ses mains et en fondant en larmes, avec ta misérable affiche de théâtre toute souillée de boue!

Mais, riche déjà, Ninon ne pouvait-elle pas s'enrichir encore et arriver à assurer pour toujours à son enfant l'aisance et le luxe? Aisance calomniée! luxe questionné, dentelle à dentelle et bijou à bijou,

par l'opinion! Chez sa mère adoptive, Rosa ne porterait jamais un diamant qui ne fût digne de son front.

Aimait-elle du moins Rosa plus que la marquise ne l'aimait? Avait-elle du moins la ressource de se dire qu'en redemandant sa fille, c'était un meilleur amour maternel qu'elle lui rendrait? Non. Jusqu'ici, à en juger par tous les tendres soins dont l'éducation de mademoiselle de Neilles était entourée, l'amour de Ninon pour Rosa ne valait pas un baiser de plus que celui de la marquise.

Ainsi, c'était donc vrai, Ninon ne pouvait reprendre sa fille à madame de Neilles qu'à la condition fatale de la reprendre aussi au bonheur. On la lui avait enlevée, soit. Le droit légal et le droit moral de la véritable mère subsistaient toujours, et elle pouvait arriver chez la grande dame, elle, la comédienne, terrible et vivante. Elle pouvait se montrer, après tant de jours et tant de mois écoulés, devant sa fille, au milieu de cette existence de calme, de joie, de lumière et de pureté; elle pouvait surgir brusquement, avec sa vie d'aventures, de luttes, d'amertumes, de déboi-

res et d'avanies, et crier au paradis : Tu m'as volé mon enfant, rends-le-moi !

C'était son droit. En userait-elle?

Si elle n'en usait pas, qui sacrifiait-elle? Elle-même. Si elle en usait, qui sacrifiait-elle? Sa fille.

Et ce sacrifice de son enfant, si elle avait le courage et l'égoïsme de l'accomplir, où pouvait-il la mener? Ici s'ouvrait un abîme devant lequel Ninon reculait épouvantée. Il pouvait la mener à se faire haïr de son enfant!

Brusquement arrachée à la vie et au monde de la marquise pour tomber dans la vie et dans le monde de l'actrice, Rosa, si bonne et si douce qu'elle fût, ne pourrait pas ne pas comparer ce qu'elle quitterait chez l'une avec ce qu'elle trouverait chez l'autre. Quoi! s'être endormie fille d'une marquise et, tout à coup, du soir au matin, se réveiller fille d'une actrice! Quoi! s'être endormie la veille en rêvant à son premier bal peut-être, en pensant à sa première toilette de jeune fille, avoir choisi sa robe, avoir décidé la nuance de ses rubans, avoir reçu un bouquet de quelque charmant danseur de son âge, se faire une fête du lendemain,

en un mot, et le lendemain plus de bal! Se réveiller sans sa robe, sans ses rubans, sans son bouquet, dans une chambre inconnue! Avoir eu la veille pour amies des filles de duchesses, et, le lendemain, sortir dans la rue, les rencontrer et n'être plus reconnue par elles! Les avoir eues pour égales et pour sœurs pendant des années, et tout à coup les voir se détourner de soi! Voir la rue, la maison, la fenêtre de la chambre où l'on a vécu si heureuse et ne plus oser entrer dans la rue, ne plus pouvoir entrer dans la maison ni dans la chambre; être éclaboussée par la voiture armoriée qui vous a portée; n'être plus saluée ni par les amies qui vous ont tutoyée, ni par les hommes qui vous ont gâtée, ni par les laquais qui vous ont servie! Enfin, chose affreuse, rencontrer peut-être tout à coup, dans quelque promenade, cette marquise de Neilles qui vous a élevée, qui vous a entourée de maîtres, qui vous a ouvert l'esprit, l'âme et le cœur, qui vous a fait épeler votre premier livre, votre première prière, votre premier talent, qui vous a tout prodigué et tout promis, rencontrer tout à coup cette mère-là, n'être plus sa fille et l'aimer encore!

A cette conclusion fatale, Ninon essuyait une sueur froide sur son pâle visage. Elle se prenait le front dans les mains et fondait en larmes.

— Et moi ! disait-elle, que serais-je pour toi, ma fille bien-aimée? Une étrangère ! une morte qui se remettrait à vivre, une mère dont il te faudrait brusquement rapprendre le nom, le visage, la voix, le baiser, un mauvais ange qui te retirerait la parure du bal, l'écrin de la fiancée, toutes les pures couronnes promises à ton front, et qui ressusciterait pour t'arracher au ciel ! Avec moi, plus de titre, plus de fortune, plus de respect, plus rien ! Au lieu des hommes inclinés, les hommes familiers, un monde étrange où s'évanouiraient une à une toutes tes illusions, des mots nouveaux que tu ne comprendrais pas, des coups d'œil singuliers pour qui tu ne serais plus qu'une belle fille, le contact de liaisons libres et faciles qui te feraient rougir, puis rêver, puis déchoir; enfin, un amant, un jeune homme, beau, noble, riche, que tu aimerais et qui t'abandonnerait ! Et alors, oh ! alors, tu te tordrais les bras de désespoir, n'est-ce pas, ma Rosa? tu pleurerais de honte; tu te dirais que cet

homme, dont tu aurais été le caprice, eût été trop heureux de t'avoir pour femme si je t'avais laissée à la marquise; tu maudirais le jour où tu serais devenue la fille d'une actrice, et tu maudirais cette actrice, et tu haïrais cette mère!

Au milieu de toutes ces perplexités, Ninon avait repris sa vie de théâtre. Elle l'avait reprise avec la passion fiévreuse d'un cœur qui a besoin d'une diversion puissante. Peu à peu, son talent s'illumina et grandit. Tout Paris vint la voir. Encouragée par le succès, elle versa à pleins bords dans son jeu toutes les forces vives de la douleur. Jamais l'art n'avait eu une plus grande actrice, la société n'ayant jamais eu peut-être une plus grande victime. La souffrance, c'est du sublime qu'on a en soi.

Peu lui importait la pièce! peu lui importait le rôle! C'était elle qui était le drame. Elle faisait tout vivre autour d'elle. Le décor où elle paraissait vivait, la table où elle écrivait vivait, la chaise où elle s'asseyait vivait. Son âme contenue la débordait et ruisselait en émotion sur la scène et dans la salle.

Un soir, elle jouait. Une loge s'ouvre, à sa droite,

au-dessus de la rampe. Une femme en toilette de bal y entre avec une toute jeune fille, douze ans à peine. Ninon se sent frappée au cœur. Pourtant, qu'avaient ces nouvelles venues d'extraordinaire? Rien. La dame avait grand air, la fille était charmante. Rien là de singulier. C'est égal, Ninon trembla. Quelqu'un qui était dans la coulisse, et qu'elle voyait, désigna du doigt la loge et nomma la marquise de Neilles.

Ninon s'évanouit en scène.

On fut forcé de baisser la toile et de venir dire au public que mademoiselle Larovère avait été prise d'une indisposition subite, et que, pour ne pas interrompre la représentation, une autre actrice lirait son rôle.

Le lendemain, Ninon fit passer sa voiture dans la rue de la marquise. Les volets de l'hôtel étaient tout grands ouverts. La voiture de l'actrice passa sans s'arrêter.

La résolution de la malheureuse mère était prise. Elle avait renoncé à son enfant. Par amour maternel, elle avait cessé d'être mère.

— Ah ! s'écria Gil en l'embrassant, tu es un monstre de dévouement !

Il faut bien se représenter le moment où se passe notre histoire. La monarchie était alors dans tout son éclat, quoiqu'il ne lui restât plus qu'un an à vivre. Jamais les anciennes formes et les anciennes splendeurs de la dynastie bourbonienne n'avaient semblé plus vivantes et plus imposantes. Charles X, sur le penchant de sa chute, était en apparence le chef d'un régime solide et fondé. Il avait l'acclamation de la France et l'adhésion de Chateaubriand qui s'honorait d'être son ambassadeur. Le roi et sa cour venaient de faire, dans les provinces de l'Ouest, une revue des populations royalistes, où ils n'avaient recueilli que des ovations et étaient à la veille d'entreprendre leur fameux voyage d'Alsace. Voyage enthousiaste et trompeur, dont le dernier arc de triomphe s'ouvrit sur Holyrood!

En ce moment donc, un siége à la chambre haute, un grand titre, une famille qui, comme celle de madame de Neilles, pouvait feuilleter toute l'histoire de France avant de remonter jusqu'à la source de sa généalogie, la faveur du roi et des princesses, devaient fasciner cette Ninon qui, quelques années auparavant,

dans sa prison, avait à jamais gravé en elle, comme l'expression suprême de l'idéal humain, ce mot : la puissance !

La puissance, sa fille l'avait !

Oui, il s'est rencontré de nos jours, parmi les actrices, sur le plan des Mars, des Duchesnois, des Pasta, des Malibran et des Dorval, une femme qui, pendant dix ans, tout en faisant son métier de comédienne et en le faisant avec génie, l'a haï, méconnu et méprisé, et qui, de notre société, n'a rien voulu voir et n'a rien vu que l'éblouissement des vanités humaines ; une femme qui s'est volontairement privée de son enfant pour le laisser au sommet, pour lui voir sur la tête les fleurons du marquisat et sur les épaules le manteau de la pairie ; une mère, dénaturée à force d'amour, qui s'est destituée de son droit, de son cœur, de sa mission et de son sacerdoce, et qui, à la fois sauvage et résignée, implacable et tendre, a consommé son sacrifice en silence, et, devant sa fille puissante, a crucifié pour jamais ses embrassements ! Oui, elle s'est rencontrée sans que personne l'ait jamais soupçonnée, cette courtisane doublée d'une martyre ;

on l'a vue sur la scène, dans les rues, dans les promenades, dans les fêtes, dans les soupers; on a choqué les verres avec elle; on a ri de ses bons mots; on l'a surprise tantôt railleuse et tantôt douce, aujourd'hui amère, demain sombre et désolée, puis tout à coup toute gaie et toute folle de plaisirs! Elle a vécu dans le fracas de Paris, cette lorette tragique qui vous regardait avec une larme traversée d'un éclair, et qui avait, en cachette, écrit sur son cœur de marbre : — Ci-gît ma fille!

Le retour et la présence de la marquise à Paris ne firent que fortifier Ninon dans son renoncement. Elle eut parfois occasion de rencontrer madame de Neilles et Rosa aux promenades ou dans les théâtres. La jeune fille était si belle et si rose et avait un tel air d'épanouissement de vie et de bonheur, que Ninon savoura avec délices la pensée de son sacrifice.

Seulement, elle fit tout pour se rapprocher de Rosa. Elle s'attacha l'ami de la marquise, M. Horace Frémont, par des liens de plus en plus intimes, et prit sur lui assez d'ascendant pour qu'il n'eût plus, dans la société de sa maîtresse, de ces contraintes et de ces

réserves que les hommes du monde apportent généralement dans leurs rapports avec les femmes de théâtre.

Elle sut par lui comment la vie de Rosa était réglée, ses heures de sortie, ses heures de rentrée, si Rosa avait été la veille au bal, comment elle était habillée, quels étaient ses fournisseurs, de quelle modiste lui venaient ses robes, de quelle fleuriste ses coiffures. L'agent de change racontait à l'actrice ces détails pêle-mêle avec beaucoup d'autres choses. Elle, tout en jouant l'indifférence et en n'attachant d'apparente importance qu'à ce qui ne l'intéressait pas, elle recueillait avec avidité tout ce qui avait rapport à sa fille.

Plusieurs années se passèrent ainsi. Mademoiselle de Neilles se développait et grandissait rapidement avec la précocité des beautés espagnoles.

Peu à peu, toutes les folles idées qu'un cœur qui vit de la vie d'un autre peut concevoir loin de ce qu'il aime, l'actrice les eut. Elle quitta son carrossier pour celui de la marquise, et il fallut que Ninon eût une voiture exactement semblable à celle où Rosa sortait;

l'actrice eut la même couturière, le même coiffeur, le même parfumeur, le même bijoutier que la jeune fille. Quand on faisait une robe à mademoiselle de Neilles, Ninon le savait et achetait des coupons de l'étoffe, non pour la porter, mais pour la regarder. De temps en temps, la modiste et le bijoutier disaient à l'actrice : « Voici un chapeau, voici un bracelet pour mademoiselle de Neilles. » Et l'actrice de les trouver charmants et de vouloir tout de suite les pareils. Puis, rentrée chez elle, Ninon regardait la robe, le chapeau, le bracelet, et se figurait que sa fille allait sortir de tout cela.

Bientôt ces stériles bonheurs ne lui suffirent plus. Il lui fallut se rapprocher encore de Rosa.

L'actrice apprit par l'agent de change que madame de Neilles cherchait depuis longtemps à se loger et voulait quitter sa maison de la rue de l'Université.

A force de ruse et de diplomatie, Ninon parvint à faire acquérir par la marquise la grande et la plus belle portion de son hôtel, vaste et somptueux bâtiment que Ninon avait acheté dans cette intention, après l'avoir soigneusement visité et compris tout le parti qu'elle pouvait tirer de la mitoyenneté des deux

corps de logis, dont elle n'habita que le second. Le baron Horace fut l'agent tout trouvé de cette affaire et en régla lui-même les conditions. L'agent de change, qui ne voulait rien refuser à sa maîtresse et qui dirigeait un peu comme il l'entendait les opérations financières de la marquise, proposa donc et vanta à madame de Neilles l'acquisition de l'hôtel de l'avenue de Breteuil. La marquise vint voir l'hôtel, et, émerveillée de la majesté de ces appartements grandioses, l'acheta et vint l'occuper. Ajoutons que le voisinage des deux maisons parut à l'agent de change un excellent moyen de masquer ses visites du soir chez Ninon, en permettant à ce scrupuleux amant de laisser sa voiture stationner devant l'hôtel de Neilles, pendant qu'il était chez l'actrice.

Un mois après, Ninon dit à son frère :

— J'ai besoin d'avoir quelqu'un à moi dans la maison de la marquise, quelqu'un qui ne quitte pas Rosa, qui me remplace auprès d'elle et qui me dise tout ce qu'elle fait. Le baron m'a demandé hier si je connaissais un garçon laborieux, actif, sachant monter à cheval et de petite taille.

— Pourquoi faire? demanda Gil, qui se regardait dans la glace et trouvait dans sa personne tous les traits moraux et physiques de ce programme.

— C'est la fête de Rosa, et la marquise veut lui faire cadeau d'un groom, dit Ninon en souriant.

— Ah ! fit Gil rêveur.

— J'ai dit au baron que je chercherais, reprit Ninon. Tu comprends !... Si Rosa avait un domestique qui lui vînt de moi, je pourrais peut-être, par lui... Mais où trouver ça?... Une telle discrétion !... Et que dire?... Comment expliquer?... Introduire la curiosité d'un inconnu dans mon secret, impossible !

— Et tu es embarrassée ! s'écria Gil en riant. Voyons ! regarde-moi bien ! Suis-je laborieux?

— Oui, dit Ninon, qui trembla de comprendre l'idée de son frère.

— Actif?

— Sans doute.

— Sais-je monter à cheval?

— Comme un Basque.

— Enfin, suis-je petit?

— Toi ! mon frère ! toi ! domestique ! s'écria Ninon, jamais !

— Bah ! répondit Gil, voici un an que je suis dans le métier.

— Toi !

— Est-ce que je n'ai pas joué les valets pendant un an en province ? Pourquoi ne jouerais-je pas une fois par hasard un domestique au naturel ? Groom ! ajouta-t-il en riant, c'est précisément ce qu'il me fallait pour compléter mon répertoire.

— Toi domestique ! répéta l'actrice en retenant une larme.

— De ma nièce ! riposta Gil avec un geste de dignité comique.

— Mais ton engagement qui va se signer ?

— Je le change contre des gages.

— Mais tes débuts avec moi ?

— Je débuterai avec ta fille. Et puis, vois-tu, ça m'amusera. Ce sera tout de même de la comédie, ce sera tout de même un rôle. Dame ! il faudra avoir l'air grave et respectueux, il faudra obéir. Ça me changera. Et puis, c'est drôle ! ça me va ; et si ta fille

n'est pas contente de moi, il faudra qu'elle soit bien difficile. Plus que ça de domestique pour servir mademoiselle : un chef d'emploi, un valet qui sort de chez Molière ! Et puis, je sais le métier, va. Qui est-ce qui a toujours fait le ménage ici ? moi ! Qui est-ce qui serre tout, qui est-ce qui frotte, qui est-ce qui brosse, qui est-ce qui essuie ? moi ! Je sais épousseter aussi bien un appartement qu'un décor, je porte admirablement les vraies lettres, et je n'ai pas besoin de souffleur pour allumer le feu ! Recommande-moi à ton baron.

Le surlendemain, Gil entrait au service de mademoiselle de Neilles.

L'été suivant, la marquise alla passer deux mois en Lorraine avec Rosa et le baron, laissant Gil à Paris pour garder l'hôtel.

Quinze jours après leur départ, l'actrice commandait une copie du portrait de sa fille, et, aidée de son frère, faisait secrètement transporter, dans la chambre où nous l'avons laissée au début de ce chapitre, les meubles de Rosa, qu'elle remplaçait par d'autres exactement pareils. Une porte secrète, pratiquée au-

trefois par le maître du logis pour favoriser sans doute quelques nocturnes débauches, mettait en communication l'hôtel avec la petite maison, et donnait à la fois dans les deux chambres. Seulement, dans la chambre habitée par Rosa, cette porte était une grande glace enchâssée dans la boiserie, et dont le cadre sculpté cachait, sous les rubans et les lacs d'amour, des gonds et une serrure.

Ainsi, l'infortunée mère était parvenue, sans que rien transpirât de son secret, à résoudre le problème de vivre à la fois loin de sa fille et tout près d'elle, de rester inconnue d'elle et de pouvoir, grâce à son frère, confident dévoué jusqu'à l'héroïsme, connaître toute l'existence de Rosa. Morte pour Rosa, Ninon partageait cependant le même toit et avait à sa tombe une porte dérobée donnant sur la chambre de son enfant.

C'est dans cette tombe que l'actrice avait eu si grande hâte de venir s'enfermer aussitôt après être arrivée chez elle. Dès qu'elle y fut, elle se dirigea vers le fond de la ruelle et agita le cordon d'une sonnette dont on n'entendit pas le bruit.

Un instant après, la porte secrète s'ouvrit, et un tout jeune homme en livrée parut. C'était Gil.

La sonnette qui l'avait appelé correspondait avec la mansarde qu'habitait Gil dans l'hôtel de Neilles.

Le frère et la sœur se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Comment va-t-elle? demanda l'actrice.

— Toujours au mieux, répondit Gil.

— Rien de nouveau?

— Peu de chose. La marquise a pris le deuil d'une tante. Et toi! ton voyage?

— A parfaitement réussi. J'ai vu Egurral.

— As-tu ce que tu voulais?

— Tiens! lis.

Ninon montra à son frère la déclaration de l'aubergiste.

— C'est en effet une preuve, dit Gil, mais qu'en veux-tu faire?

— Sois tranquille! répondit l'actrice avec une voix profonde, elle servira.

— Et Egurral? demanda Gil.

— J'en ai fait ce que j'ai voulu. Après avoir obtenu

de lui sa signature, il était important de l'éloigner. C'eût été, jusqu'à nouvel ordre, un témoin au moins inutile. Il part dans quelques jours pour l'Amérique, et j'aurai de ses nouvelles dans deux mois au plus par mon banquier. Tout mon plan a réussi. Tu vois que mon voyage a été excellent.

— Savait-il ton nouveau nom?

— Il ne savait ni le mien ni celui de la marquise. De plus, son départ pour New-York va mettre trois mille lieues entre notre secret et lui.

— Ainsi, à part toi et moi...

— Personne ne sait que Niña est vivante.

— C'est bien !... Tu n'as pas de recommandation nouvelle à me faire au sujet de Rosa? demanda Gil.

— Non.

— Alors je t'embrasse et je rentre.

— Si vite?

— Oui. Ces dames sont à dîner, et, dans une heure, nous allons au Vaudeville.

— Je ne te retiens plus.

— Et puis, tu sais comme il faut que je prenne des précautions pour être sûr de ne pas être surpris ou-

vrant cette porte, continua Gil en se dirigeant vers l'issue par laquelle il était entré.

— Oh ! accorde-moi une grâce, dit Ninon à son frère au moment où celui-ci tournait la clef dans la serrure.

— Laquelle, chère sœur ? Tu sais bien que je suis encore plus ton domestique que celui de ta fille.

— Laisse cette porte entrebâillée un moment.

— C'est bien imprudent.

— Seulement une minute, pour que je voie sa chambre ! et puis tu la refermeras.

— Folle ! tu sais bien qu'il n'y a rien de changé. Tu l'as déjà vue dix fois.

— C'est égal. Rien qu'une minute ! le temps d'un regard d'amour !

Gil ouvrit la porte et, quand il en eut passé le seuil, la tint un moment entr'ouverte.

La chambre où Ninon plongea alors ses yeux avides était, dans la lumière, dans les fleurs, dans la vie, ce qu'était dans les ténèbres et dans la solitude celle d'où Ninon regardait : mêmes meubles à la même place ; même lit brodé et enrubanné ; même lustre de

cristal; même toilette voilée de dentelle; même cheminée de marbre; mêmes dorures au plafond et sur les murs; tout cela seulement inondé de jour; et, çà et là, dans un fauteuil dérangé, dans le tiroir de la table à demi ouvert, dans un chiffon de soie oublié sur une chaise, ce charmant désordre laissé par des doigts blancs. C'était le même nid, mais avec le soleil et l'oiseau de plus.

Il y avait aussi une autre différence. Au lieu du portrait de l'actrice, on remarquait, en face de celui de Rosa, le portrait de la marquise de Neilles.

II

LE GANT DE CENDRILLON

Une heure après que Gil eut quitté sa sœur, la calèche de la marquise s'arrêta devant le péristyle du Vaudeville, et le jeune domestique, sautant vivement

à bas de son siége, ouvrit la portière devant madame et mademoiselle de Neilles.

On était au premier entr'acte quand elles entrèrent dans la baignoire d'avant-scène que la marquise avait fait louer. Leur apparition dans la salle fut presque un événement. Les divers binocles masculins et féminins occupés à faire le tour des loges s'arrêtèrent unanimement sur l'avant-scène où les deux dames venaient de paraître, et mademoiselle de Neilles, flattée et en même temps un peu interdite de l'attention qu'elle provoquait, ouvrit immédiatement son éventail pour cacher sa rougeur.

— Modestie d'étoile! dit gracieusement, en saluant la jeune fille, un homme entre deux âges, debout devant une stalle voisine de l'avant-scène. Que voulez-vous, mademoiselle, on vous découvre!

— Bonsoir, baron, fit la marquise en répondant par un coup de tête amical au salut de l'agent de change, Horace Frémont.

Le groupe que formaient en ce moment la marquise, sa fille et le financier, était digne d'occuper les lorgnettes de la salle.

La marquise était une femme de quarante ans, qui, quoiqu'elle ne fût plus jeune, était toujours admirablement mise, mais elle portait ses toilettes avec un précieux aristocratique qui sentait un peu trop l'orgueil du faste et du blason. Elle avait ce qu'on appelle un grand air. C'était une figure régulière et froide, ne regardant pas autour d'elle et ne daignant pas s'apercevoir des regards. Toutes ces lorgnettes braquées sur sa loge, tous ces chuchotements dont elle entendait le murmure et dont elle se sentait l'objet, toutes ces têtes tournées de son côté, la laissaient aussi complétement à son aise que si elle eût été seule chez elle. La marquise de Neilles était de ces très-grandes dames qui sont toujours et partout dans leur salon.

Le baron Horace Frémont, sans avoir, comme la marquise, certains signes de haute race auxquels le physionomiste ne se trompe jamais, pouvait pourtant passer pour un croquis de gentilhomme assez réussi. Il était de taille moyenne, mince, froid, grave et parfaitement élégant de tournure et de manières. Son habit noir, dessinant sans raideur son buste souple et

élancé, s'ouvrait à demi sur une cravate de plénipotentiaire, dont le nœud eût satisfait le valet de chambre de M. de Talleyrand. Quoique chauve, il avait l'air jeune, grâce à une paire de moustaches fines et encore noires ombrageant une lèvre sardonique, et à des sourcils fortement accusés sous lesquels brillaient deux yeux pâles d'une mobilité extrême. Le financier avait en lui ce je ne sais quoi de tenu, de ferme et de résolu qui dénonce l'ambitieux dans le parvenu et l'homme pour qui la fortune n'est qu'une immense lettre de change tirée à vue sur la société.

Quant à la jeune fille, son visage n'est pas nouveau pour le lecteur. Il n'est que l'original du portrait que nous lui avons fait voir, en face de celui de Ninon, dans cette chambre masquée, qui n'était elle-même qu'un portrait. Il n'en est, disons-nous, que l'original, mais tellement exquis, qu'il dépasse en tout et ne répète en rien la copie.

Mademoiselle de Neilles paraissait de dix-sept à dix-huit ans, bien qu'elle ne les eût pas encore. C'était la jeunesse avec tous ses diamants. Elle dégageait autour d'elle une sorte de lumineuse vapeur. Sa toi-

lette de demi-deuil faisait admirablement ressortir l'éclat de son visage et nuançait d'une vague mélancolie son beau regard timide et étonné. On eût dit l'aurore aux lumières. De temps en temps, son sourcil mignon se fronçait et prêtait à son sourire quelque chose d'inquiet et de furtif. Son éventail, qu'elle agitait avec l'ingénuité d'une enfant pour qui l'éventail n'est encore qu'un jouet, mettait en évidence un gant de reine, d'une merveilleuse petitesse, devant lequel toutes les portes, même celles de l'Orient, se seraient ouvertes à deux battants.

Au moment où la toile se levait, et comme le baron Horace se rasseyait après avoir échangé quelques paroles avec madame de Neilles, un jeune homme vint prendre possession d'une stalle restée vacante précisément au-dessous de la loge de la marquise.

L'agent de change serra la main du nouveau venu avec la familiarité d'un ancien ami.

— Par où donc regardez-vous les femmes, mon cher Maurice? lui demanda-t-il un instant après, en voyant son jeune voisin diriger sa lorgnette sur les

jambes d'une soubrette en jupon court qui venait de paraître en scène.

— Mais par le commencement, répondit le jeune homme, par les pieds.

— Par la fin, alors, reprit en riant l'agent de change.

— Comme vous voudrez. J'ai là-dessus une théorie. Je vous l'expliquerai à l'entr'acte.

— Voyons la théorie, demanda l'agent de change quand le rideau se baissa.

— La voici, répondit Maurice. D'abord, il faut que vous sachiez, mon cher, que je suis blasé comme un vieillard...

— Qui vient de naître, interrompit le baron.

— Je n'aime plus rien, reprit le jeune homme sans relever cette épigramme amicale ; je ne sais pas si j'ai usé la vie ou si c'est la vie qui m'a usé, mais je suis arrivé à cette triste conviction que je ne suis plus capable d'être amoureux. Les jolis visages et moi, nous ne nous comprenons plus. Tout ce qui fixe d'ordinaire le cœur des hommes passe devant le mien sans me rien dire. Je suis insensible aux profils antiques les plus jeunes, aux tailles de nymphe, de déesse et même

de guêpe, aux cheveux de l'ébène le plus constaté ou de l'or le mieux contrôlé ; quant aux beaux yeux, je suis leur aveugle, à l'âge où ordinairement on est leur caniche. C'est déplorable. Je suis complétement et absolument blasé, mon cher Frémont, sur tout ce que les femmes cachent et montrent, à commencer par la jambe et à finir par la main. Or, il y a quelque chose que les femmes ne montrent jamais...

— Quoi donc? interrompit l'agent de change avec surprise.

— Leur pied, répondit Maurice; et pourquoi? tout simplement parce que rien n'est plus rare qu'un joli pied. J'en suis donc venu à me dire que, si je parvenais à découvrir un de ces pieds qui ne craignent pas de se déchausser, je pourrais peut-être devenir successivement amoureux de la jambe, de la taille, du profil, de la main et de la femme. Bref, je suis comme le prince du conte de Perrault. Je cherche une pantoufle. Je cours après un joli pied — ou deux.

— Bast! fit l'agent de change, à votre âge, on en est encore au baise-main, mon cher Maurice, même quand la main est rouge.

Cette futile conversation, quoique prononcée à demi-voix et couverte par le bourdonnement des causeries de l'entr'acte, n'avait pourtant pas complétement échappé à l'oreille curieuse de mademoiselle de Neilles qui, à demi penchée dans le fond de sa loge, avait suivi la théorie de Maurice tout en battant la mesure d'un couplet du bout de son éventail sur le bord de la baignoire. Au moment où Maurice achevait de prononcer son singulier verdict, mademoiselle de Neilles se déganta et laissa tomber son gant sur le dossier de la stalle occupée par le jeune homme.

C'était le plus petit des deux, c'est-à-dire le gauche.

Était-ce caprice, était-ce distraction ? Mademoiselle de Neilles avait-elle regardé Maurice et avait-elle découvert dans le visage de son voisin de l'orchestre des circonstances atténuantes à l'incontestable fatuité de son langage ? Avait-elle éprouvé, en le voyant, ce commencement de trouble inexplicable qui est comme le premier bruit de l'âme dans la jeune fille ? La silhouette bouclée et le profil fier de Maurice, s'enlevant sur le fond clair de la salle, avaient-ils trouvé grâce devant cette enfant ? Nous l'ignorons. Toujours est-il

qu'elle sentit, à sa vue, quelque chose se détacher d'elle et glisser vers lui, que son gant tomba, et qu'elle n'osait ni le ramasser ni le reprendre.

Assurément, c'est, pour une jeune personne aussi strictement élevée que l'avait été mademoiselle de Neilles, un gros crime de lèse-convenances que de laisser ainsi tomber son gant sur la stalle d'un inconnu et avec préméditation; et l'on trouverait dans le monde dont Rosa faisait partie peu d'exemples d'une pareille énormité. Mais mademoiselle de Neilles, on s'en souvient, n'était pas née grande dame. Elle avait en elle quelque chose du caractère de sa véritable mère. En dépit de l'éducation à la fois sévère et tendre qu'elle avait reçue de la marquise, Rosa, tout en devenant la plus chaste jeune fille qu'on pût rêver, avait conservé dans son cœur et dans son esprit cette rapidité d'impressions qui prédestine aux existences accidentées. Dans cette future marquise de Neilles qui devait faire de son mari un pair de France, il y avait une jolie petite bohême, mais si mignonne, si dépaysée et si bien corrigée par l'éducation, qu'elle restait invisible à l'œil nu de l'observation. Il fallait

que l'amour survînt pour aimanter dans le cœur de cette jeune fille cette pointe de son âme, cachée en elle comme le dard dans le corsage de la guêpe. L'enfant reparaissait en ce moment dans l'adolescente. Elle avait été baptisée en naissant par la fée Aventure, et, quand elle aperçut le beau Maurice, la goutte de sang libre et ardent qu'elle tenait de ce baptême brûla le cœur de la jeune fille.

Presque aussitôt après que mademoiselle de Neilles se fut dégantée, un bruit de chaises qui se dérangent se fit entendre dans la loge au-dessous de laquelle causaient l'agent de change et son jeune ami.

Le baron se leva.

— Vous partez? interrogea Maurice.

— Oui, j'accompagne madame de Neilles dans le monde, répondit le financier en désignant d'un signe de tête la loge de la marquise qui se retirait avec sa fille.

Maurice se leva à son tour pour laisser passer l'agent de change; dans ce mouvement, il aperçut le gant de mademoiselle de Neilles, le prit et se tourna vers la loge comme pour le rendre à la personne inconnue à qui il appartenait.

La loge était vide; Maurice jeta alors un regard sur sa trouvaille. C'était le plus charmant portrait qu'on ait jamais fait des cinq doigts d'une jolie femme en demi-deuil. Il était gris-perle brodé de noir et encore tout parfumé, tout tiède et tout empreint de la forme adorable de la main qu'il venait de perdre.

— Quelle miniature! pensa Maurice avec admiration. Voilà qui est singulier! je cherche le soulier de Cendrillon et je trouve son gant.

Maurice de Vic-Aimon, que nous achevons de présenter au lecteur, avait tout ce qu'il faut pour être quelque chose de plus que ce qu'il était, c'est-à-dire un des plus charmants et des plus légers dandies qui aient jamais eu vingt-cinq mille francs de rente à vingt-cinq ans. Il était orphelin, mais son père lui avait laissé en mourant, outre sa fortune, un de ces graves souvenirs qui apportent avec eux la nécessité d'une vie sérieuse. Le jeune homme était fils d'un conventionnel qui avait voté la mort de Louis XVI.

L'héritier du sévère régicide, tout en conservant un profond respect pour la mémoire de son père, semblait ignorer qu'il y eût à son nom ce qu'on appe-

lait une tache et ce qui n'était qu'une trace de sang; et, n'eût été l'espèce d'ostracisme dont l'avaient frappé les salons du faubourg Saint-Germain chaque fois que ses relations avec la jeunesse élégante de Paris l'en avaient rapproché, rien ne pouvait empêcher Maurice de croire qu'il ne fût maître d'aborder partout, grâce à sa fortune, à son éducation et à sa figure.

Pour le moment, il appartenait à cette classe de jeunes gens pur sang pour qui la nature a été une mère et une marraine, qui ont tout reçu d'elle, beauté, esprit, fortune, et qui ont pour profession de tout gaspiller. Beaux, ils sont fats; spirituels, ils sont oisifs; riches, ils se ruinent. Leur vie est une perpétuelle chasse au plaisir. Leur matinée se passe consciencieusement entre un coiffeur et un pédicure, leur après-midi entre un cocher et un valet de pied, leur soirée entre deux coulisses, leur après-minuit entre deux cartes, et le reste de leur temps entre les deux griffes d'un de ces charmants oiseaux dont le métier est de plumer les hommes.

Ces jeunes gens ignorent la vie de famille. Tandis

qu'à côté d'eux d'autres jeunes gens, appartenant soit à la bourgeoisie riche, soit à l'aristocratie titrée, mènent une existence d'hommes du monde sous l'œil maternel, et, sauf les folies de jeunesse, inséparables de la première barbe, vivent dans la gravité calme et modeste des mœurs domestiques, — ceux-ci, peu soucieux du rang qu'ils pourraient tenir dans le monde, lancent leur claque de bal par-dessus les moulins, changent de maîtresses comme d'habits, ne reconnaissent d'autres lois que leur fantaisie, ont aujourd'hui vingt louis dans leur poche et n'ont pas demain de quoi dîner, jouent, achètent, revendent même quelquefois, traversent en un an quatre ou cinq domiciles et autant de mobiliers, jouissent d'une impopularité complète auprès de leur concierge, découchent régulièrement, doivent à M. Dimanche et surtout à M. Josse, fournissent le joli sexe de bracelets, de cachemires et de bois de rose, et ouvrent largement, devant leur argent qui tombe à poignées, leur crédit et leur fenêtre.

Il existe à Paris deux bohêmes : l'une, cette bohême pauvre, pittoresque et vivante qu'on a si curieuse-

ment étudiée de nos jours, cette bohême artiste constellée de talents et de trous aux coudes, qui se chauffe au feu sacré, dîne on ne sait où, loge on ne sait où, dont la rue est partout et le numéro à l'hôpital, bohême du Parnasse et du Mont-de-Piété qui cultive les arts et *arrose* sa montre — quand elle en a une, — qui pétille d'esprit dans sa misère, fait des bons mots avec ses souffrances et des bulles de savon avec sa paille, qui crève de faim et de rire. Celle-là, c'est la bohême crottée. L'autre, celle à qui Maurice avait l'honneur d'appartenir, c'est la bohême dorée.

La bohême dorée, quoique moins connue, est aussi ancienne que sa sœur. C'est elle qui rossait le guet sous nos pères; c'est la bohême de la petite maison, du scandale, de l'Œil-de-Bœuf, de l'épée et de la cape; c'est celle qui, de temps immémorial, séduit les filles, trompe les maris, se coupe la gorge et envoie Dieu au diable; c'est celle qui, par la bouche de don Juan, invite le commandeur à dîner; c'est celle qui secoue sur le monde la marotte dont les grelots valent vingt francs pièce.

Cette bohême-là a ses rois de Thunes, sous lesquels

s'échelonnent, dans la Cour des Miracles du plaisir, tous ces princes de la galanterie et tous ces dignitaires de la mode dont la couronne est un chapeau neuf et nouveau et l'ordre un nœud de cravate. Elle est représentée dans l'antiquité par Alcibiade et Trimalcyon; au moyen âge, entre le quinzième et le seizième siècles, par le Valentinois, ce bâtard d'un pape et d'une courtisane, qui ferrait d'or ses mules avec trois clous seulement, pour que les fers se perdissent; sous Henri III, par Quélus, Maugiron et Saint-Mégrin, que Voltaire qualifie pudiquement de « jeunes voluptueux; » sous Henri IV, par Bussy et Bassompierre; au dix-septième siècle, par Buckingham, et au dix-huitième, par ce duc de Richelieu, de folle mémoire, qui, grâce à mademoiselle de Charolais, fit entrer, pour la première fois, à la Bastille, un autre coiffeur que le bourreau; et elle arrive jusqu'à la Révolution avec Lauzun. Elle est vieille comme le monde, comme l'or et comme la jeunesse, et son sceptre immortel finit par être la canne de Brummel.

Le bohême doré contemporain, quoiqu'il émarge au grand-livre, vit au jour le jour. Comme le bohême

crotté qui dépense son esprit et en a toujours, lui, dépense son argent quand il en a, en trouve quand il n'en a pas, en crée quand il n'en trouve pas. Il en emprunte à sa famille, à sa maîtresse, à son bottier, à son domestique; il en emprunte à tout le monde, même au bohême crotté, qui s'arrange pour lui en prêter. L'usurier est sa providence, et il est la providence de l'usurier. Il ordonne, l'argent paraît; le billet à ordre est dans son antichambre, attendant un signe de lui; il sonne la fortune en tirant la queue du diable.

Il habite le premier étage de la maison dont le bohême crotté hante la mansarde. Il achète le tableau du bohême crotté, mais il l'achète à crédit. Comme lui, il est orphelin; comme lui, il a ses mœurs et sa société; comme lui, il ne sait pas ce que c'est que le lendemain ; comme lui, il a la jeunesse et n'ignore que la manière de s'en servir. Tous les deux, l'un râpé, l'autre verni, l'un en savates, l'autre en pantoufles, l'artiste et le vicomte, le panier percé et la corbeille percée, celui qui joue au domino et celui qui joue à la roulette, ils sont, au fond, le même excentrique, et,

quoique aux deux bouts de l'échelle sociale, ils se rencontrent sur le palier commun du créancier. Bohême de la cigarette ou de la pipe, du Maryland ou du caporal, ce n'est pas le même tabac, mais c'est la même fumée libre et capricieuse, errant à tous les souffles de l'air, dessinant des zigzags, là sous le plafond lézardé, ici sous le lustre, et faisant, d'un commun accord, éternuer les grands parents, fuir les dames et larmoyer les convenances. Donnez les rentes du bohême doré au bohême crotté, et vous obtiendrez le même habit et le même trou, non au coude, mais à la poche.

En somme, il n'y a entre eux que la différence qui sépare la boue de l'or. Différence peu appréciable, et qui, si l'on y regardait de près, prouverait que c'est, après tout, la boue qui tache le moins.

Pour le bohême doré, la fortune est une école plus sévère encore que pour le bohême crotté la misère. Elle lui fait croire que tout est à lui : elle lui prodigue les heures faciles et inoccupées, elle l'empêche de penser, d'apprendre, de vouloir, elle lui retire des mains la plume, le pinceau, l'outil, elle le déshérite

du travail. Elle en fait le plus à plaindre des désœuvrés, le désœuvré du capital, l'oisif qui a tout et n'en fait rien, le condamné à mort du bonheur. La misère est moins cruelle. Elle est la mère de l'effort, de l'inspiration et du courage. Le pain manque, il faut le gagner. Le feu mânque, il faut le créer. Et voilà la vocation, voilà le talent, voilà le génie même qui sortent du pénible et laborieux apprentissage de la misère. Elle crotte ses bohêmes et les inspire.

Comme le bohême crotté, le bohême doré n'a pas d'opinion politique. Il s'éprend de l'art, du beau, du luxe, du bien-être, et ne voit rien au delà de la triple satisfaction de son esprit, de son cœur et de son estomac. Pourvu qu'il ait dîné dans de la vaisselle de Chine, pris son café dans une soucoupe de vieux Sèvres pâte tendre et fumé son tabac dans une pipe d'écume à bouquin d'ambre montée en argent ciselé; pourvu qu'il ait dans sa salle à manger et dans son salon les tableaux du peintre qu'il aime, une belle page de Decamps, de Marilhat ou de Louis Boulanger, un beau bronze de Barye, un joli marbre de Pradier se détachant sur quelque tenture de lampas ou de da-

mas qu'il aura enlevée à prix d'or dans une vente de l'hôtel Drouot; pourvu qu'il dorme dans un lit de bois de chêne sculpté à colonnes torses et pose ses pantoufles sur un tapis de Smyrne authentique; pourvu que sa maîtresse, blonde ou brune, présente une ressemblance suffisante avec la Joconde ou avec les courtisanes du Titien et chatouille les délicatesses de son goût par quelque ligne de race, par une chaude pâleur, par les ondes de ses cheveux ou par cette fine opulence de formes qui fait apprécier aux connaisseurs les lorettes parisiennes et les chevaux anglais; pourvu enfin qu'il ait, dans un coin de sa vie, une de ces aventures d'amour à début original, promettant des péripéties imprévues qui excitent son palais blasé de gourmet et affriandent sa curiosité, — le bohême doré est parfaitement heureux, et n'en demande pas davantage à la Providence. Il ne lit pas de journaux et se garde du premier-Paris comme d'un soporifique à haute dose. Son opinion sur les révolutions, c'est qu'elles dérangent les pavés de sa rue et empêchent sa voiture de marcher quand elles n'en font pas une barricade. Il ignore l'histoire, ou peu s'en faut. S'il a des

aïeux qui aient joué un rôle, il leur laisse respectueusement leur gloire ou leur renommée, et ne conserve leur portrait que s'il est bien peint. Il n'est ni hostile ni sympathique au mouvement des idées de son temps. Il laisse passer les grandes dates sur le boulevard sans se déranger du trottoir, et, s'il se trouvait des bohêmes dorés qui, par exception, adoptassent le drapeau rouge, ce serait uniquement parce qu'il est d'un beau ton. Bref, le bohême doré, comme son confrère de la crotte, est généralement un charmant garçon, amusant, vif, léger, fantasque, ayant parfois de l'esprit, souvent du cœur, et toujours de l'appétit, sans orgueil et sans fausse fierté, parlant admirablement tableaux, chevaux, femmes et modes avec tout le monde, même avec son portier, mais n'ayant jamais eu le plus petit bout de conversation politique avec personne, surtout avec sa conscience, qu'il n'a pas l'honneur de connaître.

Un des traits distinctifs des deux races de bohêmes, c'est la différence de langage. Le bohême crotté a un jargon qui combine celui du titi avec celui de l'artiste. Il est l'inventeur de la *scie d'atelier*. Il sacre, il jure,

il encanaille sa conversation de mots inintelligibles pour tous autres que les initiés; il a été élevé dans une sainte horreur du madrigal et des devises de dragées, et, s'il lui arrive, par impossible, de faire une déclaration à une femme, il tâche de la faire courte et bonne. Son style est un mariage illégitime de la métaphore et de l'argot. Sa phrase est, comme son habit et ses bottes, pittoresquement ponctuée de taches de crotte. Elle ignore le coup de brosse de la grammaire et la bouteille de vernis de l'élégance. Le bohême doré, c'est autre chose. Adossé à la cheminée d'un salon, ou debout devant la loge de son portier, il ne se départ jamais d'une certaine recherche de langage qui va quelquefois jusqu'à la manière. Bavard, causeur, éloquent ou passionné, il est toujours à un certain diapason d'euphonie et même de précieux dont on a pu déjà juger dans la courte conversation qui vient de mettre en scène notre ami Maurice. Son verbiage est comme lui-même, musqué et, pour ainsi parler, tiré à quatre pointes. La sainte simplicité est aussi loin de ce qu'il dit que de ce qu'il fait et de ce qu'il porte. Il paraphrase à tout moment le sonnet

d'Oronte, et donnerait dans son moindre mot des impatiences à Alceste. Entre son langage et l'autre, il y a toute la différence de l'esprit crotté à l'esprit poudré. Dorat et Marivaux revivent en lui, comme Rabelais et Régnier dans le bohême de l'atelier. S'il aime une femme, il ne le lui dira pas tout bonnement, il lui offrira sa déclaration dans un cornet brodé d'une foule de jolies dentelles. Sa bouche ne sera que la boutonnière du bouquet à Chloris.

Cependant, malgré toutes ces lacunes et tous ces crimes, il se rencontre parfois des bohêmes dorés qui se relèvent dans l'estime publique. Comme leurs frères du grabat et du Mont-de-Piété, ces rapins du million arrivent quelquefois à l'âge de raison. Ce qui les sauve, c'est qu'ils ont encore toute la vie à faire; c'est qu'ils ont la séve, la force, la jeunesse, et qu'en somme, crottés ou dorés, roturiers ou titrés, frisés ou échevelés, ils ont au front l'étoile du matin.

Tel était Maurice. Il était encore si jeune qu'on pouvait croire qu'il n'avait pas donné sa mesure. Il s'était, il est vrai, gaspillé dans les plaisirs, et avait jeté sa vie partout sans la semer nulle part, mais il

n'y avait qu'à le regarder pour voir qu'il n'était pas incurable. Sa physionomie était intelligente et expressive, sa bouche avait un bon sourire, et son regard valait mieux que son lorgnon. Dans ce viveur, il y avait peut-être quelqu'un.

Œil noir, teint pâle, nez droit, front haut, bouche moyenne, visage ovale, barbe brune, taille un mètre soixante-dix centimètres, tel eût été le portrait qu'aurait fait de Maurice le peintre qui, de nos jours, a fait le plus de portraits, M. Porte, chef du bureau des passe-ports à la Préfecture de police. Mais il ne serait jamais venu à l'esprit de notre jeune homme de voyager. L'élégant bohême n'était pas seulement né à Paris, — il était né Parisien.

C'est dire qu'il avait toutes les qualités et tous les défauts du pavé natal. Tout blasé qu'il se disait, il adorait le mouvement, le bruit, la vie de la grande ville. Pour lui, appartenir à Paris, c'était appartenir à l'univers, *urbi et orbi,* et voyager, c'était flâner. Il prétendait qu'un Russe résume la Russie, un Anglais l'Angleterre, un Allemand l'Allemagne, et que par conséquent, lorsqu'il avait rencontré dans sa journée,

en deux heures de flânerie, un Russe, un Anglais et un Allemand, il avait traversé l'Europe de part en part. Il appelait Paris le dictionnaire des capitales. Il l'aimait à la façon de Montaigne, jusque dans ses verrues. Il l'aimait en gros et en détail, quoiqu'il préférât les maisons aux monuments, les rues aux maisons, les passants aux rues et les passantes aux passants. Sans avoir jamais visité le Jardin des Plantes, ni Notre-Dame, ni le Musée d'artillerie, ni le Panthéon, ni l'Odéon, il se considérait comme connaissant son Paris sur le bout du cigare. Il prenait tous les jours son absinthe à Tortoni, son dîner aux Provençaux, et son plaisir sur le tapis vert de Frascati.

— Regarde! disait-il un jour, en passant sur les boulevards, à un de ses amis qui allait monter en chaise de poste, quel monde que ce Paris! comme tous ces gens-là vivent, vont et viennent! Londres est un tombeau, Pétersbourg un linceul, Paris est une âme. Le passant de Paris est le seul de l'univers qui soit le produit de la foule. Tout vrai Parisien est à lui seul tout Paris. Il ne se fume pas sur ce noble asphalte un seul cigare qui n'ait un petit air majestueux et volca-

nique. Tiens! je te plains de partir! toutes les capitales sont des mères gigognes dont la population grouille bêtement. Elles ne sont bonnes qu'à faire des enfants, il n'y a que Paris qui fasse des gamins. Il n'y a de coins de rue que sur les boulevards. On ne danse qu'ici, on ne s'amuse qu'ici, on ne mange qu'ici. L'unique café Anglais connu est à Paris. Tu ne trouveras nulle part ni Longchamps, ni le bal de l'Opéra, ni le croupier de Frascati, ni Notre-Dame-de-Lorette, la seule église dont le diable aime le bénitier, ni cette poussière, ni cette boue, ni ces ruisseaux illustres qui font de la Seine une grande rivière, ni le treizième arrondissement, ce *post-scriptum* de Paris!

Conformément à cette opinion, Maurice habitait, au centre même du mouvement parisien, au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, le premier étage d'une maison neuve, et il avait là un appartement de garçon dont le mobilier aurait fait honneur à la petite maîtresse la plus délicate. On lisait, dans la recherche et dans le luxe dont Maurice était entouré, la signature d'une existence de patricien. Nommer ses maî-

tresses, c'eût été passer en revue la liste des demoiselles qui étoilent la scène des petits théâtres, et dont l'amour est tout entier dans cet axiôme si vrai qu'il prend naturellement la forme sibylline de l'alexandrin : — Le plus doux des billets, c'est le billet de banque.

Au nombre de ces défauts, et pour rester fidèle au programme de la bohême dorée, le jeune fashionnable se faisait un mérite d'ignorer le prix de l'argent. Il en avait, il en dépensait, et cela lui suffisait. Tous les mois, son agent de change et ami, le baron Frémont, lui comptait 2,000 francs que Maurice employait de la plus futile façon. Deux nuages ne s'enfuient pas avec plus de rapidité que ces deux feuilles de papier de la poche du jeune homme, poche funeste qui rendait ses gilets et ses pantalons horriblement chers. Le fait est qu'au bout du mois, ni Maurice ni personne n'eût été capable de dire où étaient passés ces deux mille francs : ils étaient tombés en pluie d'or dans le coffret de quelque Danaë; ils avaient éteint çà et là quelques dettes qui menaçaient le capital du jeune homme d'un commencement d'incendie; ils s'étaient

évaporés dans la mousse d'un souper fin au vin de Champagne; ou bien encore, ils avaient disparu en une nuit de jeu, balayés par le grand vent de la roulette et du trente-et-quarante.

Sans que Maurice eût plus mauvais cœur et fût plus damnable qu'un autre, il n'avait pas encore songé qu'il y avait, sur ce pavé de Paris qu'il aimait tant, des gens sans souliers et des familles sans toits. Insouciant et heureux, il passait dans la vie, le sourire sur les lèvres et la canne aux doigts, coudoyant les misères sans les voir. On l'aurait assurément fort étonné si on lui avait appris qu'il n'avait jamais donné un sou à un pauvre, et que, tout riche qu'il était, s'il fût venu demain à mourir, il n'aurait pas eu de quoi passer le pont du Paradis.

C'était un joli garçon, complétement inutile au genre humain. Sa vie s'était écoulée jusqu'ici sans préoccupation sérieuse, sans but, sans travail et sans véritable inclination. Tout, pour lui, n'était et ne pouvait être que distraction, plaisir et passe-temps. Il n'avait jamais cherché dans la femme ni une pensée, ni une consolation, ni un dévouement. Il n'avait jamais

demandé une larme aux beaux yeux, ni à une jolie bouche autre chose que d'avoir les dents blanches, le propos gai, le rire facile et le même verre que lui. Il ne connaissait de la femme que la beauté, et de l'âme que l'amourette. Comme son cigare dans Paris, son cœur avait toujours flâné dans l'amour.

Habitué à chasser en pays conquis, il était donc, en effet, non blasé, mais fatigué. Il savait peut-être ce que c'est que les femmes, mais non ce que c'est qu'une femme. Il ignorait la profonde jouissance du mystère dans le rendez-vous attendu, dans le regard surpris, dans la lettre lue à la dérobée. Il ne savait pas ce que c'est que d'être l'objet de l'élection secrète et pure d'une âme qui s'éveille, d'une chaste jeune fille qui ne prononce, qui n'écrit et qui ne marie à son nom qu'un nom, celui de l'homme aimé. L'initiale de Maurice avait toujours vécu dans le célibat. Le pauvre blasé avait encore à connaître le premier amour, et ces mille transitions qui font qu'on l'épèle avant de le comprendre, et ces mille riens, souvenirs charmants qu'on se donne entre espérances, et le pas qui hésite, et la main qui tressaille, et l'idéale chasteté du

tutoiement tremblant devant le baiser, et la boucle de cheveux, et le médaillon, et l'éternelle fleur fanée!

Mais, nous l'avons dit, Maurice était un Parisien, et, en général, la vie de Paris, surtout pour la jeunesse riche, exclut ces amours timides, profonds, mystérieux, qui ont besoin d'ombre et d'un peu de province. Si Maurice eût été le moins du monde provincial, il eût assurément rencontré dans sa bonne vieille ville natale une de ces passions-là. Car c'est surtout en province, sous l'égide de la vie bourgeoise et retirée dans le demi-jour d'une maison tranquille, que s'épanouit la jeune fille; tandis que Paris appartient essentiellement à la femme mariée, à la femme coquette, à la femme galante, à la mode, au tourbillon, au bruit, à l'intrigue, au hasard et à l'aventure.

Or, en ramassant le gant de mademoiselle de Neilles, notre bohême ne put s'empêcher, sans savoir pourquoi, de l'approcher de ses lèvres et de trouver qu'il avait une forte odeur d'aventure mélangée d'héliotrope.

En sortant du théâtre, il alla jouer, perdit tout ce qu'il avait sur lui, et, vers une heure du matin, des-

cendit l'escalier de Frascati de fort mauvaise humeur. Comme il allait remonter dans sa voiture, un mendiant lui tendit son chapeau.

— Impossible, mon brave, lui dit Maurice : je suis à sec.

Cependant, il tâta machinalement les poches de son gilet et crut y sentir la rondeur d'un louis inattendu. Il se fouilla et ne retira de sa poche que le gant de mademoiselle de Neilles; seulement, une pièce d'or qui s'était glissée dans un des doigts en tomba dans le chapeau du mendiant.

— Bah ! fit Maurice. Garde-le !

Le jeune homme rentra chez lui et termina sa nuit en dormant d'un sommeil presque semblable à celui du juste, et en rêvant à ce joli petit gant gris perle brodé de noir, qui, à travers sa perte de jeu, lui avait économisé une aumône.

Entre tous les mystères, celui qui demanderait le plus impérieusement une explication, c'est cette puissance des choses insignifiantes qui ont l'air de ne pas nous toucher et qui nous conduisent. Comment se fit-il donc que Maurice, en s'éveillant le lendemain de ce

jour, n'eut rien de plus pressé que de reprendre le gant de mademoiselle de Neilles où il l'avait laissé, et de l'examiner avec la plus grande attention? Comment se fit-il ensuite qu'au lieu de tomber de sa poche pour s'égarer dans un coin, ce gant dépareillé, ce gant sans nom, ce gant sans suite, trouva moyen de gratter à la porte de l'imagination du jeune homme au point de le faire rêver toute la journée? A quelle mignonne personne, à quel amour de bras, à quelle taille enchanteresse, à quels grands yeux, à quels petits pieds ce gant appartenait-il? Comment, tout gauche qu'il était, eut-il assez d'habileté pour retenir tout un jour entre ses doigts le regard, la pensée et le bout de l'aile du jeune dandy et piquer si vivement en lui la curiosité, cet odorat du cœur? — Ce fut assurément là un prodige de parfumerie.

Il fallait, sans nul doute, que Maurice fût un grand désœuvré pour avoir la curiosité si facile à éveiller. Toujours est-il que, bon gré, mal gré, il ne put faire autre chose de son temps que de tourner et de retourner sous toutes ses faces ce gant anonyme. Le jeune Parisien avait toujours si facilement obtenu des femmes

tout ce qu'elles ont à donner, qu'il lui sembla nouveau et original de s'amouracher d'une femme sur le signalement de sa main. A force d'y songer, il se fit d'elle un portrait en pied qu'il se plut à croire très-exact, et il la déclara charmante avec l'aplomb d'un connaisseur qui jugerait un chef-d'œuvre sur la signature. Il n'avait pas vu la propriétaire de sa trouvaille, il ne verrait peut-être jamais d'elle que son gant. Mais c'en était assez pour tâter le pouls à sa beauté.

Ce que c'est que d'être jeune et de se croire vieux ! Le jeune homme aurait vu mademoiselle de Neilles, qu'avec ses préventions contre les femmes, il ne se serait peut-être pas donné la peine de la regarder. Mais du moment qu'il fallait qu'il fît tous les frais du tableau, il n'hésita pas à peindre une Vénus. L'irrésistible charme du mystère l'avait captivé. Son imagination avait complété toute la silhouette et toute la toilette de sa voisine de la veille, qu'il avait été assez sot pour ne pas voir, et dont il ne lui restait, pour s'orienter, que cette adorable extrémité. Bref, Maurice se mit en tête de retrouver son inconnue, sans craindre

que la réalité ne fût au-dessous de ses appréciations anticipées, et que ce gant mignon, auquel il avait prodigué d'avance les baisers, ne lui répondît par une chiquenaude.

La retrouver, mais où cela? Il eût fallu, pour bien faire, que ce gant de fée joignît à toutes ses séductions et à toutes ses qualités celle de savoir signer son nom.

Tout à coup Maurice se frappa le front, geste familier à tous les poëtes, à tous les spéculateurs et à tous les amoureux quand il leur vient une idée bonne ou mauvaise. Il se rappela ce que lui avait dit la veille le baron Horace en le quittant, et le nom des dames de Neilles, que l'agent de change avait prononcé en lui désignant certaine loge d'avant-scène sous laquelle il était placé, lui revint dans l'esprit. Il s'habilla donc en hâte, et, comme dix heures sonnaient à sa pendule, il monta en voiture et se fit conduire rue du Bac, chez le financier.

Le salon de l'agent de change avait tous les priviléges d'un salon millionnaire. Bien que célibataire, le baron devait à son immense fortune et à son veu-

vage le droit de recevoir en grand et en petit comité la meilleure et la plus haute société de Paris, et il n'y avait pas dans le faubourg Saint-Germain de mère noble qui ne crût sans aucun danger de conduire sa fille chez lui. On y faisait de la musique, on y prenait le thé, et souvent le piano y donnait le signal d'un quadrille improvisé dont l'impérieuse ritournelle venait battre le rappel des jeunes gens. Ce fut au milieu d'une des premières mesures d'une de ces contredanses impromptues que le nom de Maurice fut annoncé dans le salon de l'agent de change. A peine le jeune homme avait-il serré la main du maître de la maison, que celui-ci l'engagea à faire son devoir dans le quadrille qui s'ouvrait, et auquel précisément il manquait un vis-à-vis.

Maurice remit à un moment plus opportun les renseignements qu'il comptait demander à l'agent de change, et exécuta les diverses évolutions d'usage en la circonstance où il se trouvait, avec la résignation la plus parfaite. Il invita sa danseuse qu'il ne se donna même pas la peine de choisir, et alla prendre sa place avec elle dans le quadrille, de l'air le plus mélancoli-

que que puisse inspirer à un Parisien facile à ennuyer le spectacle d'un piano dans l'exercice de ses fonctions.

Chateaubriand, enfant, quand il songeait à sa sylphide, n'avait pas certes le regard plus distrait et plus nuageux que Maurice en ce moment. Tout en échangeant des propos banals avec sa danseuse, il évoquait pour la dixième fois en lui-même la figure dont il était à la fois l'amant et le créateur, sans prendre garde à un ravissant visage qui lui faisait vis-à-vis, quand, au moment de la chaîne des dames, il jeta machinalement les yeux sur un gant gris perle brodé de noir qui venait de se poser dans sa main.

Maurice retint à demi une exclamation.

— La paire! murmura-t-il.

Maurice regarda mademoiselle de Neilles, et le résultat de ce rapide coup d'œil fut que notre original ami s'aperçut avec plaisir qu'en devenant amoureux sans savoir au juste de qui, il n'avait pas trop mal employé son temps depuis vingt-quatre heures.

Nous n'affirmerons pourtant pas que la beauté de mademoiselle de Neilles répondît en tout point à l'idéal que Maurice s'était complaisamment composé,

Elle était petite, et peut-être l'avait-il rêvée grande; elle était brune, et peut-être l'avait-il commandée blonde; c'était une jeune fille, et peut-être avait-il eu l'immoralité de la marier; elle paraissait dix-huit ans, et peut-être lui en avait-il permis jusqu'à vingt-cinq; elle portait ses cheveux en bandeaux, et peut-être l'avait-il coiffée en anglaises; elle avait une robe demi-montante, et Maurice l'avait probablement autorisée à se décolleter. Nous ne répondrions même pas qu'il ne l'eût point entrevue dans le poétique tourbillon d'une valse, et elle lui apparaissait, timide et modeste, dans une simple contredanse. Mais enfin, elle était charmante, et à ce signe infaillible il la reconnut. O puissance de l'imagination, de la jeunesse — et de la chaîne-des-dames !

C'est un moment bien doux et bien fugitif que celui où le cœur se prend. Tout tremble en nous. Un vague frisson nous agite jusqu'au fond de notre être. Nous n'osons pas nous l'avouer, mais, nous le voyons bien, nous allons aimer. Rien de plus insaisissable et de plus céleste que cette rapide seconde où l'amour, léger et chantant, se pose sur nous. Amour qui n'est

encore qu'un regard! nid qui n'est encore qu'un oiseau!

Maurice, après avoir si parfaitement reconnu mademoiselle de Neilles, éprouva le besoin tout naturel de faire plus complétement sa connaissance. La contredanse finie, il s'approcha du maître de la maison et le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Comment s'appelle cette jolie personne qui me faisait vis-à-vis? lui demanda-t-il.

— Mademoiselle Rosa de Neilles, répondit l'agent de change avec froideur.

— N'était-ce pas elle qui était hier au Vaudeville, près de nous?

— Avec sa mère, la marquise de Neilles, répondit l'agent de change de plus en plus froid.

— Mon cher ami, demanda Maurice non sans un certain tremblement dans la voix, vous m'obligeriez de me présenter à la marquise de Neilles.

— Diable! répondit l'agent de change, vous tombez mal, Maurice. Tout à l'heure, pendant que vous dansiez en face de sa fille, la marquise me questionnait sur vous et sur votre famille.

— Eh bien!

— Eh bien! attendez-vous, si je vous présente, à l'accueil le plus glacial.

— Expliquez-moi cette énigme, mon cher Horace; le nom que je porte...

— Est précisément l'obstacle, interrompit l'agent de change.

Maurice devint sérieux.

— Je vous connais assez, continua le baron, pour savoir que vous ne voudriez, à aucun prix, entrer dans un salon où le nom de votre père ne rencontrerait peut-être pas tout le respect que vous lui portez. Ne vous offensez pas de ce que je vous dis là, mon cher ami; mais vous le savez, dans ce diable de siècle où nous vivons, on ne peut pas se retourner sans coudoyer la politique et se faire une querelle avec elle. Or, votre père a condamné Louis XVI, si je ne me trompe, et la marquise de Neilles est dame d'honneur de madame la Dauphine.

— Je comprends, répondit Maurice avec hauteur; n'en parlons plus, mon cher.

— Pourtant, si vous y tenez...

— Pas du tout.

— Alors pourquoi désiriez-vous être présenté ? continua l'agent de change en fixant sur Maurice un regard perçant.

— Ma foi, je l'ai oublié ! fit Maurice d'un ton parfaitement dégagé. Une fantaisie de mon habit noir !

— Auriez-vous le mariage en tête par hasard ? insista l'agent de change d'un ton singulièrement interrogateur.

— Moi ? par exemple ! répondit Maurice. Vous me faites frémir, mon cher Horace. Le mariage, grand Dieu ! Échanger ma vie de garçon, mon appartement de garçon et mon cœur de garçon contre cet horrible immeuble de l'amour ! Jamais !

Et le jeune homme, pirouettant sur sa botte vernie, prit gaîment congé de l'agent de change qu'appelait une partie de wisth à l'autre bout du salon.

Maurice se jeta tout rêveur dans sa voiture.

— Elle s'appelle Rosa, se dit-il, *Rosa, la rose !*

Et il soupira comme un collégien.

Tout en écoutant l'agent de change, le bohême n'avait pu s'empêcher de jeter un tendre regard sur mademoiselle de Neilles et en même temps sur sa

mère, qu'il avait jugée grande dame et collet-monté au premier coup d'œil.

— Et pourtant, avait-il pensé, elle est l'amie du baron ! un simple boursier enrichi et baronifié !

C'est qu'en effet la marquise n'était pas une grande dame telle qu'on pourrait se la figurer en groupant sur elle les idées que ce mot éveille d'ordinaire.

Sous l'ancien régime, la noblesse possédait héréditairement la plus grande partie du territoire. La richesse sortait du nom, le blason donnait le luxe. Le grand seigneur entouré de vassaux qu'il exploitait, servi par tout un monde de valets et d'intendants dont l'unique fonction était la splendeur du maître, s'éveillait le matin avec sa vie toute faite. Il n'avait besoin que d'être pour vivre. En naissant il avait trouvé sur son berceau, toute prête et l'attendant, l'existence seigneuriale. Le sommelier, l'échanson, les piqueurs, les palefreniers, les laquais, les écuries remplies de chevaux de prix et les remises de voitures, l'hôtel à la ville, la petite maison au faubourg, les châteaux en province, le coffre plein et inépuisable, la faveur du roi, dont la cassette était toujours

entr'ouverte, il avait tout par droit de naissance. Le peuple, taillable et corvéable à merci, se chargeait de cette immense carte à payer qu'on appelait la France féodale, aristocratique et monarchique. Un Montmorency, un Créqui, un La Trémouille ne pouvaient pas se ruiner. Ils n'avaient et ne pouvaient avoir d'autre soin que leur rang et leur grandeur. Ils vivaient pour leur nom, pour leur figure, pour leurs aïeux, pour leur blason. Une tache à leur épée, une mésalliance dans leur famille, une infraction à l'étiquette dont ils s'entouraient, étaient leur unique souci, et c'est à cette continuelle et facile préoccupation de leur attitude de grands seigneurs que beaucoup d'entre eux doivent encore, malgré les lumières nouvelles de la philosophie et du droit, un incontestable relief historique. Enfermés dans leurs donjons, ou paradant au Louvre, ils apparaissaient à la foule dans une sorte de zone lumineuse et grandiose. Ils étaient tout d'une pièce. Ils trouvaient chaque jour leur table magnifiquement servie, leur carrosse attelé, leur salon resplendissant de lustres et de girandoles, le vestibule de marbre de leur hôtel gardé par dix laquais debout. Cette vie se

continuait ainsi de siècle en siècle. Habitué à ne pas compter, riche de millions héréditaires, la main gantée du grand seigneur pouvait échapper au contact salissant des affaires et aux nécessités du pain à gagner. Il dépensait l'argent, mais n'y touchait pas. La Révolution, en supprimant les dîmes, les tailles, les douaires et les bénéfices, en vendant les biens des émigrés, en transformant en propriétés nationales les propriétés féodales, en rognant les châteaux, en prenant les terres et en imposant aux rois des listes civiles, a modifié cet état de choses et introduit dans la vie du noble un élément nouveau. Le jour où il a fallu qu'un Vendôme commandât son dîner ou le gagnât, le bourgeois s'est enté sur le grand seigneur; le noble est devenu homme d'affaires. Il avait une maison, il a eu un ménage. Sa grandeur étant attachée à son luxe, pour continuer son luxe il a dû capituler avec sa grandeur. Sa morgue s'est équilibrée avec ses besoins. Pouvant se ruiner, il a appris à compter. Ne voulant pas renoncer à ses douze chevaux, à ses dix laquais, à ses voitures armoriées et à son hôtel, et n'ayant plus pour suffire à son train l'inépuisable mine d'or de ses

terres et de ses droits, il a dû s'apercevoir de l'existence d'une foule d'êtres dont il ne se doutait pas et qui s'appellent les fournisseurs quand ils ne s'appellent pas les créanciers. Il a aperçu le carrossier dans sa voiture, le tapissier dans son hôtel, le maquignon dans son écurie, le passementier dans sa livrée et son tailleur dans son habit. Il a été réduit à calculer que ses soirées peuvent lui coûter huit cents francs de bougies, et il a eu l'étonnement de voir se dresser, au bout de tant de siècles d'opulence facile, la sourde-oreille de la fin de mois. Sous peine de n'être plus riche, c'est-à-dire de ne plus tenir son rang, sous peine de ne plus être grand seigneur en un mot, il a été forcé de s'humaniser avec la vie humaine, et l'on a vu de nos jours les héritiers des plus grands noms patroner des sociétés en commandite, courir après les affaires, spéculer, bénéficier, économiser, réaliser et tripoter, et remplacer l'épée en civadière par le parapluie du boursier. Aujourd'hui, sans abdiquer son orgueil, un Cossé-Brissac serait président du conseil d'administration d'un chemin de fer, et la plume de duc et pair de Saint-Simon saurait la tenue des livres.

La marquise de Neilles, dame d'honneur de madame la dauphine, et dont la noblesse, prouvée jusqu'aux croisades, ne cédait le pas du nom à aucune famille, présentait un échantillon frappant de cette métamorphose. Il y avait en elle deux femmes : la grande dame et la femme du monde. La grande dame était intraitable sur ses aïeux ; la femme du monde composait avec ce siècle où la bohême dorée a partout droit de cité. Elle avait dans sa plénitude le sentiment de son rang, le respect de sa noblesse et une fierté native presque inaccessible, et, en même temps, cette superbe conscience s'assouplissait merveilleusement à ce qu'on pourrait appeler les raisons d'État de la vie. Elle était capable d'explosions généreuses ; elle aurait donné des leçons d'honneur et de dignité à quiconque en eût manqué devant elle ; et, en même temps, la noble veuve n'avait pas hésité, dans l'intérêt de sa maison, à substituer à sa fille morte un enfant de hasard et d'occasion pour perpétuer et consolider dans sa famille, par quelque lucrative alliance, des dignités et des biens devenus précaires. Habituée et condamnée à un luxe effréné, elle était disposée à lui

faire tous les sacrifices; car de son faste dépendait sa figure. Elle aurait donné le fameux soufflet de la princesse Palatine, et elle jouait à la hausse ou à la baisse. Elle aurait, comme le duc de Richelieu, jeté par la fenêtre la bourse du jeune prince de Chinon trop économe pour un prince, et, en même temps, elle avait pour conseiller un agent de change qui l'initiait aux secrets de l'agio. Elle avait des raideurs de douairière, et, en même temps, elle admettait dans son intimité un homme de douteux aloi, devenu de coulissier millionnaire et raccommodé baron par un Louis XVIII qui avait été lui-même raccommodé roi. Elle en était encore aux âges où la noblesse se croyait maîtresse du sol par droit divin, et, en même temps, elle spéculait sur des achats de terrains. La nécessité de continuer son luxe, nécessité terrible et implacable par le temps qui court, était pour cette femme ce que serait pour une actrice la nécessité de poursuivre avec le même succès les représentations d'une pièce en vogue. Cette marquise hautaine, qui, il y a seulement cent cinquante ans, aurait traité un fermier général comme le dernier des manants, devait mainte-

nant à son rang même de pactiser avec la roture de l'écu, sous peine de mettre le mot relâche sur son blason. Ses dix siècles d'ancienneté en étaient réduits à joindre les deux bouts de l'année, suivant l'expression des ménagères. Car son train était l'étiquette de son nom, et son hôtel représentait sa maison. Cette nécessité toute moderne avait créé une femme à part, un caractère à pic et souple à la fois, une marquise doublée d'une femme positive, une grande dame de bonne foi compliquée d'une rouée politique et d'une immense bohême d'argent. Son langage, ses manières, sa société et sa vie, tout trahissait en elle cette double nature, qui lui prêtait, pour ainsi dire, le don d'ubiquité dans le passé et dans le présent. Elle avait un pied dans l'un et une main dans l'autre. Aujourd'hui, vous auriez cru entendre parler le siècle de Louis XIV et demain la France de 1859. C'était une page de Bossuet ayant au verso un bulletin de Bourse. Il y avait des instants où la marquise, oubliant son autre moitié, avait de brusques accès de chevalerie, et tout à coup la calculatrice, interrompant la grande dame, continuait sa phrase dans le langage et presque dans le

jargon d'aujourd'hui. Elle savait, à mille francs près, ce que lui coûtait par mois sa maison, sans pour cela reculer devant une prodigalité de cent mille écus dictée seulement par la vanité de son rang. Elle avait les pudeurs d'un nom vierge de tout alliage, sans pour cela hésiter devant certaines capitulations de conscience, de famille et de ménage que lui commandait l'assiette de sa maison. Elle mettait ses armoiries sur son portefeuille, mais non dedans. Elle était en un mot, avec toutes ses fiertés et toutes ses faiblesses, avec toutes ses grandeurs et tous ses calculs, un échantillon assez complet de cette aristocratie d'autrefois, mise à pied par la Révolution, et dont M. de Talleyrand a été le bas de soie.

Rien n'existe sans racines. Les madame de Neilles, — et on en trouverait plus d'une aujourd'hui sans trop chercher, — ont eu leurs pareilles même dans l'ancien régime. Ainsi, par exemple, sans remonter plus haut que le XVIIIe siècle, on pourrait citer, comme un parfait type de notre marquise, la princesse de Guémenée, si fameuse par la grandeur de sa seigneurie et l'énormité de sa banqueroute.

Deux mots encore, pour compléter ce profil et le mettre tout de suite dans sa vraie lumière. La marquise de Neilles, on doit s'en douter, avait un secret. Ce secret c'était la naissance de Rosa. Or, comme toutes les grandes dames d'autrefois, madame de Neilles possédait ce don du silence qui ferme au public, et souvent à l'histoire, l'accès des scandales intimes ensevelis dans le huis-clos des grandes familles. On lui eût confié le nom du Masque de Fer qu'elle ne l'eût pas révélé. Mariée à vingt-trois ans, veuve à vingt-cinq, elle avait brusquement perdu sa fille unique dans des circonstances exceptionnelles qui lui avaient permis de cacher ce décès dont l'acte était resté enfoui au milieu des papiers d'une obscure municipalité d'Espagne. La substitution de Rosa à l'enfant mort s'était encore faite dans le même mystère, et la loi sur l'adoption n'avait eu rien à voir à un changement d'état que personne ne pouvait soupçonner. Donc le monde ignorait tout. La marquise, pour empêcher toute révélation imprudente échappée à l'enfant et laisser vieillir ce souvenir dans sa mémoire avant de la produire à Paris, était, aussitôt son retour d'Es-

pagne, repartie pour l'Italie. Aux questions de Rosa, elle avait trouvé une réponse d'une habileté sans réplique, en disant à l'enfant qu'elle avait quitté, non sa mère, mais sa nourrice. Cependant la grande dame n'avait rien oublié de cette aventure. A ces heures où la réflexion revient, dans ces insomnies où la pensée parle sans témoins, la marquise songeait et se souvenait. Elle ne pouvait alors chasser le spectre de cette journée où elle avait froidement sacrifié le deuil de sa fille morte aux intérêts de sa race et où, sans hésiter, elle avait consommé, en frustrant la loi et le monde, cette audacieuse supercherie sociale. Elle revoyait la sombre auberge et le hideux aubergiste. Elle revoyait aussi la vraie mère, quoiqu'elle l'eût à peine regardée, et tressaillait en pensant que peut-être la mourante avait survécu. Puis ces impressions s'effaçaient. Les excuses, les raisons majeures, le sentiment du devoir imposé à la dernière des Neilles triomphaient de ces scrupules rétrospectifs.

La rouée politique, on le voit, n'était pas moins complète que la rouée d'argent. Dans toutes les questions, elle abordait franchement l'expédient, et sans

en rougir. Une fois la chose nécessaire faite et bien faite, la marquise la cachetait à la cire noire et aristocratique du silence. Elle avait bien un directeur, mais elle s'en servait comme les grands et les diplomates. Elle causait avec lui de ses petits péchés et de ses remords véniels. Elle allait à confesse comme elle allait au bal. Son confesseur était un luxe de sa conscience.

A côté de cette marquise, grande dame incontestable mordue par l'engrenage du million, le baron Horace Frémont, son inséparable, opposait le pendant du millionnaire entiché de noblesse. Ancien élève boursier de l'école de Saint-Cyr, et sorti fruit-sec, il était entré sous le drapeau comme soldat, puis parvenu au grade de fourrier et aux fonctions de prévôt d'armes. Renvoyé de son régiment sous une accusation de malversation, il dut à l'indulgence de son colonel de ne point passer devant un conseil de guerre. Il fit alors un plongeon de quelques années, pendant lesquelles il se fit oublier. Vers 1812, il reparut à la surface du globe, commis chez un banquier considérable. Pendant dix-huit mois, il s'amassa un petit ca-

pital en jouant sur les fonds publics et en *carottant* des différences, à la faveur des énormes affaires de son patron. 1814 le trouva à la tête d'une centaine de mille francs qu'il décupla en un jour en les risquant à la hausse, sur la nouvelle de la bataille de Waterloo. Les Bourbons rentrés, Horace Frémont, riche de cinquante mille livres de rentes, devint à la mode et attira sur lui l'attention, à la suite de quelques duels contre des républicains, où il se mit du côté des gardes du corps, et où, grâce à son habileté à l'escrime et à son talent de prévôt d'armes, dont il ne se vanta pas, il tua un homme. Cette bonne note lui ouvrit définitivement la carrière du succès. Il acheta une charge d'agent de change, fut décoré, et obtint secrètement, en 1823, une partie de la fourniture des fourrages de l'expédition d'Espagne, magnifique affaire dans laquelle il tricha le gouvernement et l'armée de quatre cent quatre-vingt mille francs. De 1823 à 1829, il fut nommé baron, traversa rapidement les grades de la Légion d'honneur jusqu'à celui de commandeur, se maria, perdit sa femme, et devint un homme heureux dans toute la force du terme.

Le baron se flattait d'être en tout un modèle de savoir-vivre. Arrivé des profondeurs d'une jeunesse orageuse et peu scrupuleuse au sommet de la finance et au premier échelon inférieur de l'échelle héraldique, il avait adopté le signalement de l'homme grave. Diseur de grands mots, juché sur la morale et sur la vindicte publique, sévère sur le point d'honneur, doué d'un sourire parfaitement dédaigneux pour ce qu'il appelait l'esprit du temps, professant pour les tribunaux une admiration sans bornes, il avait de la société un légitime mépris, basé sur le respect qu'il lui inspirait. Gentilhomme de nouvelle roche, il cherchait à compenser la nouveauté de son blason par la beauté du vernis, et il avait la tenue aristocratique d'un homme plus noble que Charlemagne, puisqu'il pouvait dire : Je descends du premier coquin. Il offrait donc à l'observation le mélange inverse des deux éléments qui composaient le caractère de la marquise. Tandis que la noble bohême de l'argent s'enrichissait à son contact, ce riche bohême du titre s'ennoblissait au contact de la marquise. Il frottait de faubourg Saint-Germain son nom roturier, comme madame de

Neilles donnait à l'or de son blason, grâce à l'intimité utile de l'agent de change, la consistance d'un lingot. Baron par le procédé Ruolz, Horace Frémont avait adopté non-seulement les manières et le ton, mais encore les mœurs du grand seigneur d'autrefois, de même que la marquise avait adopté celles de la femme du monde d'aujourd'hui. Horace avait dans le monde les plus hautes relations, et en même temps il entretenait secrètement et largement une célèbre actrice. Ami de la marquise de Neilles et amant de Ninon Larovère, il réunissait donc tous les signes particuliers d'un merveilleux de l'Œil-de-Bœuf. Cependant, à travers cette vie à la Richelieu, l'aventurier visait haut et visait juste. Où visait-il ? On le saura plus tard. C'était pour le moment un de ces faiseurs souples et minces comme une lame d'acier, viveurs prêts à jouer leur vie pour un oui ou pour un non, tenant plus à leur habit qu'à leur peau, au point d'honneur qu'à l'honneur, duellistes sans scrupules, au propre et au figuré, qui se battent avec l'obstacle et avec la chance, ne reculent devant aucun coup ni de Jarnac ni de Bourse, font mouche dans toutes les ci-

bles et dans tous les buts, et sont, en définitive, les favoris du succès, le plus courtisan de tous les rois.

Au rebours de la marquise, il tenait à jamais le luxe et rêvait la grandeur. Il était de cette espèce d'hommes sortis de rien qui, d'échelons en échelons, montent à tout, et qui, quand ils sont au pinacle, regardent avec orgueil dans leur cabinet de toilette, au milieu de leurs bottes vernies, leur première savate éculée. Voluptueux comme Trimalcyon, brave comme Bassompierre, prodigue comme Lauzun, élégant comme la mode, il avait toutes ces ambitions dont la suprême est d'arriver à pouvoir dire, ainsi que Brummel à Georges IV : — Georges, sonnez ! Ancien sujet et exécrable sujet de la bohême dorée, il était insensiblement parvenu au trône de ses rois de Thunes.

Maurice, hâtons-nous de le dire, n'en était qu'un simple et honnête citoyen.

Une semaine se passa, pendant laquelle le jeune homme acheva de devenir complétement amoureux.

Le lundi, étant à cheval au bois, il rencontra mademoiselle de Neilles, à cheval aussi. Il la suivit pendant toute la promenade.

Le mardi, il la rencontra dans un concert et la regarda comme une femme qu'on ne connaît pas, à qui l'on n'a jamais parlé et qu'on aime. Regard compliqué et pourtant fort clair qui se parle dans tous les yeux.

Le mercredi, il la rencontra dans un magasin en vogue, la salua et s'aperçut qu'elle rougissait.

Le jeudi, le vendredi et le samedi, il la chercha au bois, dans un concert et dans plusieurs magasins en vogue et ne la rencontra nulle part.

Le dimanche, il se reposa.

Pour un cœur épris, le repos c'est la rêverie. Maurice rêvait donc, étendu paresseusement sur un excellent divan, et roulait dans ses doigts les cigarettes et les projets dans son esprit, quand il lui vint cette idée : — Si je lui écrivais!

On n'écrit pas aux femmes mariées, mais on écrit aux jeunes filles. Écrire aux femmes mariées, c'est s'exposer à des catastrophes sans nombre dont la moindre est le ridicule, et se mettre dans le cas de recevoir pour réponse sa propre lettre non décachetée, ou la colère d'un mari, — ou son sourire. La femme mariée

exige de la rouerie et de l'expérience. La jeune fille, au contraire, est un être essentiellement romanesque et naïf qui a toujours dans la tête on ne sait quel idéal de cabinet de lecture, un Manfred, un Lara, un Satan irrésistible, et qui s'attend tous les jours à recevoir, sous forme de billet doux, le premier chapitre du roman dont elle est l'héroïne.

Maurice choisit donc dans son buvard son papier le plus élégant, sa cire la plus fine, sa plume la plus pathétique, et écrivit à mademoiselle de Neilles.

Il lui raconta de point en point comment il était devenu amoureux d'elle; qu'elle était un ange; qu'un soir, au Vaudeville, il avait trouvé son gant et s'en était épris; qu'il l'avait retrouvé le lendemain, dans le salon du baron Frémont, en compagnie des deux lèvres et des deux yeux les plus ravissants qu'un ange ait jamais montrés aux mortels; qu'il n'avait jamais aimé jusqu'ici, qu'il aimait enfin et pour toute sa vie; qu'il avait envie de se tuer; qu'il maudissait ses parents de lui avoir donné le jour; qu'il avait vingt-cinq mille francs de rente; qu'il était seul au monde, sans père ni mère, et bien malheureux

par la faute de ce gant divin dont il osait demander la main.

Maurice fit plusieurs brouillons, se lut, se relut, se ponctua et se cacheta. Quand il eut fini, il se trouva en face de deux grosses difficultés. D'abord, il ignorait l'adresse de la jeune fille, et, ensuite, comment lui faire parvenir cette missive? Il rêva aux moyens les plus romanesques et les plus providentiels. Il demanda même des inspirations aux vaudevilles de M. Scribe, où le facteur Cupidon porte une boîte aux lettres en guise de carquois; il ne trouva rien, et fut presque sur le point de brûler sa déclaration, car, à moins de l'envoyer au ciel, poste restante, il y avait gros à parier qu'elle n'arriverait pas toute seule.

Enfin, après de longues allées et venues dans le labyrinthe de l'imagination, il se résolut à aller demander l'adresse qui lui manquait au baron Horace, mit sa lettre dans sa poche, fit atteler son cabriolet, et, y sautant lestement, prit la direction de la rue du Bac.

Comme il tournait l'angle de la rue de Grenelle et du boulevard des Invalides, il mit brusquement son cheval au pas. Il venait d'apercevoir, marchant à quel-

que distance devant lui, mademoiselle de Neilles accompagnée d'un groom en livrée.

Maurice se donna pendant quelques minutes le plaisir de regarder et de suivre, sans être vu, la charmante enfant. Il promena un coup d'œil satisfait sur l'ensemble frais et coquet que présentait au regard la silhouette aristocratique de la mignonne créature. Il l'examina et l'étudia depuis son ombrelle jusqu'à sa bottine à talons. Il la vit prendre en marchant toutes sortes de petits airs effrayés, enjamber les ruisseaux avec l'élégante gaucherie des femmes accoutumées à la calèche et à la berline, tourner la tête à droite et à gauche, et s'arrêter, et hésiter, et frémir des dangers sans nombre qui la menaçaient à chaque instant ; l'homme en blouse qui passait près d'elle, le badaud indiscret dont le lorgnon connaisseur la trouvait de son goût, l'aboiement d'un chien errant, autant de périls effrayants qui donnaient à la démarche de la jeune fille quelque chose d'inquiet, et lui prêtaient une grâce de plus pour l'amoureux Maurice! Il ne se lassait pas de l'admirer. Tout entier sous le charme de cette suprême distinction, il caressait complaisam-

ment du regard le contour souple de son mantelet, la légèreté de cette gentille ombrelle coquettement inclinée sur ce chapeau de paille, la manière chaste dont cette robe en se soulevant montrait à demi le bord de ce jupon discret, et jusqu'à ce petit talon de marquise qui avait si peu l'habitude du pavé.

Tout à coup, de grosses gouttes de pluie tombèrent sur la capote du cabriolet de Maurice. Un orage, imprévu comme un traître de mélodrame, apparaissait dans le ciel bleu, dont l'azur avait semblé jusque-là mériter toute la confiance de mademoiselle de Neilles et de son ombrelle.

Le boulevard était désert. Pas de porte cochère où s'abriter. Pas d'autre voiture sur la chaussée que le cabriolet de Maurice, qui longeait lentement le trottoir, à la distance requise par les plus simples lois de l'observation.

Le danger, cette fois, était sérieux pour la jolie passante. Les gouttes de pluie se multipliaient. Encore quelques minutes, et il n'allait plus rester à la jeune fille d'autre ressource que de se réfugier sous un des arbres du boulevard, insuffisant asile que l'orage, pour

peu qu'il durât, aurait bien vite violé. Maurice, comme bien on pense, ne perdait pas de vue mademoiselle de Neilles. Il ne savait ce qu'elle allait faire, mais il lui semblait impossible qu'elle reçût l'orage et que le ciel fût capable d'enrhumer un ange.

La jeune fille paraissait tenir conseil avec son groom, et donnait tous les signes d'effroi imaginables en pareille circonstance. Qu'allaient devenir la robe de mousseline, et le mantelet de mousseline, et le chapeau de paille d'Italie ? Maurice fut tenté de descendre de cabriolet et d'aller proposer ses services à la jeune fille; mais le seul service qu'il pût utilement lui offrir, c'était son cabriolet, et l'offre était inacceptable. Comme le jeune homme adressait en lui-même un chaleureux appel à la Providence, le bruit d'un omnibus se fit entendre sur la chaussée, et la Providence se montra à l'autre bout du boulevard, dans le simple appareil d'une Dame-Blanche.

En même temps, mademoiselle de Neilles dirigea vers la voiture publique un regard d'espoir désespéré.

— *Proh pudor !* s'écria Maurice, qui, depuis qu'il était devenu amoureux et collégien, pensait volon-

tiers en latin. Mademoiselle de Neilles, la fille d'une marquise, descendre jusqu'à monter en omnibus! est-ce possible?

Tout est possible à une ombrelle de satin élevée dans l'ignorance du parapluie. En cas d'averse, toutes les femmes sont égales devant Dieu et tous les faubourgs devant l'omnibus.

Il n'y avait pas à hésiter. Le domestique de mademoiselle de Neilles fit un signe de la main, la voiture publique s'arrêta et la jolie robe de mousseline monta en tremblant cet échelon de la société qu'elle ignorait encore et sur lequel se tenait le conducteur.

— Parbleu! se dit Maurice, voilà l'adresse de ma lettre qui passe. Et moi qui me plaignais de la Providence!

Il lança son cheval derrière la bienheureuse Dame-Blanche qui venait de sauver la vie au chapeau de mademoiselle de Neilles, et suivit. Chemin faisant, il se rapprocha. La jeune fille, toujours en compagnie de son laquais, était assise, encore toute troublée, sur cette bourgeoise banquette qu'elle venait d'armorier de sa présence, quand soudain elle regarda du côté

du cabriolet, aperçut Maurice et rougit tellement que Maurice pâlit.

Mademoiselle de Neilles fut-elle humiliée de se voir surprise dans ce véhicule essentiellement plébéïen? nous l'ignorons; mais, si elle crut déchoir dans l'opinion de Maurice, elle se trompa. Elle dégageait autour d'elle une telle poésie qu'elle en était invulnérable aux vulgarités de la vie. Dans ce cadre trivial et bourgeois, elle ne rayonna que davantage aux yeux de Maurice. Son exquise toilette, son visage noble et doux étaient à leur avantage là comme partout. Pour Maurice, qui, depuis qu'il avait un sentiment dans le cœur, tournait volontiers au dithyrambe, mademoiselle de Neilles avait dans sa séduction cette mystérieuse faculté de faire de la grâce avec tout. On aurait mis cette jolie étoile sous un éteignoir qu'elle aurait trouvé moyen de s'en coiffer et d'être jolie ainsi. Sa beauté et sa distinction suffisaient pour transformer cette affreuse boîte à quatre roues en un char sorti des écuries et remises de la poésie.

Maurice voulut mettre à profit une occasion qui avait un tel caractère d'imprévu. En un in-

stant son plan fut fixé, plan hardi, mais décisif.

— Si je changeais de voiture? se dit-il.

Il tendit la bride et le fouet à son domestique, et il allait descendre de son cabriolet quand la Dame-Blanche arbora l'écriteau : *Complet.*

C'était une péripétie fâcheuse pour les intentions de notre amoureux. Néanmoins, il n'était pas homme à se tenir pour battu, car il continua d'escorter la voiture publique au petit trot de son cheval anglais, tout en lançant un regard d'envie sur le voisin de mademoiselle de Neilles, honnête bourgeois avec lequel Maurice n'aurait pas hésité à changer de place, et qui eût assurément accepté, s'il eût pu se douter de la hausse énorme que venaient d'atteindre les places d'omnibus en général et la sienne en particulier.

Un joueur à la loterie, qui voit sortir son quine, n'est pas plus heureux que ne fut Maurice quand il vit, peu d'instants après, sortir de la Dame-Blanche, qui? précisément le voisin de mademoiselle de Neilles.

Ce fut alors le tour de la jeune fille d'avoir des émotions.

Depuis huit jours, elle pensait à Maurice un peu plus

qu'elle ne l'aurait dû. L'invisible fée qui préside au mariage des âmes et qui travaille du matin au soir, dans les cachettes de l'azur, à nouer des regards de jeunes gens avec des fils de vierge, s'était visiblement occupée d'elle et de lui, depuis qu'elle lui avait jeté son gant gauche. Que de rencontres coup sur coup! la soirée chez le baron, la promenade au bois, le concert, le magasin, et enfin ce hasard qui conduisait encore M. Maurice sur le boulevard des Invalides, juste au moment où elle montait pour la première fois de sa vie dans un omnibus, et où il y avait une place à côté d'elle.

— C'est mon gant qui me l'amène, pensait-elle. Mais que va-t-il faire?...

Elle le vit s'éloigner rapidement dans son cabriolet et disparaître, puis, deux minutes après, reparaître à pied, faire un signe au conducteur, monter dans l'omnibus et s'asseoir près d'elle.

En ce moment elle était si émue qu'elle n'entendit pas son domestique demander la correspondance de l'avenue de Breteuil, et qu'elle s'aperçut à peine que son joli voisin venait de lui glisser dans la

main ladite correspondance, doublée d'une lettre.

Le lendemain, Maurice fut réveillé par un billet parfumé que lui apportait la poste. A l'exquise odeur d'héliotrope qu'il exhalait, le jeune homme devina une réponse. Il l'ouvrit. La réponse était bien simple. C'était, soigneusement plié dans l'enveloppe, le gant droit de mademoiselle de Neilles.

Au même moment, le groom qui avait accompagné la veille la jeune fille, et qui n'était autre que Gil, entrait chez Ninon et lui disait :

— Rosa aime quelqu'un.

III

UNE MYSTÉRIEUSE AMIE

Pendant quelques jours, l'aventure ébauchée entre Maurice et Rosa en resta à son premier début et à sa première émotion; et cela par une raison toute simple, c'est que la réponse de mademoiselle de

Neilles, si tendre et si significative qu'elle fût, ne résolvait aucune des difficultés qui se présentent naturellement entre deux amoureux qui sont l'un pour l'autre, non deux inconnus, mais deux étrangers. Quand on s'aime, il ne suffit pas de se rencontrer de loin, dans la rue, et d'échanger des regards; il ne suffit pas de rêver et de penser l'un à l'autre; il faut du moins s'écrire, et Maurice n'avait pas même le bonheur de recevoir des lettres de Rosa. La seule qu'il eût d'elle, c'était celle qui contenait son gant droit. La correspondance s'était arrêtée là. C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout. Cela voulait dire : — Vous m'aimez, je vous aime aussi. Je vous réponds, mais je ne puis vous écrire. C'est à vous, qui êtes l'homme, à vous rapprocher de moi. Cherchez, ingéniez-vous, devinez. Vous voulez ma main : je vous la donne, je vous l'envoie, mais je ne puis vous la tendre.

Maurice fut sur le point de brusquer les choses et d'aller tout droit demander mademoiselle de Neilles à la marquise. Mais le souvenir de ce que lui avait dit le baron l'arrêta. Il se vit recevant un refus, motivé,

non-seulement sur la grave raison politique que lui avait donnée l'agent de change, mais aussi sur la disproportion de sa fortune avec celle de mademoiselle de Neilles. Il recula donc, et, comme tous les paresseux, il s'en remit au hasard, cet habile chargé d'affaires des amoureux, pour continuer ce qu'il avait si bien commencé.

Comment, lui à qui le salon de madame de Neilles était fermé, arriverait-il à être le gendre de la marquise ? il n'en savait pas le premier mot ; mais il lui semblait impossible que ce joli roman ne se terminât pas chez un notaire. Il avait la sublime confiance des amants, et, sans s'arrêter aux obstacles qu'il entrevoyait entre son bonheur et lui, il avait cette théorie : que tout doit toujours aller pour le mieux dans le pays de Tendre, lequel est, assurément, le meilleur des pays.

En attendant, le bohême jetait sur sa vie de garçon un regard rétrospectif plein de pitié pour lui-même. Il comprenait le vide de son existence passée. Il aurait voulu pouvoir reprendre, une à une, les heures qu'il avait jusqu'ici données aux femmes. Il rougis-

sait d'avoir pu confondre avec l'amour cette monnaie courante des voluptés de rencontre contre laquelle il avait escompté sa première jeunesse. Tout entier aux enfantillages de la passion, il retira de son mur le portrait d'une ou deux femmes dont il avait été l'amant un peu plus que d'habitude, il fit un auto-da-fé de lettres sans orthographe, il brûla plusieurs boucles de cheveux apocryphes, il congédia, en lui envoyant une somme ronde, la maîtresse qu'il avait en ce moment-là. Bref, il fit table rase de tous ses souvenirs, se rangea, cessa de jouer, balaya sa vie et mit des draps blancs à son cœur.

Il y avait pourtant quinze grands jours qu'il n'avait vu de près ni de loin mademoiselle de Neilles. Il avait eu beau passer et repasser plusieurs fois dans l'avenue de Breteuil, devant l'hôtel de Neilles, il n'avait pas réussi une seule fois à l'apercevoir. Il retourna chez l'agent de change, à ses soirées hebdomadaires, il n'y rencontra pas la jolie fille, et, comme il était devenu timide, il n'osa faire à l'agent de change aucune question.

Il commença à s'attrister.

Si bien allumée que soit la confiance, elle doit être de temps en temps tisonnée. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il n'y avait pas à en douter, mademoiselle de Neilles était surveillée. La marquise avait peut-être deviné quelque chose de leur secret. On ne voulait peut-être plus qu'elle sortît. On l'enfermait peut-être. Elle était peut-être malade. Maurice passait en revue tous les motifs possibles de se tourmenter et recommençait sans cesse, et le plus mélancoliquement du monde, la gamme interminable de l'inquiétude. Il résolut de sortir, coûte que coûte, de cette situation. Il s'en alla se poster un beau matin au coin de l'avenue de Breteuil, alluma un cigare et attendit, dans l'attitude d'un homme qui a son projet. Il avait à peine entamé son havane, qu'il vit sortir de l'hôtel de Neilles un petit bonhomme à mine fûtée et hardie, en bottes à l'écuyère, en culotte courte de peluche rouge, en redingote galonnée d'or et en chapeau à cocarde noire, et qui eût valu son poids s'il eût été nègre.

— Votre nom, mon ami ? dit Maurice au groom en s'avançant.

— Gil, répondit le domestique, qui reconnut le

jeune homme de l'omnibus; et le vôtre, monsieur ? ajouta-t-il.

— Maurice de Vic-Aimon.

— Maurice de Vic-Aimon, répéta l'enfant avec l'accent de quelqu'un qui tenait à ne pas oublier ce nom.

— Êtes-vous incorruptible ? interrogea Maurice en tirant un double louis de sa poche.

— Pas pour vous, répondit le groom d'un air de mystère.

— Bravo ! pensa Maurice; le gamin a sans doute un mot d'ordre de Rosa à mon endroit; puis, tout haut, il reprit :

— Cette lettre à votre maîtresse, mademoiselle de Neilles.

— Et ce double louis ? interrogea le groom avec un geste d'espiègle, tout en prenant le billet cacheté que lui tendait Maurice.

— A toi, pardieu ! répondit le riche bohême en ajoutant à sa dépêche les quarante francs de pourboire, et, s'il y a une réponse, je double.

— Le doublon ? demanda Gil qui jouait à merveille son rôle vénal.

— Bien entendu ! dit Maurice radieux.

La réponse ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, le petit facteur improvisé l'apportait discrètement au logis de Maurice, qui le payait le prix convenu. Un commerce caché de lettres s'établit par ce moyen entre les deux amants. Ils s'écrivirent ce qu'on s'écrit toujours en pareil cas. C'était cette vieille lettre, toujours la même, que Julie écrit à Saint-Preux et que Saint-Preux répond à Julie. Rabâchage charmant, gazouillement printanier de deux cœurs qui se parlent à distance, interminable redite de ce même mot si court et si long : Je vous aime ! Les deux amoureux s'écrivaient comme mari et femme, mais en se disant *monsieur* et *mademoiselle* le plus poliment du monde. Ils avaient déjà choisi le quartier où ils demeureraient, la couleur de leur meuble, la campagne près Paris où ils achèteraient un cottage, la robe de noces, et, s'ils n'avaient pas encore parlé de layette, c'était pour ne pas épuiser la conversation.

Cependant, chose singulière, Maurice n'osait pas demander à Rosa le plus petit rendez-vous. Il s'était

accoquiné à ce genre de conversations par lettres. Il adorait ce babillage lointain, à vol d'oiseau, et par-dessus Paris. Et puis il craignait un refus, il craignait d'offenser Rosa en la traitant comme un amant traite sa maîtresse. Des obstacles qui pouvaient surgir entre eux deux, pas un mot. Maurice savourait donc avec délices le mystère de cette correspondance respectueuse et timide qui allait si loin, qui les faisait tous deux époux, montait leur ménage, et se cachetait avec la lune de miel sans oser demander une entrevue.

Quoi qu'il en soit, Maurice se prenait bien souvent à soupirer après ce rendez-vous et à se dire : — Quand donc verrai-je ma femme?

Il arriva cependant ce qui devait arriver nécessairement quand on n'a d'autres rapports que ceux d'une correspondance. Rosa eut la grippe, resta couchée et enfermée pendant quinze jours, et ne put trouver moyen de faire monter Gil dans son appartement, ouvert seulement à sa femme de chambre. De cet incident si simple, il résulta que Maurice resta deux longues semaines sans lettres. Le jeune homme reprit sa fac-

tion journalière dans l'avenue de Breteuil, et, rencontrant Gil, il le questionna et apprit que Rosa avait la grippe. Maurice alla tout droit consulter un médecin pour savoir si la grippe était une maladie mortelle. Il apprit que non et se rassura. Mais ce silence forcé de sa maîtresse lui devint insupportable. Il n'aspira plus qu'à la voir. Savoir qu'on s'aime, c'est l'ignorer tant qu'on ne se l'est pas dit. Quand on se l'écrit, ce n'est qu'un mot; quand on se le dit, c'est un baiser.

Voir Rosa! mais où? quand? comment? Et le jeune homme entonna la litanie des *hélas!*

Ils en étaient là tous deux, quand, un soir, son ami le Hasard conduisit Maurice devant l'affiche de la Porte-Saint-Martin. On donnait une première représentation. Mademoiselle Ninon Larovère jouait le principal rôle. Maurice connaissait Ninon pour l'avoir souvent applaudie et avoir soupé deux ou trois fois avec elle. Ennuyé, triste, ne sachant que faire de sa soirée, il prit une stalle et entra.

La salle était comble et présentait ce magnifique spectacle de plénitude et d'émotion que la Porte-Saint-

Martin, ce grand champ de bataille de la lutte littéraire de 1830, donnait parfois en ce temps-là au public lettré de Paris. Il y avait, pour ainsi dire, foule à toutes les places. Une mer de têtes emplissait le parterre, les loges, le cintre, mer véritable d'où soufflait le succès ou le naufrage des drames, et d'où se dégageait un vague murmure de tempête qui faisait trembler la toile, voile immense de l'art.

Mais Maurice, à peine entré, ne donna même pas un regard à la salle. Il avait aperçu dans une loge d'avant-scène, en compagnie de sa mère et de quelques hommes parmi lesquels le baron Horace Frémont, mademoiselle de Neilles, rayonnante de parure et de beauté. La brune jeune fille était, cette fois, en grande toilette et montrait sous l'éblouissante clarté du lustre et des bougies des épaules dignes d'une blonde. Elle inclinait de temps en temps la tête sur un gros bouquet de roses blanches posé sur le bord de la loge, comme pour le respirer, et rien n'était plus charmant à voir que ce couple de la parure et de la beauté. En respirant son bouquet, mademoiselle de Neilles baissa les yeux sur l'orchestre, et Maurice vit,

à un imperceptible mouvement du bouquet, que les yeux l'avaient aperçu.

Le jeune homme sentit tout son sang refluer vers son cœur. Il eut un frisson presque douloureux. Il regarda mademoiselle de Neilles d'un de ces regards surpris, heureux et tristes à la fois, qui ont tant de choses à dire et qui les disent. Puis il s'assit, et, chaque fois qu'il levait les yeux vers la jeune fille, il remarquait qu'elle respirait son bouquet, comme pour se donner une contenance et avoir une occasion de baisser la tête.

La pièce se joua.

Ninon, en entrant en scène, au milieu des applaudissements qui la saluèrent, resta immobile sous le coup d'une émotion profonde. Là, dans une avant-scène, tout près d'elle, elle avait reconnu sa fille.

C'était la seconde fois que cela lui arrivait. La première fois, elle s'était évanouie. Cette fois, elle se domina, mais elle tremblait. Il lui sembla qu'elle débutait.

Par une singulière coïncidence, elle jouait un rôle de mère. Elle joua comme jamais elle n'avait joué. Dès les

premières scènes, le succès vint, car Ninon s'était senti au cœur une ambition qui doublait son génie : c'était de se faire applaudir de son enfant, c'était de l'intéresser, c'était de s'emparer de son âme pendant toute la soirée. Le public tout entier se résuma pour elle dans Rosa. L'actrice était, dans cette pièce, bonne, tendre, dévouée, persécutée, et avait Rosa pour témoin de sa bonté, de sa tendresse, de son dévouement, de sa souffrance. Il n'en fallait pas plus : Ninon eut en scène d'admirables explosions d'âme. Ses cris parlaient, ses regards éclairaient, son sourire avait quelque chose du fond du calice. Quand il fallut s'arracher les cheveux, elle ne fit pas semblant, et il lui en resta aux mains. Il y eut un moment où, pendant que la salle palpitait silencieuse sous le poids de l'émotion, l'actrice entendit sa fille qui murmurait :
— Pauvre mère !

Ce mot, recueilli par Ninon, l'électrisa. Elle se crut reconnue par Rosa. Elle jeta dans son rôle sa vie, son cœur, son âme et ses dix ans de désespoir, et son sacrifice, et sa fille qui l'écoutait. Elle n'eut pas besoin de farder ses plaies : ses plaies saignaient. Ce rôle

était devenu pour elle une formidable réalité. Elle pria comme une sainte, elle pleura comme une martyre, elle mourut comme une morte.

Après la chute du rideau, on la rappela. Les bravos éclatèrent. La scène fut jonchée de bouquets. Elle n'en ramassa qu'un, celui de mademoiselle de Neilles.

Seul peut-être de toute la salle, un jeune homme était resté silencieux, et n'avait pas mêlé son enthousiasme à celui de la foule. C'était Maurice.

Il était comme tous les amoureux, qui veulent qu'on ne pense qu'à eux et qu'on ne regarde qu'eux. L'émotion qu'il avait vue se peindre dans les traits de mademoiselle de Neilles pendant la représentation l'avait rendu presque jaloux. Il aurait désiré que la soirée se passât entre mademoiselle de Neilles et lui, et que rien n'interrompît le dialogue muet de ses yeux avec ceux de la jeune fille. Il était furieux que la pièce n'eût pas ennuyé sa fiancée. Il aurait souhaité un bon vieux mélodrame-empire qui n'eût pas donné tant d'occupation aux femmes sensibles et n'eût point eu l'impertinence de se substituer à lui-même dans l'atten-

tion de Rosa. Pour lui, l'unique intérêt de la soirée, c'était que mademoiselle de Neilles regardât M. Maurice et que M. Maurice regardât mademoiselle de Neilles. Le théâtre représentait une avant-scène *faisant l'œil* à une stalle d'orchestre. Bref, il était jaloux de ce grand diable de drame qui avait dérangé son petit proverbe d'œillades et il eût presque exigé que ce fût à lui que mademoiselle de Neilles jetât son bouquet.

Cependant, à la sortie du théâtre, il eut une compensation : il était là quand la jeune fille monta en voiture. Comme les chevaux partaient, elle se pencha rapidement à la portière et envoya à la bouderie de M. Maurice un baiser qui réconcilia le jeune homme avec sa maîtresse et avec le drame moderne.

Il allait sauter lui-même dans son coupé quand une main lui toucha l'épaule.

C'était le baron Horace.

— Êtes-vous discret, Maurice? lui dit celui-ci.

— Très-discret, répondit le jeune homme un peu étonné de la question.

— Avez-vous le temps de fumer une cigarette avec moi, en nous promenant ?

— Deux, si vous voulez, répondit le jeune homme.

— Mon cher enfant, reprit le baron, quand les cigarettes furent allumées, je connais quelqu'un qui, depuis quelques jours, est fort occupé de vous.

Maurice fit un mouvement.

— Quelqu'un qui m'adresse question sur question à votre endroit, reprit le baron.

— Ah ! fit Maurice pâle d'émotion, et croyant qu'il s'agissait de mademoiselle de Neilles.

— Voulez-vous que je vous présente ? reprit l'agent de change.

— Je vous en supplie, mon cher ami, reprit Maurice.

— Alors, venez.

— Plus de doute, pensa Maurice, sans songer à l'heure qu'il était. On reçoit sans doute ce soir chez la marquise. Rosa aura fait sa petite confidence au baron... Mais où me mène-t-il ?

En effet, au lieu de se diriger vers sa voiture, l'agent de change avait conduit Maurice dans l'étroit et obscur couloir qui aboutit à la porte des acteurs.

— Où diable allons-nous, mon cher ami ? interrogea Maurice.

— J'ai fait appel à votre discrétion, répondit l'agent de change; voici pourquoi. Je vais prochainement peut-être me marier... Mais montez donc...

Et il s'engagea avec Maurice dans l'escalier des acteurs.

Le baron continua :

— J'ai depuis longtemps déjà une liaison...

— Que vous voulez rompre? fit Maurice en souriant.

— Et il ne me manque plus que le prétexte.

— Et avec qui cette liaison?

— Avec une des plus belles femmes de Paris.

— Une actrice? fit Maurice qui commençait à comprendre.

— Ninon Larovère, répondit le baron; une grande actrice, comme vous voyez.

— Ah çà, reprit Maurice, nous jouons aux propos interrompus, mon cher. Cette personne qui vous a parlé de moi, et à qui vous voulez me présenter...

— C'est Ninon, fit l'agent de change.

— Votre maîtresse?

— La vôtre quand vous voudrez! répondit l'agent de change en poussant une porte et en introduisant Maurice

dans un boudoir somptueux et splendidement éclairé.

Il y a, dans les théâtres, un double-fond mystérieux, fermé aux profanes, inaccessible pour le public et qui n'est pas un des moins curieux : ce n'est pas le théâtre même, ce n'est pas la scène, ce n'est pas la coulisse, c'est, au haut d'un labyrinthe de marches mal éclairées où l'on coudoie les machinistes et les pompiers et dont la sordidité rappelle les escaliers des maisons les plus pauvres, une petite porte sur laquelle est écrit un nom et dont le seuil ne peut être franchi que par de rares privilégiés. Cette porte, à l'extérieur, est elle-même fort peu engageante; mais si elle s'ouvre devant vous, vous vous trouvez tout à coup dans une ravissante bonbonnière tendue en perse, en damas ou en velours, vous êtes dans la loge d'une actrice. Cette loge est meublée avec une recherche extraordinaire. Bronzes, lustres, vases de Chine, rien n'y manque. De riches étoffes sont éparses sur les sofas et sur le tapis. Il y règne un parfum charmant. Vous n'êtes plus chez la femme, vous êtes chez la comédienne; vous êtes dans le sanctuaire où s'opère l'invisible transformation, dans la cachette du pot de

rouge, dans le nid du rôle, dans le cabinet de toilette de l'illusion. C'est le salon de la soubrette. C'est la chrysalide où la jeune première dépose son châle, son chapeau et son amant, et se change en jeune fille. C'est là que la grande artiste essaie son costume, ce décor de l'âme, que mademoiselle Mars étudie son sourire, que mademoiselle Rachel drape ses attitudes, que madame Dorval compose ses larmes.

La loge de Ninon, au moment où le baron Horace et Maurice y entrèrent, présentait le coup d'œil pittoresque et particulier qu'offrent toujours ces laboratoires à la suite d'une première représentation. C'était un pêle-mêle de costumes, de coiffures et de fleurs; les bouquets jetés à l'actrice étaient empilés sur une console comme sur l'éventaire d'une marchande. Seul, un bouquet de roses blanches avait eu les honneurs d'un magnifique vase du Japon et pouvait se refléter à l'aise dans le miroir d'une riche toilette.

Dans un cabinet voisin, l'actrice se déshabillait. S'attendant sans doute à la visite du baron, elle avait renvoyé son monde. Elle était seule.

— Vous avez été admirable, ma chère! dit l'agent

de change en s'approchant de la porte du cabinet, et je vous amène une de vos conquêtes de ce soir.

— Qui donc ? demanda Ninon.

— Monsieur Maurice de Vic-Aimon.

— Ah ! fit Ninon. Merci. Vous êtes charmants tous les deux. Je suis à vous dans un moment.

— Excusez-moi, chère, reprit le baron, si je ne vous attends pas. J'ai une affaire de Bourse à régler cette nuit même, au cercle... il s'agit d'une exécution... un confrère à sauver... Je vous laisse avec M. Maurice de Vic-Aimon qui se fera un plaisir de vous ramener.

Maurice n'avait rien entendu. Debout devant la glace, il regardait le bouquet de mademoiselle de Neilles. Elle l'avait tenu, elle l'avait respiré, elle l'avait approché de ses lèvres, chacune de ses roses s'était fanée pour elle ; ce bouquet avait servi de parure pendant quelques heures à des rayons et avait prêté du soleil aux seize ans de mademoiselle de Neilles. Il semblait qu'elle avait laissé en échange à ces roses un peu de son regard et juste assez de son parfum pour leur faire atteindre, dans l'imagination du jeune bohême, un prix inconnu des bouquets et des bouquetières.

Quand Maurice sortit de sa rêverie, le baron n'était plus là, et mademoiselle Larovère était debout derrière lui.

Ninon regardait Maurice avec une attention douce et où se lisait une sympathie confiante et grave.

Les femmes qui ont beaucoup éprouvé et pour qui la destinée a été une continuelle leçon, celles surtout qui, comme Ninon, ont presque toujours vécu dans la société des hommes, arrivent parfois à une puissance extraordinaire de jugement dans l'appréciation rapide des caractères. La souffrance, l'aventure, la pratique de la vie dans ce qu'elle a de plus douloureux et de plus brutal, le perpétuel choc de l'âme soit avec la douleur, soit avec l'affront, l'habitude de voir les hommes, non sous leur plus beau jour, mais sous leur jour le plus vrai et dans cette espèce de négligé familier qu'ils adoptent volontiers vis-à-vis du monde des coulisses, tout cela donne, dans l'occasion, aux filles de théâtre un coup d'œil d'autant plus sûr que ceux qu'elles jugent ne prennent pas la peine de dissimuler devant elles. Telle bohême dorée, qui, quoique dépensant sans compter, est sortie des plus bas étages de la société,

aura parfois, à travers sa vie de plaisirs et d'insouciance, des éclairs de pénétration dignes d'un observateur consommé. Elle jugera un homme sur son regard, sur sa mise, sur son sourire, sur son premier pas, sur son premier geste, sur son premier mot. Elle devinera son grade moral et intellectuel rien qu'à sa tournure, avec la facilité singulière qui n'appartient qu'à ces pauvres et charmantes vivandières du plaisir. Si bien que, tout en riant avec elles et en leur jetant son argent et son temps, l'homme du monde le plus sur ses gardes aura parfois la surprise d'entendre tomber de ces bouches folâtres et connaisseuses un mot profond et laconique qui le prendra de la tête au cœur. La vraie bohême dorée ne donne donc que bien rarement sa confiance à qui ne la mérite pas. Ce talent qui touche presque à la divination et qui a immortalisé le grand physionomiste de Zurich, elle le possède, et il y a presque toujours, sous le masque de joie et d'éclats de rire de ces belles filles faciles qu'on aime à traiter sans conséquence, un Lavater pensif et mystérieux.

Quoi qu'en eût dit le baron, Ninon, toujours pru-

dente, ne lui avait adressé que des questions évasives et discrètes qui avaient uniquement porté sur le chiffre de la fortune du jeune homme. Après s'être assurée que cette fortune présentait des garanties suffisantes pour rendre un mariage possible, l'actrice avait suivi avec une attention pleine de sollicitude et de sang-froid le développement des amours de Maurice avec Rosa. Les lettres des deux jeunes gens avaient été remises par Gil à Ninon, qui les avait toutes lues avant eux. Elle savait donc à quel point ces deux cœurs s'étaient chastement épris. Le langage respectueux de Maurice avait donné à cette mère la conscience qu'elle pouvait encourager le début de ces amours sans craindre qu'il ne dépassât les limites de la plus pure tendresse. Et puis Ninon avait aimé, dans sa première jeunesse, l'homme qui avait été son mari, et elle savait par expérience tout ce qu'il y a d'idéal dans ce premier échange de l'anneau nuptial. Elle savait combien le désir, avec sa profanation sensuelle, est loin de cette sainte communion. Elle n'ignorait pas l'immense distance qui sépare l'amour vulgaire de ce céleste gazouillement de deux âmes qui s'é-

veillent ensemble, au premier rayon du matin. Bien qu'elle se doutât que Maurice avait mené rondement la vie de garçon, elle savait qu'il n'est pas de plus grands trembleurs que les mauvais sujets quand ils se mettent à s'éprendre, et que, pour peu que l'amour s'en mêle sérieusement, ce sont surtout les Don Juan qui fournissent les Chérubin. Maurice était à l'aube d'une passion vraie et profonde, donc Maurice devenait brusquement un petit cœur blotti et craintif, avec des ailes naissantes ; l'oiseleur intrépide et dangereux devenait un oiseau timide niché près d'une âme de jeune fille dans le paradis de l'amour et n'ayant plus la moindre relation avec l'arbre de la science.

Ninon cependant avait voulu voir Maurice. Avec sa profonde connaissance des hommes, elle le jugea immédiatement comme un cœur et comme un esprit en qui l'étincelle de l'honneur était cachée. Elle ne se trompa ni à sa tenue de dandy, ni à ses traits un peu fatigués par le plaisir. L'opinion qu'elle s'était faite de lui sur ses lettres fut confirmée pour Ninon par le visage de Maurice. L'attitude contemplative et émue qu'il avait devant le bouquet de la jeune fille, la pâleur

de Maurice, ses yeux presque humides d'émotion et d'amour achevèrent de convaincre l'actrice qui fit un pas vers lui. Maurice la regarda en rougissant.

— Ce bouquet vous plaît? lui dit-elle.

— Mais... oui... balbutia Maurice surpris de ce début de la conversation.

— Le voulez-vous? continua l'actrice.

— Pourquoi le voudrais-je?

— Parce que, répondit l'actrice avec un accent singulier, il m'a été jeté ce soir de l'avant-scène de gauche.

— Eh bien? fit Maurice interdit.

— Par une jeune fille.

— C'est possible.

— Ravissante, continua Ninon.

Maurice tressaillit.

L'actrice lui prit la main.

— Que vous aimez, dit-elle.

— Moi!

— Secrètement.

— Moi!

— Et qui vous aime... secrètement aussi. Ne dites pas non. Votre main tremble.

— La vôtre aussi. Qui êtes-vous?

Il y eut un moment de silence pendant lequel Maurice et Ninon se regardèrent. Le jeune homme jetait sur l'actrice des yeux stupéfaits. En entendant sa plus secrète pensée tomber ainsi tout à coup de cette bouche inconnue, il retira sa main et recula.

— Qui je suis? répondit-elle. Une femme qui s'intéresse à vous, voilà tout.

— Vous ne me connaissez pas!

— Qui vous l'a dit? Est-il vrai, oui ou non, que vous aimez cette jeune fille?

— Comment le savez-vous?

— Mon Dieu! c'est plus simple que vous ne pensez. Je demeure porte à porte avec mesdames de Neilles. Je vous ai vu passer et repasser fort souvent devant l'hôtel de la marquise, et, comme ce n'était pas pour moi que vous passiez, j'ai deviné que c'était pour ma voisine, mademoiselle de Neilles.

— Vous avez deviné?..... interrogea froidement Maurice en regardant fixement l'actrice.

— Vous ne me croyez pas? reprit Ninon. Attendez donc. Il y a un mois environ, je sortais de chez moi,

Il était de très-bonne heure. Une jeune fille très-voilée marchait rapidement à quelques pas devant moi. Quelque chose tombe de sa poche. Une lettre. Je la ramasse et je la lui rends. Cette lettre portait votre nom et votre adresse. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Neilles.

Maurice était sous le coup d'une émotion profonde. Il écoutait Ninon dont la voix tremblait. Il n'avait jamais regardé d'assez près le visage de l'actrice pour remarquer une vague ressemblance entre ce visage et un autre dont il avait l'image vivante en lui. Tout dans la conduite et dans les paroles de cette femme paraissait si singulier, qu'il ne pouvait se défendre d'une impression de défiance, mêlée cependant à une inexplicable sympathie.

— Eh bien! non, fit-il, je ne vous crois pas. Savez-vous de quoi vous m'avez l'air? Vous m'avez l'air d'un mystère qui ment. Je trouve que vous dites ce nom de mademoiselle de Neilles d'une façon singulière, comme je le dirais, moi. Pourquoi avez-vous ramassé vous-même ce bouquet? Pourquoi l'avez-vous choisi parmi tant d'autres? Pourquoi celui-là et celui-là seul?

— Parce que j'aime les roses blanches.

— Soit, reprit Maurice après une pause, vous l'avez dit. Je suis épris de mademoiselle de Neilles, où voulez-vous en venir?

— A rien, sinon que je vous conseille...

— Quoi?

— D'espérer.

— Vous me conseillez d'espérer! Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Rien. Je m'intéresse à vous, voilà tout.

— Rien de plus?

— Rien de plus. Je trouve que vous seriez un mari charmant. Comme je suis la voisine de mademoiselle de Neilles, je puis vous rendre toutes sortes de petits services. Pardon. Permettez que je me décoiffe et que j'ôte mon rouge.

L'actrice s'assit devant sa toilette, et, pendant que Maurice restait silencieux, elle effaçait d'une main rapide et exercée la légère couche de carmin qui colorait son visage, et lissait en bandeaux ses beaux cheveux noirs.

— C'est étrange, balbutia Maurice, vous lui ressemblez!

Ninon se leva brusquement, et, mettant sa main sur la bouche de Maurice, elle lui dit d'une voix troublée :

— Taisez-vous.

— Qu'est-ce que tout ceci veut dire? dit le jeune homme. Voyons! parlez franchement, qu'y a-t-il de commun entre mademoiselle de Neilles et vous?

Ninon avait repris son sang-froid. Elle souriait.

— Eh bien! répondit-elle, supposons que mademoiselle de Neilles soit ma parente, ma cousine... par exemple, et que je me cache d'elle pour que ma parenté ne lui fasse pas de tort dans le monde!... Savez-vous ce que c'est qu'une comédienne, Maurice? — et ici l'accent de Ninon devint sombre. — C'est une esclave, c'est une bannie; c'est quelqu'un qu'on applaudit le soir et qu'on montre au doigt le matin. On évalue nos toilettes, on parle de nos amants; on nous envie, on nous admire, mais d'une admiration qui a toujours soin de nous tenir à une bonne portée de lorgnette. Si nous avons du talent ou du génie, c'est autre chose. On nous applaudit, on nous jette des fleurs, on fait plus, on nous reçoit. La grande actrice

ira parfois chez la grande dame, mais non comme une femme, — comme un événement ! à l'heure des fêtes, le soir, toutes bougies allumées, toutes portes ouvertes, devant deux cents personnes, avec de la foule dans l'antichambre et dans l'escalier, dans un salon où elle dira une scène et qui lui jettera, au milieu des acclamations, du bruit et des lumières, la sourde insulte d'un théâtre ! Voilà pourquoi je me cache de mademoiselle de Neilles. Je suis sa parente et personne n'en sait rien... Mais que vous importe cela ? ne pensez qu'à votre propre amour ! et, tenez, si vous voulez être discret, si vous voulez être bon, je vous aiderai de tout mon pouvoir !

— Vous avez donc du pouvoir sur mademoiselle de Neilles ?

— Que vous importe ! Acceptez-vous ?

Maurice prit la main de l'actrice et lui dit d'une voix lente et grave :

— Il y a dans tout ceci, dans votre regard, dans vos paroles, quelque chose que je ne comprends pas. Vous savez mon secret et vous me cachez le vôtre. Si j'accepte ce que vous me proposez, je me livre à vous,

— je fais plus, je vous livre la réputation d'une jeune fille. Jurez-moi qu'il n'y a pas dans tout ceci quelque rivalité de femme, et que vous ne voulez pas perdre mademoiselle de Neilles!

— Je vous le jure.

— Sur quoi?

— Oh! je voudrais être mère, je vous le jurerais sur la tête de mon enfant!

— Je ne vous comprends pas, dit Maurice, mais je vous crois.

— Alors, vous acceptez?

— Que pouvez-vous faire pour moi et pour elle?

— Acceptez-vous?

— Oui.

— Merci! Maintenant, une promesse...

— Laquelle?

— Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne me questionnerez jamais sur ce qui pourra vous sembler inexplicable dans ce que je ferai pour vous, et que vous n'en parlerez à qui que ce soit au monde, surtout à mademoiselle de Neilles!

— Je vous la donne.

— Quand vous me rencontrerez, ayez l'air de ne pas me connaître. Ne venez chez moi que quand je vous le ferai dire, et obéissez-moi aveuglément.

Maurice écoutait Ninon dans un de ces silences qui trahissent une hésitation voisine de l'anxiété.

L'actrice reprit brusquement :

— Voulez-vous voir mademoiselle de Neilles ?

— Si je le veux ! s'écria Maurice que ce mot décida.

— Alors demandez-lui un rendez-vous.

— Où cela ?

— Tenez ! il y a, au fond du parc de l'hôtel de Neilles, un pavillon isolé qui a une sortie sur la rue d'Estrée. La rue est déserte et le pavillon est abandonné. Personne n'y entre jamais. Vous voyez que je sais bien des choses... Eh bien ! demandez à mademoiselle de Neilles de vous permettre de venir demain soir dans ce pavillon. Apportez-moi la lettre tout écrite dans une heure.

— Pourquoi demain ? interrogea Maurice à qui la défiance revenait.

— Vous n'êtes donc pas pressé de la voir ?

— Il me semble que vous êtes encore plus pressée que moi! dit le jeune homme, qui ne pouvait se résigner à un silence passif devant l'énigme vivante qui lui parlait.

— Voici que vous me questionnez! répondit l'actrice, et votre promesse?

— Pourquoi demain? répéta Maurice avec la ténacité du soupçon.

— Pourquoi? répondit Ninon. Eh bien! le voici : D'ici à demain, il peut se passer des choses graves. J'ai été prévenue qu'il se complotait un mariage pour mademoiselle de Neilles.

— Avec qui? interrogea Maurice, pâle comme un prévenu sur le banc des assises.

— Je l'ignore encore, répondit l'actrice. La chose a été jusqu'ici tenue très-secrète. Mais je le saurai. Comprenez-vous maintenant qu'il faut que vous voyiez mademoiselle de Neilles dès demain et que vous m'apportiez la lettre tout à l'heure?

— Qu'en ferez-vous?

— Encore une question!

— Soit. J'obéis. Où faut-il vous l'apporter? Ici?

— Non, chez moi. Je serai seule ; je vous attendrai, et je viendrai vous ouvrir moi-même.

— Avenue de Breteuil, n'est-ce pas?

— N° 3. Attendez, je mets mon châle et je descends avec vous. J'ai ma voiture en bas. Votre bras...

Ninon et Maurice descendirent en silence l'escalier qui conduisait à la porte du théâtre.

— A tout à l'heure! dit Maurice en quittant le bras de l'actrice.

— Chut! fit-elle; et elle posa le doigt sur sa bouche.

Il était trois heures de la nuit quand Maurice fut introduit par l'actrice dans son petit salon de l'avenue de Breteuil.

— Votre lettre? lui demanda-t-elle.

— La voici!

— Donnez!

— Écoutez, madame, fit Maurice. Depuis une heure j'ai réfléchi. Tout dans votre manière d'être de ce soir est si étrange que j'en reviens toujours à me demander qui vous êtes, et quel intérêt vous pouvez avoir à me servir ; je passe de la confiance à l'effroi. Je vous connais à peine, et c'est l'honneur de mademoiselle de

Neilles que je vais vous confier si je vous remets cette lettre. Qui me prouve qu'elle ira fidèlement à son adresse ?

— Qui vous le prouve? répondit l'actrice. Attendez !

Elle sonna.

La porte du salon s'ouvrit, et un groom parut.

Maurice fit deux pas en arrière.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il ; le domestique de mademoiselle de Neilles!

— Gil, dit tranquillement l'actrice en prenant la lettre des mains de Maurice, vous remettrez cette lettre à votre maîtresse.

— Mais qui êtes-vous donc, madame? Vous m'épouvantez ! s'écria Maurice.

— Chut ! répondit Ninon. Vous le saurez le jour où vous épouserez mademoiselle de Neilles. Venez me voir demain en sortant du pavillon. Je serai seule. Maintenant, adieu ! Il est tard, et, si l'on vous voyait sortir de chez moi à pareille heure, on vous prendrait pour mon amant. Gil, reconduisez monsieur, — par la porte du jardin ! — c'est plus sûr.

IV

LA MARQUISE DE NEILLES

Il y a encore à Paris, dans quelques quartiers éloignés que la spéculation n'a pas envahis, un certain nombre de jardins dont les arbres séculaires appartenaient jadis à des parcs. Depuis vingt-cinq ans, ces jardins s'en vont. Un chêne tient la place de quatre étages ; un parterre est un rez-de-chaussée en friche ; on abat le chêne et on bâtit le rez-de-chaussée. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus dans Paris un seul arbre à louer pour les oiseaux. Adieu les feuilles, et le bruit du vent dans les branches, et la promenade ! L'immeuble aura partout donné congé à la nature et à la verdure, et le terme du 20 mars ne sera plus payé au printemps que par les marronniers fonctionnaires du jardin des Tuileries.

En 1829, Paris n'en était pas encore là. Au centre même de la grande ville, il n'était pas rare de rencontrer des arbres. Il y avait sur les boulevards deux ou trois vastes jardins. Dans les faubourgs, presque tous les toits des maisons étaient dépassés par des cimes verdoyantes. On pouvait parfois respirer de sa fenêtre l'odeur des tilleuls en fleurs, et Paris ne présentait pas encore l'aspect triste et uniforme qu'il aura bientôt si les grandes rues ne s'arrêtent pas sur le chemin interminable de la ligne droite.

C'était dans un de ces quartiers à faubourgs et à boulevards, auxquels les arbres et la solitude donnent une physionomie si poétique et si sévère, qu'était situé l'hôtel de Neilles. Pour préciser définitivement son emplacement dans le souvenir de nos lecteurs, il suffira d'ajouter qu'il était dans le voisinage de cette succursale du tir Fatou, si fréquentée et si bien connue de la jeunesse du faubourg Saint-Germain en 1829.

L'hôtel de Neilles avait un parc, un vaste parc, aussi ancien que l'hôtel même. Les allées, dont le sable avait disparu, se perdaient sous un dôme de verdure et venaient aboutir à un pavillon isolé, devant lequel

un bassin entouré de fleurs servait de miroir aux vieux arbres du parc qui avaient la coquetterie d'y pencher leur ombre. Le lierre croissait aux branches, la mousse veloutait le bord des allées. Les herbes, les lichens, tout ce qui vient sans culture, vivait là en liberté. Tout le petit monde vierge de la nature prospérait dans la solitude des quinconces silencieux. Le scarabée faisait ses affaires dans les allées sans crainte d'être écrasé, le ver-luisant allumait chaque soir son réverbère sans songer que la rue voisine en faisait autant, et les moineaux y étaient à mille lieues de se douter qu'ils avaient l'honneur d'habiter des chênes du noble faubourg.

Un mur bas, récemment construit, séparait ce parc d'un autre jardin plus petit et qui dépendait de la maison attenante à l'hôtel. Cette mitoyenneté avait parfois permis à mademoiselle de Neilles d'assister de sa fenêtre, avec la curiosité qu'inspire toujours une actrice à une jeune fille, aux promenades, le plus souvent solitaires, de sa belle et célèbre voisine, mademoiselle Ninon Larovère.

La nuit qui suivit l'entrevue de Ninon et de Mau-

rice, pendant que tout dormait dans l'hôtel de Neilles, une ombre blanche et tremblante en descendait l'escalier sans lumière. Cette ombre s'arrêtait à chaque marche, paraissait écouter, puis faisait un nouveau pas et s'arrêtait encore, craignant sans doute que cette escapade nocturne n'éveillât quelqu'un dans l'hôtel.

C'était par une de ces chaudes nuits d'été où l'atmosphère est chargée de vapeur et où les nuages, bas et sombres, ne laissent entrevoir que de rares étoiles. Si, au lieu d'être aussi noir, le ciel eût été serein ou si, par mesure de prudence, la jolie apparition n'eût pas craint de s'éclairer en traversant l'hôtel, ce qu'on eût pu voir d'elle, outre un peignoir, une cornette et un fichu, c'eût été un visage inquiet, avec deux yeux très-éveillés et très-effrayés qui avaient évidemment un rendez-vous.

Mademoiselle de Neilles, — car c'était elle, — ouvrit avec une précaution et une lenteur d'Agnès en faute la porte du parc, dont la serrure ne cria pas trop, puis elle la referma doucement, traversa les allées obscures, monta les marches du pavillon isolé, y pénétra, et, après avoir rallumé une lampe à demi baissée qui paraissait l'attendre, — elle s'assit.

Le kiosque où Rosa avait rendez-vous avec Maurice était une de ces fantaisies rustiques comme on en voit dans tous les parcs de bonne compagnie. Bâti en cailloutage cimenté et charpenté avec des branches d'arbres non dégrossies, c'était un réduit de douze mètres carrés environ, percé, outre ses deux portes, d'une étroite fenêtre donnant sur le parc. Son éloignement de l'hôtel et les habitudes peu agrestes de la marquise l'avaient fait déserter. Aussi, la tenture de sparterie de ce pavillon montrait-elle par endroits les traces de l'humidité et de l'incurie, et n'avait-il pour tout mobilier qu'un fauteuil et une table de bois rustique. Il servait, pour le moment, de domicile à l'arrosoir et au râteau du jardinier.

L'effort que Rosa avait fait sur elle-même pour arriver jusqu'au pavillon était si grand, qu'elle s'était laissée tomber comme épuisée sur le fauteuil rustique. Il fallut à la jeune fille toute une grande minute pour respirer. Son cœur battait à lui faire mal. Pendant ce moment de repos, elle réfléchit et elle eut peur. L'action qu'elle faisait prit pour elle les proportions d'un des plus grands crimes des temps modernes.

Elle qui tout à l'heure tremblait d'impatience d'être là, maintenant elle eût voulu pour tout au monde ne pas être venue. Elle fut au moment de s'en retourner. Elle craignait que Maurice ne vînt, et pourtant c'était lui qu'elle attendait. Puis elle craignait qu'il ne vînt pas. L'image de la marquise irritée, apparaissant tout à coup, la faisait tressaillir. Elle se voyait perdue. Enfin elle ne savait plus que devenir. Elle était seule, la nuit, dans un kiosque, au fond du jardin, et elle attendait qui? un homme! et on la croyait endormie! Si la marquise s'éveillait! si on apercevait de la lumière dans le jardin! ce serait affreux. Que dire? quel prétexte donner? Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de s'en aller! Bref, elle restait assise, l'œil fixé sur la porte qui donnait dans la rue, écoutant le moindre bruit, se donnant à elle-même toutes les raisons les plus sages pour ne pas rester et restant, et comptant les heures depuis cinq minutes.

Une robe-peignoir de mousseline, un petit bonnet fanchon et un fichu de batiste à coins brodés composaient toute la toilette de Rosa. Quoiqu'elle sortît à peine de son lit, la pudeur la plus ombrageuse n'aurait

pas eu une critique à faire à ce nuage blanc, dont la transparence ne laissait rien deviner de son secret.

Un pas qui résonna sur le pavé de la rue d'Estrée termina les irrésolutions de la jeune fille. Elle alla à la porte et l'entrebâilla doucement. Le pas s'arrêta.

Pour un empire, mademoiselle de Neilles n'eût pas ouvert la porte tout à fait. Heureusement qu'il n'y avait, pour entrer, qu'à la pousser.

Maurice parut.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, s'écria la jeune fille, c'est vous ! Vous m'avez fait peur !

— Vous ne m'attendiez donc pas, Rosa ? La lettre que vous m'avez écrite ce matin en réponse à la mienne !...

— Si ! je vous attendais, interrompit la jeune fille ; mais ne m'appelez pas Rosa, je vous en prie. Si vous saviez comme je tremble ! C'est qu'il est nuit ! Il doit être très-tard ! Vous êtes venu à pied ?

— Oui, mademoiselle, dit froidement Maurice en saluant Rosa et en déposant cérémonieusement son chapeau sur la table.

— Eh bien ! non, appelez-moi Rosa ! s'écria la jeune fille.

— M'aimes-tu? demanda Maurice.

— Oh! je vous en prie, continua mademoiselle de Neilles, ne me dites pas *tu!* j'ai si peur! Si ma mère savait tout cela... C'est bien mal, n'est-ce pas? Je me suis couchée de bonne heure. Je n'avais pas envie de dormir. Et puis, pour venir jusqu'ici, comme c'est loin! Je ne m'en doutais pas. Pourquoi m'avez-vous demandé ce rendez-vous, puisque vous saviez que je vous l'accorderais? Cela m'a bien coûté, allez! mais votre lettre était si tendre... comme vous écrivez bien! C'est étonnant, j'ai eu tant d'émotions, que je suis toute fatiguée. Asseyons-nous, voulez-vous? Ah! il n'y a qu'une chaise! Tant pis! monsieur, mettez-vous à genoux!

— Quoi! vous permettez!...

La jeune fille le regardait de son bel œil effaré.

— Oh! un baiser, continua Maurice, un seul sur ces jolies mains, tu sais ces mains qui sont à moi. Sinon, je les baise toutes les deux, devant toi, en effigie.

Et Maurice tira de sa poche la paire de gants gris perle brodés de noir, origine de leurs amours.

— Un baiser! oh! non! je n'oserai jamais, reprit

la jeune fille. Et puis je me rappelle vous avoir entendu dire que vous n'aimez que les jolis pieds, et je vous préviens que j'ai des pieds affreux.

— Voyons-les ! fit Maurice en s'agenouillant.

— Monsieur Maurice !

— Un baiser ! un seul ! sur votre main !

— Monsieur Maurice, je vous le défends !

— Pardon, mademoiselle, fit le jeune homme en se relevant.

Rosa lui tendait sa main.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on eût entendu voler l'amour. Maurice, assis sur le tapis, aux pieds de la belle enfant, tenait les mains de Rosa pressées contre ses lèvres, et Rosa, rouge et pâle tour à tour, regardait cette noble tête brune inclinée et muette, qui se relevait de temps en temps vers elle et lui montrait des yeux charmants — et charmés.

Soudain le front de Maurice se rembrunit. Il s'écarta brusquement de mademoiselle de Neilles. Le souvenir de ce que lui avait dit Ninon la veille, au sujet du mariage de Rosa, traversa sa pensée comme un éclair.

— Est-il vrai, demanda-t-il, que vous deviez vous marier?

— Moi! s'écria Rosa, pas le moins du monde! Qui vous a dit cela?

— Mais... le bruit en court, fit Maurice.

— Ah bah! répondit Rosa en souriant. Non, monsieur, non, je ne me marie pas. Ou je vous épouserai, ou je coifferai sainte Catherine!

— Ainsi, reprit Maurice rassuré, c'est donc vrai ce que vous m'écriviez? Vous voulez bien de moi pour mari et pour tout de bon. Oh! cette pensée me rend ivre. Oui, vraiment, ma Rosa, nous nous aimons. Vous êtes à moi et je suis à vous. Lequel de nous deux possède l'autre? Je ne sais pas. Mais je sais que je ne m'appartiens plus. Mon cœur est à votre âme, mes yeux sont à votre regard, ma bouche à vos mains et mes genoux à vos pieds. Quand je pense que vous voulez bien de moi pour protecteur et pour ami, je ne vois plus autre chose à faire en ce monde que de me faire aimer de vous.

— Paresseux! interrompit Rosa.

— Le charmant peignoir que vous avez là, reprit

Maurice. C'est de la mousseline? le blanc vous va si bien! Vous êtes jolie comme si vous n'étiez pas belle. Et moi qui, il y a un mois, me croyais blasé! moi qui croyais en avoir fini avec l'amour! l'amour, mais je n'en savais pas le premier silence! Je n'ai jamais aimé personne. Je ne connais au monde qu'une femme, vous. Est-ce qu'il y en a d'autres? dites! Vous êtes ma brune et ma blonde. Vrai, je me considérais comme un Don Juan, comme un désillusionné. Le pauvre papillon que je faisais! Il y avait donc une épingle dans votre gant que je suis traversé de part en part. Oh! je suis si heureux que je souffre! J'ai comme un poids en moi. C'est mon cœur qui pèse double. Il y a des fleurs dans ce jardin dont le parfum monte jusqu'à nous. Je suis heureux. Je crois en Dieu. Je me sens bon et je bavarde comme un poëte. C'est qu'il me semble que jusqu'ici j'ai vécu en prose! Je t'aimerai toujours, ma Rosa. Toujours! dire que ce mot-là est à nous! l'aiguille de l'heure est en train de broder nos noms et elle en a pour l'éternité. Mais vous me parliez? que me disiez-vous?

— Quel âge avez-vous, Maurice? demanda Rosa rêveuse.

— Je vous l'ai écrit. J'ai vingt-cinq ans, et vous?

— Est-ce qu'on demande leur âge aux femmes, monsieur? il y a un mois que je vous aime. Voilà l'âge que j'ai.

— Et vous m'avez aimé, comme cela, tout de suite?

— Tout de suite. J'ai senti en vous voyant un coup dans mon cœur. Pourquoi? je l'ignore. Je n'avais jamais éprouvé cela, mais il me semble qu'on doit aimer toujours ainsi. Qui sait? nous naissons peut-être avec un portrait d'homme dans le cœur.

— Qu'est-ce qui vous a plu en moi?

— Vous. Et en moi?

— Coquette! répondit Maurice. C'est parce qu'il n'y a pas de miroir ici que vous me demandez cela. Eh bien! regardez-vous! Ce qui m'a plu en vous?... d'abord vos gants. — Savez-vous que vous gantez six... à peine? — Puis vos mains, puis vos yeux, votre taille, votre robe, la couleur de votre ruban, l'éclat de votre teint, le bruit de vos pas, les jolies lettres que

vous m'écriviez, tout ce qu'on voit du ciel dans une goutte d'eau et dans une jeune fille ! Voilà ce qui m'a plu en vous, madame !

— Et vous n'avez pas d'autre... amour... quelque part dans un petit coin ?... dites !... interrogea l'ardente enfant avec une petite moue jalouse qui sentait le soleil d'Espagne.

— Non, chère ! répondit Maurice avec conviction.

— Bien vrai ?

— Sur ma vie !

— Ah ! c'est que j'en mourrais, voyez-vous !

— Eh bien ! alors, vous vivrez très-vieille, mademoiselle. Prenez-y garde !

Ce tendre marivaudage, dans lequel on aura sans peine reconnu l'accent de notre bohême doré, s'interrompit un moment dans un nouvel échange de regards muets et passionnés.

— Oh ! mon Dieu ! dit tout à coup Rosa en pâlissant, il me semble que j'ai entendu du bruit dans le jardin.

Elle se leva brusquement et alla à la fenêtre.

— Ce n'est rien, fit-elle en revenant, je m'étais trompée. Oh ! que j'ai eu peur !

— Il n'y a pas de danger, reprit Maurice, tout le monde dort dans l'hôtel. Venez-vous quelquefois ici, Rosa?

— Très-rarement. Ce pavillon est abandonné. J'y suis venue travailler ce soir par exception, pour pouvoir y faire porter une lampe.

— Cette boîte à ouvrage est à vous? demanda Maurice en ouvrant un coffret posé sur la table. Oh! la mignonne paire de ciseaux! Vous devez les faire faire exprès pour vos doigts! Tenez, prenez-la, ôtez votre bonnet, et coupez-moi une boucle de vos cheveux!

— Oter mon bonnet! je serais trop laide, fit Rosa. Je suis coiffée pour la nuit. A cette heure-ci, monsieur, les boucles de cheveux ne sont plus poétiques du tout. Ce sont des papillotes.

— Eh bien! je voudrais vous voir laide, reprit Maurice, par curiosité!

La jeune fille, avec un mouvement mutin plein de grâce, ôta sa cornette. Elle était charmante.

— Oh! qu'elle est laide! fit Maurice.

— Flatteur! vous ne le pensez pas.

— C'est vrai. Les papillotes vous vont à ravir.

— Dites tout de suite que ce sont des sequins !

— Ma boucle de cheveux !

— La voici ! A votre tour, maintenant, donnez-moi votre tête, monsieur. Mettez-la, là, sur mes genoux. — Ciel ! un cheveu blanc ! Voulez-vous me le donner ?

— Qu'en ferez-vous ?

— Je le mettrai dans ce médaillon, répondit Rosa en montrant à Maurice un petit cœur d'or qu'elle portait à son cou. — Allons ! ne bougez pas !... L'opération est faite !... Je vous ai fait mal ?...

— Non... Mais quelle idée !...

—Vous êtes si jeune, Maurice, répondit la jeune fille en roulant du bout de l'ongle le cheveu blanc de Maurice dans le médaillon, que j'ai peur, malgré moi, de l'avenir. Ce cheveu blanc, c'est vous dans vingt ans. Voilà pourquoi je le veux ! Mais écoutez donc ! est-ce qu'on n'a pas marché dans le jardin ?

Les deux jeunes gens se turent. On n'entendait que le bruit d'une tiède brise dans les arbres. Après une minute de silence, Maurice reprit :

— Parlez-moi de vous encore, Rosa, parlez-moi de votre famille, de votre mère !...

— De ma mère? répondit Rosa avec un mouvement.

— Qu'avez-vous? demanda Maurice, qui tenait la main de la jeune fille.

— Oh! rien, répondit Rosa. Une idée!.... une folie!....

— Dites toujours!

— Eh bien! voici. Il me semble qu'il y a un temps où j'étais haute comme une poupée et où je voyais se pencher sur moi un visage triste et beau qui me regardait si doucement que je me rappelle ce regard-là. Le visage, les yeux, la femme, le lieu où j'étais, je ne me souviens plus de rien. J'ai quelquefois questionné la marquise là-dessus; elle m'a répondu une chose toute simple : il paraît que j'ai été élevée dans le midi de la France par une femme qui m'a nourrie et qui m'adorait. Eh bien! malgré tout, j'ai des idées vagues, vous savez? On pense quelquefois des choses qu'on ne s'explique pas!

— Quelles idées? demanda Maurice rêveur.

— Tenez, répondit Rosa, cette nuit j'ai fait un rêve; voulez-vous que je vous le dise? j'adore racon-

ter mes rêves. Eh bien, dans mon rêve de cette nuit, j'avais cinq ans. J'étais dans une auberge, loin d'ici. On entendait des coups de fusil. C'était près d'une montagne. Ma mère était étendue à terre, sur de la paille; elle était blessée. Moi, je jouais; elle m'appelait; je ne l'entendais pas. Une voiture vint qui m'emporta. Je mangeais des bonbons avec une belle dame qui me baisait sur le front, et qui me disait que j'étais sa fille... Ma mère m'appelait toujours. J'arrivai dans une belle maison, à Paris. Je grandis, je devins riche, je voyageai; j'avais des voitures, des chevaux, des domestiques, des robes superbes... Ma mère m'appelait toujours. Ce rêve m'oppressait tellement, que je me suis réveillée en jetant un cri. La marquise est entrée dans ma chambre. Elle m'a demandé ce que j'avais. Je n'ai rien répondu. Et il m'a semblé... vous savez, quand on se réveille on dort encore un peu... que ma mère m'appelait toujours. Maurice, croyez-vous aux rêves, vous?

— Non, répondit le jeune homme, à qui l'image de Ninon, cette mystérieuse amie de Rosa, avait traversé l'esprit.

— Et puis, continua mademoiselle de Neilles, on

dit que c'est toujours le contraire de ce qu'on rêve qui est le vrai.

Elle s'interrompit et tourna brusquement la tête avec inquiétude du côté de la fenêtre.

— Avez-vous entendu? demanda-t-elle à Maurice.

— Quoi donc?

— Quelque chose comme une robe... là... dans le jardin. Est-ce qu'on nous écoute? Voyez donc, Maurice, j'ai trop peur!

Le jeune homme se leva, alla à la fenêtre et promena son regard dans le parc obscur. Il ne vit rien.

— Nous sommes bien seuls, dit-il en revenant prendre sa place aux pieds de mademoiselle de Neilles, qui voudriez-vous qui se doutât?...

— Qui sait? ma mère! elle a pu m'entendre quand je descendais.

— Votre mère! répondit Maurice, je ne sais pourquoi, je ne l'aime pas. Ah! Rosa, il y a des moments où je vous voudrais orpheline.

— Pourquoi donc?

— Parce que je suis orphelin moi-même. L'amour est égoïste. Plus l'être qu'on aime est seul, plus le dé-

vouement est doux. Je suis jaloux de la part de baisers que vous donnez...

— A ma mère! interrompit Rosa. Des baisers sur le front! je suis sûre que vous n'en voudriez pas! sur le front! si loin!

Maurice allait répondre. Rosa, souriante, lui ferma la bouche avec sa main.

Maurice éprouvait auprès de la jeune fille un sentiment nouveau pour son âme et plein de charmes. Pour lui, l'amour n'avait jamais été que l'affaire d'une heure bien employée. Faire la cour à une femme était un talent qu'il n'avait pas et ne comprenait pas qu'on eût, et il ne lui était jamais arrivé de s'adresser assez mal ou assez bien pour pouvoir dire : J'ai failli attendre. Eh bien! dans ce moment où il était seul avec une des plus jolies personnes de Paris, amoureux et aimé, il savourait avec délices l'ineffable bonheur du respect dans l'amour. Il était tout près de Rosa, il respirait son haleine, sa robe, ses cheveux; il touchait les plis de son peignoir, et il sentait encore entre elle et lui une distance que pour rien au monde il n'eût osé franchir. Cet innocent bavardage du mot et du

regard, cet abandon joint à cette pudeur, cette confiance de la chasteté en elle-même, le ravissait en le pénétrant d'une douce et calme admiration, et, malgré l'heure et le moment, il ne lui venait que des pensées blanches devant cette jeune fille qui avait dans la nuit la confiance d'un lis.

— Voyons, monsieur l'orphelin, reprit Rosa, je vous ai parlé de ma famille. A votre tour, parlez-moi de la vôtre.

Maurice releva la tête et regarda gravement sa fiancée.

— Chère Rosa, dit-il, c'est devant vous, c'est maintenant que, pour la première fois peut-être de ma vie, je sens que l'homme est né pour faire quelque chose. J'ai toujours tout pris et tout vu en riant jusqu'ici. J'ai vingt-cinq ans, j'ai l'âge de l'homme, et je n'ai jamais été qu'un gamin. Mon passé, perdu! ma première jeunesse, perdue! mes premières illusions et mes premières forces, épuisées! et, pour résultat, un jeune homme ni bon ni méchant, mais inutile, un mangeur d'argent, un pas grand'chose qui rougit de lui-même. Ce que j'ai fait de mon temps, je n'en sais

rien. J'ai tout jeté dans le beau feu flambant que j'avais devant moi, ne voyant que la flamme et pas la cendre, laissant les louis s'envoler de ma poche et les heures de ma montre, uniquement absorbé dans l'étude de la carrosserie, de la cigarette et de la mode, et faisant un cours de cravate à mon miroir. J'étais un des pires égoïstes qui soient, Rosa; pourvu qu'il y eût une jouissance dans la minute présente, je payais cette minute n'importe quel prix, fût-ce au poids d'un remords. Je jetais à l'amour l'éclat de rire factice d'un sceptique en sevrage et d'un buveur qui tète encore. Je considérais toutes les grandes choses et tous les sentiments nobles comme autant de futilités bonnes à prendre et à laisser. Je ne songeais à me faire ni un mérite, ni un talent, ni un but, ni une opinion. Riche ou à peu près, je remplissais consciencieusement ma profession d'oisif. Il y avait dans le dictionnaire un certain nombre de mots, patrie, idée, devoir, conscience, que je ne trouvais nécessaires que pour la rime des sonnets. J'allais et venais, haussant les épaules devant la politique, plaignant les hommes graves, ne croyant ni aux épreuves ni aux nécessités de la

vie, et n'osant regarder en face le nom de mon père...

— Le nom de votre père? interrompit Rosa avec étonnement.

— Mon père, répondit Maurice, était un homme sévère. Vous ne vous en douteriez pas, n'est-ce pas? en me regardant et en le jugeant d'après moi. C'était un grand vieillard, sec et pâle. Ancien noble, philosophe et campagnard, il fit successivement partie des États généraux, de l'Assemblée constituante et de la Convention. Dans ce temps-là, on était géant comme on est homme aujourd'hui. Il fut l'ami de Mirabeau, de Danton et de Robespierre. Il aimait la France comme nous autres nous aimerions une femme. Nous autres, enfants inutiles, nous donnons au besoin notre sang et notre vie pour de jolis petits êtres comme vous, Rosa, qui nous font trembler et pâlir et qui nous prennent tout entiers. Nous faisons volontiers tenir la France dans le creux de votre pas. Eux ils allaient aux armées, ils enjambaient les frontières, ils ne connaissaient ni mère, ni fils, ni père, ils baisaient les trous du drapeau comme je baiserais la dentelle de votre mouchoir, et ils étaient les amants de bronze

d'une statue, la Liberté. Oui, ma Rosa bien-aimée, ouvrez vos grands yeux! moi qui ne suis rien, je suis le fils d'un de ces hommes-là. Fils bien dégénéré, n'est-ce pas?

— Maurice, reprit la jeune fille, vous me faites peur! J'ai souvent entendu ma mère prononcer avec horreur les noms que vous venez de dire. Quelle était donc l'opinion de votre père?

— Il était républicain.

— Républicain! fit Rosa en reculant sa jolie tête avec effroi. Un de ces vilains hommes qui ont condamné le roi martyr!

— Précisément, répondit Maurice en souriant de l'épouvante de Rosa.

— Grand Dieu! Maurice, s'écria Rosa toute bouleversée; tu ne seras jamais mon mari!

Une voix grave et impérieuse, presque tremblante de colère, rompit tout à coup le silence qui succéda à ces paroles et répéta :

— Jamais!

Rosa se retourna et resta muette de terreur. La marquise venait d'entrer dans le pavillon.

Mais ce saisissement de la jeune fille ne fut que passager. En un instant elle avait retrouvé son sang-froid. Forte de son amour, elle se leva, prit la main de Maurice avec une dignité calme, et, le conduisant jusqu'à la marquise, restée immobile sur le seuil, elle lui dit :

— Ma mère, je vous demande la permission de vous présenter mon mari, Maurice de Vic-Aimon, marquis de Neilles.

Madame de Neilles, qui, telle qu'elle était, n'était pas une méchante femme, avait pour Rosa une affection très-sincère quoique très-complexe. Tout en l'élevant sévèrement et en l'assouplissant dans la plus complète obéissance, la marquise s'était habituée depuis dix ans au frissonnement vivant et charmant de la jeune fille autour d'elle, et cette longue illusion persuadait parfois à madame de Neilles qu'elle n'avait jamais eu d'autre enfant.

En effet, Rosa, dans la maison, animait tout. Elle répandait son sourire, sa voix, son regard, le toucher de sa main, le bruit de son pied sur tout ce qui entourait la marquise. Elle était l'éclat de rire mutin

qui entrait tout à coup dans la salle à manger, le matin, comme un rayon de soleil. Elle était la compagne de la marquise à toute heure du jour. S'agissait-il d'une promenade, d'une course, d'un spectacle, d'une robe à choisir, d'un bijou à commander, d'une parure à combiner? Rosa était là avec son goût infaillible et son activité digne d'une pensionnaire échappée des grilles. Le soir, à dîner, qui avait soin de garnir de fleurs le surtout de la table? c'était Rosa. Qui servait le thé au salon? Rosa. Qui voltigeait de l'un à l'autre, disant un mot gracieux à celui-ci, un mot spirituel à celui-là? Rosa encore.

Le piano, toujours prêt à s'éveiller sous les doigts de la jeune fille, la broderie commencée où l'aiguille restait piquée avec son aiguillée de coton, la tapisserie en train sur le métier avec ses écheveaux dénoués dans le panier, tout cela était un plaisir et un sourire pour madame de Neilles. Quand la marquise conduisait la jeune fille au bal, c'était la reine du bal qu'elle amenait. Elle savourait avec orgueil les regards d'admiration, les chuchotements de la foule qui s'écartait respectueusement devant la ravissante mademoiselle de

Neilles. La marquise comptait alors les saluts empressés de tous les lions parisiens, tous plus ou moins amoureux de mademoiselle de Neilles, et qui n'auraient pas mieux demandé que de lui donner leur main à prendre et leurs griffes à couper.

La vanité de madame de Neilles trouvait donc dans les succès de la jeune fille d'incessantes jouissances. Elle en était fière, comme un paon d'un colibri. Dans l'hôtel, la présence de Rosa jetait sur chaque chose et sur chaque heure les paillettes étincelantes de la jeunesse et de la vie. Dans le monde, ses triomphes rappelaient à la marquise ses belles années. Elle revivait dans cette enfant. Elle prenait note sur ses tablettes d'ivoire des contredanses et des valses promises par la jeune fille, et suivait avec un orgueil admiratif le tourbillon de sa robe de bal et la course de ses souliers de satin sur le parquet ciré.

Enfin — trait principal du sentiment que la marquise éprouvait pour Rosa — à force de concentrer sur sa fille adoptive tout l'avenir de sa famille, madame de Neilles en était venue à aimer la jeune personne de cet amour raisonné que les caractères en-

tiers portent à tout ce qu'ils considèrent comme leur propriété. La combinaison de l'intérêt et de l'ambition avait inspiré à la grande dame pour son héritière une tendresse égoïste composée de tout ce qu'elle avait chiffré sur l'enfant de calculs et d'espérances. De cet assemblage de roueries financières et de projets politiques qui formait l'attachement de la marquise pour Rosa, quelque chose comme le spectre d'une mère avait jailli. Madame de Neilles aimait Rosa à froid comme faisant partie intégrante de sa destinée.

Cependant depuis plusieurs mois les affaires de la marquise s'étaient sensiblement dérangées. Son train de grande dame, toujours maintenu sur le pied d'autrefois, engouffrait des sommes considérables et avait fini par ouvrir dans sa fortune des brèches cachées mais profondes. Les dettes s'amoncelaient, dettes encore tout à fait ignorées, mais qui grevaient sourdement sa maison depuis l'écurie jusqu'au salon. Ne comptant pas avec son capital, sans cesse engagé dans la spéculation et dans l'agiotage, la marquise, qui maniait des liasses de billets de banque, n'avait pas jusqu'ici pris la peine de payer ses créanciers. Elle de-

vait sur ses chevaux et sur ses livrées, elle avait chez sa couturière un compte d'une centaine de mille francs qu'elle laissait grossir négligemment ; son carrossier lui envoyait avec respect tous les mois le double d'un mémoire qui occupait plusieurs pages et dont le total alignait les zéros. Il y avait des moments où la marquise avait de vagues angoisses en entrevoyant un effrayant quart d'heure de Rabelais. Si l'on n'a pas oublié quelle singulière balance d'orgueil et d'intérêt était en perpétuel équilibre dans ce caractère, on s'expliquera comment une pareille situation avait pu amener la marquise à prendre, au sujet de l'établissement de Rosa, une grave décision. Sûre de l'obéissance de ce cœur de seize ans, madame de Neilles n'avait pas voulu s'ouvrir à Rosa de son projet, se réservant de lui annoncer la chose une fois faite. Ce projet d'union — dont la conception peignait la marquise, — en arrachant la maison de Neilles à l'imminence d'un catastrophe financière, sauvait l'honneur de son blason et enfonçait à jamais dans une mine d'or les racines de son arbre généalogique.

Ce fut donc avec une indignation où il n'y avait

rien de simulé, qu'à son entrée dans le pavillon et en entendant les dernières paroles de Rosa, la grande dame jeta sur la jeune fille et sur Maurice un regard sévère.

— Le fils d'un régicide, marquis de Neilles ! y pensez-vous, mademoiselle ? répondit-elle. Puis, s'adressant à Maurice, elle ajouta :

— Vous êtes à tous les points de vue, monsieur, un de ces hommes dont l'alliance, je me plais à le reconnaître, ne peut qu'honorer une famille. Ma fille vous a choisi, ce serait assez pour que je fusse heureuse de vous voir entrer dans ma maison. Mais mademoiselle de Neilles est vis-à-vis de vous et vous êtes vis-à-vis d'elle dans une position particulière. Elle apporte en dot à son mari un majorat qui le fait pair de France et marquis de Neilles, sauf l'agrément du roi. Si vous avez de la fierté, monsieur, si vous avez de l'honneur, ce n'est pas moi qui dois me refuser à cette alliance, c'est vous !

— Moi, madame ! balbutia Maurice.

— J'ai l'orgueil de mon nom, monsieur, reprit la marquise : avez-vous l'orgueil du vôtre ?

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Les noms, monsieur, reprit la marquise, ne sont point des muets. Ils parlent et le vôtre parle haut. Votre père s'est associé dans sa vie à un de ces actes terribles qui ne s'effacent pas, et il vous a légué, en mourant, un de ces souvenirs avec lesquels on ne joue point. Que vous le veuillez ou non, vous portez avec vous votre part de cet héritage. Si vous l'avez oublié, nous nous en souvenons, nous !

— Je n'ai rien oublié de ce qu'a fait mon père, répondit Maurice fièrement.

— Votre père, poursuivit la marquise, a condamné Louis XVI et a été banni par Louis XVIII ; voulez-vous renier votre père, monsieur ? il ne suffit pas de mon agrément pour épouser ma fille, il faut aussi celui du roi ; jamais vous ne l'aurez ; irez-vous le mendier ?

— Madame ! s'écria Maurice froissé.

— Irez-vous, reprit la marquise, dans les antichambres des Tuileries supplier le roi d'oublier le passé ? irez-vous lui demander, non pas la main de ma fille, mais le pardon de votre père ? et si, par impossible, le

roi avait la faiblesse de consentir, aurez-vous la... faiblesse d'accepter ?

— Madame la marquise! murmura Maurice.

— Vous, pair de France, monsieur! mais, si vous pouvez avoir quelque dignité, c'est dans l'acceptation hautaine du sombre héritage de votre père! il y a un voile noir sur votre nom, ayez la fierté de l'y laisser. Ah! je sais bien comment les jeunes gens d'aujourd'hui prennent la vie, et qu'ils font bon marché du passé. Moi, monsieur, je ne pense pas ainsi. Si, pour être mon gendre, vous consentiez à vous déshonorer, libre à vous, mais ce serait en pure perte. Car je voudrais bien d'un nom tombé, mais d'un nom qui s'abaisse, jamais!

Maurice avait écouté la marquise dans un hautain silence. Quand elle eut fini, le jeune bohême, à qui son amour pour Rosa donnait de plus en plus le sentiment de sa dignité et de son devoir, regarda madame de Neilles avec un mélange de respect et de fierté offensée.

— Non, madame la marquise, dit-il, je ne m'abaisserai pas, Je n'ai jamais mendié. Je ne connais d'au-

tichambres que celles que je traverse; je n'en connais pas où j'attende; je n'en connais pas où je m'arrête. Le pardon de mon père, madame, je n'ai pas, que je sache, à le demander, puisqu'il n'a pas à l'obtenir. En condamnant un roi qui appelait l'étranger sur la France, le républicain a fait son devoir devant la République; l'homme a-t-il manqué au sien devant l'humanité? c'est à Dieu de le décider. J'accepte cet héritage, que, je l'avoue, une certaine légèreté de caractère m'avait jusqu'ici empêché de considérer comme je l'aurais dû. Mais puisqu'on m'en parle, je le revendique. Puisqu'on m'y condamne, je l'embrasse; puisqu'on me le reproche, je le bénis. Il brise mon bonheur, mais il ne brisera pas ma fierté. Le nom que je porte vaut votre nom, madame; je jure sur la tombe que vous venez d'entr'ouvrir que je ne le laisserai pas déchoir. Les titres comme le vôtre peuvent avoir la grandeur de la monarchie, les noms comme le mien ont la hauteur de son échafaud. Adieu, mademoiselle Rosa, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille, notre amour n'aura eu que le temps de naître, mais, puisqu'on lui refuse la permission de

vivre, qu'il meure donc! il aura duré une heure, et cette heure je ne l'oublierai de ma vie. Elle m'a donné le premier bonheur complet que j'aie éprouvé. Mais vous êtes la fille de la marquise de Neilles et je ne puis oublier que je suis le fils d'un régicide. Je me dois d'abord à mon nom, et, si sombre que soit le voile noir que je porte, il n'empêchera pas de voir que la tête est haute !

— Maurice, s'écria la jeune fille, vous êtes un noble cœur !

— Hélas ! Rosa ! lui répondit le jeune homme avec un triste sourire, je croyais être avec un lis, je n'étais qu'avec une fleur de lis.

Maurice baisa la main de mademoiselle de Neilles et fit un pas vers la porte de la rue. La marquise se tourna silencieusement vers celle du jardin. Rosa la suivait.

Au moment où Maurice allait disparaître :

— Après-demain soir, ici !... lui dit tout bas mademoiselle de Neilles.

Un instant après, Maurice, le cœur gros d'émotion, frappait à la porte du jardin voisin, que Ninon lui ouvrit presque aussitôt.

— Enfin, vous voici ! fit l'actrice en entraînant Maurice dans sa maison, vous l'avez vue! venez!...

Laissons Ninon et Maurice ensemble et suivons la marquise et sa fille.

Elles traversèrent le parc sans s'adresser une parole. Rosa, sous l'impression de la scène du pavillon, avait hâte de rentrer dans sa chambre et d'y être seule, mais madame de Neilles la suivit et y entra avec sa fille. Une veilleuse posée sur un guéridon près du lit éclairait faiblement la chambre de Rosa et, projetant sa flamme tremblotante à travers les larges ombres de la pièce, semblait pâlir encore le visage des deux femmes. La fenêtre d'un cabinet de toilette ouverte sur le jardin encadrait de sa bordure noire la cime des arbres du parc et l'azur sombre de la nuit.

— Mademoiselle, dit madame de Neilles à sa fille, ce qui vient de se passer m'impose et vous impose à vous-même un grand devoir. Je ne veux pas vous interroger sur vos sentiments, quoique je vous trouve coupable de m'avoir caché ce qu'une mère doit toujours savoir. Vous m'avez trompée, Rosa ! Vous avez oublié tout ce que vous me deviez. Si vous aimiez ce

jeune homme, il y avait quelqu'un à qui vous deviez le dire, ce n'était pas lui, — c'était moi. Je vous aurais écoutée et ramenée à la raison. Je vous aurais arrêtée dès le début. J'ai eu votre âge, j'ai été comme vous belle et entourée d'hommages. Je comprends, pour l'avoir éprouvé, cet entraînement du cœur qui porte la jeune fille à choisir le bras sur lequel l'épouse s'appuiera. Je connais toutes les aspirations, mais aussi toutes les illusions d'une âme de seize ans. Vous croyez aimer, Rosa, vous n'aimez pas. L'amour est un sentiment grave, qui exige, pour être durable, une certaine maturité du cœur. Dans peu de temps, si je n'étais là pour rompre dès l'origine cette intrigue, vous rougiriez de votre conduite. Qu'est-ce que ce jeune homme? que savez-vous de sa vie?... il vous l'a avoué lui-même... une vie de dissipation! Qui vous dit que, dans ce moment-ci même, il n'est pas chez une maîtresse?

— Lui! ah! ma mère! interrompit la jeune fille, vous ne savez pas comme il m'aime!

— Le bel amour, en vérité! répondit la marquise, un amour né d'un regard! un amour de quinze jours!

Assez d'enfantillage, mademoiselle, et parlons raison. M. de Vic-Aimon, quoique vous l'aimiez, est et restera un inconnu pour vous. La fille de la marquise de Neilles n'est pas la première venue. Elle est la dépositaire de l'avenir et du blason d'une des plus hautes maisons de France. Elle aura et elle doit avoir le premier rang à la cour. Elle doit agir en grande dame et non en petite fille. Cette nuit, elle a manqué à deux devoirs — à son devoir vis-à-vis de sa mère, à qui elle doit compte de son cœur, à son devoir envers sa race, à qui elle doit compte de son honneur.

Rosa, à ce mot, releva la tête avec fierté.

— Oui, de son honneur ! reprit la marquise. Savez-vous l'heure qu'il est, mademoiselle? Quoi ! la nuit, vous sortez furtivement de votre lit, vous traversez tout un jardin et vous allez vous enfermer, au risque d'éveiller nos gens, avec qui?...

— Avec mon mari, ma mère !

— Taisez-vous ! reprit la marquise. Votre mari doit entrer chez moi la tête haute, en plein jour, par la grande porte. Il doit être vu de tout le monde. On donne un autre nom à l'homme qui se glisse en secret

auprès d'une femme. On donne un autre nom à la femme qui le reçoit!... Vous vous êtes compromise, mademoiselle, et, si ce jeune homme parle, vous êtes perdue!

— Lui! parler! Ah! ma mère, vous ne l'avez donc pas regardé! s'écria Rosa. Si vous saviez comme il est noble, comme il est bon et généreux! je réponds de lui. C'est vrai, je ne le connais pas beaucoup, mais il me semble que, quand on a le cœur d'un homme à soi et près de soi, comme j'avais tout à l'heure celui de Maurice, on devine tout ce qu'il y a dans ce cœur. Eh bien! je vous jure, ma mère, que, plutôt que de dire un seul mot qui pût me nuire, Maurice se ferait tuer. J'ai vu à sa pâleur quand il me parlait que j'avais à moi jusqu'à la dernière goutte de son sang. Hélas! j'aime Maurice et je vous aime, ma mère. Comment se fait-il donc que tous les amours ne s'entendent pas? tous les baisers devraient se dire : oui! Ma mère, je vous en supplie, mariez-nous! nous serons si heureux! tenez, me voici à vos genoux, j'y resterai jusqu'à ce que votre bénédiction vous vienne!

— Relève-toi Rosa, répondit la marquise en atti-

rant la jeune fille à elle et en l'embrassant avec une câlinerie chattemitte où perça le bout de la patte de velours de la femme du monde. Tiens, assieds-toi, près de moi, ici. Je t'ai parlé sévèrement, mon enfant, je le devais. Ton mariage avec ce jeune homme est impossible, au nom même de ton bonheur. Tu vas le comprendre toi-même. Ce n'est pas seulement une question de haute convenance, c'est presque une question de salut pour nous. Si tu épouses M. Maurice de Vic-Aimon, nous sommes ruinées !

— Ruinées ! exclama la jeune fille au comble de l'étonnement.

— Je vais tout te dire, mon enfant, continua madame de Neilles. Écoute-moi bien et persuade-toi qu'en tout ceci, c'est précisément ton bonheur que j'ai en vue. Depuis quelques mois, ma fortune, qui est la tienne, s'est beaucoup embarrassée. Notre ami le baron Horace, dont tu connais le dévouement si éprouvé, m'a engagée pour un million dans un achat de terrains qui vaudront un jour beaucoup au delà de ce prix, mais qui, pour le moment, subissent une baisse considérable. Ce million, c'est ta dot ! Eh bien !

dans cette crise, le baron m'a offert de prendre à son compte l'affaire qui nous obère et de me rendre ta dot, à une condition !...

— Laquelle? demanda mademoiselle de Neilles en tressaillant.

— Le baron t'aime ! répondit le marquise. Comprends-tu, chère enfant?...

— Le baron veut être marquis, l'agent de change veut être pair de France, je comprends, madame, s'écria Rosa en se levant avec indignation... et je refuse !

— Tu refuses? mais c'est la ruine !

— Maurice est riche, il a vingt-cinq mille francs de rente.

— Vingt-cinq mille francs de rente pour la marquise de Neilles, c'est à peine l'aisance ! Tu refuses?

— Un pareil marché !

— Tous les contrats de mariage sont des marchés. Mademoiselle, songez que c'est votre mère qui vous parle !

— Et c'est à la grande dame que je réponds ! Je refuse !

La marquise se leva, et, en se retirant :

— Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, mademoiselle, dit-elle impérieusement. Choisissez : ce mariage — ou le couvent !

Rosa, restée seule, se prit la tête dans ses jolies mains blanches et fondit en larmes. Elle avait le front brûlant et les joues en feu. Elle alla à la fenêtre ouverte et adressa au ciel une de ces prières sans suite, entrecoupées de sanglots, cris suprêmes de l'âme en détresse. Rosa priait tous les soirs et récitait couramment, devant son prie-Dieu, en pensant souvent à tout autre chose, l'oraison qu'elle avait apprise dans son enfance. Mais cette nuit, au milieu de son désespoir, sa mémoire lui fit défaut. Elle parla à Dieu son langage à elle. Elle l'implora, non comme un maître, mais comme un ami. Elle lui dit tout ce qui lui vint aux lèvres, comme si Dieu lui eût appartenu à elle seule. Elle l'appela de toutes les forces de son amour pour Maurice. Prière auguste et sainte, la première qui fût réellement sortie de son cœur, et qui mêlait, dans une invocation à la fois douloureuse et confiante, tout ce qui, la nuit, parle de Dieu à l'âme, depuis les étoiles jusqu'aux parfums. Peu à peu son exaltation fébrile

se calma. La fraîcheur de l'air éteignit le feu de ses joues. L'immense paix de la nature endormie se communiqua à son cœur. Elle crut avoir été entendue par ce silence, et il lui sembla voir voleter sa prière sur ces branches sombres qui s'élançaient à l'infini dans le ciel comme pour en indiquer tous les chemins.

Elle songea alors moins amèrement à sa situation. Sa résolution était prise : elle serait la femme de Maurice. Le mariage avec tout autre apparaissait à la noble enfant comme une horrible trahison. L'amour naissant qu'elle éprouvait pour Maurice, centuplé par l'obstacle, était devenu le vertige de sa pensée. On creusait un gouffre entre elle et lui, eh bien ! elle s'y laisserait choir avec délices ! Qu'allait-il arriver? elle l'ignorait, mais elle serait à lui et lui à elle.

On ne voit qu'on aime qu'à travers ses larmes. Dans cet apprentissage de l'émotion, la jeune fille s'était transfigurée. L'amour est l'initiation de l'adolescence à la vie. Rosa n'était plus la même. Ce n'était plus la blanche figure souriante et gracieuse qui, tout à l'heure encore, avait seize ans. C'était déjà l'héroïne. Elle avait l'âge du dévouement. Elle le sentait et elle

en était fière. Timide et faible hier encore, elle était forte à présent. Elle avait vieilli d'une heure de souffrance. Son sourire était sorti des langes. Elle avait pleuré. Elle était femme.

La mignonne jeune fille, si bien élevée, le charmant oiseau encagé dans des mailles de soie que sa propre liberté eût tant effarouché naguère, la petite poupée soumise et craintive, l'élégante enfant gâtée des salons graves qui savait à peine marcher dans la rue, était maintenant prête à tout, comme une simple fille d'Ève qu'elle était au fond. Elle n'eût reculé devant rien. Toutes ces choses que son éducation l'avait habituée à considérer comme contraires au devoir et à l'honneur, elle les envisageait maintenant de sang-froid et en les trouvant toutes simples. Elle se serait laissé enlever comme une plume!... Entre le baron et le couvent, elle choisissait Maurice, décidée pour lui appartenir à affronter toutes les malédictions, celle du monde et celle même de sa mère, et à jeter sa couronne de marquise par-dessus les grands bras effarés du noble faubourg.

— Oui, disait-elle, en se parlant à elle-même, je

fuirai avec toi, Maurice, je serai à toi, cher bien-aimé ! Où es-tu maintenant, pauvre ami? Tu es avec mon souvenir! Nous n'avons pas le même toit, mais nous avons la même insomnie! tu penses à ta Rosa, qui pense à toi ! tu étais là tout à l'heure, là-bas, avec moi! ton image flotte encore dans la nuit! tu es parti, mais ton pas est resté, mais ton regard est resté!... Me vois-tu, Maurice? moi, je te vois! tu es beau, je t'aime!...

Et la jeune fille, le sein gonflé, le corps à demi ployé sur le rebord de sa fenêtre, évoquait dans les profondeurs du parc le doux fantôme du jeune homme.

Tout à coup elle se recula comme si un éclair eût passé devant ses yeux.

Dans le jardin voisin, deux formes noires — un homme et une femme — venaient d'apparaître, marchant ensemble et en silence. La femme tenait à la main une bougie qui éclairait les deux visages. Mademoiselle de Neilles les reconnut tous deux : la femme, c'était la belle actrice sa voisine, c'était mademoiselle Ninon Larovère. L'homme, c'était Maurice.

Rosa, à la vue de Maurice avec cette femme, à une pareille heure, poussa un tel cri que le jeune homme

et sa compagne l'entendirent. Maurice leva machinalement les yeux vers l'hôtel et crut voir, à une fenêtre vaguement éclairée, la blancheur d'un peignoir. Il tressaillit, et, sans dire une parole, souffla la bougie dans la main de Ninon.

— Ah! s'écria Rosa, il est son amant!

Mademoiselle de Neilles eut une violente crise nerveuse qui dura toute la nuit. Quand elle reprit ses sens, il était grand jour; elle était dans son lit et avait auprès d'elle la marquise, qui pressait sa main froide avec émotion. Au moment où elle ouvrit les yeux, madame de Neilles se pencha vers elle :

— Ma chère enfant, lui dit-elle, puisque le mariage dont je vous ai parlé vous coûte tant, j'y renonce!

— Et moi, ma mère, répondit la jeune fille d'une voix calme, j'y consens!

Le surlendemain, quand, à l'heure convenue, Maurice frappa à la porte du pavillon, elle était fermée.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA

BOHÊME DORÉE

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LA CHAISE DE PAILLE

Un volume

LE COCHON DE SAINT ANTOINE

Deuxième édition. — Un volume

PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

71

LA

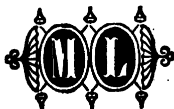
BOHÊME DORÉE

PAR

(Victor)

CHARLES HUGO

TOME SECOND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

LA
BOHÊME DORÉE

V

UNE RUPTURE

On a remarqué que parmi les femmes ce sont les actrices qui s'habillent le mieux. C'est tout simple. Le soin que les femmes mettent à s'habiller, l'élégance et la richesse de leur toilette sont en proportion, d'abord de l'argent qu'elles ont à dépenser, ensuite du nombre de regards qu'elles ont à charmer. A part quelques fortunes exceptionnelles, quelle est la femme de fonctionnaire ou de banquier qui aura jamais autant d'argent à jeter dans les fantaisies du luxe que

la moindre figurante du Palais-Royal, pourvu que celle-ci soit jolie et ait de quoi plaire à une quantité suffisante d'hommes riches? Cela tient à ce que les femmes du monde s'habillent avec l'épargne du mari et les actrices avec sa dépense. Voilà pour la question de budget. Quant à l'autre point de vue, quel est le salon, si fréquenté qu'on le suppose, qui vaudra jamais, pour la lumière et pour la foule, la scène d'un théâtre? La femme du monde fait de la toilette pour quelques hommes, l'actrice en fait pour tous. Quand la robe d'une femme du monde arrive à être l'événement d'un bal, c'est un immense et rare succès; la robe de l'actrice, au contraire, a chaque soir l'honneur d'être contemplée par un public qui se renouvelle toujours; l'une ne se montre qu'au billet doux, l'autre paraît devant le feuilleton. La première ne règne que sur les lorgnons, la seconde gouverne les lorgnettes.

Ninon était connue à Paris pour l'art et le goût de ses toilettes. Sa couturière était, on doit s'en souvenir, celle de mademoiselle de Neilles.

Aussi la belle bohême était presque liée avec sa modiste. Elle lui donnait souvent des billets de spectacle et la payait bien: enfin, la célèbre comédienne

ne contribuait pas peu à augmenter par sa pratique la vogue des magasins d'où sortaient ses toilettes.

Trois excellentes raisons qui expliquaient l'espèce de familiarité qui régnait entre Ninon et sa couturière.

Un matin, l'actrice essayait une robe; mais sa pensée était évidemment occupée d'une plus grave affaire, car elle ne fixait sur son armoire à glace que des regards distraits, et n'avait pas encore relevé un seul des complaisants éloges que s'adressait sa modiste, tout en ajustant les plis d'une jupe, chef-d'œuvre de ses ciseaux.

— Madame a l'air triste? interrogea la couturière.

— Moi? non! répondit Ninon en sortant de sa rêverie. Quoi de nouveau, ma chère?

— Mais cette jupe-ci, d'abord! fit la modiste. C'est tout ce qu'il y a de plus nouveau sous le soleil d'août.

— Charmante, en effet! murmura Ninon en laissant tomber la conversation.

— Du nouveau!... mais il y en a dans votre voisinage, chez madame de Neilles!

Ninon tressaillit.

— J'ai reçu une commande ces jours-ci pour la jeune fille!... une robe à faire... en secret!

— Bah ! fit l'actrice en se retournant.

La modiste avait pris un air fort mystérieux.

— Taffetas d'Italie blanc, continua la modiste, avec des nœuds de crêpe blanc au corsage, deux volants d'Angleterre et un bouquet de fleurs d'oranger sur la guimpe.

— Mais c'est une robe de mariée, cela ! s'écria Ninon.

— Précisément, répondit la modiste.

Il fallut à l'actrice tout son talent de comédienne pour parvenir à ne rien laisser paraître sur son visage de l'émotion profonde que cette nouvelle venait de lui causer.

Maurice lui avait fait part de la scène qui s'était passée dans le pavillon entre la marquise et lui. La confidente du jeune homme savait donc que madame de Neilles refusait de marier Rosa avec lui. Le cri qu'avait poussé cette même nuit mademoiselle de Neilles en apercevant Maurice avec Ninon avait été entendu par l'actrice, qui, comme Maurice, avait interprété ce cri par quelque fatale méprise du cœur de la jeune fille, méprise, hélas ! trop justifiée par les apparences. Ninon avait, en outre, appris par Gil l'attaque de nerfs de Rosa. Enfin, dernier trait de lu-

mière qui faisait pressentir à l'actrice une douloureuse complication, Rosa avait manqué au second rendez-vous. D'après le conseil de Ninon, Maurice avait écrit à mademoiselle de Neilles, qui, pour toute réponse, avait déchiré la lettre devant Gil, en défendant à celui-ci, sous peine d'être chassé, de se charger à l'avenir de pareilles commissions. Les choses en étaient là. On comprend donc que la nouvelle du mariage de sa fille, tombant au milieu des perplexités de Ninon, fut pour elle un coup de foudre.

— Vous retoucherez ces manches, fit-elle avec l'accent de la plus parfaite indifférence ; elles sont un peu justes. Savez-vous qui mademoiselle de Neilles épouse ?

— Non, madame.

En ce moment la femme de chambre de l'actrice entra dans l'appartement.

— M. le baron, dit-elle, fait demander si madame peut le recevoir.

— Qu'il monte ! répondit Ninon en reconduisant sa couturière par un escalier de service, pour qu'elle ne rencontrât pas le baron dont les visites étaient entourées de toutes les précautions d'une consigne sévère. Il arrive à propos, ajouta-t-elle en elle-même ; je saurai tout par lui.

A peine Ninon était-elle seule que l'agent de change parut.

Jamais Horace Frémont n'avait semblé à Ninon, dans sa tenue et dans son air, aussi gentleman.

On s'étonnera peut-être qu'avec le caractère qu'on lui connaît, le baron eût été prendre pour maîtresse une actrice de boulevard, quand, en sa qualité d'homme grave, il eût dû être le protecteur d'une danseuse, ou mieux encore d'une femme mariée. Mais s'il était devenu l'amant de Ninon, c'était tout simplement parce qu'il l'avait trouvée de son goût.

Ensuite, l'agent de change avait peut-être de ces dépravations d'âme et de sens qui se plaisent à introduire à une certaine dose leurs haines dans leurs amours. Il éprouvait une sorte de volupté à mépriser, et il était heureux, méprisant les filles de théâtre, d'être l'amant d'une des plus connues de Paris. En outre, quoiqu'il ne fût ni philosophe ni lettré, cet homme avait des antipathies sociales et littéraires. Il prononçait des arrêts. Or, dans son monde, son opinion rencontrait l'unanimité, et il n'avait pas, comme chez Ninon, le mérite et le plaisir de l'imposer. Chez sa maîtresse au milieu de ses costumes, chez sa maîtresse rentrant du théâtre après une soirée de succès,

il régalait son pédantisme académique quand il pouvait dire à la grande actrice que « tout ce qu'elle jouait ne valait pas le plus mauvais vers de la plus mauvaise tragédie de Voltaire. » Dans sa longue liaison avec Ninon, liaison que l'actrice lui avait fait largement payer, ils n'avaient jamais passé ensemble un quart d'heure qui ressemblât à de l'amour.

Pour Ninon, cette liaison, qui n'avait rien de marital, était un calcul, une nécessité, et, en somme, une souffrance. Pour le blasé baron, c'était presque une débauche d'ancien raffiné, débauche cachée et sournoise, où la pauvre femme se sentait humiliée dans son génie d'artiste et dans ces secrètes pudeurs de la femme dont on retrouverait encore la sainte rougeur jusque sous le fard de la dernière des filles. Au demeurant, le baron Horace ne s'était jamais départi avec sa maîtresse de certaines allures qu'il croyait de bon ton, et dont la plus caractéristique consistait à n'aller chez Ninon que le soir et à n'y jamais rester plus d'une heure ou deux. D'ordinaire, il se glissait chez elle en tapinois, au sortir de l'hôtel de Neilles, devant lequel il laissait hypocritement stationner sa voiture. Le précieux voisinage des deux maisons, dans un quartier d'ailleurs fort désert, n'avait pas peu servi à masquer

cette grave infraction aux bonnes mœurs, que le silence de Ninon et la discrétion soudoyée de sa femme de chambre avaient protégée contre les commérages. Enfin, le secret de cette liaison n'était pas seulement pour l'agent de change une affaire de ton, c'était aussi, c'était surtout une condition absolue de sa situation d'ambitieux et d'homme grave dans le monde collet-monté où il avait su conquérir sa place, et où le rigorisme est la tradition.

Ninon connaissait à fond, non les antécédents, mais le caractère de son amant. Car quel est le frère, le père, l'associé, l'ami ou l'ennemi qui en saura jamais aussi long sur un homme que sa maîtresse? Avec celle-ci, point de contrainte, point de ces silences calculés que les hommes les moins retors savent toujours avoir à l'occasion, même avec leur femme légitime. Une maîtresse, c'est le chez soi commode où l'homme grave dépose tout ce qui constitue sa gravité, ôte sa cravate, desserre son gilet et passe la robe de chambre de sa septième peau. C'est chez sa maîtresse qu'il trouvera le divan où il pourra s'étendre, le cigare qu'il s'interdit de fumer ailleurs, les plats fins qu'il préfère. S'il est marié, il dînera peut-être chez sa femme, mais il

ne soupera que chez sa maîtresse. Il trouvera là, dans le huis-clos d'une chambre comfortablement capitonnée et matelassée de portières et de tapis, le précieux laisser-aller qui détend les muscles de la *pose*. Il s'ennuiera chez sa femme, mais il ne bâillera que chez sa maîtresse. Il ira lui demander tout ce qu'il se refuse ailleurs. Il prendra avec elle les aises sans nombre du tutoiement. Il ne connaîtra que dans ce tête-à-tête les secrets du succès de madame Dubarry auprès de Louis XV. Il accrochera au porte-manteau, pour le reprendre en partant, l'habit noir de la circonlocution. Il dira crûment, il pensera tout haut, il mettra ses bottes sur le damas des meubles, et sera, pour cette seule femme, l'homme qu'il est pour lui-même. Si le miroir de la Vérité est quelque part, c'est dans le boudoir de Vénus.

Dire que Ninon connaissait Horace, c'est dire qu'elle le méprisait. Bien que l'agent de change affectât de la traiter en grand seigneur et n'abandonnât jamais auprès d'elle un certain diapason régence, Frémont était apprécié de Ninon comme Tartuffe pourrait l'être de son confesseur. Commencée par un caprice des plus violents de la part de l'agent de change, cette liaison, vieille de cinq ans,

avait peu à peu tourné à l'habitude, dernière métamorphose de toutes les liaisons, qui empêche souvent les femmes de s'apercevoir du refroidissement de leur amant. Depuis quelque temps, les visites d'Horace devenaient plus courtes et plus rares, sans que Ninon y prît garde autrement que pour s'en réjouir. Fatiguée de son rôle avec cet homme, elle ne le gardait que parce qu'il était l'ami intime de la marquise. Pendant ces cinq années donc, l'actrice avait pu sonder jusque dans ses profondeurs la nature dégradée de ce quinquagénaire coquet et éreinté, qui passait deux heures le matin à effacer la poussière de l'âge à force d'onguents et d'essences, et venait offrir le soir à sa maîtresse les étrennes d'une jeunesse et d'une galanterie retapées. Ninon, abreuvée de dégoûts par cet homme et refoulant en elle son mépris, dépensait un courage inouï pour plaire à ce vieux beau qui lui apportait la boue de la fontaine de Jouvence.

Pour Ninon, du moment que Rosa était le but, le moyen, quel qu'il fût, était pur. Elle eût été la maîtresse d'un galérien, s'il eût fallu côtoyer le bagne pour se rapprocher de son enfant. Quand l'agent de change arrivait chez elle, il suffisait qu'il vînt de voir

Rosa et de lui parler pour que Ninon fût heureuse. Elle se contentait, pour s'absoudre à ses propres yeux, d'entendre son amant lui raconter un bal où Rosa avait brillé. Si le baron avait donné le bras à la jeune fille, s'il l'avait accompagnée quelque part, s'il avait à raconter d'elle un mot, une action quelconque, Ninon n'en demandait pas plus. Et puis, elle espérait avoir toujours, par l'intermédiaire de son amant, un pied dans ces confidences de famille où l'on ne met en tiers que les amis intimes. Elle comptait savoir par lui tout ce que madame de Neilles pourrait projeter quand le moment serait venu d'établir Rosa. Gil était, dans l'hôtel, l'*alter ego* de Ninon; mais elle comptait faire du baron une sorte d'agent involontaire plus précieux encore, et qui l'eût servie sans s'en douter. En quoi elle se trompait. Il était dans la nature du baron de savoir garder pour lui les choses graves. Comme il avait caché à Ninon sa vie passée, il était de force à lui taire ce qui lui paraissait rentrer dans la catégorie des secrets d'État. Si à son aise qu'il fût avec Ninon, il ne défaisait jamais le bouton diplomatique de son habit.

Ninon, cependant, croyant tenir cet homme au moins aussi fort qu'elle, passait l'éponge sur les laideurs

de cette liaison où elle mettait encore son dévouement. Quand, révoltée contre elle-même, elle voulait oublier son amant, c'est vers sa fille qu'elle se tournait, tout en s'étonnant de cet étrange mystère de sa vie ainsi partagée entre un homme type de toutes les dépravations et une jeune fille modèle de toutes les puretés.

Ce fut cependant de l'air le plus empressé et avec le sourire le mieux réussi qu'elle vint au-devant de lui, au moment où il entrait dans la chambre à coucher de l'actrice.

— Vous chez moi, à mon petit lever? dit-elle, savez-vous que c'est on ne peut plus aimable!...

— Et on ne peut plus intéressé! répondit le financier en baisant avec une courbette la main de l'actrice.

— Voilà un baiser de marquis! fit Ninon en souriant.

— Et de diplomate, ma chère, dit le baron Horace en s'asseyant sur une causeuse. J'ai un service à vous demander. Avez-vous toujours vos diamants?

— Ceux que vous m'avez donnés? Sans doute, je les ai.

— J'ai fait acheter ces diamants en Russie, continua le baron, en 1825. Ils appartenaient au prince po-

lonais R..., qui eut la mauvaise idée de croire que, parce qu'on est Polonais, on peut aimer la Pologne, paradoxe patriotique qui le fit envoyer tout droit en Sibérie. Ses biens furent confisqués, et ses diamants achetés par un juif qui les montra successivement à tout le corps diplomatique. L'ambassadeur d'Autriche en offrit soixante mille francs; j'en offris soixante-dix et je les eus. Aujourd'hui, on ne trouverait les pareils ni chez Bapst, ni chez Janisset. Il n'y a pas une rivière propre dans tout ce diable de Paris!

— Quel préambule! Où voulez-vous en venir?

— J'ai un cadeau à faire.

— Un cadeau?

— Un cadeau de noces.

— Est-il indiscret de vous demander à qui? interrogea Ninon avec un imperceptible frémissement dans la voix.

— A mademoiselle de Neilles, qui se marie.

— Et vous voulez faire ce cadeau avec mes diamants?

— Si vous consentez à me les céder. Je vous les rachète. Tenez!

Le baron tendit en même temps à l'actrice un papier plié.

— Qu'est-ce que ce papier? demanda-t-elle.

— Ouvrez et lisez.

— Une inscription de cinq mille francs de rente sur l'État! exclama l'actrice. Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, ma chère Ninon, répondit le baron, que je vous prie d'accepter ce titre de rente en échange de vos diamants.

— Ils ne valent que soixante-dix mille francs, fit l'actrice, et ce titre en vaut cent mille.

— Ne me permettez-vous donc pas de vous laisser un souvenir? dit le baron avec un gracieux sourire.

Ce mot fut un éclair pour l'actrice. Elle devint blanche comme une morte, et reprit:

— Qui donc mademoiselle de Neilles épouse-t-elle?

— Moi, répondit tranquillement le baron Horace.

Ninon recula d'un pas en jetant à son amant un regard épouvanté.

— Ce serait monstrueux! murmura-t-elle.

Le baron, comme un homme qui n'a plus rien à dire et qui a hâte de sortir d'une situation désagréable, se leva à demi et allongea la main vers son chapeau. Ninon lui saisit le bras:

— Rasseyez-vous, dit-elle; j'ai à vous parler.

Le baron se rassit.

— Je suis votre maîtresse depuis cinq ans, continua-t-elle, et je vous défends d'épouser mademoiselle de Neilles!

Le baron fit ployer sa canne sur sa botte vernie et regarda Ninon.

— Bah! pourquoi donc? fit-il de l'air du plus profond étonnement.

L'actrice fixait sur lui l'œil fauve de la haine.

— Parce que je vous aime! répondit-elle.

— Plaît-il? continua le baron en clignant légèrement des yeux.

— Je vous aime, répéta Ninon.

— Quand on aime les gens, dit le baron sèchement, on ne les trompe pas!

— Je vous trompe, moi?

— C'est juste, ma chère, reprit le baron. J'ai mal choisi mon mot. On n'a pas le temps de tromper les gens comme moi. On les remplace. Vous me remplacez.

— Par qui donc?

— Par un jeune homme que vous m'avez demandé de vous présenter, il y a cinq jours. A minuit et demi, je vous l'amenais dans votre loge; à une heure et demie, il sortait avec vous du théâtre.

— Eh bien! après? dit Ninon en se hâtant d'interrompre le baron, est-on mon amant parce qu'on passe une heure avec moi dans ma loge? d'ailleurs vous aviez chargé ce jeune homme de me reconduire, et je suis revenue seule dans ma voiture.

— A deux heures du matin, continua tranquillement le baron, la sienne s'arrêtait devant votre porte et le ramenait chez vous. Est-ce vrai? Ne dites pas non, je l'ai fait suivre.

Ninon se mordit la lèvre jusqu'au sang et ne répondit pas.

— Du reste, reprit le baron, je vous félicite, ma chère. Vous ne pouviez mieux choisir. Maurice est un charmant joli garçon. Il est très-bien porté. Il a de l'esprit et il se met bien. Il ne vous ennuiera pas. Il n'enverra chez vous ni ses pantoufles ni ses tire-bottes. Et puis, généreux comme un petit Crésus! je puis vous en répondre. Je suis son agent de change. Je le connais comme sa poche.

— M. Maurice de Vic-Aimon n'est pas mon amant, dit Ninon d'une voix ferme.

— A quoi bon nier? répondit le baron, je ne vous fais pas de scène, ma chère.

— Je le nie. M. de Vic-Aimon est venu chez moi

pour une affaire qui n'a aucun rapport avec ce que vous supposez.

— Quelle affaire ?

— Je ne puis vous la dire.

L'agent de change haussa les épaules et reprit :

— Assez causé ! finissons-en ! Je ne voulais pas vous parler de Maurice, c'est vous qui m'y avez forcé. Il est votre amant, c'est entendu. Mais qu'il le soit ou non, vous paraissez vous méprendre étrangement sur la nature de nos relations. Vous figurez-vous, par hasard, que nous sommes liés l'un à l'autre comme Philémon et Baucis ? Veuillez rectifier un peu vos idées, ma chère. Vous étiez ma maîtresse hier, vous ne l'êtes plus aujourd'hui. Cela se voit tous les jours. C'est l'histoire ancienne de toutes les ruptures. Tenez ! il y a une chose que vous ne paraissez pas bien comprendre, et cette chose, la voici : on compte, dans ce monde, deux classes de femmes ; les unes, belles comme vous, libres comme vous, à qui l'on donne une heure ou un an de son temps, qui plaisent aujourd'hui et qui ne plaisent plus demain, qui n'ont rien à attendre de nous que notre caprice et notre abandon, qu'on prend, qu'on a et qu'on quitte ; les autres, pures comme mademoiselle de Neilles, élevées comme

elle dans un sanctuaire, sous l'aile de la religion et de la famille, à qui l'on donne sa vie, son amour, son respect, son nom, et pour qui l'on vous abandonne. Les unes sont nées pour être nos maîtresses, les autres pour être nos épouses. Vous m'obligez à vous déduire ces vérités-là, j'en suis désolé. Comprenez-vous ? voyons ! Vous rendez-vous compte qu'entre mademoiselle de Neilles et vous il y a un abîme ?

— Oui, dit Ninon d'une voix profonde qui jeta dans ce mot dix ans de sa vie.

— Eh bien alors ! quittons-nous donc en gens de bonne compagnie; que diable ! je ne demande qu'à bien faire les choses. Ce papier que vous avez dans la main vous assure une douce aisance.

— Est-ce que je veux de votre argent ! s'écria Ninon outrée. Je ne veux pas que vous épousiez mademoiselle de Neilles. Je ne le veux pas; vous ne savez pas à quel point je ne le veux pas. Horace ! continua-t-elle avec de vraies larmes qui lui coûtèrent un immense effort, je t'aime ! tiens ! en veux-tu la preuve ?

Elle déchira violemment le titre de rentes et en jeta les morceaux sur le tapis.

— Voilà qui serait en effet un trait de génie, ricana

l'agent de change, si M. de Vic-Aimon n'était pas riche!

Il se leva.

— Vous me quittez! s'écria Ninon.

— Complétement!

— Ah! vous êtes un misérable!

— Pas tant de cinquième acte, s'il vous plaît! dit le baron. Vous avez usé de votre droit en me remplaçant. J'use du mien en me mariant.

L'actrice se dressa devant le baron en lui barrant le passage. Elle n'avait pas une goutte de sang au visage. Sa bouche tremblait convulsivement. Elle regarda cet homme avec empire.

— Vous n'avez pas le droit d'épouser mademoiselle de Neilles, dit-elle.

— Ah ça! nous pataugeons du drame dans la comédie? fit l'agent de change.

— Je refuse mon consentement à ce mariage.

Horace Frémont éclata de rire.

— Vous me permettrez de m'en passer.

— Ce mariage n'aura pas lieu!

— Ah bah!

— Je l'empêcherai!

— Je serais curieux de voir ce miracle.

— Écoutez, monsieur, croyez-moi, ne me défiez pas!

— J'ai toujours aimé les défis.

— Prenez garde à celui-là!

— Une menace! Oui, je comprends. Nous connaissons la grande ressource des filles comme vous, en pareil cas... Le scandale!

— Oui, s'écria Ninon, le scandale!...

L'agent de change tira sa montre.

— En attendant, ma chère, dit-il, vous me faites manquer l'heure de la Bourse. Adieu.

— Au revoir! murmura Ninon frémissante en regardant sortir son amant.

Quand elle fut seule, toute la force fébrile qui l'avait soutenue jusque-là l'abandonna. Elle éprouva un irrésistible besoin de pleurer, et alla s'enfermer dans ce réduit ignoré du monde où elle avait enseveli son âme, dans cette invisible chambre à coucher de Rosa, qui ne connaissait de Rosa que Ninon. Elle y resta longtemps, se demandant ce qu'il fallait faire, la tête courbée sous cette inexorable fatalité qui voulait donner pour amant à la mère le fiancé de la fille, et pour mari à la fille l'amant de la mère.

Un demi-jour pâle, se glissant par la porte entre-

bâillée de la pièce voisine, blanchissait vaguement les rideaux et les meubles de la douce cellule. L'œil humide de l'actrice allait se poser tour à tour sur tous ces objets silencieux qui lui rappelaient son enfant, interrogeant chaque chose, depuis le portrait de Rosa jusqu'au crucifix. Tout à coup, elle recula pâle et froide. Son regard s'était arrêté sur le lit vide où elle avait si souvent rêvé sa fille endormie, et ce lit lui avait paru horrible. Elle avait cru y voir passer la nuit de noces de l'agent de change.

VI

UN BOHÊME DORÉ

Le lendemain, par un beau soleil d'après-midi, une calèche, menée à la Daumont, sortait de l'hôtel de Neilles et provoquait l'admiration des promeneurs de l'avenue de Breteuil, non-seulement par l'élégance des chevaux, de l'équipage et des postillons, mais encore par la toilette des trois personnes assises sur ses riches coussins. Quoique les glaces de la calèche fus-

sent fermées, il était possible aux passants d'entrevoir, dans le fond, deux femmes décolletées et en cheveux, et sur le devant, un homme en habit de cour et portant en sautoir sur sa cravate blanche le cordon de commandeur de la Légion d'honneur. C'étaient le baron Horace Frémont, madame la marquise de Neilles et sa fille.

— Où vont-ils? se demandait au même moment Ninon qui, debout et à demi cachée derrière les rideaux de la fenêtre de sa chambre à coucher, avait vu sortir la calèche de la marquise.

Un petit coup discret, frappé à la porte masquée dans la tenture, fit retourner vivement l'actrice.

— Gil! dit-elle, en allant ouvrir.

— En chair et en or! répondit le jeune groom en désignant les galons de sa livrée.

— Où vont-ils? répéta Ninon qui montra du doigt la calèche fuyant sur la chaussée.

— A Saint-Cloud. Ta fille va avoir l'honneur d'être présentée à Sa Majesté le roi de France. Mais ce n'est pas cela qui m'amène.

— Sais-tu ce qui se passe? interrompit Ninon. Frémont me quitte, et il épouse...

L'actrice n'acheva pas.

— Pauvre sœur! fit Gil. Quant au Frémont, je t'en félicite. C'est un bon débarras. Il ne vaut pas la corde pour le pendre!

— Ah! cet homme!... s'écria Ninon. Mais je me défendrai. Il ne sait pas à qui il s'attaque et à quoi il touche! Je l'écraserai comme un ver!

Le frère et la sœur se turent.

— Tu savais cela? demanda l'actrice.

— Depuis ce matin.

— C'est donc public?

— Non... pas encore...

— Qui donc te l'avait dit?... Rosa?

— Non, Frémont.

— Frémont!...

— Lui-même. Écoute! Il se passe des choses graves à l'hôtel... Ce matin...

Le ton de Gil était si sérieux que Ninon devint toute tremblante. Le jeune domestique s'aperçut de l'impression que ce début produisait sur sa sœur, et, prenant subitement l'accent de l'enjouement, il continua :

— Figure-toi que ce matin j'étais par hasard seul à l'antichambre de l'hôtel, dans la tenue correcte que tu me vois, ayant de plus mon chapeau à cocarde à

la main, debout près de la porte vitrée qui donne sur la cour, prêt à ouvrir aux visiteurs, droit comme un I et bâillant comme un O, quand mademoiselle ta fille parut.— « Gil? me dit-elle.— Mademoiselle! » — Elle s'approcha de moi et tira une lettre de son corsage. — « Je t'ai grondé, reprit-elle (elle me tutoie, ce que je lui permets, parce qu'elle est ma nièce). — Mademoiselle m'a grondé? — Oui, l'autre jour. — Je l'ai oublié. A quel propos? — A propos de M. Maurice de Vic-Aimon, dont tu te permettais de me remettre les lettres. — Puisque mademoiselle les recevait, c'était elle aussi qui me le permettait. — C'est bon. Que cela ne t'arrive plus! — Je le jure, fis-je solennellement en étendant la main. — Es-tu capable de porter ce billet à la poste sans regarder l'adresse? reprit-elle en me glissant son papier entre le pouce et l'index de ma main toujours tendue. — Oui, mademoiselle. — Et sans que qui que ce soit au monde en sache rien? — Excepté la personne qui recevra cette lettre, le facteur et Dieu, répondis-je. — Où vas-tu la cacher? — Dans mon chapeau. Comme cela, je m'enlève la tentation de la regarder.—Va vite! » —Je pris le billet, je le jetai dans ma coiffe, je me couvris, et en un instant je fus dans la rue, leste comme si, au

lieu de ma cocarde, j'avais eu les ailes de Mercure à mon chapeau. Mais voici qu'au moment où je sortais de l'hôtel, je me croise avec le baron Horace, descendant de son coupé en habit de cour et l'épée au côté : — « Eh bien? drôle! s'écrie-t-il en m'attrapant par l'oreille, tu ne me salues pas? — Pardon, monsieur le baron, fis-je respectueusement, mais sans saluer. —Faut-il que je t'aide, hein? reprit-il en quittant mon oreille pour le bord de mon chapeau, qu'il souleva, et qui, en s'éloignant de ma tête sans cervelle, y déposa... tu devines quoi? la lettre de Rosa. J'étais pris, et la lettre aussi. — Qu'est-ce que ceci? fit le baron. L'écriture de mademoiselle de Neilles! *A Monsieur Maurice de Vic-Aimon!* — Monsieur le baron! m'écriai-je, je suis chargé de porter cette lettre à la poste. — En cachette, alors? reprit-il. » Je restai coi. J'étais pincé! Le baron serra la lettre dans sa poche et me regarda d'un air très-singulier. Il n'était pas en colère. Il se caressait le menton avec la main comme un homme qui a une bonne idée.— « Tu m'as l'air d'un rusé compère, me dit-il; je ne t'avais jamais bien vu. Œil vif et pied leste, pardieu! tu me plais. Les domestiques comme toi vont aux hommes comme moi. Dans huit jours mademoiselle de Neilles sera

ma femme. Je te garderai auprès d'elle. » J'étais stupéfait. Il me jeta un nouveau coup d'œil, encore plus laid que l'autre, et assez semblable à celui d'un alguazil secret enrôlant un de ses agents. Il reprit : — « Tu me fais l'effet d'un valet d'intrigue, je t'élève au grade de domestique de confiance. Je pourrais te chasser, je t'achète. Tiens ! voici dix louis. Sois discret. Est-ce convenu ? » Tu comprends que je n'ai pas été assez bête pour faire de la vertu. J'ai empoché l'argent et, du même coup, la confiance du baron. En d'autres termes, je l'ai mis dedans. Mais j'étais furieux, vrai ! Sais-tu que je fais là de jolis métiers ! Ah ! Ninon ! parole d'honneur ! il faut que je vous aime, Rosa et toi, comme je vous aime, pour m'être souvenu, devant ce monsieur-là, de mon rôle et de ma livrée, et pour avoir résisté à la démangeaison de gifler ton baron, tout agent de change qu'il est, malgré son habit de cour, son cordon rouge et son épée. J'aurai toute ma vie aux doigts l'engelure de ce soufflet-là !

— Est-ce tout ? demanda Ninon.

— Non, reprit le groom. Je rentrai immédiatement à l'hôtel. Il s'agissait maintenant de prévenir Rosa de la catastrophe. Impossible ! Elle était à sa toilette. J'allai au jardin dans l'espoir qu'elle me verrait de sa

fenêtre, et que je pourrais lui faire un signe de chapeau qui l'avertît. A peine étais-je là que je vis sortir de la maison et entrer dans le parc la marquise causant vivement, quoique à demi-voix, avec le baron. Ils se dirigèrent, pour être plus seuls sans doute, vers le pavillon. Ils ne m'avaient point vu. Je les suivis de l'œil d'abord, puis du pied. Que pouvaient-ils se dire? Évidemment, ils parlaient du billet intercepté. « Gil, mon ami, me suis-je dit, tu as fait une sottise, répare-la. Tu as été nourri dans l'étude de la comédie, que diable! et tu connais ton Mascarille sur le bout du doigt; ainsi, du sang-froid, de l'adresse, et que ton toupet répare la faute de ton chapeau! Glisse-toi jusqu'au pavillon, poste-toi derrière le volet de la fenêtre, et écoute ce qui va se jaser entre le traître et la marquise! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me faufile d'arbre en arbre jusqu'au pavillon, dont par bonheur la fenêtre était ouverte, et je me blottis derrière la persienne, le corps complétement caché par un vieil orme qui n'a pas dû être peu flatté de servir de décor et de coulisse à une fourberie de Scapin déguisé en groom. Une fois là, j'écoute.

Ninon prit la main de son frère et la lui serra en silence.

— Voici, en trois mots, de quoi il retournait. Le baron avait lu la lettre de Rosa, et l'avait ensuite remise tout ouverte à la marquise. Dans cette lettre, Rosa annonce à Maurice son mariage et lui redemande ses lettres et les quelques souvenirs qu'il a d'elle. Elle lui donne rendez-vous pour demain dans le pavillon du parc, à six heures du matin. Là, elle lui dira pourquoi tout est à jamais rompu entre eux deux. Sur la lecture de cette lettre, le baron demanda à la marquise des explications. « Amourette sans conséquence, répondit la marquise, caprice de jeune fille — (je te passe les développements) ; — mais soyez tranquille, cher ami, a-t-elle ajouté, Rosa ne viendra pas à ce rendez-vous. Je l'en empêcherai. — J'y viendrai à sa place, moi ! répondit le baron, car il faut, à tout prix, ravoir ses lettres. Écoutez, marquise, pas d'éclat. Ne parlez de rien à Rosa. L'obstacle suffit souvent pour raviver les sentiments. Il faut qu'elle croie que son billet est arrivé tout droit à son adresse, qu'elle vienne au rendez-vous, qu'elle n'y trouve pas M. de Vic-Aimon, et qu'elle l'accuse de déloyauté. — Mais il viendra, objecta la marquise. — Le rendez-vous est pour six heures, n'est-ce pas? répondit le baron avec un mauvais petit rire. Eh bien ! au moyen d'un léger

trait de plume, je change le 6 en 5 et j'envoie la lettre. Demain, M. de Vic-Aimon vient ici à cinq heures et me trouve, moi, au lieu de Rosa. Nous avons quelques minutes de conversation, je lui fais rendre les lettres de mademoiselle de Neilles, et tout est dit. A six heures votre fille arrive. Personne. Le tour est fait. »

— Mais c'est une trahison ! s'écria l'actrice.

— La marquise résistait et avait des scrupules, poursuivit Gil, mais le baron lui prouva que c'était là une rouerie tout innocente, que d'ailleurs il s'agissait de l'honneur de la maison de Neilles. Argument sans réplique qui fit céder la marquise.

— Tu as prévenu Rosa? interrogea vivement Ninon.

— Bast ! répondit Gil. J'ai eu beau faire le pied de grue dans le parc, sous la fenêtre de Rosa, mais elle était avec la marquise, qui ne l'a plus quittée. Quant au baron, il est rentré au salon où je suppose qu'il a fait à la lettre la petite retouche en question, et j'ai su, par mes collègues de l'antichambre, qu'il avait remis un papier cacheté à son cocher, avec ordre de filer au grand trot. Puis, une heure après, ils sont partis tous trois pour Saint-

Cloud, d'où ils ne reviendront que ce soir fort tard.

— Attends Rosa, et, quand elle rentrera, glisse-lui un mot à l'oreille.

— La marquise sera avec elle : impossible !

Ninon réfléchit quelques instants.

— Au fait ! dit-elle, nous avons mieux !...

Elle s'assit devant une petite table et écrivit à la hâte quelques lignes qu'elle mit sous enveloppe et cacheta.

— Cours vite, dit-elle. Ce billet à Maurice. Il l'avertit du piége.

— Bravo ! s'écria Gil. Jouons serré !

— Maurice n'ira pas à ce rendez-vous, reprit Ninon. Je le lui défends.

— Parfait ! s'écria Gil, le baron trouvera visage de bois. Ah ! monsieur l'agent de change, ajouta-t-il en secouant le doigt avec un air de comique menace, vous m'avez tiré l'oreille, vous vous êtes permis de m'apprendre à vous saluer, et vous m'avez évalué dix louis. Je vous dois un soufflet; mais, en attendant, voici un croc-en-jambe.

Et le jeune groom, mettant cette fois la lettre dont il était porteur, non dans son chapeau, mais dans sa

poche, enjamba l'escalier quatre à quatre, comme s'il eût eu les bottes à l'écuyère du Petit-Poucet.

VII

A QUOI PEUT SERVIR LE GANT D'UNE FEMME

Au moment où Maurice reçut le billet de Ninon, il venait de recevoir celui de Rosa.

Il était dans sa chambre, triste d'une de ces tristesses tragiques qui colorent tout, autour de nous, du plus beau noir. Il faisait un temps superbe, et Maurice aurait gagé que la pluie tombait à torrents. On entendait sur le pavé de la rue de la Chaussée-d'Antin le roulement si gai des voitures, et Maurice se serait volontiers cru dans le désert d'Isaïe ou dans l'île de Robinson, tant il lui semblait que Dieu l'avait abandonné. Décidément, se disait-il, je suis brouillé avec mon ami le hasard. Rien autour de lui n'avait la puissance de le dérider, ni le rayon de soleil qui empourprait les fleurs de ses rideaux de damas rouge, ni un

ravissant tableau de Diaz qui mariait les amours sur son mur, ni une Vénus de Clodion assise sur sa conque et faisant de son onde un des usages les plus secrets, ni le rire d'un énorme magot de Céladon qui avait l'air de trouver la vie démesurément gaie, ni la fumée des innombrables cigarettes que le jeune homme avait depuis une heure roulées entre ses doigts et dont les restes jonchaient le tapis comme une neige. Non, rien n'y faisait. Maurice était désespéré et indigné. De temps en temps il s'asseyait, mais aussitôt il se remettait en marche. Il avait certainement fait une bonne lieue ainsi de sa fenêtre à son lit. Il tourmentait sa fine moustache entre ses lèvres et laissait échapper des soupirs entremêlés de saillies irritées.

Maurice songeait. Il songeait à la fatalité qui l'avait jeté, lui, le fils d'un régicide, dans cet amour sans issue pour l'héritière de la marquise de Neilles. Il songeait à la fois à son honneur, qui lui interdisait de poursuivre son espérance, et à sa passion, qui la lui rendait si douce et si chère. Il songeait à la singulière et inexplicable intervention de mademoiselle Larovère dans cette intrigue, et cherchait vainement à deviner quel intérêt l'actrice pouvait trouver à sa con-

clusion heureuse pour lui et pour la jeune fille. Il songeait à cette funeste nuit où, par un affreux hasard, Rosa l'avait surpris en tête-à-tête avec l'actrice, et maudissait ce malentendu, qui, en rendant sa maîtresse justement jalouse, l'avait éloignée de lui et allait la jeter dans les bras de l'agent de change. Il songeait enfin au mariage de mademoiselle de Neilles avec Frémont, et alors il pâlissait de rage.

— Elle à lui ! s'écria-t-il ; jamais ! Elle me croit l'amant de Ninon, mais elle m'aime toujours. Oh ! je la détromperai ! je lui dirai que je connais à peine celle qu'elle croit sa rivale : je lui rapporterai ses lettres, ses cheveux, ses chers petits gants gris-perle, puisqu'elle l'exige ; mais je ferai si bien qu'elle me les rendra. D'ici à demain cinq heures du matin, comme c'est long ! quatorze heures d'horloge à traverser ; que faire d'ici là ? Non, par tout ce qu'il y a de plus sacré ! elle n'épousera pas ce Frémont ; et si elle n'est pas à moi, elle ne sera pas à lui ! L'amant de Ninon, amis c'est lui précisément, elle le saura ! et quant à Frémont, malheur à lui ! Il ignore peut-être que je suis là, mais il me trouvera sur son passage. Je le forcerai à se battre, et je le tuerai !

Ce fut au dernier point suspensif de ce monologue

que le valet de chambre de Maurice lui apporta le billet de Ninon. Il était ainsi conçu :

« N'allez pas au rendez-vous que vous donne Rosa :
» sa lettre, avant de vous parvenir, a passé par d'au-
» tres mains, et ce n'est pas Rosa que vous trouveriez
» dans le pavillon. »

Ce billet ne produisit pas sur Maurice l'effet qu'en avait attendu Ninon. Si laconique qu'il fût, il en disait trop encore.

Maurice le relut à deux fois.

— Qui donc y trouverais-je? se demanda-t-il en fronçant le sourcil. Ce ne peut être que la marquise ou le baron!

Il pesa quelque temps cette alternative dans sa pensée :

— La marquise, intercepter une lettre! ceci ne ressemblerait guère aux habitudes de la grande dame. Pour avoir cette prestesse-là dans les doigts, il faut être quelque peu homme de rien. C'est de la basse police. Ça sent plutôt le baron que la marquise. Dans les deux cas, — c'est dit, — j'irai; oui, j'irai... Si c'est la marquise qui m'attend, eh bien! pourquoi ne pas faire auprès d'elle une dernière tentative? elle est femme! pourquoi ne pas essayer de la fléchir?

Et, si c'est le baron, pardieu, ce sera mieux encore!

Les grandes passions ont une faculté d'intuition merveilleuse. Maurice entrevit une rencontre avec son rival. L'éclair de la jalousie satisfaite brilla dans l'œil noir du jeune homme.

Il ouvrit, sur une console de sa chambre, un étui d'ébène qui contenait une fort belle paire de pistolets de Lepage dont il fit jouer les batteries. Après s'être assuré que la double détente avait toute son élasticité, il coula une charge de poudre et une balle dans chaque canon, et mit une capsule sur les lumières.

La main de Maurice, en chargeant ces armes, était ferme et tranquille dans ses mouvements comme celle d'un garçon de tir.

— Si c'est à Frémont que j'ai affaire, s'écria-t-il, voilà pour nous deux!

Sur cette exclamation, il s'en alla aux *Frères-Provençaux*, où il fit un dîner d'homme gai, qui lui coûta trente francs; puis, rentré, il mit dans la poche de sa redingote les lettres de Rosa avec la boucle de cheveux et la paire de gants de la jeune fille, et il écrivit son testament.

Ces préparatifs terminés, il se coucha et s'endormit.

Vers quatre heures du matin, Maurice, portant sous

son bras une boîte fermée à clef, qui pouvait passer pour un nécessaire de voyage, montait dans son coupé et disait à son cocher, sans lui donner d'autre explication :

— Rue d'Estrée, et brûle le pavé !

Arrivé devant une petite porte de cette rue, complétement déserte alors, le coupé, sur un signe du jeune homme, s'arrêta.

— C'est ici, dit Maurice.

Il descendit, en ordonnant à son cocher d'aller l'attendre à l'angle de l'avenue de Breteuil, et frappa un coup tranquille à la porte du pavillon.

Le jeune homme avait laissé ses pistolets dans sa voiture.

Il était cinq heures, il faisait déjà grand jour. La voiture, obéissant à l'ordre de Maurice, alla se poster à l'endroit indiqué.

Presque au même moment, le visage inquiet de Ninon, réveillée par le bruit des roues, apparaissait à la vitre d'une fenêtre, précisément au-dessus de ce matinal coupé de maître, et semblait lui demander du regard quel mystérieux personnage il avait pu conduire, à pareille heure, dans les parages lointains de l'avenue de Breteuil.

Comme Maurice l'avait espéré, ce fut le baron Horace qui lui ouvrit.

D'accord dans son complot avec la marquise de Neilles, le baron, en revenant de Saint-Cloud, était allé chez lui changer de costume, puis il était revenu à l'hôtel, où il avait passé la nuit secrètement. La révélation des amours de Rosa avec Maurice avait profondément froissé l'agent de change, non dans son amour, mais dans son orgueil. En épousant Rosa, c'était surtout la pairie et le titre de marquis que l'ambitieux quinquagénaire avait en vue, mais il ne dédaignait pas non plus la jolie créature avec laquelle il devait partager le manteau d'hermine. A l'ambition et à beaucoup d'autres qualités connues de sa conscience, il joignait une excessive fatuité. Il n'avait pas douté un seul instant, tout en combinant son mariage avec les mauvaises affaires qu'il faisait faire à la marquise, que, le moment venu, mademoiselle de Neilles ne tombât incontinent amoureuse des moustaches du beau Frémont, bien qu'elles fussent quelque peu antidatées par ses rides. Aussi l'intrigue entamée entre sa future femme et Maurice avait-elle exaspéré l'agent de change, et s'était-il juré à lui-même que son rival lui rendrait, bon gré, mal gré, les lettres de la jeune

fille. Frémont jouissait d'avance de la terrible humiliation qu'il allait imposer au jeune homme. Car le baron était, de plus, d'un tempérament bilieux, et avait eu dans sa vie assez d'affaires pour avoir mérité la réputation d'un homme dangereux qui sait se faire respecter. Pour lui, en outre, ravoir les lettres de Rosa, c'était effacer jusqu'à la dernière trace d'une intrigue qui, si elle transpirait, devait, le lendemain de son mariage, le rendre la fable de Paris. Or, rien n'était plus insupportable à cet homme que la pensée de se voir ridicule. La lividité de la rage lui blanchissait les lèvres, quand il songeait que ce jeune fat de Maurice avait dans sa poche de quoi mettre les rieurs de son côté, et de quoi faire dire pour la première fois au monde: — Ce pauvre baron !

Plein de ces sentiments, l'agent de change avait donné à sa toilette extra-matinale toute la correction d'une tenue de combat. Jamais son collet n'avait été monté si haut. Sa redingote noire boutonnée jusqu'au menton, sa moustache cirée jusqu'aux yeux, sa canne à pomme d'écaille incrustée de turquoises, tout en lui était sous les armes de la plus stricte suffisance. Il était arrivé dans le pavillon peu d'instants avant Maurice, l'œil rayonnant d'éclairs, comme un Jupiter

levé avant l'aurore, et dont la présence seule va foudroyer.

— Vous ai-je fait attendre, cher ami? interrogea Maurice de l'air le plus courtois et sans paraître le moins du monde étonné de se trouver face à face avec le baron.

Ce début abasourdit Horace Frémont. La foudre passait de ses mains dans celles de Maurice. L'agent de change se remit pourtant.

— Lequel de nous deux attendait l'autre? fit-il en ricanant.

— Nous nous attendions tous les deux, apparemment, répondit Maurice.

— Bah! et qui vous avait dit que je serais là? demanda l'agent de change.

— Et qui vous avait dit que je viendrais? riposta Maurice. Vous avez des domestiques, mon cher! Avec un louis, on ferait causer tous les portiers, même celui d'un agent de change.

Le baron s'assura que la fenêtre du pavillon était parfaitement fermée, puis, s'installant dans le fauteuil :

— Soit, reprit-il, à deux de jeu; vous avez votre police, j'ai la mienne. Maintenant, causons.

— Causons, répéta Maurice en s'asseyant à demi sur le bord de la table, et en balançant sa jambe gauche avec une aisance toute familière, pendant que le baron mordait du bout des dents les turquoises de sa canne.

— Nous saluons-nous? continua le jeune homme avec un sourire des plus gracieux.

— Comme il vous plaira, répondit Horace Frémont.

Les deux hommes ôtèrent simultanément leurs chapeaux en inclinant légèrement la tête.

— Monsieur, commença l'agent de change, j'ai eu l'honneur de présenter hier au roi ma future femme, mademoiselle Rosa de Neilles. Le contrat doit se signer ce matin, à dix heures, et sera soumis dans la journée à Sa Majesté, qui veut bien y mettre son nom. J'épouse de demain en huit mademoiselle Rosa de Neilles, dans la chapelle de Saint-Cloud. Je vous informe de ceci pour que vous vous rendiez un compte exact de l'espèce de devoir qui m'amène ici. Je suis dès à présent, ou très-peu s'en faut, le mari de mademoiselle de Neilles. Or, — je ne mets à vous l'accorder aucune fausse honte, — mademoiselle de Neilles a eu pour vous un com-

mencement d'inclination dans le secret de laquelle, par un retour à la raison et au juste sentiment de sa dignité, elle s'est empressée de nous mettre, la marquise et moi. Vous comprenez que je ne suis pas arrivé à la cinquantaine sans me connaître en petits jeunes gens et en petites jeunes filles, et je trouve tout simple que, grâce à votre figure aimable et virginale, vous ayez réussi à filer le parfait amour, une semaine ou deux, avec ma femme. Il n'est pas de jeune fille, si correctement élevée qu'elle soit, dont le cœur n'ait sa petite fredaine de soupirs à se reprocher, et qui ne possède un amoureux timide à qui elle donne secrètement rendez-vous dans une vignette de romance. Le délit est véniel et rentre dans les jeux innocents. Le mari n'a rien à y voir, — jusqu'au jour où il épouse. Ce jour-là, monsieur, il prend les clefs de la maison, et particulièrement celle du piano, et donne une chiquenaude sur la bouche en cœur du ténor léger qui accompagnait sa femme dans la susdite vignette. En d'autres termes, il anéantit toutes les preuves, s'il y en a, de cet amour pur. Mademoiselle de Neilles vous a écrit pour vous redemander ses lettres. Il est tout naturel que ce soit moi qui les reçoive. Les avez-vous sur vous?

Maurice inclina légèrement la tête, et, sans effacer le sourire de son visage :

— Je les ai, répondit-il.

— Êtes-vous, continua l'agent de change, disposé à me les rendre? Je vous préviens que je suis disposé à les exiger.

Une imperceptible contraction de la lèvre de Maurice annonça que sa patience était à bout. Il tira pourtant de son portefeuille de fumeur tout ce qu'il fallait pour faire une cigarette, et, quand il l'eut confectionnée avec la dextérité d'un Andalou, il l'offrit au baron.

— Trêve de fadaises, monsieur! répondit Horace Frémont. Ces lettres!

— Vous permettez?... répondit Maurice en allumant lentement sa cigarette à un morceau d'amadou chimique. Je suis à vous dans une seconde.

— Ces lettres! répéta le baron.

Sa cigarette allumée, Maurice prit dans son portefeuille un paquet noué avec un ruban, et, le tendant à demi à l'agent de change, il répondit :

— Les voici.

— Donnez!

— Un moment, poursuivit le jeune homme. Qui va

piano va *sano*. Si je vous les rendais ainsi brutalement, comme votre caissier paye un billet de mille francs, la conversation s'arrêterait là. Or, j'y prends un plaisir infini. Vous avez désiré causer. Je cause. Donc, vous épousez mademoiselle de Neilles. Fort bien. A ce titre, je le reconnais, ces lettres vous appartiennent, car elles sont adressées à son mari. Jugez-en !...

Maurice, avec un sang-froid imperturbable, choisit un des billets dans le dossier mignon et parfumé qu'il tenait à la main, et, tout en alternant chacune de ses paroles d'une bouffée de Maryland, il lut :

« — Dites à mon mari, monsieur Maurice, d'abord que je l'aime passionnément... »

Il leva la tête et dit au baron :

— Je m'acquitte de la commission, monsieur; votre femme vous aime...

Il s'interrompit, et, ajoutant à l'adverbe augmentatif le nuage d'encens de son ironique cigarette, il répéta :

— Passionnément.

— Monsieur ! exclama le baron en tressaillant sous ce sarcasme impassible.

« — Ensuite... continua Maurice en lisant toujours... que je l'aimerai toute ma vie et que j'ai mis

en lui tout mon bonheur; ensuite, mais chut! ne lui dites cela que si vous ne craignez pas d'alarmer sa modestie, que je le trouve beau... »

— Rougissez, monsieur! fit Maurice en s'adressant de nouveau à son rival.

Le baron pâlit et se tut.

« — Ensuite, — poursuivit Maurice en tournant la » page de la lettre, — que je suis très-jalouse, que je » lui défends de regarder les femmes, que j'exige » qu'il n'ait d'yeux que pour moi, et que, s'il me jure » cela, je mettrai pour lui, dans chacune de mes let- » tres, un baiser qu'il pourra prendre... »

— Prenez! dit Maurice, et il tendit la correspondance au baron, dont la main se crispa comme un étau en la saisissant.

— Je dois vous prévenir seulement, continua Maurice, que les enveloppes portent mon nom au lieu du vôtre; mais, vous qui interceptez si bien les lettres de mademoiselle de Neilles, il vous sera facile de changer les adresses de celles-ci!

Le baron, la bouche tremblante, allait répondre à Maurice un de ces mots à bout portant que la colère trouve seule, quand Maurice l'arrêta d'un signe de sa cigarette :

— J'ai encore à vous remettre, dit-il, cette boucle de cheveux. Elle vous sera utile. Vous ferez bien de la porter, non sur votre cœur, mais sur votre front. Et quant à cette paire de gants, qui me vient aussi de votre femme, ajoutez-la à la corbeille de noces, la voici !

Et d'un geste rapide comme un coup de fouet, il en effleura la moustache du baron, qui bondit et leva sa canne sur son insulteur.

Mais Maurice avait prévu cette réponse. Plus vite encore que le baron n'avait bondi, il s'était reculé et avait mis la table entre son rival et lui.

— A quoi bon ? dit tranquillement le jeune homme. J'ai prévu ceci et j'ai apporté des armes. Donc, économisez vos éclairs, j'ai des pistolets dans ma voiture.

— Chargés ? interrogea le baron.

— Parbleu ! dit Maurice en ouvrant la porte de la rue.

— Vite ! vite !... balbutia Horace Frémont.

— Soyez tranquille ! répondit Maurice avec un flegme écrasant, je suis aussi pressé que vous.

Le jeune homme ne prit même pas son chapeau et sortit.

La scène que nous venons de raconter avait duré

dix minutes à peine. Pendant ces dix minutes, Ninon, inquiète, n'avait pas quitté son attitude d'observation derrière la vitre de sa croisée. Avec cette lucidité de pénétration que donne la crainte d'un danger, elle avait soupçonné que ce coupé, stationnant au coin de la rue d'Estrée, pouvait bien avoir affaire avec le pavillon du parc. Aussi fut-ce avec une indicible émotion qu'elle vit Maurice, pâle et tête nue, s'approcher de la voiture, en ouvrir la portière, y prendre une boîte d'une forme oblongue, étrange, et par conséquent inquiétante, et faire au cocher un signe impératif accompagné de ces paroles que l'actrice entendit :

— Dans cinq minutes, devant le pavillon! à la première détonation, tu entreras... Il y aura quelqu'un à emporter.

Il glissa une pièce d'or dans la main de son cocher, qui, comme tous les domestiques bien dressés et bien payés, mettait en pratique, dans sa tenue, la doctrine du *nil admirari*, et disparut, la boîte à la main.

— Un duel! s'écria l'actrice. L'autre va le tuer! grand Dieu!... et Rosa qui dort!...

L'actrice tourna quelques secondes dans sa chambre, comme une lionne captive; tout à coup, inspirée

par une de ces idées suprêmes comme en ont les pilotes dans la tempête, elle se jeta dans la pièce obscure que connaît le lecteur, alla au crucifix et le baisa; puis, d'une main tremblante mais résolue, elle ouvrit avec une précaution infinie la porte-glace qui conduisait dans la chambre à coucher de Rosa, et y pénétra.

Qui l'eût vue en ce moment pâle, légère, immobile et jaillissant pour ainsi dire de ce miroir, eût pris cette femme pour la statue du Reflet.

Avant d'ouvrir la porte de la chambre de sa fille, Ninon l'avait entrebâillée et avait écouté et regardé.

La chambre était complétement dans l'ombre. La veilleuse mourante lamait par instants la tenture rose de lueurs rapides qui permirent à l'actrice d'apercevoir le bas du peignoir de sa fille, couchée ainsi habillée sur son lit, dont le chevet tournait le dos à la glace. On n'entendait d'autre bruit que la respiration calme et égale de la jeune fille, alternant avec le balancement régulier d'une horloge de Boule posée sur la cheminée. Rosa dormait en attendant l'heure du rendez-vous.

D'un pas qui n'eût pas réveillé un oiseau, Ninon alla jusqu'à la pendule. A la faveur de la clarté inter-

mittente de la veilleuse, elle toucha du doigt la grande aiguille marquant alors le quart après cinq heures, et la conduisit sur la sixième heure, qui sonna lentement dans la chambre. Cela fait, Ninon disparut.

Rosa s'était dit en s'endormant: « Je m'éveillerai à six heures. » Par un phénomène qu'on a depuis longtemps observé dans le sommeil, cette pensée avait veillé en elle toute la nuit et, tout en fermant son oreille aux autres heures, la tenait ouverte, à travers son assoupissement, à celle du rendez-vous.

Aussi, le dernier coup de marteau avait à peine retenti sur le timbre, que le peignoir étendu sur le lit s'agita et qu'une jolie tête se dressa sur l'oreiller en s'écriant:

— Six heures!

Rosa rajusta vivement sa cornette devant cette glace mystérieuse qui venait de se refermer sur Ninon, et l'aiguille du cadran ne touchait pas encore à la minute que la jeune fille traversait rapidement le jardin.

Comme elle entrait dans le pavillon, elle s'arrêta en jetant un cri déchirant.

A cinq pas l'un de l'autre, le pistolet tendu, le bras ployé, le doigt sur la gachette de leur arme, l'œil froid, le buste effacé, le bras gauche appuyé au mur, Mau-

rice et Horace Frémont s'ajustaient, et le jeune homme disait noblement à son adversaire :

— Vous êtes l'offensé, monsieur, tirez le premier !

— Monsieur Maurice ! Monsieur Frémont ! s'écria la jeune fille en venant tomber entre les deux hommes.

— Elle m'a nommé le premier ! murmura Maurice qui abaissa son pistolet.

— Eh bien ! monsieur ? fit le baron, l'arme toujours tendue.

Mais Maurice avait jeté son arme sur la table et s'était précipité sur mademoiselle de Neilles pour la soutenir.

— Eh ! que m'importe ! s'écria le jeune homme en entourant Rosa de ses bras. Tirez si vous voulez ! Tuez-moi près d'elle !...

En voyant son heureux rival agenouillé devant sa femme, à l'aspect de ce groupe de deux beaux jeunes êtres si bien faits l'un pour l'autre, le baron blêmit d'envie et de jalousie.

— Debout ! monsieur, s'écria-t-il.

— Tirez ! fit Maurice.

— Ah ! vous vous relèverez bien ! s'écria le baron.

Il déposa son pistolet, et, saisissant sa canne, il en toucha légèrement l'épaule de Maurice en répétant :

— Debout!

Le jeune homme se releva comme si le fer de la canne eût été rougi au feu.

— Voici qui nous acquitte pour aujourd'hui, dit Maurice, et nous permet d'attendre à demain. Un duel devant une femme est impossible.

— Soit, répondit le baron; mais sachez que je ne suis pas d'humeur à laisser refroidir votre insulte.

— Ni moi la vôtre.

— Ainsi, c'est entre nous un duel à mort? reprit l'agent de change.

— A mort.

— Sans témoins?

— Oui. Il faut que cette affaire meure avec l'un de nous.

— Quand?

— Demain.

— N'êtes-vous pas d'avis, comme moi, continua Frémont très-rapidement, d'écarter la justice de tout ceci et de dérouter une enquête inévitable, et qui serait compromettante, non-seulement pour le survivant, mais pour mademoiselle de Neilles? Un mot trouvé sur le mort suffira.

— C'est mon avis, dit Maurice.

L'agent de change prit son carnet de visites dans la poche de sa redingote et crayonna à la hâte ces deux lignes sur un des feuillets : « J'ai été tué dans un duel sans témoins. Il ne me convient pas de nommer mon adversaire. » — Cette rédaction vous plaît-elle? demanda Frémont après avoir lu.

— Parfaitement.

L'agent de change déchira le feuillet et le tendit à Maurice.

— Faites-en un double, dit-il. Ayez-le sur vous. J'en aurai autant sur moi.

— Où nous retrouver? demanda Maurice.

— Cherchons!...

— Connaissez-vous un lieu sûr?

— Pourquoi pas ici?

— Soit.

— A la même heure?...

— Ainsi demain, à six heures.

— Oui. Avec ces pistolets? demanda Frémont.

— Pourquoi pas?... mais la détonation?...

— Ne surprendra pas. Nous sommes près d'un tir et il fera grand jour. Donc nos armes nous attendront dans ce pavillon. J'en prends la clef. Personne n'y entrera, fit le baron en glissant la boîte de pistolets dans

dans le tiroir de la table. D'ici là, j'écarterai les craintes de mademoiselle de Neilles, en lui disant que tout est arrangé entre nous.

— Il y aura un cadavre, dit Maurice. Impossible de le laisser ici! il faudrait une voiture et un cocher à qui on puisse se fier. Lequel de nous deux s'en charge?

— Moi, répondit l'agent de change.

Maurice adhéra d'un signe de tête.

Ce dialogue n'avait duré que quelques secondes.

— Voici mademoiselle de Neilles qui revient à elle, reprit le baron. Il importe qu'elle nous croie réconciliés.

Le baron s'inclina avec un rire sardonique devant Maurice, et, passant sa main autour de la taille de Rosa, il dit à Maurice, frémissant à son tour de jalousie :

— Voulez-vous m'aider, mon cher ami, à soutenir ma femme jusqu'à l'hôtel?

— Aujourd'hui votre femme, lui répondit tout bas Maurice, mais demain votre veuve!

— Croyez-vous? répondit le baron sur le même ton de sourde menace. Passez votre journée à vous refaire la main et votre nuit à confesse. J'ai toujours fait ce que j'ai voulu. Sachez-le bien. J'ai hypothèque sur le danger.

VIII

LA TOMBE ET LA MORTE

C'était le même jour, dans la même matinée.

Interrogé, presque aussitôt après sa sortie du pavillon, par Ninon, qui lui fit un signe au moment où il allait remonter dans sa voiture, Maurice eut avec l'actrice une rapide conversation. Par des raisons de point d'honneur qui sont de règle absolue en pareil cas, il se garda bien de parler de l'ajournement de sa rencontre au lendemain. Mettre une femme dans la confidence d'un duel, c'est, les trois quarts du temps, vouloir qu'on l'empêche. Un duel, surtout comme celui qui devait le mettre de nouveau en présence de son rival, est un de ces combats rares et sans merci dont le silence est la principale condition.

Il présenta donc l'affaire comme arrangée jusqu'à nouvel ordre et comme ne pouvant malheureusement plus avoir de suites. L'intervention de Rosa avait, dit-

il, fait mettre bas les armes. Maurice ajouta qu'il avait rendu les lettres, non au baron, mais à la jeune fille elle-même, avec laquelle il n'avait pu échanger une seule parole, à cause de la présence de Frémont.

Il termina son récit, dont Ninon ne pouvait suspecter la véracité, en annonçant à sa confidente ce qui, pour lui, était le désastre du moment : — l'agent de change épousait Rosa dans huit jours à la chapelle du château de Saint-Cloud, et le contrat devait se signer dans quelques heures.

— A quelle heure? demanda Ninon.

— A dix heures.

— Il ne se signera pas!

Pour expliquer cette réponse de Ninon dans toute sa portée, deux mots sont nécessaires. Le contrat de mariage, formalité qui n'engage à rien d'indissoluble, a pourtant, dans le monde qui confine à l'ancien régime et accepte peu le nôtre, une gravité capitale. Quoiqu'il ne soit, au point de vue de la loi, que le prologue de l'événement conjugal dont le dénoûment est dans le *oui* prononcé par les conjoints à la mairie, le contrat est, en général, envisagé, dans de certaines familles, comme une conclusion préliminaire, il est vrai, mais déjà moralement irrévocable. On dit vo-

lontiers : contrat signé, mariage fait. Il engage d'une façon très-sérieuse, sinon la situation, du moins l'honneur. De là même l'importance attribuée au contrat dans les anciennes maisons aristocratiques et jusque dans l'ancienne société bourgeoise. Qui n'a présent à l'esprit le grave notaire d'autrefois, avec sa robe noire, déployant sur la table de famille le rouleau qui contient l'énoncé des conventions matrimoniales? Qui ne revoit, sur la scène de la vieille comédie où Molière a peint les mœurs de son temps, le sérieux des grands parents dans cette occasion, et l'émotion de la mariée, et la solennité de l'époux? Pour une famille comme celle des Neilles, le contrat avait la majesté de la parole donnée. Il était sans précédent, dans l'histoire de cette maison hautaine, qu'un mariage n'eût pas suivi un contrat. La marquise, comme tous les marquis ses aïeux, considérait sa signature comme définitive. Au rebours de la loi, qui ignore s'il y a eu contrat, et ne connaît que le lien formé à la municipalité, la marquise, mettant sa parole au-dessus de tout, considérait le contrat comme l'engagement, et le procès-verbal de l'officier public comme la formalité. Aussi, pour quiconque avait entendu parler, dans le monde, de la maison de Neilles,

le mariage d'une Neilles avorté après l'échange des signatures, c'était chose inouïe et impossible. Ajoutons que, dans la circonstance, la signature royale, jointe à tous ces préjugés sociaux qui sont encore de mise dans les hautes coteries incorrigibles de l'aristocratie, devait rendre encore plus sans appel le contrat de mariage du baron Horace Frémont avec l'héritière de la dame d'honneur de madame la dauphine.

— Il ne se signera pas! répéta l'actrice.

A ce mot, dont la mâle énergie frappa Maurice, le jeune homme, qui, assis et courbé, se tenait les coudes sur ses genoux et le front dans ses mains, releva la tête et regarda silencieusement son étrange protectrice.

Depuis la soirée où Ninon s'était si mystérieusement emparée de la confiance de Maurice, il n'avait pas fait une seule fois allusion au secret de l'actrice. Maurice, lié par sa parole, arrêtait à tout moment sur ses lèvres cette question toujours prête à lui échapper :

— Mais qui êtes-vous donc, vous que je ne connaissais pas et qui me connaissiez; vous dont la première parole a été pour me dire mon secret à moi; vous à qui obéit le domestique de mademoiselle de

Neilles; vous, l'actrice, qui vous mêlez ainsi des affaires d'une grande dame; vous, la courtisane, qui veillez ainsi sur une jeune fille; vous, l'inconnue, qui aimez mon amour et qui le servez? quel est votre intérêt en tout ceci? Vous avez un masque sur le visage. Démasquez-vous!

Toutes ces questions se pressaient alors plus impérieuses que jamais dans l'âme du jeune homme.

— Le contrat ne se signera pas? interrogea-t-il d'une voix lente qui semblait en demander davantage.

— Je l'empêcherai, dit-elle.

— Vous?

— Moi!

Maurice considéra l'actrice avec une telle fixité qu'elle se troubla. Ce regard avait le laconisme d'un interrogatoire. Ninon sentit que Maurice allait la questionner.

— De quel droit? demanda en effet Maurice.

— Eh! du meilleur de tous : Frémont est mon amant.

Maurice tressaillit, et, d'un ton qui touchait à la colère :

— Est-ce que par hasard, demanda-t-il, ce serait là

l'explication?... Est-ce que par hasard vous aimeriez cet homme?... Est-ce que ce serait parce que vous l'aimiez et parce que vous craigniez qu'il n'épousât mademoiselle de Neilles, que vous vous êtes mêlée, depuis un mois, de mes amours et que vous voulez faire de moi le mari de Rosa?... Oui, c'est cela! vous aimez Frémont!...

— Frémont!... répondit l'actrice avec un si inexprimable accent, que Maurice reprit :

— Vous le haïssez? Alors, qui vous forçait à être sa maîtresse depuis cinq ans?...

— Il me payait.

— Madame! s'écria Maurice, vous vous calomniez... vous l'aimez!

— Ne profanez pas ce mot. Je le hais! vous dis-je.

Elle dit ce : *Je le hais!* avec une telle fougue de vérité, que Maurice fut presque convaincu.

— Eh bien? alors, reprit-il, si cela est, si vous haïssez cet homme, pourquoi ne le laissez-vous pas épouser mademoiselle de Neilles? ce mariage vous débarrasse de lui. Vous devez le désirer?

— Je vous l'ai dit, je m'intéresse à vous.

— Plus qu'à vous-même, alors? Allons donc! moi qui étais pour vous un inconnu, il y a un mois, moi

qui ne vous suis rien!... me prenez-vous pour un enfant!

Ninon pâlit.

— Vous ne vous intéressez pas à moi seulement, continua Maurice; vous vous intéressez plus encore à mademoiselle de Neilles. Pourquoi? Dites-le! Je le veux!

— Vous m'aviez promis de ne pas m'interroger.

— Je vous interroge en ce moment, répondit Maurice, parce que je le dois. J'ignorais, jusqu'à aujourd'hui, que Frémont fût mon rival. Or, il est votre amant, et je veux savoir si, par hasard, je ne suis pas dans tout ceci l'instrument d'une jalousie de femme! Et puis, ce n'est pas tout. Rosa vous croit sa rivale. Elle épouse Frémont par dépit. Je veux la détromper, en lui disant pourquoi et comment je vous connais. Et, pour cela, il faut que je sache qui vous êtes!

— Dire à Rosa qui je suis! répondit l'actrice en reculant. Ah! grand Dieu!... détrompez-la comme vous voudrez! un mot tendre de vous suffira. Elle vous aime, elle vous croira. On pardonne ces choses-là quand on aime. Mais lui dire qui je suis?... Vous me faites trembler!

— Qui êtes-vous donc?

— Maurice, j'avais votre parole d'honneur que vous ne me feriez jamais cette question !

— Ma parole d'honneur me déshonorerait si je la tenais plus longtemps les yeux fermés. J'ajoute qu'elle ferait mon malheur. Vous n'aimez pas Frémont, vous ne m'aimez pas, qui aimez-vous ici ?

Le pli de la lèvre de l'actrice, ses yeux baissés qui se relevaient par instants sur Maurice avec un mélange d'angoisse et de confiance, le geste, la main, la pose de Ninon, tout trahissait le combat intérieur auquel Maurice venait d'acculer cette femme.

— Répondez ! s'écria-t-il. Je veux tout savoir !

— Vous le voulez ?

— Je l'exige !

— C'est impossible.

— Répondez ! répondez ! ou je ne vous revois plus !

L'actrice parut réfléchir une dernière fois. Le ton de Maurice était absolu.

— Eh bien ! venez donc, s'écria-t-elle.

Elle fit un pas. Maurice se leva.

Ninon alors souleva un des plis de la tenture flottante drapée sur la muraille, et Maurice, muet d'étonnement, vit la draperie s'éloigner du plafond et dessiner l'angle d'une porte dont l'entrebâillement lui

montra la ligne d'ombre d'une chambre plongée dans la nuit.

— Sur votre honneur, dit l'actrice d'une voix froide et imposante, sur votre vie en ce monde et sur la vie de votre mère dans l'autre, pas un mot à qui que ce soit — à qui que ce soit !... entendez-vous ! — de ce que vous allez voir et de ce que je vais vous dire !

— Sur l'âme de ma mère, répondit Maurice, je le jure !

— Suivez-moi !

— Où suis-je? demanda le jeune homme quand la porte se fut refermée derrière lui.

— Dans une tombe ! répondit l'actrice, et c'est la morte qui vous parle.

Maurice écoutait effaré.

— Regardez ! dit Ninon en écartant les rideaux de la fenêtre et en entr'ouvrant le volet. Que pensez-vous de cette chambre, Maurice? tout ici n'est-il pas chaste et virginal ? n'est-ce pas là le réduit que l'on voudrait pour un de ces êtres à visage d'ange qui ont seize ans et pas une ombre dans l'âme et pas une tache sur le front? ici tout est vierge, tout est rose et tout est sombre, hélas !... Dites? est-ce que ce n'est pas là le nid que vous entrevoyez, dans vos songes, quand vous

évoquez Rosa endormie? est-ce qu'il n'y a pas dans ce lit de mousseline un parfum de sommeil pur? est-ce que vous ne sentez pas la bénédiction du ciel dans ce rameau de buis? est-ce que ce crucifix et ce prie-Dieu n'ont pas l'air de se parler tout bas de quelqu'un? est-ce que ce miroir, ce tapis, ce mur de soie, cette alcôve dans un nuage, est-ce que ce portrait enfin, ne vous disent pas qui j'aime ici?

— Ce portrait! fit Maurice en s'élançant vers la toile que le doigt de Ninon désignait sur le mur.

— Maurice! j'ai une fille! s'écria-t-elle.

— Le portrait de Rosa!

— J'ai une fille!

— En face du vôtre!

— J'ai une fille!

— Vous! sa mère! dit Maurice d'une voix saccadée par la stupeur, et la marquise?...

— Me l'a enlevée, il y aura bientôt dix ans, me croyant morte.

— La preuve? dit Maurice, qui songeait, malgré lui, au rêve étrange que mademoiselle de Neilles lui avait raconté la veille.

Ninon regarda Maurice fixement.

— La preuve? dit-elle. D'abord cette chambre copiée

sur celle de Rosa et meublée par moi avec des meubles qui lui ont servi, puis ce portrait, puis cette porte qui conduit dans l'appartement de ma fille!...

— Dans l'appartement de Rosa!... s'écria le jeune homme en s'élançant vers la porte.

Mais Ninon lui arrêta le bras.

— C'est inutile, dit-elle, j'ai toujours la clef sur moi! Pas un pas de plus! vous m'avez juré le silence sur l'âme de votre mère!

Il se fit une pause pendant laquelle Maurice, anéanti par la révélation de ce secret, eut à peine la force de rassembler ses idées.

— Elle, sa mère! balbutia-t-il.

— Les preuves morales, vous les voyez, continua Ninon; la preuve matérielle, la voici.

Elle ouvrit un secrétaire de bois de rose, y prit un petit portefeuille armorié et en tira un papier.

— Écoutez ceci! dit-elle.

Et elle lut à Maurice la déclaration signée par Egurral, dans l'auberge du Pas-de-Roland, au dos du passeport de madame de Neilles.

— Cette voyageuse de distinction, reprit-elle après avoir lu ces dix lignes qui constataient l'enlèvement de son enfant, s'appelait la marquise de Neilles; cette

petite fille âgée de six ans alors, c'était Rosa ; cette Espagnole mortellement blessée — c'est moi ; avec ce papier, Maurice, je puis forcer la main à la marquise ! au besoin, si je voulais, il me rendrait ma fille.

— Oh ! qu'il vous la rende, s'écria Maurice en ployant un genou devant Ninon, et donnez-la-moi, ma mère !...

— Pas encore ! répondit l'actrice, le moment n'est pas venu. Ce papier, c'est ma dernière ressource, ma dernière, entendez-vous bien ? Avant celle-là, j'en ai une autre !

— Laquelle ?

— Vous verrez !

— Pourquoi hésiter ? demanda Maurice en se relevant. Le contrat se signe aujourd'hui, dans quelques heures !

— Pourquoi j'hésite ? répondit Ninon. Pourquoi j'hésite à briser d'un mot ce que j'ai construit depuis bientôt dix ans avec le sang de mon âme !... Pourquoi j'hésite à faire brusquement de la marquise Rosa de Neilles la fille d'une actrice et d'une bohême ! pourquoi j'hésite à précipiter mon enfant du plus haut sommet qu'il soit en ce monde après les reines ! pourquoi j'hésite, devant elle la pureté, devant elle la fleur

et le fleuron, devant elle dont j'ai payé le bonheur et la splendeur avec les cris de mes entrailles ! pourquoi j'hésite à lui montrer de la fange et à lui dire: — tu es la fille de ça !

Maurice considéra quelques instants l'actrice en silence, puis, lui prenant la main :

— Madame, lui dit-il avec émotion, vous vous trompez. Vous ne savez pas qui vous êtes. Une bohême? j'en suis un ! Ninon, vous êtes l'illustre artiste. Vous vous appelez le génie. Être la fille de la Champmeslé ou de la Malibran, c'est aussi appartenir à la noblesse. Savez-vous que moi qui vous parle je suis le fils d'un régicide? savez-vous que je porte le nom d'un homme qui a brisé un trône? Vous oubliez, Ninon, que, depuis cinquante ans, il n'y a plus d'autre royauté que celle de l'idée. Quel est le blason qui vaudra jamais l'affiche où sont les grandes lettres de votre nom? Vos gens, madame, c'est le public; votre salon, le théâtre; votre fête, la foule. Il y a dix marquises de Neilles en France, il n'y a qu'une Ninon. A quoi sacrifiez-vous, grand Dieu ! à l'idole du titre? — le nom vaut mieux; — à l'idole du grand monde? — j'aime mieux le peuple; — à la richesse? — je préfère la recette d'une soirée de génie au capital d'un héritage. Allons ! madame !

vous êtes devant quelqu'un qui vous admire, qui vous demande votre fille et qui sera honoré d'être le gendre de Ninon. Relevez la tête! osez être mère! Vous êtes la grande dame de la gloire!

— Non! répondit l'actrice, j'en suis la galérienne! Oui, c'est vrai, il y a des moments — moments d'ivresse — où je me sens au-dessus du monde entier. Oui! quand je me traîne sur mes planches, échevelée, et que la salle trépigne et palpite, je me sens plus duchesse et plus couronnée que toutes ces femmes armoriées; j'ai mon tonnerre d'applaudissements sur la tête! Je suis la prêtresse en scène, Maurice; mais, dès que je suis rentrée dans la coulisse, je redeviens l'impure. Je ne suis plus l'égale de la dernière bourgeoise honnête qui se confesse devant Dieu et trompe son mari derrière la loi. Quelle est la maison honorable où j'entrerais? en connaissez-vous?... allons donc! une actrice! une femme affichée! une fille!... Vous, Maurice, vous qui me parlez, vous auriez une sœur, vous l'auriez au bras, vous me rencontreriez dans la rue, que vous ne me salueriez pas! Eh bien! ma revanche, voyez-vous, c'est mon enfant! Ce que je n'ai pas, elle l'aura, elle l'a, je le lui ai donné, et, pour cela, je me suis arraché mon enfant de mes entrailles!...

Ah! je souffre bien, mais j'ai mes joies aussi. Je suis son ambition en chair et en os. Je vis en elle, à son insu. J'entre avec elle chez le roi de France, et la voix de l'huissier qui l'annonce vient jusqu'à moi. Je m'assieds dans sa voiture. Elle me mène à l'église. Sa couronne de marquise, je la sens sur mon front, clouée avec des épines. Ce manteau d'hermine qui l'attend, il est à nous deux. J'en ai pleuré des larmes noires. — Tout ça, ce n'est rien pour vous, hommes du monde, — c'est tout pour nous autres! Nous trompons-nous? c'est possible. Enfin, moi, je suis ainsi, prenez-moi comme je suis! — Tenez! Maurice, c'est ici, dans cette chambre inconnue de tous, que je viens étudier mes rôles. Ils sont tous là dans cette table, dans ce tiroir. Mais la vie de Rosa est mon plus beau rôle, et sa robe de grande dame, de tous mes costumes, celui que je préfère! Maurice, ma vraie création, voyez-vous? c'est ma fille! mon plus grand cinquième acte, c'est mon dévouement! J'ai donné ma vie pour cela. Je donnerai ma mort quand il le faudra. Ne raisonnez pas avec moi. C'est fait. C'est dit. Tout ce que vous pourriez me répondre, je me le suis déjà répondu. Et puis, la fatalité s'en est mêlée. J'ai trouvé Rosa jeune fille, l'ayant perdue enfant. Elle

m'avait oubliée. Elle était heureuse. Je l'ai laissée à son bonheur. C'est monstrueux, si vous voulez, cela est! Je n'ai pas le temps de tout vous dire! on ne met pas des abîmes dans un mot! maintenant, c'est fini. Rosa a seize ans, Rosa est mademoiselle de Neilles, Rosa est une perfection de beauté, de pureté, de grâce, de candeur. Elle a le monde ébloui et respectueux devant elle. Moi, j'ai eu des tas d'amants. Je suis la Ninon. Je suis une grande actrice, soit, — et une fille! je suis de la honte qui a du génie! Et vous me demandez pourquoi j'hésite? Taisez-vous! je m'appelle le bonheur de ma fille. Je n'ai plus rien d'humain! je suis ensevelie. Vous êtes ici dans ma tombe, et ce n'est plus la morte qui vous parle, c'est sa statue!

— Le bonheur de votre fille! s'écria Maurice, mais, si vous la vouliez heureuse, il fallait la garder! Nous nous aimons. Elle serait ma femme à présent!

— Votre femme? répondit Ninon avec un ricanement rauque. La fille de Ninon votre femme! Ah! vous tenez à raisonner, soit, raisonnons. Je suppose qu'au lieu de vous apparaître dans une auréole, entourée de tout le prestige du luxe et de la splendeur, dans un tourbillon d'encens et de lumière, avec un grand nom sur le front, vous la voyiez aujourd'hui —

elle, la même — chez moi, dans mon milieu, revenant du théâtre, sortant d'une coulisse, vivant pêle-mêle avec mes amies et mes amants, camarade avec tout ça, tutoyée et tutoyant, restée pure pourtant, je l'admets? — eh bien! vous la rencontrez, vous, Maurice de Vic-Aimon, vous, jeune et beau, avec vos vingt-cinq mille francs de rente, vos idées sur les femmes, votre vie passée, vos mœurs et votre avenir dans le monde, vous la voyez, elle est belle, vous l'aimez, elle vous aime. Qu'en faites-vous? Vous l'épousez? Non! Tu la séduis!

Maurice resta muet.

— C'est bon! reprit l'actrice, la voilà séduite! est-ce tout? non. Vous avez du cœur, vous lui êtes fidèle. Combien de temps? un an! c'est beaucoup. Soit. La voilà heureuse avec vous, pendant un an! après?... Après! vous voyez passer dans la rue, au bois, dans un salon, n'importe où, un visage qui vous plaît. Il n'y a pas qu'elle qui ait seize ans et des yeux noirs. Vous avez un caprice. Vous la trompez. Après?...

Maurice baissa la tête.

— Après! poursuivit Ninon d'une voix sourde, l'âge est venu, l'ambition est venue, vous êtes riche, vous vous fatiguez du célibat, — vous la quittez! pourquoi?

pour vous marier! C'est fatal. Un beau jour, vous enterrez votre vie de garçon. Oui, vous voulez une femme légitime, des enfants, vous voulez être homme enfin, et remplir les devoirs que la nature et la société vous imposent. Et vous faites bien. C'est votre droit. Le monde vous approuve. Je vous approuve, moi! Écoutez maintenant. — Cette femme légitime, où la cherchez vous? dans le sanctuaire de la famille, dans l'asile où s'élèvent les jeunes filles chastes, sous l'égide de l'éducation, dans le monde! — Dans quel monde? votre fortune et votre position indépendante vous permettent de lever haut les yeux et vous donnent le droit de choisir. Vous êtes un beau parti. Vous pouvez prétendre à une héritière. Vous cherchez donc votre femme dans le grand monde, et vous vous mettez sur les rangs, vous, vingtième, pour épouser qui? regardez!

L'actrice étendit son bras vers le portrait de Rosa.

— Une mademoiselle de Neilles!

Elle reprit :

— Vous allez me répondre : Mais maintenant, c'est fait. Je l'aime. Vous êtes sa mère. Je vous la demande, reprenez-la, et donnez-la-moi! — C'est là que je vous attends!

— Oh ! murmura Maurice, ce serait le bonheur !

— Que diriez-vous, si c'était le malheur ?

— Le malheur !

— Pour moi, pour vous, et pour elle. Vous voulez que je réclame mes droits. Bien, je les réclame. J'ai l'évidence et la preuve. Voilà donc Rosa qui rentre dans ma maison très-étonnée et un peu humiliée de m'avoir pour mère. Or, que ma fille me méprise ne me connaissant pas, cela peut m'être égal, mais sachant qui je suis, jamais ! Première torture. Mais passons. Je vous marie. Elle me remercie. C'est bien. La lune de miel fait son temps. Moi, je suis là, car vous vous figurez bien que je ne vous la laisserais pas tout entière et que, si je la reprenais, ce serait pour en avoir ma part. Hélas ! j'ai beau faire, elle a beau savoir à quel point je l'ai adorée, elle me considère toujours de cet œil étrange et surpris qu'on a pour une inconnue. Elle est mal à son aise quand je suis là. Alors les réflexions viennent. Les femmes même amoureuses ont des heures froides. Rosa, qui hier encore était marquise et promise à une des plus brillantes destinées, regarde parfois à la dérobée son ancienne existence et la compare à la nouvelle. Quel lendemain ! Hier, elle était l'égale des femmes les plus

enviées, elle marchait de pair avec les jeunes filles le plus haut placées, elle disait : ma chère ! à des duchesses. Elle entrait aux Tuileries avec un petit air fatigué et nonchalant, et voyait des huissiers, la chaîne au cou, lui tendre sa sortie de bal et abaisser le marchepied de sa voiture. Elle éprouvait pour les vanités du monde cette indifférence délicieuse des héritières de serre chaude. Et voilà qu'aujourd'hui, sans transition, du jour au lendemain, elle, mademoiselle de Neilles, elle, la merveille des salons où l'on parle bas, où la cravate blanche et l'habit de cour et la plaque de diamants sont de rigueur, elle, l'enfant gâté, la fleur du luxe, de la pudeur et de la grâce, elle, la sensitive du dédain, voilà qu'elle se réveille en sursaut dans mon bagne ! ceci est mathématique. Oui, — retournez la question comme vous voudrez ! — elle est votre femme, mais elle est aussi la fille d'une actrice, qui n'est même pas une chanteuse. Elle se réveille, toute vive, fille d'une comédienne du boulevard, qui s'encanaille dans le drame et touche des feux de cent cinquante francs ! la voilà forcée de considérer comme sa mère une femme devant laquelle tout le monde garde son chapeau, à qui l'on prend la taille, que les hommes saluent avec un petit signe

de la main et qui, depuis neuf ans, a essuyé le tutoiement des directeurs, des figurants et des souffleurs de vingt troupes! — Je suis une grande actrice, dites-vous? être la fille de Ninon, c'est quelque chose! — Vous rêvez! elle ne sait même pas qui je suis! Si elle a idée de ce que c'est que l'art et le théâtre, c'est un miracle. Elle a été élevée comme toutes les jeunes filles de ce monde-là, dans des préjugés insurmontables contre nous. Je parie qu'elle n'a jamais lu dix lignes d'un feuilleton où l'on prononce mon nom! Elle vient me voir jouer, paye sa loge, je la distrais pendant une soirée — et c'est tout. Donc, elle se réveille épouvantée, non dans ce que vous appelez ma gloire, mais dans mon désordre, dans le tohu-bohu de ma vie, dans la déroute de toutes ses idées et de toutes ses puretés, dans mon chaos, dans le fourmillement mercenaire de ma populace de cabotins! Elle tombe tout à coup de la plus belle loge de la salle dans la coulisse, de l'avant-scène où elle m'applaudit derrière le portant où je me farde; elle tombe sur moi avec le bouquet qu'elle me jette et voit son avenir de marquise, sa perspective de salons illuminés et princiers, les Tuileries et la Chambre des Pairs, emportés brusquement de sa vie dans le magasin des décors de

mon théâtre, au bruit du coup de sifflet de l'opinion !

— Vous renoncerez au théâtre, dit Maurice.

— Ah ! répondit Ninon, mon métier, que vous vantiez tout à l'heure, vous fait donc peur maintenant ! je ne suis donc plus l'illustre artiste et la grande dame de la gloire ! Vous reculez ! vous n'êtes plus si fier d'être le gendre de Ninon, puisque vous lui demandez d'abdiquer ! Cette affiche où s'étalent les majuscules de mon nom ne vous éblouit plus autant ; elle vous gêne maintenant et vous voulez que je la déchire ! Mais, insensé ! si je renonçais à mon art en reprenant Rosa, je lui retirerais la seule chose noble que j'aie en moi ! Si je suis quelque chose, c'est par mon talent, qui serait alors je ne dis pas la dot, mais la compensation de mon enfant. L'actrice finie, la courtisane reste tout entière, et ce que le baiser de ma fille trouverait alors sur mon front ce ne serait même plus la pauvre étoile de mon métier, c'en serait le crachat !

L'actrice s'interrompit un instant. Maurice se taisait.

— Vous m'avez coupé la parole, dit-elle, vous voyez que vous avez eu tort. Ainsi donc, je reste actrice, et voilà ma fille pêle-mêle avec moi. Elle songe et souffre. Toutes les réflexions que je viens de lui prêter, elle les fait. C'est fatal. Elles ont pour elle, malgré tout ce

que vous pourrez lui dire tout bas et tout haut, la brutalité de l'évidence. Pendant ce temps-là, je suis au martyre, moi, et je vieillis de dix ans. Les premiers temps, vous vivez ensemble, renfermés, vous aimant et vous suffisant. Un jour, vous sortez. Rosa, que j'embarrasse, est fière de vous et presse votre bras avec amour. Passe une de ses anciennes amies, quelque jeune fille avec qui elle aura conduit un cotillon, leurs yeux se rencontrent, l'ancienne amie détourne la tête. Rosa rougit et se tait. Passent des jeunes gens à cheval, des fils de famille hautains qui auront fait tout un hiver devant elle la courbette des galanteries : ils la regardent en face, sourient, chuchotent et ne la saluent pas. Rosa se tait et pâlit. Vous rentrez, et vous la voyez songeuse et triste. Je poursuis. Un soir, vous êtes à l'Opéra. Toute son ancienne société s'y trouve. Personne ne la salue, personne ne lui fait un signe ; les impertinences impassibles du silence et du sourire viennent la coudoyer à travers la salle. Elle sent sur elle mille lorgnettes et pas un regard. Elle peut se trouver, y songez-vous ? face à face avec la marquise, et recevoir à bout portant de celle qu'elle a considérée dix ans comme une mère ce clignement d'yeux particulier qu'on réserve aux femmes de chambre ren-

voyées. Les hommes ne lui pardonnent pas de l'avoir courtisée, les femmes de l'avoir enviée. Elle apprend alors ce qu'on dit d'elle dans le monde d'où vous et moi nous l'avons arrachée; c'est ceci: « Madame de Vic-Aimon? vous savez! cette fausse mademoiselle de Neilles! cette petite qui nous a tous trompés! cette petite aventurière! cette petite intrigante! » Alors il se creuse dans son amour une plaie secrète. — Vous, son mari, l'homme qui l'accompagne et dont elle est fière, et dont le bras est à la fois un honneur et un appui pour elle, elle se surprend à vous regarder, comme moi, à la dérobée. Vous subissez à votre tour l'épreuve terrible de la réflexion. Elle met en balance ce que vous lui avez apporté avec ce que vous lui avez fait perdre. Elle compare votre amour à sa déchéance. Bref, elle ouvre les yeux. Maurice, une femme qui commence à discuter son mari commence à ne plus l'aimer. Il n'y a que les amours aveugles qui ne trébuchent pas. Donc, au bout d'un certain temps, le résultat, le voici : — vous l'humiliez!

L'actrice, qui semblait calculer sur le visage de Maurice l'effet de ses paroles, le vit frissonner.

— Oui, reprit sourdement Ninon, c'est là que nous arrivons tous les trois! Pas d'autre issue. Tombée du

grand monde, elle ne peut même pas se rabattre sur la bourgeoisie. Les notaires ont leur orgueil comme les grands seigneurs. Un avoué qui gagne cinquante mille francs par an est un dégoûté plus difficile qu'un duc et pair. Le moindre avocat a plus de morgue qu'un ambassadeur. L'aristocratie ne vous salue pas, et la bourgeoisie vous montre au doigt. Ah ! chose affreuse ! elle, Rosa ! elle que j'ai sacrée, devenue on ne sait quoi, on ne sait qui, un reste frelaté du faubourg Saint-Germain, une moitié de marquise et une moitié d'actrice ! Ma fille, montrée au doigt, mise à l'index par la femme d'un huissier et claquemurée entre vous et moi, entre votre monde et le mien ! Votre monde ; vous n'en avez pas ! des garçons, des artistes, des bohêmes, tous gens d'esprit, d'accord, mais qui, précisément à cause de leur esprit, rient sous cape de vous, d'elle et de moi ! Mon monde ; des lorettes ! C'est beau. Nous fournissons à son salon, vous, les viveurs ; moi, les filles ! Donc, nous l'humilions ! De l'humiliation à la honte, de la honte à autre chose, quand on est femme, il n'y a qu'un pas.

— Elle, me tromper ! s'écria Maurice. C'est impossible !

— C'est inévitable. Vous êtes jaloux, n'est-ce pas?

Eh bien! il viendrait, tôt ou tard, un moment où vous découvririez dans l'âme de votre femme votre place non-seulement vide, mais prise. Oui! on n'arrive pas impunément à l'âge de jeune fille dans une société où toutes les coquetteries et toutes les idées naissantes de la femme font leur apprentissage avec une élite d'aristocratie et d'élégance! Rosa, en quittant le milieu où elle est aujourd'hui, en emporterait avec elle un reflet dévorant. Une fois humiliée par vous, elle rêverait tout bas à d'autres qu'à vous. Elle vous comparerait, et, une fois comparé, vous seriez remplacé. Qu'il se présente alors, dans son horizon, au milieu de cette période critique de votre union, un de ces jeunes gens qu'elle aura quittés et cherché à oublier pour vous épouser, et dont le type, attaché à son souvenir par un secret prestige, tourmenterait encore son imagination comme un idéal évanoui, que ce jeune homme, marquis peut-être comme elle était marquise, se présente et lui fasse la cour : frémissez! —Rosa, autorisée par l'exemple des mœurs faciles qui l'entourent, Rosa vous trompe!

— Grand Dieu! exclama Maurice.

— Une fois trompé, vous êtes haï!

— Elle! me haïr!

— Elle me haïrait bien, moi! s'écria Ninon avec colère. Dès lors notre ménage devient horrible. Après l'adultère et la haine, la séparation! La chute quatre à quatre dans le mépris public et dans le malheur; c'est fini; on ne sait plus où la catastrophe s'arrêterait. Je prendrais avec moi ma fille, et j'emporterais sa haine dans mon amour méconnu, et j'emporterais son malheur dans mon désespoir, et j'aurais, pour récompense, cette suprême torture d'entendre Rosa, marquise déchue, femme déclassée, épouse infidèle et abandonnée, me crier : Qu'avez-vous fait? Je n'en serais pas là si vous m'aviez laissée ce que j'étais...

L'actrice leva de nouveau son bras vers le portrait.

— Une mademoiselle de Neilles!

Maurice, cloué dans son silence par cette logique implacable, écoutait palpitant et convaincu.

— Ah! reprit l'actrice, vous commencez donc à comprendre! vous commencez donc à toucher du doigt le fond de mon sacrifice! vous sentez à la fin pourquoi j'ai laissé ma fille où elle est, et que c'est précisément son bonheur que j'ai voulu en faisant d'elle l'héritière de la marquise de Neilles! Oui, pour qu'un homme comme vous l'épouse, et la rende heureuse en l'épousant,

il faut qu'elle soit là! Répondez, maintenant! Je vous ai mis au pied du mur terrible où pend ce portrait. Cette Rosa, que vous auriez séduite, quittée et trompée, si d'abord vous l'aviez trouvée chez moi et non chez la marquise; cette Rosa, qui vous tromperait et qui vous abandonnerait si maintenant je la reprenais à la marquise, la voilà prête à vous rendre heureux pour la vie, à la seule condition qu'au lieu de l'abaisser jusqu'à moi, vous monterez jusqu'à elle! Chez moi, c'est une maîtresse trahie ou une femme infidèle; chez la marquise, c'est une épouse à qui le devoir sera aussi doux que l'amour, qui ne vous apportera pas seulement le bonheur domestique, mas la splendeur sociale, et qui peut faire de son Maurice un marquis de Neilles et un pair de France!

— Que dites-vous? s'écria tout à coup Maurice en s'éveillant; ah! malheureuse! votre chimère vous aveugle et se retourne contre vous! Avec tout autre, votre rêve était possible; avec moi, non! Moi, marquis de Neilles et pair de France! mais vous oubliez donc que je suis le fils d'un régicide!

Ninon recula de trois pas. Elle fut une seconde immobile.

— C'est vrai, dit-elle d'une voix altérée.

Elle reprit aussitôt, comme saisie par un brusque retour de sa réflexion.

— Ah ! vous m'avez fait peur ! Mais je savais bien que j'avais pensé à tout ! Eh bien ! qu'importe ! Depuis quand les fils sont-ils responsables des actions de leur père ? Vous êtes riche, la fortune est tout aujourd'hui. L'opinion ? vous n'en avez pas. Qu'est-ce que cela nous fait qu'il y ait eu un Louis XVI et une Convention ? Votre père a été ce qu'il a voulu. Il s'agit bien de ça entre nous ! Vous aimez Rosa, vous voulez l'épouser. C'est bien ; en avant ! Je m'en charge !

— Il y a là l'insoluble, dit Maurice terrifié.

— Allons donc ! répondit Ninon avec une violence léonine.

— Les Bourbons règnent, madame, et se souviennent de mon père.

— Vous vous rallierez avec éclat.

— Moi ! s'écria Maurice indigné.

— Pourquoi pas ? dit Ninon avec une naïveté brutale et superbe.

— Moi ! me rallier ! reprit Maurice stupéfait de cette audace d'innocence qui avait tranquillement le langage du cynisme et de la corruption, et à quoi bon ! vous n'y songez pas, madame ! Quand donc

avez-vous vu le régime actuel, avec ses rancunes et ses haines, faire d'un régicide ou de son fils un des principaux personnages de l'État?

— Et Fouché?

— Et l'honneur? Quoi! vous me dites ces choses-là froidement, en face! Vous voulez que je fasse litière de mon nom, de ma conscience et de ma dignité; vous croyez que je vais aller bassement me rallier ainsi, de but en blanc, à une monarchie qui ne me connaît que parce que mon père l'a frappée à la tête, et que je ne connais que parce qu'elle a banni mon père! Vous voulez que je m'en aille, chapeau bas, solliciter la radiation de mon nom de la page qu'il a dans l'histoire et dans le malheur? Vous vous imaginez que c'est une chose toute simple de marcher sur ce souvenir-là, et d'aller essuyer, dans les antichambres d'un palais de roi, la poussière que la tombe de mon père m'a mise aux pieds! C'est donc un misérable qu'il faut que je sois! Vous me montrez Fouché, et vous me dites : exemple! Oui, je le crois, oui, si je voulais donner aux Bourbons cette joie de prendre mon nom et de le souffleter moi-même publiquement, d'insulter la révolution à la face de tous, de traîner le cadavre de mon père sur une claie en criant :

« Gare ! c'est un criminel qui passe ! » si j'avais le courage d'entasser placets sur placets, si je savais intriguer, si je savais mendier, si je voulais faire avec ma fortune des tripotages électoraux, si je me remuais, si je courais les antichambres, si je me rendais nécessaire, si j'affichais sur ma vie l'éclat et le service de cette apostasie ; si j'étais du tempérament de ces hommes, pétris d'on ne sait quoi, qui trahissent et servent tous les gouvernements, et qui ne savent les servir que parce qu'ils savent les trahir, aimé de l'héritière de la marquise de Neilles, je pourrais peut-être arriver à être bien en cour et à endosser un manteau fleurdelisé doublé d'un linceul régicide ! je compterais alors parmi les premiers de l'État, c'est vrai, mais je serais le dernier des lâches !

— Ah ! vous m'impatientez ! s'écria Ninon en frappant du pied sur le tapis. Voilà que nous parlons politique, à présent ! Êtes-vous amoureux, oui ou non ? Voyons ! aimez-vous Rosa ? Voulez-vous qu'elle soit à vous et non à l'autre ? dites ? — Son père ! toujours son père ! Il me parle de son père quand il s'agit de ma fille ! Qu'est-ce que cela nous fait, son père ! Qu'est-ce que c'est donc que votre amour, à vous autres ? Est-ce

qu'on mêle ainsi des tas de choses à son cœur ! Ah ! bien ! si j'avais les yeux comme cela, à droite et à gauche, et si je m'occupais de ce qui se passe dans la rue, ce serait un joli dévouement que le mien ! Vous discutez ! vous marchandez ! Aimez-vous ? voilà la question ! Mais ne me parlez plus de votre père, ou bien nous ne nous entendrons jamais !

— Je ne veux pas me déshonorer ! c'est un sacrifice que je ne puis faire, même à mon amour ! répondit Maurice.

— Vous osez parler de sacrifice ici ? demanda Ninon en accentuant chacun de ces mots d'une pause menaçante. Que sacrifierez-vous donc ? Quoi ?..... qui ?...

— Mon père mort ! s'écria Maurice.

— J'ai sacrifié bien plus, répondit Ninon.

— Bien plus ? interrogea Maurice.

— Oui ! une mère vivante, moi !

Elle reprit :

— L'amour est terrible. Ah ! vous vous imaginez que vous aimez, si vous faites ainsi des parts de votre âme auxquelles vous mettez des étiquettes ! Dignité, conscience, honneur ! Quand on aime, on se jette la tête la première dans son amour, et l'on tombe !

Les sacrifices! est-ce que ça se compte? L'enfer du dévouement en est pavé.

— Madame, vous êtes femme et je suis homme. Ce qui n'est rien pour vous est beaucoup, sinon tout, pour moi. Une femme peut subordonner son honneur à son cœur, un homme jamais! Mon honneur, Ninon, mais il ne m'appartient même pas; il est à mon père encore plus qu'à moi. Je n'ai pas le droit d'y toucher. Ah! vous ne me comprenez pas! Vous n'avez sacrifié que vous, Ninon; vous n'avez pas sacrifié à votre amour l'honneur d'un autre, l'honneur d'un père, l'honneur d'un homme!

— Peut-être! dit Ninon en posant ses mains sur les épaules de Maurice et en le couvrant d'un regard écrasant.

— Vous avez sacrifié à votre amour l'honneur d'un homme?... répéta Maurice en reculant.

— Oui! s'écria l'actrice. Tenez, vous parliez d'antichambres tout à l'heure. Courir les antichambres! fi donc! Eh bien! écoutez! j'avais besoin d'avoir quelqu'un à moi chez la marquise. J'ai pris l'être que j'aime le plus au monde après ma fille, un courageux et grand cœur dont l'honneur vaut le vôtre, et j'ai fait de lui, savez-vous quoi? quelque chose de mieux

encore que l'homme qui court les antichambres, celui qui les garde et qui les balaie! oui, j'ai pris une livrée, je la lui ai mise sur le dos, et j'ai fait de ce noble enfant un laquais qu'on tutoie, à qui on tire l'oreille et qu'on appelle drôle, et qui se tait! Vous connaissez Gil?

— Le domestique?

— Oui.

— Eh bien?

— C'est mon frère! Parlez-moi d'honneur, maintenant!

— Ah! vous êtes effrayante! s'écria Maurice en regardant l'actrice avec la stupeur de l'admiration.

Ils se turent. Ninon triomphait. Le jeune homme, attéré par ce dévouement surhumain, se compara à elle et se trouva petit. Il lui fallut toute la force de son caractère, grandi par l'amour, pour ne pas déchoir en ce moment.

— Êtes-vous convaincu? reprit l'actrice. Continuerez-vous à m'obéir? Irez-vous, comme moi, jusqu'au bout?

— Pas jusque-là! dit Maurice, sombre.

— Encore!

— Toujours!

— C'est désespérant; voici une heure que nous parlons! exclama Ninon, et tout est encore à recommencer!

— Ninon! demandez-moi de mourir, mais ne m'ordonnez pas de m'avilir! répondit le jeune homme en se tordant les bras. Tenez, il y a un moyen de tout arranger! C'est vrai, je ne puis épouser votre fille sous son vrai nom, vous me l'avez démontré! mais je ne puis pas non plus l'épouser sous son nom d'emprunt. Concilions tout. Je suis riche. Fuyons tous les trois, et cachons-nous quelque part avec le bonheur!

— Cacher ma fille! s'écria Ninon avec la violence d'une femme qu'on vient d'outrager. Ah! voilà qui serait nouveau et triomphant! le beau résultat, et qui vaudrait bien la peine, en effet, qu'une mère se soit à ce point annulée! Ainsi, je me serais depuis dix ans, — presque le tiers de ma vie, — tenue blottie dans mon coin, timide et tremblante, n'osant ni souffler ni me plaindre, et n'ayant qu'une consolation et qu'une joie : le rayonnement de mon enfant, et ce serait pour la plonger tout à coup dans l'ombre! Nous enfuir! et pourquoi? Ah! j'oubliais! je suis une créature qu'on ne pourrait pas décemment avouer! et me voilà passée au rôle d'une mère honteuse dont la

fille et le gendre sont les premiers à rougir! Rosa, vous demanderait : Pourquoi nous cachons-nous? Et vous répondriez : Parce qu'il ne faut pas qu'on voie ta mère!

— Que faire? que faire? dit Maurice en sanglotant. Il n'y a pourtant que ce moyen!

— Il y en a un autre : m'obéir!

— Ah! Ninon, vous ne savez pas ce que vous faites; vous me mettez à la torture entre ma conscience et mon cœur! Vous savez si j'aime Rosa?...

— Je n'en sais rien!

— Mais je l'adore, mon Dieu!

— Vous mentez!

— Elle est ma seule pensée, mon seul rêve!

— Prouvez-le!

— Ah! j'éclaterai à la fin, moi aussi! s'écria Maurice qui se cabra sous cette insulte à son cœur. Lequel de nous deux manque en ce moment à son devoir vis-à-vis de Rosa, moi qui veux lui donner pour mari un homme d'honneur, ou vous qui voulez lui faire épouser un lâche?

— Allons! c'est comme si je n'avais rien dit! répondit Ninon, et, d'une bouche convulsive qui lançait les paroles comme des balles, elle continua :

— Il y aurait entre nous deux un abîme, si Rosa ne nous rapprochait. Vous l'aimez avec votre cœur, moi avec mes entrailles. Donc, nous pourrons nous entendre. Quant à votre politique, je n'y connais rien! c'est pour moi le néant! Là-dessus, vous ne me persuaderez pas. Je m'en moque! entendez-vous bien? je suis une femme de théâtre. Je vois une société; dans cette société, il y a une première place; cette place-là, je la veux pour ma fille. Elle l'a. Je la lui ai donnée. Elle la gardera. Vous vous imaginez bien que je ne vais pas la lui arracher, parce qu'il vous passe je ne sais quoi par la tête. Voilà tout. C'est clair. Quant à vos scrupules politiques, il n'y aurait personne pour gouverner, si tout le monde se mettait à être fidèle aux gouvernements tombés. Nous ne sommes pas en 93, nous sommes en 1829. Soyez de votre temps! Et puis, enfin, que vous ayez tort ou raison, c'est secondaire. J'ai mon but. Voilà tout. J'y vais. Écoutez! voici qui est sérieux : je puis empêcher le mariage de Rosa avec Frémont.

— Je crois bien que vous l'empêcherez! c'est votre amant! s'écria Maurice qui lut dans l'âme de cette mère jusque dans ses profondeurs.

- Oui, mais c'est votre rival! Ainsi, je vous tiens!

Mais je puis faire plus ! Quand je vous aurai débarrassé de Frémont (elle posa le doigt sur le passe-port de la marquise) avec ce papier, je puis vous marier avec Rosa.

— En la reprenant à la marquise, alors? interrompit Maurice.

— Non, en la lui laissant.

— Comment est-ce possible?

— C'est mon secret.

— En prouvant vos droits, vous anéantissez ceux de la marquise! Rosa ne peut avoir à la fois deux mères. C'est l'une ou c'est l'autre. C'est la marquise ou c'est vous! Vous serez là! vous serez vivante!

— Qu'en savez-vous? demanda Ninon d'une voix étrange. Je vous ai dit que vous étiez ici chez une morte!

— Je ne vous comprends pas, balbutia Maurice.

— Tant mieux! — Je reprends, dit Ninon : Ce que je ferai, le moment venu, ne regarde que moi. Je vous dis que j'ai tout dans la main. Vous voulez Rosa, vous l'aurez, à une condition : — Vous serez marquis de Neilles!

— Mais vous n'y pensez pas! fit Maurice avec un

mouvement de désespoir, de quelque façon que j'envisage votre volonté, elle me révolte! Ces titres, mais ils n'appartiennent même pas à votre fille. Je les volerais!

— Vous ne les voleriez pas! je les ai bien payés!

— Ah! vous êtes inflexible!

— Vous aussi!

— Ninon! s'écria Maurice qui ne trouvait plus de paroles.

— Voulez-vous être marquis de Neilles? reprit l'actrice.

— Jamais!

— Vous n'aimez donc pas, malheureux!

— Je ne veux pas me déshonorer!

— Égoïste!

— Moi!

— Oui. Écoutez. Il s'agit de l'avenir de ma fille. L'obstacle, maintenant, c'est vous. Moi, je lui laisse tout ce qu'elle a, et, de plus, je vous donne à elle. Vous, vous la prenez et vous la détrônez. Vous trouvez qu'elle aura assez de votre cœur! vous lui volez mon sacrifice! Pourquoi n'aurait-elle pas les deux? pourquoi n'aurait-elle pas à ses pieds — vous et le monde! Quoi! je fais faire depuis dix ans ce rêve-là à

mon enfant, et ce serait pour la réveiller! allons donc!

— En effet! dit Maurice, nous ne nous comprendrons jamais! Je suis une conscience et vous n'êtes qu'une âme! Mais j'aurai Rosa malgré vous! je l'enlèverai! ajouta-t-il avec une explosion passionnée.

— Je suis là, répondit Ninon, et je veille!

— J'ai votre secret, reprit Maurice. Je le révélerai. Je le crierai sur les toits. J'afficherai que vous êtes sa mère. Vous serez bien forcée de nous marier!

L'actrice, avec un geste fulgurant, prit le passe-port de la marquise et le mit sous clef.

— Et la preuve? l'aurez-vous? enfant! c'est moi qui l'ai. Moi seule! Vous parlerez. Je nierai!

— Je parlerai.

— Et votre serment! Vous m'avez juré le silence sur l'âme de votre mère!

— Grâce! balbutia Maurice.

— Lequel de nous deux demande grâce à l'autre depuis une heure? Votre dernier mot : Consentez-vous?...

La statue qui parlait ainsi fit un pas vers la porte par laquelle Maurice était entré, et l'ouvrit.

— Adieu! dit le jeune homme.

— Non! vous reviendrez! répondit Ninon; vous aimez!

Maurice descendit l'escalier de l'actrice en chancelant. Soudain un sourire de joie amère crispa sa lèvre. Il se rappela avec délices son duel du lendemain.

— Et que m'importe, après tout! se dit-il. Je me bats demain sans témoins, presque à bout portant, et je n'ai peut-être pas douze heures à vivre!

— En attendant qu'il revienne, se disait de son côté l'implacable femme, attaquons l'autre et brisons-le! Voici l'heure du contrat qui approche!

Elle fit avec un sang-froid de Romaine une toilette de duchesse et commanda sa voiture, qui la déposa, un instant après, dans la cour de l'hôtel de Neilles, devant la porte vitrée du vestibule.

IX

LE SCANDALE

Les salons de la marquise de Neilles étaient majestueusement vastes.

C'étaient trois énormes pièces de quarante mètres carrés, qui se succédaient. Les murs, revêtus de boiseries du temps de Louis XIV, étaient blanc et or, mais l'or avait pris la teinte du temps, et le blanc s'était estompé de cette demi-teinte de grisaille que les années ont donnée aux salons de Versailles. Pas un tableau, pas une jardinière, pas une fleur; huit grandes fenêtres s'ouvrant d'un côté sur le parc, de l'autre sur la cour; des cheminées de marbre, une pendule, des candélabres et des lustres-empire; des rideaux de lampas aux croisées, des fauteuils dorés, mais froidement alignés; des glaces allant jusqu'au plafond; un immense tapis d'Aubusson à rosaces; une porte à deux battants dans chaque salon; une table couverte d'un tapis de velours à crépines; des canapés et des causeuses autour de la table; tout cela noble, riche, majestueux, glacé.

Il était dix heures du matin. Autour de la table d'un des salons, quatre personnes étaient assises : madame de Neilles, Rosa, le baron Horace Frémont et le vieux et respectable notaire de la famille, tenant à la main un cahier de papier où brillait la splendide anglaise de son premier clerc, et le lisant posément, en s'arrêtant à chaque paragraphe avec l'importance

d'un homme qui feuillette des millions calligraphiés dans son étude.

Des trois personnes intéressées dans ce contrat, deux seulement, la marquise et le baron, y prêtaient leur attention. Rosa, sous l'empire d'une sombre préoccupation, fixait un regard distrait et stupide sur le velours du tapis de table. Elle était blanche et comme brisée sur sa tige. La ligne bleuâtre de la fatigue et de la douleur cerclait ses paupières où la volonté passive de la résignation se trahissait par un tressaillement nerveux. Sa bouche avait l'air d'avoir été frappée de mutisme; sa poitrine se soulevait par instants et étouffait un soupir; sa petite main étreignait convulsivement sa robe de soie, quand la fatale image de Maurice et de Ninon repassait dans sa pensée : elle avait l'attitude de ces épouses de l'Inde qui s'ensevelissent toutes vives dans le bûcher du mariage. Un mot la peindra : elle se mariait pour se venger! Elle regardait le baron, et ce regard semblait dire : « Celui-là ou un autre, que m'importe! » Jalouse comme une Espagnole, à la minute même où elle s'était crue trompée, elle avait arraché Maurice de sa vie; elle avait brusquement et pour jamais divorcé avec ce premier amour, tout en le gardant mal-

gré elle dans les replis inconnus de son cœur. Cette trahison du jeune homme au moment même où il venait de lui jurer l'éternelle fidélité, ce faux serment du baiser, l'avaient révoltée, et elle haïssait maintenant Maurice de cette haine qui s'indigne d'aimer encore. Elle épousait le baron, parce que sa mère le voulait, avec l'indifférence du désespoir; elle ne donnait pas sa main, elle la laissait prendre.

La marquise était heureuse et sereine. Ce mariage arrangeait une grosse affaire de famille. Sa fortune compromise allait se rasseoir pour toujours. Son orgueil nobiliaire, à qui la nécessité avait dû mettre une sourdine, avait suffisamment vieilli pour elle les armes bégayantes du financier fraîchement titré. Le roi approuvait et le mariage et le mari, et il avait même daigné, dans sa récente entrevue avec Horace Frémont à Saint-Cloud, glisser à l'oreille du baron un de ces mots qui font de ceux à qui ils sont adressés des ministres en expectative. La promotion qui devait appeler le nouveau marquis de Neilles au Luxembourg était à l'étude dans le cabinet. Le prodigieux pouvoir de l'argent éclatait dans cette circonstance. Malgré sa morgue aristocratique, la femme du monde n'avait plus que de l'admiration pour son futur gendre, qui,

tout parvenu qu'il était, avait réussi à gagner la faveur du roi en quelques minutes de conversation, et à entrer de plain-pied dans les hautes sphères de l'homme d'État.

Quant au baron, il était rayonnant. Il arrivait donc enfin au but de sa vie. Il allait pouvoir commander à son carrossier la fameuse berline à panneaux armoriés comme la dalmatique d'un archer féodal; il allait pouvoir s'asseoir sur ce fauteuil de velours vert galonné d'or des premiers grands seigneurs de la monarchie, qui plaçait le pair au-dessus de la loi, auprès du roi, immédiatement après les princes du sang, et donnait le pas sur les ambassadeurs, les cardinaux, les amiraux et les maréchaux. Il allait pouvoir faire graver sur sa carte cette ligne triomphante comme un bulletin de victoire : *Le marquis Horace de Neilles, pair de France*. Et puis, qui épousait-il? une des plus ravissantes filles du monde. Détail précieux pour un connaisseur de cinquante ans, expert en jolies femmes, gourmet émérite en fait de beaux yeux, de cheveux soyeux, de tailles fines et de tout ce qu'enferme de trésors le verrou mignon d'une épingle de corsage. Le baron, ajoutons-le pourtant, aurait pu, s'il l'avait voulu, découvrir des nuages à son bonheur. Il se sou-

venait par instants de la menace de Ninon, et il se battait le lendemain, sans témoins, avec Maurice. Eh bien! le croira-t-on?... ces deux points noirs, qui pour tout autre que lui eussent été gros de foudre, ne l'empêchaient pas d'entrer, toutes voiles déployées, dans le port du bonheur. Il se répondait, en pensant à Ninon : — « Bah ! une femme ! » Il se répondait, en pensant à Maurice : — « Je tire le premier ! » L'habitude du succès donnait à cet homme une confiance illimitée en lui-même. L'habitude du succès, c'est-à-dire cette force immense, cette hypothèque sur le danger, qui pousse le spéculateur, le chasseur et le conquérant, qui dicte à Napoléon le tranquille décret de Moscou dans le Kremlin miné, qui donne au cheval de César le coup d'éperon du Rubicon, qui crée dans la société les Rothschild et les Laffitte, et qui épaule le fusil de Gérard, le tueur de lions, devant l'antre des déserts.— « J'ai réussi, donc je réussirai. » Raisonnement fataliste de l'homme heureux, défi hautain qui fait, le plus souvent, reculer le malheur, infaillibilité de l'audace dont la formule menaçante est tombée un jour de la lèvre de Danton. Si Frémont croyait à quelque chose en ce monde, c'était à l'insolence de son bonheur, et il aurait parié que, pour

son duel du lendemain, son étoile l'attendait dans la capsule de son pistolet.

Ainsi, en ce moment, la marquise, le baron et Rosa offraient à l'analyse du physionomiste les trois visages de l'émotion suprême : la marquise, celui de la joie, et le baron, celui du triomphe; Rosa avait le masque décoloré d'une martyre de seize ans; c'était la corde brisée d'une lyre couronnée de fleurs.

Le notaire, lui, ne présentait aucun signe particulier. Il avait la rectitude de ce comparse inséparable de la propriété, de la famille, du mariage et du vaudeville. Le peindre, ce serait s'épuiser à chercher le point visuel dans une paire de lunettes.

Il lut le contrat. La marquise reconnaissait pour gendre le baron Horace Frémont, agent de change, domicilié rue du Bac, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, etc. Elle donnait en dot à sa fille le majorat et la terre de Neilles, avec le titre de marquise de Neilles, transmissible à son mari et aux enfants jusqu'à la dernière génération; la pairie, apanage naturel de ce titre, devait, pour passer sur la tête d'un homme non inscrit encore sur le livre d'or de la noblesse française, être soumise à l'agrément du roi. Madame de Neilles cédait, de plus, à son gendre la

propriété de l'hôtel de Neilles, qui devait être le domicile commun des époux. Elle se contentait, en échange de ces divers avantages, d'une rente viagère de cinquante mille francs. Quant au baron, il apportait à sa femme une fortune de cinq millions de francs, dont moitié en immeubles, un quart en titres de rentes sur l'État et l'autre quart en valeurs. Il se reconnaissait en outre acquéreur, au lieu et place de la marquise, de neuf lots de terrains vagues, sis entre le rond-point des Champs-Élysées et le Cours-la-Reine, et évalués chacun, l'un dans l'autre, à soixante mille francs; le baron s'engageait à restituer le prix de ces terrains déboursé par la marquise, et à les capitaliser sur la tête de sa femme.

Quand le notaire eut achevé sa lecture, il présenta la plume à la marquise qui signa. Le baron signa le second, en disant à Rosa :

— C'est mon bonheur que je signe!

Rosa ne répondit pas.

Elle avança sa main tremblante vers la plume et la mouilla d'encre.

Au moment de signer, elle eut une affreuse hésitation. Le mot *non* monta jusqu'à ses lèvres. Mais elle entrevit la lueur de la bougie éclairant le visage de

Maurice et celui de l'actrice; elle se leva et posa la plume sur le papier.

— Ici, mademoiselle, dit le notaire en touchant du doigt la place où Rosa devait mettre sa signature.

En ce moment, une des portières du salon se souleva, et la voix claire et ferme de Gil annonça :

— Mademoiselle Ninon Larovère!

— Je n'y suis pour personne! s'écria la marquise en voyant entrer une femme dont, malgré sa célébrité, elle savait à peine le nom.

— Elle! balbutia le baron foudroyé de cette audace.

— Elle! s'écria Rosa.

Le notaire abaissa ses lunettes jusque sur l'extrémité de son nez, et regarda la nouvelle venue pardessus le cercle d'or de sa seconde paire d'yeux d'un air qui voulait dire :

— J'ai vu ce nom-là dans mon journal.

Ninon, en entrant, regarda sa fille à la dérobée, et mit dans son regard ce cri sourd : — « Je te sauve! »

Puis elle s'avança intrépidement dans le salon.

— Madame la marquise, dit-elle, croyez bien que je ne me serais pas permis de troubler une fête de famille, — car c'est une fête que la signature d'un

contrat de mariage, — si je n'avais eu à dire à votre cœur et à votre honneur une chose qu'il est de mon devoir de femme et, permettez-moi de l'ajouter, de mon devoir de bonne voisine de vous apprendre. Le mariage qui va se faire est impossible. Je m'y oppose !

— Sortez ! s'écria le baron, pendant que la marquise écoutait muette de colère.

— J'ai une révélation à faire, répondit froidement Ninon.

— Une révélation ! répéta la marquise en pâlissant à ce mot qui lui fit faire une réflexion terrible et brusque en lui rappelant que Rosa n'était pas sa fille, secret enseveli pour elle, et qu'elle n'avait jamais confié à personne au monde.

Ninon regarda en face Horace Frémont.

— Monsieur sait ce qui m'amène ! dit-elle.

La marquise respira.

— Sortez ! exclama le baron.

— Pas avant d'avoir dit le mot que j'ai à dire, et ce mot, le voici : M. le baron Horace Frémont, qui ose ici toucher la main de cette chaste jeune fille, M. le baron Horace Frémont est indigne d'elle et n'est pas libre. Il vit depuis cinq ans avec une femme, et cette

femme, c'est moi! Niez-le donc! ajouta-t-elle à un mouvement du baron. Vous êtes mon amant, je suis votre maîtresse! vous voulez vous marier, — je vous arrête!

Il y eut une seconde de silence, d'un de ces silences de sépulcre que rien ne peut rendre, et qui sont comme l'oscillation de toutes les réflexions devant les énormités du scandale.

— Oui, répéta Ninon, je suis votre maîtresse!

— Pas de celui-ci seulement, mademoiselle! s'écria Rosa, qui s'était levée de sa chaise, et qui, venant jusqu'à l'actrice, accentua de toutes les forces du mépris cette écrasante réponse.

Ninon eut comme un nuage d'ombre devant ses yeux de femme et de mère. Ce *mademoiselle*, suprême coup de fouet du dédain dans cette phrase qui lui jetait sa vie à la face, ce *mademoiselle* dit à la mère par la fille, à la courtisane par l'ange, retentit en vibrations tonnantes jusqu'au fond de son être.

Elle fit un pas désespéré vers sa fille.

— Ne m'approchez pas! exclama Rosa indignée.

— Qu'on la chasse! ordonna la marquise.

Ninon, les yeux hagards, regardait sa fille.

— Elle m'insulte! elle! Ah! si elle savait qui je suis!... Je suis...

— Une intrigante! interrompit Frémont d'une voix tonnante.

— Une Aspasie, une Laïs, une Ninon de Lenclos, dit le notaire en s'agitant vertueusement sur son fauteuil.

— Une femme perdue! dit la marquise.

— Une infâme! s'écria Rosa.

Ninon, sous ce dernier coup, se sentit sombrer. Elle recula lentement jusqu'à la porte en emportant le dernier mot de sa fille, qui criait dans son âme comme ces lettres de chair vivante que le bourreau imprime, avec un fer rouge, sur l'épaule des forçats.

— Monsieur le baron, fit Rosa en s'adressant à l'agent de change, vous êtes mon mari; je vous donne ma vie et mon cœur!

Et la cruelle enfant, heureuse d'avoir pour témoin de cet engagement une femme qui pût en parler à Maurice, reprit la plume et signa résolûment.

Ninon sortit du salon. En traversant le vestibule, elle trouva la force de sourire à son frère, qui ne put ni la questionner ni la suivre.

Gil, immédiatement interrogé par la marquise,

faillit être chassé. Mais il fit l'innocent, s'excusa sur le manque de consigne, et l'agent de change, qui croyait l'avoir acheté et le ménageait; répondit du jeune domestique.

X

LA DERNIÈRE RESSOURCE DE NINON

Ninon rentra chez elle foudroyée.

Sans savoir comment ses jambes avaient pu la porter jusque-là, sans avoir rien vu autour d'elle, elle se retrouva assise dans sa chambre. Elle n'avait presque plus conscience d'elle-même. Elle regardait le fond noir de sa cheminée d'un œil égaré. Elle resta ainsi plusieurs heures. Pensait-elle? Non. Elle avait conservé son chapeau, son mantelet et ses gants. Tout tourbillonnait et bourdonnait dans sa tête. Elle n'avait plus une goutte de sang au visage ni aux lèvres. Elle était pâle, livide, anéantie. Elle écoutait, dans les profondeurs de son cerveau, résonner et vibrer les éter-

nels roulements de ce coup de tonnerre : — une infâme !

A cette stupeur, comme dans toutes les grandes crises, succéda le calme. Ninon était une âme forte, une âme espagnole, une âme éprouvée, une âme trempée ; il y avait du bronze dans les muscles de ce caractère. Habituée à tout dévorer et à tout souffrir, elle n'était jamais abattue jusqu'à ne pas pouvoir se relever. Elle écarta de son esprit, avec une prodigieuse puissance de volonté, le mot qui la torturait ; son désespoir se domina lui-même : la statue était brisée, mais debout encore.

Elle puisa dans son amour l'énergie de se raidir ; elle fit ce miracle de pouvoir, dans cette situation inouïe, en envisager toutes les faces ; sa désolation s'éleva graduellement jusqu'au sang-froid marmoréen du calcul ; elle réfléchit, pesa, conclut, et reconnut, avec épouvante, que tout était perdu.

Après dix ans d'épreuve et de sacrifice, où en était-elle arrivée ? — A ceci :

Sa fille, — qu'elle avait voulu laisser à madame de Neilles, avec l'espérance de faire à son enfant une position exceptionnelle, — aimait un jeune homme placé précisément dans l'exception inverse. L'amour

de l'héritière du majorat des Neilles était allé tomber sur l'héritier d'un nom attaché à l'exécution de Louis XVI. Rosa, condamnée par Ninon à la pairie, avait été choisir, entre tous, celui-là à qui sa conscience faisait un devoir de ne rien accepter de la monarchie régnante. Elle était amoureuse de qui? — du seul homme qui, l'aimant, dût refuser sa main : — du fils d'un régicide!

Amoureuse, elle était devenue jalouse. De qui? précisément de la seule femme qui ne pouvait être sa rivale : — de sa mère!

Jalouse, et voulant se venger, elle consentait à se marier. Avec qui? — précisément avec le seul homme que la nature révoltée lui défendait d'épouser : — avec l'amant de sa mère!

Gouffres de tous côtés!...

Ninon, arrêtée à l'improviste sur le tranchant de couteau de ces alternatives à pic, osa regarder devant elle et autour d'elle avant de faire un pas de plus. Elle sentit qu'elle ne pouvait plus ni avancer ni reculer.

Elle ne vit qu'une chance de salut, une seule, et cette chance la terrifia plus encore que toute cette conjuration de malheurs. Elle pouvait, sinon tout sauver, au moins ne pas tout perdre. Elle pouvait re-

prendre sa fille à la marquise, l'enlever à Frémont, la donner à Maurice; elle n'avait qu'à dire à Rosa : Je suis ta mère!

Ce fut alors, alors seulement, que la malheureuse eut le vertige. La corde pendue dans l'abîme l'épouvanta plus que l'abîme.

D'abord, si elle reprenait Rosa, adieu le grand rêve! Adieu cette chimère pour laquelle Ninon avait tordu son âme jusqu'à la dernière larme et pétrifié ses entrailles! Adieu cette splendeur de sa fille pour laquelle l'actrice avait accepté en souriant la torture de l'abandon et de l'oubli! Adieu ce piédestal devant lequel elle s'était faite statue! Adieu cette auréole à fleurons qui avait coûté à son amour dix années de réclusion! Adieu cette existence énorme et presque princière dont le soulier de satin touchait le trône et qui montrait à Ninon toute la société moderne faisant la haie sur le passage de son enfant! Adieu ce premier rang, dont le mirage effaçait tout pour l'actrice, et empêchait l'insensée de s'apercevoir que, si le monde donnait la splendeur à sa fille, — elle, elle eût pu lui donner un reflet d'art et de génie! Plus de voitures armoriées! plus de duchesses à recevoir! plus d'admirateurs! plus d'entrées aux petits-levers

royaux ! plus de bals éblouissants ! plus de banc-d'œuvre à l'église, plus de courtoisies de ministres ni de sourires d'évêques ! plus d'antichambres ! plus d'envieux !

Un brusque et formidable écroulement dans un monde quelconque !

Hélas ! était-ce donc pour en arriver là que Ninon s'était volontairement privée des caresses et de l'amour de son enfant ? Était-ce possible ? Oui ! cela était. L'implacable nécessité surgissait tout à coup avec sa sombre démonstration. La volonté d'en haut sortait de l'inconnu, comme une bête fauve, et Ninon entendait distinctement près d'elle le rugissement sourd de la fatalité.

Grand Dieu ! être une fille de théâtre et une courtisane, et avoir consacré sa vie, ses jours, ses nuits à une idée ! s'être réhabilitée tout bas dans une chimère ! Avoir, — à tort ou à raison, peu importe ! — pris dans sa main la belle poupée sociale toute lumineuse et toute dorée, et l'avoir donnée pour jouet à son enfant ! Avoir laissé dire et laissé croire, pendant dix ans, à la jeune fille, que rien ne lui manquerait de ce qu'il y a de plus enviable et de plus recherché dans le trésor de la fortune et de la puissance ! L'avoir

laissée toucher à tout dans l'écrin du sort, et essayer les colliers, et mettre les bracelets, et faire la belle dame devant son miroir avec une couronne de marquise! L'avoir habituée à caresser de sa fine main les plis soyeux de la pelisse d'hermine de la pairie! S'être habituée soi-même à voir passer sa voiture dans un tourbillon et galoper autour d'elle des cavalcades de jeunes gens titrés et inclinés! Avoir savouré d'avance chaque heure de cet avenir! S'être accoutumée à cette pensée que pas une femme au monde ne serait plus radieuse que celle-là! Avoir feuilleté successivement toutes les pages de cet avenir et cru lire sur toutes des promesses de fée! S'être sacrifiée pour cela! N'avoir pas même voulu voir qu'on était une mère qui en valait bien une autre! Et que, tout à coup, au lieu de l'espérance, ce soit de l'épouvante qui sorte de ce sacrifice! et que, tout à coup, on se sente acculée à tout briser! et que, tout à coup, sous peine de faire le malheur de l'enfant même, il faille la reprendre à ce rêve de bonheur! et que ce soit fatal, évident, sans réplique, sans pitié!

Cette extrémité, devant laquelle Ninon avait reculé cinq ans avant, la voilà qui reparaissait plus terrible que jamais!

Mais tout cela, ce n'était rien encore.

Une mère qui rouvre ses bras à son enfant, après dix ans, a au moins cette joie céleste de penser que c'est un sourire et un respect qui rentrent dans la maison.

O comble de stupeur! dans quel moment la destinée, qui ne pardonnait peut-être pas à cette femme d'avoir violé l'ordre des lois naturelles et contrefait au bas du bonheur de sa fille la signature de Dieu, voulait-elle donc forcer la malheureuse à dévoiler ce secret qu'elle avait jusqu'ici enseveli dans son âme? — Dans le moment où l'actrice, mettant un dévouement de plus dans son imprudence, venait d'afficher scandaleusement son amant, sa vie et ses mœurs devant Rosa! Quand Rosa frémissante, et le fouet de l'innocence à la main, venait de la frapper au front; quand, dans le salon de la marquise, devant tous, avant tous et après tous, avec la fierté de la vierge bondissante de jalousie et de haine, Rosa venait de flétrir à deux fois la courtisane hardie! Quand cette main adorée venait de lui jeter à la fois la première et la dernière pierre! Quand cette bouche, dont les lèvres avaient pour Ninon quelque chose du paradis, venait de cracher à la face de la créature déchue un

outrage sans nom! Quand la pudeur, se baissant indignée de toute sa hauteur, venait de ramasser de la boue pour en souffleter l'audace de la femme perdue! Quand l'adolescente immaculée arrachait les rideaux de l'alcôve de l'impure! Quand la candeur frappait la prostituée avec le plat de l'épée divine! Quand l'être chaste clouait à jamais l'écriteau de la honte sur la nudité de cette vie diffamée! Quand l'enfant prononçait sur l'actrice l'arrêt du mépris social! Quoi! quand le cri de haine de la jeune fille retentissait encore dans l'écho, quand c'était le moment de se cacher et de s'enfuir, quand Rosa avait à peine achevé de dire à cette *demoiselle* : — « Vous êtes une infâme! » c'était l'heure où Dieu voulait que l'infâme répondît : — Un baiser! je suis ta mère!

Quoi! l'aveu qu'elle avait muré en elle, croyant faire le bonheur de Rosa, le cri suprême que cette muette volontaire avait contenu dix ans, il fallait qu'elle se l'arrachât dans ce moment-là! il fallait qu'elle revendiquât le plus saint des droits de la femme quand la vierge la dégradait du rang des femmes! Il fallait qu'elle vînt maintenant demander de l'amour à cette haine, du respect à cet outrage, une bénédiction à cette avanie! Il fallait qu'elle parlât, à la minute

même où, plus que jamais, elle se sentait condamnée au silence ! Il fallait qu'elle se démasquât sous le soufflet ! Il fallait que, honnie, conspuée et déshonorée par le seul être dont l'estime fût pour elle l'air respirable, elle reprît Rosa, la lèvre encore pâle de l'invective, et se refît une place d'amour dans cette âme ! Il fallait enfin, quand l'ange avait encore l'attitude du bras qui chasse, que la pauvre Ève lui criât : — A genoux ! je suis ta mère !

Il existe, dans le vocabulaire humain, un mot sans équivalent ni synonyme, qui renferme et condense en lui tout l'inexprimable du mépris arrivé à ses dernières limites. Ce mot sonore, éclatant, suprême, la loi le réserve aux criminels et le garde pour le bagne et l'échafaud. Il domine, comme une sorte de cri souverain, toutes les voix de la justice et de la pensée. Il est l'ineffaçable et l'inflexible. Il est large et clair. Il fait de la langue qui le jette la lame d'une hache. Il brille, tombe et tue. Ce fut le mot d'une société contre les lépreux ; c'est le mot d'une religion contre les parias. C'est le mot sans pitié et sans appel. C'est le mot robuste et mâle qui épouvante dans la bouche des grands justiciers de l'histoire. Une infâme ! C'est le mot de Juvénal à Messaline, de Tacite à Agrippine, de

saint Jean à Hérodiade, et, ce mot-là, une fille venait de le dire à sa mère !

Ninon, chaque fois que son esprit retombait sur cette parole, demeurait interdite, immobile, et comme ne pouvant aller plus loin. Comment Rosa rentrerait-elle maintenant chez Ninon? Par où? par quelle porte?...

Reprendre son enfant après ce mot-là!... Ah! misérable!... Aurait-elle une heure, une seule, de joie pure? Elle alla jusqu'à supposer Rosa heureuse et lui revenant, et lui demandant pardon, et lui rendant amour et respect. Hélas! quand sa fille viendrait la baiser au front, Ninon ne se dirait-elle pas : — « C'est pour se faire pardonner? » Si sa fille lui souriait, si sa fille lui prenait la main, si sa fille se mettait tendrement à ses pieds, si sa fille lui sautait au cou, Ninon pourrait-elle ne pas frissonner jusque dans ses os en songeant à l'éloquence de cette caresse, et ce repentir même ne serait-il pas un dernier coup, et cet oubli ne serait-il pas le souvenir ?

Pourtant, il le fallait. Il ne restait plus à Ninon, pour sauver sa fille, d'autre ressource que celle-là.

C'était impossible, — soit! — C'était nécessaire !

— Allons ! dit Ninon.

Et, pâle, elle pénétra dans la chambre masquée, y prit le passe-port de la marquise et relut la déclaration d'Egurral.

Tout à coup un doute affreux lui vint.

Ninon était dans une de ces crises de désespoir où les idées qui épouvantent sont celles qui persuadent.

— Si elle allait ne pas me croire! dit-elle. S'il allait falloir lui trop prouver que je suis sa mère!...

Pourtant, ce doute poignant, elle voulut le secouer et passer outre. Mais alors elle fut frappée d'une péripétie épouvantable à laquelle elle n'avait pas sérieusement songé. En admettant que Rosa la crût sur parole et sur preuve, Rosa n'était pas seule. Elle avait derrière elle la marquise et Frémont : la marquise, qui ne lâcherait pas ainsi l'honneur et l'avenir de sa maison, Frémont qui ne renoncerait pas ainsi à la jeune fille et à la pairie. Ninon entrevit un procès. A ce mot de procès qu'elle se dit tout haut à elle-même, l'actrice se sentit tout à fait découragée. Elle parcourut d'un regard consterné toutes les phases de cette affaire, qui, si elle arrivait jusqu'aux tribunaux, serait l'étonnement et le scandale de Paris, de la France et de l'Europe. Elle passa son âme au laminoir de cette affreuse perplexité. Avocats, plaidoiries, juges,

public, tout comparut devant elle. Elle vit son secret traîné devant tous et affiché ; elle sentit dans son cœur le piétinement de la curiosité publique. Elle comprit qu'elle serait l'objet de la réprobation universelle. Elle entendit le cri d'horreur de toutes les mères devant cet amour maternel dont, de son aveu même, la mesure dépassait les proportions humaines. De plaignante, elle deviendrait moralement l'accusée. Elle assista mentalement aux dépositions des témoins, à la comparution de la marquise indignée et toute-puissante, de Frémont menaçant, de Maurice désolé, de Rosa interdite. On questionnerait non-seulement Ninon, mais son frère, mais ses domestiques, ses amants, ses amis, son existence tout entière. On interrogerait ses jours et ses nuits! Pas une heure de sa vie, depuis dix ans, qui ne fût déshabillée publiquement devant son enfant! On fouillerait dans le passé de Ninon; on lui demanderait qui elle est, d'où elle vient, où elle est née. On irait jusqu'à découvrir et à apprendre à Rosa que la pauvre femme avait fait jadis, en province, une année de prison, et n'était qu'une reprise de justice! Elle lut d'avance les articles de journaux, devina les regards, écouta les murmures et courba le front sous l'avalanche de la chi-

cane furieuse ! Enfin, ce procès déshonorant, elle le perdrait ou le gagnerait. Perdu, il lui enlevait à jamais Rosa. Gagné, il renvoyait Ninon du tribunal sous le coup d'un jugement motivé qui la flétrirait en reconnaissant ses droits, et lui jetterait avec dégoût dans les bras sa fille rouge de honte.

A cette idée, cet ange noir de la mort qui porte la fin des maux sur ses ailes traversa la chambre sombre où cette dernière épouvante venait d'assaillir Ninon.

Elle eut le vertige du suicide.

— Mourir! pensa-t-elle. Pourquoi pas ? Mourir ici, dans cette chambre, près d'elle, pendant qu'elle sera là, à côté de moi, et qu'elle dormira! Mourir sans bruit, là, sur ce lit qui a été le sien, en regardant son portrait qui me regardera! Qu'elle me voie ainsi, — sans me voir! — Que mon dernier soupir aille, en flottant dans l'air, se poser tout doucement sur sa bouche endormie et la baiser! Mourir entre toutes ces choses aimées qui lui ont appartenu! Il faudra bien qu'elle me croie — quand je serai morte! Comment ne serait-elle pas persuadée que j'étais sa mère, quand cette porte qui nous sépare s'ouvrira pour elle et qu'elle reconnaîtra ce doux nid, jumeau du sien,

et qu'elle reconnaîtra son lit, et qu'elle verra sur ce lit une morte ayant dans sa main un codicile suprême qui lui dira tout et lui dictera mes dernières volontés? Comment ne pas croire un cadavre? Et puis, qu'ai-je à attendre maintenant de la vie? Je dois mourir. On me l'a prédit. J'y étais prédestinée. J'y étais résolue. Je le savais. Pourquoi pas maintenant? — Ah! si du moins je pouvais, en mourant, voir mon rêve réalisé tout entier! — Mais non! c'est fini! — Oui! c'est un moyen; c'est le seul, c'est le vrai! Comme cela, je parlerai à ma fille en restant muette, je me montrerai sans m'imposer: elle me retrouvera, elle me verra, elle m'obéira, et je serai partie! La mort a les trois choses que je veux : le silence, l'éloquence et la majesté. Le seul voile que l'infâme puisse maintenant lever sans rougir devant sa fille, c'est le linceul!

Alors, comme elle avait raisonné avec son désespoir, cette femme raisonna froidement avec sa mort. Elle en examina les résultats et les trouva bons.

Le premier était éclatant d'évidence. Avouer et prouver à Rosa qu'elle avait pour mère la maîtresse de l'agent de change, c'était faire reculer d'horreur la noble jeune fille devant ce mariage monstrueux.

A cette pensée, Ninon leva les yeux au plafond avec un inexprimable sourire d'allégement.

Le second résultat, c'était de détruire la jalousie de la jeune fille, et de rendre son cœur tout entier à Maurice.

Le troisième, c'était de restituer à Rosa la libre disposition de sa destinée. Si la marquise ne consentait pas à marier la jeune fille à l'homme de son choix, ou si Maurice, persistant dans ses scrupules, refusait d'épouser l'héritière de madame de Neilles, Rosa, mise en possession de la preuve de son enlèvement, était dégagée vis-à-vis de la marquise, et rien n'empêchait plus les deux jeunes gens d'aller cacher leurs amours dans quelque coin du monde.

Ninon laissait auprès de sa fille deux protecteurs et deux dévouements : Maurice et Gil.

Enfin, la mort offrait à Ninon la délivrance. Elle débarrassait l'actrice d'une existence à laquelle l'art et le succès ne suffisaient plus, et qui n'avait jamais eu qu'un but, un seul, la réalisation d'un idéal de souveraineté et de puissance sociale entrevu par elle pour son enfant. Son but manqué, Ninon se condamnait à mort avec l'impassible sévérité d'un juge qui punit un conspirateur maladroit. Puisque son rêve voulait s'é-

crouler, elle voulait s'y ensevelir. Cette femme, qui mêlait à son fanatisme éploré pour sa fille une sorte de rage sombre, ne renonçait pas, même dans ce moment, à l'enivrante ambition qu'elle avait savourée si longtemps. Elle sentit qu'elle ne pourrait pas voir sa fille à une autre place qu'à la première. Sur le point d'en finir avec la vie, elle en voulait sourdement à Maurice d'avoir changé l'avenir de Rosa.

La mort lui plaisait donc comme une délivrance et comme un châtiment qu'elle avait également mérités. Elle se punissait d'avoir renoncé à son enfant et commis à la face du ciel ce crime de lèse-maternité, sans autre résultat que de voir son enfant malheureuse par elle, — elle outragée par son enfant !

Une infâme !... — Ninon eût consenti à vivre, que jamais sa pensée n'aurait pu franchir le moment où ce cri avait jailli des lèvres de Rosa. La vie de Ninon s'était arrêtée à jamais sur cette seconde. La malheureuse avait senti que rien n'y ferait, et que, vécût-elle cent ans, ni le temps ni l'âge n'arracheraient de sa pensée cette seconde enracinée à son dernier cheveu blanc !

Une infâme ! une infâme ! une infâme !... mot terrible qui, si Ninon eût vécu, aurait incessamment

rebondi de jour en jour et d'heure en heure sur cette mère lapidée par sa fille! Pierre fatale, épargnée par le Christ à la femme adultère, et dont le dernier ricochet ne pouvait s'arrêter que sur un tombeau!

XI

UTILITÉ D'UN CRIME PRÉVU PAR LE CODE

Le temps pressait. Ninon décida qu'elle se tuerait dans la nuit même.

Elle donna congé à ses domestiques pour vingt-quatre heures. Elle prétexta une partie de campagne qui devait la retenir deux jours hors Paris.

Une fois seule, elle écrivit.

D'abord son testament, qu'elle plaça sous son oreiller. Elle léguait à son frère, le seul parent qu'elle déclarait avoir, tout ce qu'elle possédait, sept mille livres de rente environ, placées sur l'État, et la propriété de sa maison de Breteuil. Dans ce testament

elle donnait de son suicide des motifs qui devaient dérouter tous les soupçons.

Elle écrivit ensuite à Gil. Elle lui faisait part de sa mort, ainsi que des raisons qui l'avaient décidée. Elle le remerciait avec effusion de son dévouement et lui demandait pardon de mourir. Elle priait son frère d'habiter toute sa vie la maison qu'elle lui léguait, et de conserver intacte la chambre masquée, mais sans jamais en révéler l'existence à personne, excepté à Rosa. Comme dernières instructions, et pour que les causes de cette mort et le secret de cette chambre restassent à jamais inconnus, Gil avait ordre de ne laisser constater le décès qu'après avoir pris la précaution de transporter la morte dans sa propre chambre à coucher et sur son propre lit. Ninon entrait, sur ce point, dans les explications les plus détaillées.

Gil était, en outre, chargé de remettre le jour même, et dans le plus grand mystère, à son adresse le papier cacheté qu'il trouverait dans la main de sa sœur morte.

Il était alors sept heures du soir. Ninon n'avait rien mangé depuis le matin, car, pour ne pas éveiller les soupçons de ses domestiques, elle avait déjeuné.

Elle attendit neuf heures, et alla jeter à la poste

la lettre qu'elle écrivait à son frère. L'heure de la dernière levée était passée, et Ninon avait calculé que son frère, recevant sa lettre par la première levée du lendemain, pourrait être auprès d'elle de grand matin. Par surcroît de précautions, Ninon ferma la porte de son appartement, dont Gil avait la clef ainsi que celle de la maison.

De retour chez elle, Ninon descendit à la cuisine; là, elle fureta quelques instants et finit par trouver ce qu'il lui fallait : du charbon de bois et un réchaud.

Puis elle monta dans la chambre masquée, et plaça le réchaud sur le tapis, au milieu de la pièce.

Ces préparatifs terminés, elle écrivit une longue lettre qu'elle cacheta, et dans laquelle elle mit le passe-port de la marquise. L'enveloppe portait le nom de mademoiselle de Neilles.

Cette lettre fut horrible à écrire. La plume de Ninon s'arrêtait à chaque instant entre deux sanglots. Quand elle eut fini, il était onze heures du soir.

Cependant, la maison était silencieuse et vide, la rue déserte et à peine éclairée; la chambre, complétement close, n'avait pour lumière que la flamme pâle d'une bougie.

Tout dans cette chambre était, on le sait, l'objet

d'un culte pour cette femme dont la sensibilité n'était comparable qu'à sa sauvagerie. Un portrait n'est que l'image des traits; cette chambre dont le mobilier avait servi à Rosa, c'était pour Ninon le portrait même de la vie de son enfant. Les chaises, c'était Rosa assise. Le lit, c'était Rosa couchée. La cheminée, c'était Rosa, l'hiver, rentrant, après une longue course, toute transie de froid et se chauffant. La fenêtre, c'était Rosa, l'été, prenant l'air et écoutant chanter les oiseaux ou babiller les ouvrières endimanchées qui passaient dans l'avenue. Le miroir, c'était Rosa coquette. La table disait : Mademoiselle travaille. Le prie-Dieu la montrait à genoux, la tête inclinée sur son livre d'heures, en jupe de nuit, et le crucifix murmurait : —Chut! elle prie. Le pas de la jeune fille semblait être resté partout sur le tapis. Sa beauté parfumait la toilette à demi-voilée sous la guipure comme un reposoir. Il y avait un peu d'elle dans tous les coins; elle était là présente dans toutes les attitudes, et le cadran de la pendule était comme le médaillon des heures de sa vie.

Il y a dans le culte qu'on a pour les choses mortes une inépuisable source d'émotion. Les âmes les plus prosaïques ne sont pas insensibles à cette sourde éloquence de la matière traversée par le souvenir. Qu'est-

ce que le conscrit embrasse en allant au feu? l'amulette achetée à la foire que lui a donnée la payse. A quoi songe le marin la nuit dans la tempête? au coq doré de son clocher qu'il entrevoit dans les ténèbres, et qui mêle pour lui son vol idéal à l'essaim tourbillonnant des mouettes et des cormorans. Le jeune homme qui va sur le terrain pour la première fois baise en cachette une boucle de cheveux. O puissance de ce qui paraît mort, voix des choses muettes, vie secrète du rien! un air qu'il entendra jouer dans la rue par un orgue de barbarie va rendre brusquement à un vieillard ses vingt ans, par un beau jour de soleil, et va lui remettre au bras sa maîtresse chantant cet air-là. Un parfum, c'est souvent toute une grande année de la semaine des amours. Il y a des femmes dont le souvenir est au jasmin, d'autres à la verveine, d'autres à l'héliotrope, comme était celui de Rosa pour Ninon et pour Maurice. Une nuance peut vous rappeler un ruban, le ruban un cou et le cou un baiser. Un chiffon fané, c'est bien peu de chose, n'est-ce pas? eh bien! l'esprit le rafraîchit en le regardant et voilà une toilette toute neuve qui reparaît. Le souvenir est un magicien dont la relique est la baguette. Il fait marcher un soulier, s'agiter les doigts d'un gant, val-

ser une robe, sourire un chapeau. Il donne au numéro de la rue que vous aviez l'habitude de regarder jadis de votre fenêtre la mystérieuse perspective de l'illusion qui revient. Il vous arrache des larmes quand vous revoyez un lieu où vous avez été heureux, un tronc d'arbre où vous vous êtes assis deux, un chiffre gravé sur une écorce, une allée, un mur, un banc. Il évoque, pour le solitaire, la forme de l'être absent dans la maison vide, pour le délaissé, la figure de l'être infidèle dans la lettre déchirée, pour le proscrit, le fantôme de la patrie dans l'hirondelle qui passe et qui vient de cet horizon disparu qu'on appelle là-bas!

Cet horizon, pour Ninon, c'était cette chambre.

Dire ce qu'elle avait enfoui là de douleurs et de jouissances, ce qu'elle avait répandu d'amour dans ce néant, ce qu'elle avait dépensé de trop plein dans ce lieu vide, ce qu'elle avait bavardé de tendresses aux murs roses de cette cellule, ce serait faire l'histoire de sa vie pendant ces heures où, n'ayant pas sa fille, elle la voulait à toute force, pauvre affamée qui venait vivre là avec l'apparence du festin, mère martyre qui venait jouer là avec l'ombre du bonheur de sa fille!

Elle procéda avec calme à tous les préparatifs de sa mort. Elle prit les manuscrits de ses rôles, les déchira

et en fit des bourrelets de papier avec lesquels elle boucha hermétiquement la fenêtre et le trou de la serrure des deux portes, les bords du châssis de la croisée et le tuyau de la cheminée. Elle éprouva un bonheur infini à faire ce sombre usage de ces pages qui contenaient sa célébrité. Il lui sembla que toutes les figures qu'elle avait créées étaient là avec elle, que chacune de ces femmes absentes, dont elle était aussi la mère, errait dans la pénombre, se baissant avec elle sur le tapis, tamponnant la porte, calfeutrant la croisée, et que toutes ces filles de son génie auxquelles elle avait prêté sa vie l'aidaient à mourir.

Tout un grand rôle passa à allumer le réchaud. Ce fut long. Les feuillets se consumaient sans que la flamme mordît le charbon. Ninon noircissait ses doigts à remuer les tisons. Elle prit un charmant petit soufflet de Boule et souffla. Le papier s'éteignait toujours et le feu ne se faisait pas. Elle se mit sur ses deux genoux et souffla avec sa bouche. Enfin elle sentit entrer dans sa gorge la première fumée fatale. Elle avait réussi. Le charbon pétilla. Le grésillement de la braise lança des étincelles, et des jets de gaz se répandirent dans la chambre par les orifices du réchaud.

Ninon se leva.

— Sera-ce long? dit-elle.

Elle s'aperçut alors que, dans l'état de surexcitation morale où elle était, elle avait gardé son châle et son chapeau de paille. Elle éprouva le besoin de se mettre à l'aise. Elle se déshabilla, et alla prendre dans une armoire une robe de chambre de cachemire qu'elle avait fait faire un an avant sur le modèle et avec l'étoffe que Rosa avait choisis pour elle-même. Puis, ainsi vêtue, elle s'assit devant la toilette, et, avec un peigne qui avait servi à Rosa, elle lissa ses bandeaux noirs.

Cependant la chambre s'emplissait lentement d'un nuage qui s'épaississait d'instants en instants.

C'était vraiment un spectacle étrange et terrible que celui de cette cellule élégante jusqu'à la richesse où brûlait un affreux alambic de terre commune, posé à même sur un splendide tapis de la Savonnerie. Les spirales blanchâtres montaient de plus en plus opaques vers le plafond doré et semblaient jouer avec le lustre comme la fumée du narguilhé d'une sultane. La glace posée sur la cheminée reflétait les gerbes méphitiques à mesure qu'elles s'échappaient du brasier, et la flèche des rideaux du lit disparaissait déjà dans la légère zone grise que le nuage traçait sous la ligne du plafond. L'air respirable, refoulé insensiblement vers le plan-

cher, commençait à s'apesantir. Ninon, toujours assise devant la toilette, venait de poser dans ses cheveux une rose artificielle qui avait été au bal toute une nuit avec sa fille.

Si, au lieu d'une tenture de mousseline à dessous de soie rose, il n'y eût eu là que quatre murs nus, et, au lieu d'un lit de marquise, qu'un grabat; si, au lieu d'une mourante vêtue de cachemire, la condamnée eût été quelque pauvre femme en haillons, ce réchaud eût été mille fois moins effrayant. Ce suicide du gros peuple, ce suicide sordide de la faim, de la misère, de la prostitution et du grenier, dans cette ravissante bonbonnière, c'était à faire frémir. Il y avait je ne sais quoi d'indicible dans le face-à-face de ce luxe et de cette chose, et dans cette belle femme parée qui, au milieu des dentelles, des dorures, des soieries, buvait à longs traits et en souriant ce sinistre vin bleu de la mort.

La fumée descendit une nouvelle zone dans l'atmosphère de la pièce.

La flamme de la bougie, consumée aux trois quarts, vacilla quelques instants encore, et s'éteignit.

Ninon se trouva alors dans une pénombre étoilée seulement par le brasier.

L'âcre senteur du charbon lui brûlait les yeux et la

gorge, mais elle respirait assez encore pour tout percevoir et tout voir autour d'elle.

Les quelques minutes qui précèdent la mort — et surtout la mort volontaire — donnent à l'esprit une prodigieuse lucidité et une merveilleuse faculté de concentration. En ce moment, Ninon revit mentalement toute sa vie passée, et toutes ses années de jeunesse et de souffrance traversèrent sa pensée avec tous leurs détails et toutes leurs émotions, comme un vaste paysage dont une série d'éclairs mettrait en relief les moindres accidents aux yeux d'un passant nocturne. Elle eut successivement dix ans, puis quinze ans, puis vingt ans. Elle se revit enfant, puis jeune fille, puis mariée, puis mère.

Mère ! à cette idée, il lui sembla que tout autour d'elle lui disait adieu. Ce fut comme si ce nid vide l'eût sentie s'envoler. Ninon, au milieu de la fumée toujours grandissante, voulut faire une dernière fois le tour de ce réduit aimé; elle s'arrêta devant chaque objet, devant chaque meuble. Elle chancelait et se reposait successivement sur chaque chaise, moins pour s'y reposer que pour s'y asseoir. Son pied rencontra par terre dans un coin une casquette de livrée oubliée par Gil; elle la ramassa et la baisa.

Enfin sa tête se troubla, ses jambes se dérobèrent sous elle, mais elle put encore se souvenir. Le réchaud jeta une nouvelle bouffée de gaz. Le sein de la malheureuse femme se souleva comme pour dévorer les derniers atomes d'air respirable. L'effort fut si grand qu'elle tomba sur ses genoux. Elle commençait à étouffer. « J'arriverai jusqu'au lit! » se dit-elle. Et elle reprit, en se traînant, ce dernier voyage de son âme et de ses yeux autour de ces quatre murs. Enfin, par un suprême soubresaut de sa volonté, elle arriva au pied de la couche virginale. Elle y monta et s'y étendit. Alors elle crut voir, à la lueur du brasier, s'entr'ouvrir le voile de fumée qui obscurcissait la pièce, et une vague bénédiction tomber du portrait de Rosa sur le lit, comme pour fermer les yeux de la mourante.

L'actrice tenait dans sa main droite la lettre destinée à sa fille.

Quelques secondes se passèrent. Le brasier était rouge. Des flammèches d'étincelles jaillissaient des tisons. Encore un instant, et c'en était fait de la malheureuse femme. Le sombre hoquet du spasme saccadait sa respiration.

La douleur fut si atroce, si intolérable, que Ninon, reprise par le brutal instinct de la conservation, se

leva droite sur son séant et voulut se jeter à bas du lit; mais le corps s'y refusa. Elle retomba sur l'oreiller en râlant ce mot :

— De l'air !

Puis elle perdit le sentiment.

Tout à coup, à l'autre extrémité de la chambre, un bruit singulier se fit entendre. On eût dit qu'un effort invisible cherchait à forcer le volet extérieur. Un craquement annonça qu'une des traverses de la persienne avait cédé ; puis une vitre de la fenêtre tomba en éclats, et une grosse main rugueuse, passant par la fracture, souleva rapidement l'espagnolette.

La fenêtre s'ouvrit, et un visage d'homme à perruque de laine frisée et au regard perçant et curieux, éclairé par une lanterne de fiacre que tenait l'autre main, juché au bout d'une échelle dont on apercevait le dernier montant, s'avanca à demi dans la chambre en grommelant :

— Pouah ! ça fume rudement ici !

L'air du dehors pénétra rapidement dans la chambre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

I

CE QUE PEUT COUTER LE RAMONAGE D'UNE CHEMINÉE OU L'ON NE FAIT JAMAIS DE FEU.

Une partie des événements que nous venons de raconter avait eu un spectateur.

Depuis deux mois environ, tous les jours, mais à des heures différentes, tantôt le matin, tantôt dans l'après-midi, souvent le soir, quelquefois la nuit, — en même temps pour ne pas éveiller de soupçons et

pour tout pouvoir observer, un fiacre de la plus commune espèce stationnait sur le bord du large trottoir de l'avenue de Breteuil, de l'autre côté de l'hôtel de Neilles et de la maison de Ninon. Ce fiacre était vide, mais il faut croire qu'il n'était pas à prendre, car si par hasard un passant, peu difficile en véhicules, faisait au cocher le signe d'usage, celui-ci répondait par un refus de la tête qui voulait dire : je suis à l'heure. Le cocher, d'ailleurs, n'avait guère la mine plus engageante que le fiacre. Son large chapeau tromblon, à forme évasée et quelque peu défoncé, couronnant sa perruque de laine, son carrick à quadruple étage cerclant son menton d'un collet crasseux et raide comme une plaque de tôle, son pantalon de cuir couvert d'une lèpre de crotte, ses lourds sabots rembourrés de paille, ses gants de peau de chèvre auraient tenté le crayon rabelaisien de Daumier. Cet homme, connu dans le quartier sous le nom de père Bourgaize, était le méconnaissable maître Egurral.

Il logeait, comme nous l'avons dit dans le prologue de cette histoire, au numéro 6. Sa chambre, située dans les combles d'un de ces cabarets à mine sinistre vulgairement appelés *bouchons*, aurait découragé une saisie. Le mobilier avait un laconisme spartiate

et tenait tout entier dans ces trois monosyllabes : mur, lit, chaise. Le lit était une sangle couverte d'une paillasse et d'un drap dont la sordidité n'eût été indifférente qu'à un chiffonnier. La chaise de sapin mal équarri affectait les teintes brunâtres d'un siége habitué au frottement d'un fond de culotte de cuir. Enfin le mur, blanchi à la chaux vers 1813, était illustré des noms des divers locataires qui s'étaient succédé dans ce taudis, et d'arabesques tracées à la chandelle. Seulement, au milieu des tatouages bizarres qui le couvraient, un architecte eût été frappé de la rectitude d'un dessin tout différent des autres. Ce dessin était évidemment le plan d'une maison. Quelle était cette maison ? Il n'y avait qu'à jeter un coup d'œil par la lucarne de ce logis pour en apercevoir le modèle, à demi masqué par les arbres, de l'autre côté de l'avenue. Sur son mur, et dans une intention qu'on connaîtra bientôt, maître Egurral avait patiemment tracé le plan de la maison de Ninon.

L'intelligent cocher avait, on s'en souvient, mis la main à la pâte dans un certain nombre de métiers. Ses gros doigts, aux ongles de corne, jouissaient de la plus étrange adresse. Il avait, par exemple, une écriture superbe, et ses livres d'aubergiste auraient

étonné un employé de la Banque par la netteté des chiffres, des tirets et des accolades. Ce sont ces mains-là, dignes, en apparence, de l'épithète de battoirs, qui jadis, à la Cour des Miracles, extrayaient si habilement la bourse fatale de la hotte aux sonnettes, mains de mécaniciens ou de voleurs, qui, dans notre siècle, font les ressorts de montre — ou les foulards.

Cette épure, due à la dextérité de maître Egurral, était le fruit de longues observations.

Son fiacre, dans sa faction quotidienne sur la chaussée de l'avenue, s'arrêtait de moments en moments. Le cocher alors paraissait pris d'un profond sommeil, bien justifié par la chaleur tropicale de la saison et par le trop épais vêtement dont s'était si intempestivement affublé maître Egurral. Mais le sommeil du sagace personnage n'avait jamais de feuille de pavot que sur un œil. Il dormait d'un côté de sôn profil et regardait de l'autre. Ce qu'il examina pendant les premiers jours, ce furent d'abord les allants et les venants, les entrants et les sortants : tantôt certaine calèche armoriée qui portait deux dames et un monsieur de cinquante ans, tantôt certain petit coupé bas dont les stores à demi baissés permettaient pourtant d'apercevoir le visage de mademoiselle Larovère ; puis

ce fut un groom en conversation suivie avec un dandy dont la faction fréquente contraria maintes fois le prudent cocher dans ses parallèles stratégiques. Maître Egurral reconnut donc d'abord qu'il se passait dans cet hôtel en partie double une mystérieuse aventure dont les personnages avaient les allures d'une pantomime italienne, et que, par exemple, le monsieur de cinquante ans franchissait à la fois la porte basse du numéro 3 et la grille aristocratique du numéro 1, laquelle en revanche paraissait interdite au jeune dandy, admis seulement et fort secrètement chez l'actrice. Ces observations faites, maître Egurral s'enquit des noms. Il apprit, entre deux pipes et deux verres d'eau-de-vie, dans la salle basse du bouchon dont il était locataire, que ledit hôtel était habité par la marquise de Neilles et sa fille Rosa. Or, de la conversation qu'il avait eue sept semaines auparavant avec l'actrice, maître Egurral avait précieusement retenu deux détails, le premier, que la grande dame à laquelle il avait livré l'enfant de Niña était une marquise, le second que l'enfant enlevée s'appelait Rosa. Il n'en fallut pas davantage pour faire prodigieusement écarquiller les yeux à notre dormeur. — « Est-ce que, par hasard, se dit le rusé compère en se frot-

tant les gants et en lançant sur l'hôtel de la marquise et sur la maison de Ninon le regard ardent de la découverte, est-ce que par hasard je tiendrais le poulailler aux œufs d'or? » Et il pirouetta sous son énorme carrick qui prit l'envergure de l'aile d'une couveuse.

Cette première conquête sur le mystère qui l'avait attiré à Paris mit maître Egurral en appétit. Il continua de questionner. Il apprit, moyennant petit verre, le nom de Frémont par le cocher de Frémont. Le nom de Gil, qui lui fut révélé par le même canal de la goutte, fut pour lui un nouveau trait de lumière.

Le cabaret du coin est, dans tout quartier, l'égout des cancans domestiques. Il n'y a pas une cuisine dont le chef ne boive, une antichambre dont le laquais ne se sente, dans ses jours de sortie, une pente irrésistible vers le comptoir du marchand de vins, une écurie enfin dont le palefrenier n'ait le dimanche ivrogne. Grâce à ces vices de la valetaille, habilement exploités, maître Egurral put jeter dans le secret qu'il couvait un regard scrutateur et pénétrant. Il s'aboucha — c'est le mot — avec les divers cochers dont les voitures lui parurent pouvoir mettre son fiacre sur la voie. Il sut par le cocher de la marquise l'intimité de

longue date du baron dans la maison; il fut initié par le cocher de Frémont aux ambitions cachées de l'agent de change, car, s'il n'est pas de grands hommes pour les valets, il n'est pas non plus pour eux d'intrigants masqués. Egurral, sur les appréciations de son noble confrère, jugea rapidement le financier et flaira le Talleyrand dans le Turcaret. Il crut entrevoir que le baron était à la fois l'amant sournois de Ninon et le prétendant secret de Rosa. Enfin, le cocher de Maurice éclaira d'un jour vrai les hésitations de la judiciaire d'Egurral au sujet du rôle du jeune homme dans la comédie. L'ex-aubergiste devina l'amour de Maurice rien qu'en apprenant la fameuse promenade du cabriolet sur les talons de l'omnibus où la pluie avait forcé mademoiselle de Neilles à se réfugier dans les premiers jours de leurs rencontres. Si l'homme au carrick ne sut pas tout (car l'espion le mieux au guet ne peut pas être toujours debout), il sut beaucoup.

Donc, il recueillit à la longue ces divers renseignements et les groupa les uns après les autres dans sa cervelle comme les compartiments d'un jeu de patience dont il avait seul la clef.

Inutile de dire que ces menus bavardages de l'in-

nocente valetaille entortillée par Egurral furent arrosés d'un généreux suresnes bu à petits coups dans ces mesures d'étain à qui leur forme a valu, dans le langage populaire, l'héroïque qualification de *canons*. Maître Egurral, pendant ces libations, eut du reste l'attitude magnifique d'un cocher de place régalant ses collègues de la remise et élevant son fiacre à la dignité d'amphitryon des carrosses.

Il est opportun d'ajouter que, dans ses moments perdus, le père Bourgaize prêtait à la petite semaine. Ce qui n'augmentait pas peu sa popularité dans le quartier, où il passait, comme on dit, pour avoir *le sac*.

Enfin, si l'on nous permet de compléter tout de suite la nouvelle physionomie de cet homme dont les métamorphoses eussent mérité un Ovide, Egurral, depuis l'investiture du carrick à quadruple collet, avait sensiblement revu et augmenté ses connaissances dans les belles-lettres, commencées jadis à l'armée par ses vaudevilles de loustic et continuées plus tard par l'élucubration des bordereaux de commerce de son ex-auberge. Il se présentait de longues et fréquentes journées où Egurral n'avait ni cocher à griser, ni actrice à observer, et où, malgré la persévé-

rance infatigable de cet affût toujours en éveil, le gibier ne passait pas sous le nez du fin chasseur. Quand donc, comme la sœur Anne, il ne voyait rien venir à l'horizon de l'avenue de Breteuil et qu'aucune des silhouettes qu'il espionnait ne se dessinait dans le lointain ou dans la proximité, maître Egurral sentait l'hiatus du bâillement ouvrir sa parenthèse funeste entre ses larges mâchoires. Alors, pour combattre l'ennui, le cocher, dans sa sieste d'observation, soulevait le coussin de cuir de son siége et en tirait un volume à couverture brochée et graisseuse, dont la provenance nauséabonde annonçait le cabinet de lecture du quartier. De ce moment, il appartint tout à fait à la catégorie pittoresque du cocher de fiacre lettré. Il savait par cœur Pigault-Lebrun, Victor Ducange, d'Arlincourt, et Ducray-Duminil, et particulièrement son dernier chef-d'œuvre publié en 1814 sous ce titre piquant et grandiose : *Dieu, le Roi, l'Honneur et les Dames*. Comme tous les hommes forts, Egurral ne craignait pas de partager ses études : tandis que, d'une main, il réunissait les fils de la sombre intrigue dont il était le spectateur ignoré, de l'autre il feuilletait, en y prenant le plus vif intérêt, les aventures de la *Laitière de Montfermeil*, du *So-*

litaire, de *M. Botte* et de l'*Orphelin du Hameau*. Élevé à ces proportions épiques, notre cocher trouva utile de se donner une légère teinture de la politique de son temps, et fit prendre au cabaretier qui le logeait un abonnement à la *Quotidienne*. C'était donc, au moment où nous le retrouvons, un jargon tout à fait à part que celui de l'ancien loustic. Resté familier, brutal, trivial dans l'occasion, son langage, dont nous ne connaissons encore que les pudeurs, était arrivé à une certaine puissance bizarre de saillies et d'élocution. Il s'exprimait décidément en homme qui sait ce que c'est qu'un livre, accouplait l'argot à l'élégance, mêlait une périphrase avec un juron, lançait le propos badin dans une fusée populacière, et, définitivement perfectionné par cette littérature des cuisinières qui assaisonne les aventures du gros mélodrame et de l'épaisse goguette avec un bouquet des métaphores de la tragédie, il émaillait le plus galamment du monde sa conversation, non des fleurs, mais des légumes de la rhétorique.

— Bon! se dit-il donc un beau jour en refaisant la mèche de son fouet. Voilà qui va bien! Nous commençons à voir nos atouts dans notre jeu, papa Egurral! Donc le Frémont est l'amant de la Ninon, l'ami

de la marquise et probablement le futur de la petite. C'est assez clair. Le Maurice, lui, est amoureux à la même enseigne. C'est encore clair. Maintenant, que va-t-il sortir de là ? qu'est-ce qui doit retourner pour notre héritière à l'abattage du contrat ? est-ce du Frémont ? est-ce du Maurice ? Pardieu ! suis-je bête ? C'est du Frémont ! puisque le jeune homme n'est pas reçu chez la marquise et qu'il fait le pied de grue. Connu ! fruit sec ! Toi, mons Frémont, tu vas tranquillement ton train ! je te vois venir, mon gaillard. L'héritière de la marquise de Neilles ! peste ! tu t'adresses bien. Mais gare là-dessous ! je veille au grain. Attendons la publication des bans. Au moment où tu mordras à belles dents dans l'héritière de ta marquise, nous te prouverons que cette jeunesse est la fille d'une baladine de notre connaissance qui se porte comme père et mère — et qu'il y a de la crotte dans le noyau. — Et alors, la main à la poche, richard ! ou sinon, j'éclabousse avec la preuve !...

Ici le profond diplomate devint rêveur.

— La preuve ! reprit-il en bourrant sa joue gauche d'une énorme chique (car maître Egurral communiait avec le tabac sous les trois espèces : il fumait, il chiquait et il prisait). Sacre-Dieu ! la preuve ! je ne

l'ai pas ! C'est ce chiffon de papier que j'ai signé à Niña dans mon ex-auberge. Ce papier, elle l'a. Moi, je n'ai que mon témoignage. Avec la preuve, c'est tout. Sans la preuve, c'est zéro. J'aurai ce papier. Oui, je l'aurai ; c'est de l'or en barre. Ces dix lignes-là sont grosses d'un portefeuille truffé comme une dinde du Périgord. Parbleu ! je veux être pendu à la ficelle de mon fouet, si je me serais jamais douté que ma signature valait des mille et des cent. Où peut-il être ce papier ?... chez Ninon, mais où ? dans une des chambres de sa maison, mais dans laquelle ? dans un tiroir de ladite chambre, sous clef ? mais sous quelle clef ?

Et il lança à la façade du numéro 4 un regard qui l'eût fait embrigader par Fouché dans la police de sûreté.

Ce fut ce jour-là que maître Egurral commença avec une attention de lynx l'examen des lieux où dormait le précieux papier dont il comptait extraire le Pérou. Il examina la maison de l'actrice, une semaine durant, matin et soir. Il l'examina à midi et à minuit. Son œil monta du trottoir au toit, puis redescendit du toit au trottoir. Il considéra le rez-de-chaussée. Il dévisagea le premier, le second, les mansardes et les

cheminées. A force de regarder, sa prunelle d'or vert finit par s'arrêter avec la fixité du génie sur un étage, et, à cet étage, sur une fenêtre.

Cette fenêtre ne ressemblait pas aux trois autres. Elle avait des mœurs à elle. Elle était perpétuellement close. Jamais hotte de prison, jamais meurtrière de casemate n'a été plus sourde et plus muette. Les jalousies du volet avaient l'air d'ignorer les plus simples règles de l'aération. Pas de main de servante qui vînt, à aucune heure, le pousser ou l'entrebâiller. Tandis que les trois autres fenêtres du premier étage, les deux du rez-de-chaussée et les quatre du second montraient complaisamment leurs rideaux et laissaient pénétrer l'œil du curieux dans leur intérieur, s'ouvrant honnêtement à onze heures du matin et se fermant à sept ou huit heures du soir, cette fenêtre-là ne disait mot. Elle semblait de la famille des coffres-forts. Elle était immobile comme ces fausses croisées que les peintres en bâtiment figurent quelquefois sur les murailles des maisons pour établir la symétrie du nombre. La chambre dans laquelle elle donnait devait n'avoir besoin ni de jour, ni d'air, ni de feu. Car maître Egurral finit par remarquer également que la seule cheminée de la mai-

son dont la brique ne portât aucune trace de fumée, c'était précisément la cheminée correspondante à cette fenêtre dans la perpendiculaire. Quelle était donc cette chambre si défiante qu'elle ne voulait pas desserrer les lèvres et qui avait si peur du passant? Était-elle inhabitée? Mais alors, pourquoi ne pas ouvrir de temps en temps? On aère même les pièces vides. Était-elle habitée? mais alors pourquoi ne pas donner le plus petit signe de vie aux beaux arbres de l'avenue? Évidemment, cette fenêtre toujours fermée avait ses raisons. Elle soupçonnait la curiosité des badauds. Or, pour un esprit subtil, qui dit soupçonneux dit suspect.

Maître Egurral tendit le bout de son fouet et dit :

— C'est là!

Pour s'aider dans ses inductions, il traça alors sur son mur le plan de la maison et de l'hôtel, et reconnut que la chambre mystérieuse servait, pour ainsi dire, de cloison entre la demeure de la marquise et celle de l'actrice.

Mais le *c'est là!* de maître Egurral n'était encore que le cri de la perspicacité, que le flair du chien de chasse. Il fallait s'assurer de la réalité de cette sup-

position, vraiment sublime de précision et de justesse. Maître Egurral chercha alors un moyen et le trouva. Mais ce moyen exigeait un auxiliaire. Un matin, comme notre homme rêvait dans le cabaret, assis devant une table et regardant les volutes bleues qui s'échappaient de son brûle-gueule, un petit homme maigrelet, noirci par la suie, à veste et à pantalon de velours de coton à côtes aussi charbonneux que s'ils fussent sortis du fourneau d'une cuisinière, à mine auvergnate, à mains d'ébène, parut devant le comptoir.

C'était un ramoneur.

Maître Egurral s'adressa vivement au marchand de vin et cria :

— Deux canons !

L'auxiliaire du cocher de fiacre était trouvé.

Outre les domestiques, agents naturels de l'espionnage exercé sur les familles, cet espionnage, — sauf, bien entendu, les exceptions, car le prix Monthyon luit pour tout le monde, — peut avoir encore dans l'occasion pour instruments tous les fournisseurs attitrés des ménages parisiens; mais, si l'on y regardait avec toute l'attention que mérite le sujet, on reconnaîtrait peut-être qu'il se subdivise à l'extérieur en

trois branches principales : — le portier, le cocher de place, le ramoneur. Le portier, sa fonction le désigne assez à la confiance, et par conséquent à la défiance, pour qu'il soit inutile d'insister sur lui. C'est le cerbère de la lettre et de la visite. Il sait tout depuis le seuil de la rue jusqu'au paillasson de la porte. Mais sa surveillance s'arrête là. Il n'entre pas dans le domicile ou rarement ; c'est la sentinelle. Le cocher de place, c'est plus que la sentinelle, c'est le confident. Qu'on attache par la pensée les uns aux autres les fils que dévident pour ainsi dire, sur le pavé de Paris, les roues des quatre ou cinq mille fiacres, citadines et cabriolets qui le sillonnent chaque jour, et l'on frémira en voyant quelle immense toile d'araignée tient par le bout de l'aile les heures de la vie parisienne. Qui êtes-vous? votre nom? votre adresse? où allez-vous? d'où venez-vous? êtes-vous marié, veuf ou garçon? votre femme vous trompe-t-elle ou la trompez-vous? êtes-vous jaloux ou coureur? riche ou pauvre? Il y a quelqu'un dont vous ne vous méfiez pas et qui est payé par vous pour savoir tout cela; c'est votre cocher. Le Parisien s'agite, son cocher le mène. Le cocher de place est mieux instruit que le confesseur, car c'est lui qui conduit le péché, et le pourboire

en sait plus long que la pénitence. Reste ce petit négrillon, venu d'Auvergne en général, armé d'une truelle et d'un sac, avec deux yeux blancs, deux lèvres chocolat et une mâchoire aux dents éclatantes, qu'on appelle le ramoneur. Le portier, c'est l'œil de la loge; le cocher de place, c'est l'œil du coussin; — le ramoneur, c'est l'oreille du mur. Il arrive chez vous, dans chaque pièce, dans le salon, dans la salle à manger, dans le cabinet de travail, dans la chambre à coucher. Il voit tout, il examine tout; il connaîtra, s'il le veut, le nombre de vos chaises et la qualité de votre ameublement; il appréciera du coin de l'œil les moindres habitudes de votre vie quotidienne; quand il paraît, le déjeuner est encore servi et le lit est encore défait; il surprend votre matinée dans ses pantoufles. Il entre dans la cheminée. Une fois là, il est dans le cornet acoustique de votre intérieur. Si vous parlez, il vous entend; si vous ouvrez votre secrétaire et si vous empilez des écus, il peut les compter au bruit qu'ils font; si vous querellez votre cuisinière, ou votre femme, il est à la cantonade. Le ramoneur curieux ou payé pour cela peut compter sur le bout de son doigt enfumé tout ce que vous cachez chez vous de richesses mobilières. C'est la visite domiciliaire avec

un masque noir sur la face. Le secret de votre vie peut être, dans l'occasion, celui de Polichinelle pour cet Arlequin de la suie.

Le hasard servit à souhait maître Egurral. L'Auvergnat sur lequel il venait de mettre la main était le ramoneur du quartier. A ce titre, il avait plusieurs fois pénétré dans l'hôtel de Neilles et dans la maison de Ninon.

Un canon succéda à un autre sur la table où maître Egurral avait invité son auxiliaire à s'asseoir. Peu à peu la langue du ramoneur se délia dans le liquide. Habilement conduit par l'interrogatoire sournois de son échanson, l'Auvergnat fit à maître Egurral un daguerréotype exact des deux maisons. Il avait traversé les quatorze cheminées de la petite maison, toutes en un mot, à l'exception d'une seule, celle de la chambre à la mystérieuse fenêtre.

Maître Egurral n'en dit pas plus pour le premier jour; mais il convia sa nouvelle connaissance à une seconde *tournée* de boisson pour le lendemain. Il paya et montra au ramoneur une bourse de cuir bien garnie, qui lui fit brusquement un ami de sa recrue. Le lendemain, maître Egurral but donc dans le même tête-à-tête; puis le surlendemain pareillement, et il

poussa la générosité jusqu'à faire avec son Auvergnat un lundi plantureux qui put passer pour un Lundi-Gras, quoiqu'on fût en plein été. L'amitié se noua solidement. Egurral promena même son compagnon sur son siége, à côté de lui, et lui fit connaître à fond les environs de Paris, — avec les barrières.

Egurral, tout en faisant causer et boire le ramoneur, l'avait observé. Le robuste cocher s'aperçut qu'il était tombé sur une perle de buveur. Causeur seulement pendant les premières escarmouches de la bouteille, l'Auvergnat s'abrutissait rapidement et radicalement. Au rebours de la plupart des ivrognes qui justifient l'axiome *in vino veritas*, celui-là devenait tout à coup silencieux quand il était ivre, était ivre tout de suite et ne demandait pas mieux que de l'être du matin au soir. Sa finesse, — car il était fin, et cette qualité était encore précieuse pour Egurral, — disparaissait immédiatement dans sa soif comme une épingle dans le goulot d'un entonnoir. Le drôle soûl, tout était dit. Plus une syllabe, plus un mot; un sourd, un muet. On eût dit que le bouchon sortait de la bouteille et lui restait entre les lèvres.

Quand son instrument fut au diapason de dévouement désiré par l'ex-aubergiste, celui-ci aborda la

question délicate. Un matin, à l'heure où Egurral savait l'actrice au théâtre, il prit son homme à peu près à jeun, et, le faisant monter sur son siége, il lui dit :

— Tu vois bien cette maison, la première à gauche ?

— Oui, père Bourgaize.

— Maintenant, vois-tu cette fenêtre, la quatrième à droite ?

— Oui.

— Maintenant, vois-tu cette cheminée, la seconde en face ?

— Oui.

— Fenêtre et cheminée appartiennent à la même chambre ?

— Probablement.

— J'ai besoin de savoir une chose, continua Egurral.

— Quoi ?

— Si cette chambre est meublée.

— Bah !

— J'aurais dû le faire boire un peu plus, pensa Egurral. Il a le monosyllabe inquiétant. Puis tout haut :

— Je veux savoir s'il y a dans cette chambre quelque chose comme un secrétaire, par exemple. Pour

ça, il faut y entrer. Par la porte, c'est difficile. Par la cheminée, c'est plus simple. Combien me prendrais-tu pour la ramoner?

— Mille francs, répondit le ramoneur en regardant le cocher avec intelligence.

— Allons, reprit Egurral, tu m'as compris. Soit! Tope-là! Voici ce que tu vas faire.

Il montra à son interlocuteur profondément attentif un bâtiment en construction près de la maison de l'actrice, dont il était seulement séparé par un étroit intervalle. Il y avait dans ce bâtiment, encombré d'échafaudages et pour le moment vide d'ouvriers, des échelles de toute grandeur.

— Tu grimpes par là, dit Egurral, tu m'empoignes une de ces échelles et tu jettes un pont entre les deux maisons.

— Du danger! s'écria le moricaud en riant. C'est cent francs de plus!

— Accordé! continua Egurral.

— Après? fit l'Auvergnat.

— Te voilà sur le toit de la bicoque. Tu vas à la cheminée, tu y descends, et te voilà dans la chambre.

— Après?

— Tu vas au secrétaire, à la table, à la commode,

enfin aux meubles à tiroirs et aux tiroirs à serrures.

— Ensuite?

— Tu prends les empreintes avec la cire que voici; tu t'éclaires avec le briquet et le rat de cave que voilà; puis tu t'en reviens par le même chemin. Surtout, pas de farces! ne touchons à rien, et revenons les mains nettes!

— Ça sera difficile! ricana la bouche chocolat en montrant des mains du plus beau noir.

— Du reste, dit Egurral, je serai là, et tu passeras à la visite.

— Comment me payerez-vous? demanda l'Auvergnat. Tout d'avance?...

— Non, cinq cents francs d'avance, et le reste après.

Egurral tira de son carrick un portefeuille crasseux, d'où il fit envoler avec le doigt un billet de banque.

— Convenu, dit l'Auvergnat en empochant les cinq cents francs.

Cette audacieuse combinaison eut un plein succès. Le diable boiteux improvisé par Egurral revint stupéfait de ce qu'il avait vu. Il avait plusieurs fois pénétré dans la vraie chambre à coucher de mademoiselle de

Neilles, et il aurait pu dire de souvenir la place de chaque meuble. Eh bien! la chambre dont il sortait était exactement pareille à celle-là. C'en était la seconde édition. Il avait reconnu le portrait de la jeune fille en remarquant qu'il avait pour vis-à-vis le portrait de l'actrice.

A cette révélation, le voile se leva tout à fait pour Egurral; mais son visage, malgré son émotion, resta impénétrable.

— Combien de meubles à serrures? demanda-t-il après avoir en un tour de main fouillé le petit homme et s'être assuré qu'il n'avait sur lui que le billet de banque et quelque menue monnaie.

— Deux, répondit l'Auvergnat, une table et un secrétaire.

— Fermés?

— Hermétiquement.

— Les empreintes?

— Voilà! dit l'Auvergnat en montrant les deux moules de cire.

— Donne.

— Halte-là. Réglons d'abord nos petits comptes. J'ai touché cinq cents francs. Reste six cents francs à recevoir.

Egurral, en sa qualité d'usurier, avait toujours sur lui du papier timbré.

— C'est juste, dit-il en présentant à l'Auvergnat une lettre de change qu'il avait minutée tout en l'attendant. Tiens ! voici un billet, de six cents francs, à trois mois, à ton ordre, signé Bourgaize !

— De quoi?... ricana le ramoneur. De l'argent, et comptant !

— Soit, répliqua Egurral. Comme tu voudras. Tu aimes mieux du comptant ? Ça m'est égal.

Il tendit un second billet de cinq cents francs à l'Auvergnat.

— C'est huit francs que tu as à me rendre? dit-il.

— Hein ?

— C'est clair. Six cents francs, à trois mois, à six pour cent d'escompte par mois, c'est trente-six francs pour un mois et cent huit francs pour le trimestre. Reste quatre cent quatre-vingt douze francs. En voici cinq cents. Rends-moi huit francs !

Les usuriers complets sont ainsi. Ils chassent le million et retiennent le liard.

— De quoi?... répéta le moricaud. Mes six cents francs comptant ou pas d'empreintes !

Egurral n'avait fait là qu'une tentative d'économie, uniquement pour l'acquit de sa conscience. Il céda et paya.

— Maintenant, dit-il, venons boire !

Le terrible cocher ne quitta pas le ramoneur de trois semaines, pendant lesquelles le pauvre ivrogne n'eut pas une minute sa raison. Egurral en était arrivé à ne plus lui faire avaler que de l'absinthe pure, dans une choppe où il mêlait de la bière, du vermouth et de l'eau-de-vie. Au bout de ces trois semaines, le ramoneur, atteint du *delirium tremens*, naufrageait à l'hôpital et y mourait dans sa sixième attaque d'épilepsie.

Quant à Egurral, il avait fait faire ses deux clefs et attendait le moment opportun. Il était maître de la place.

Le jour de la première publication des bans du mariage entre le baron Horace Frémont et mademoiselle de Neilles, parmi les nombreux curieux que cette affiche attira à la mairie du xe arrondissement se trouvait maître Egurral.

— De demain en huit la noce ! se dit-il. En avant la musique !

Et voici comment, dans la nuit même de ce jour, vers une heure du matin, un homme en sabots, en

perruque de laine grise et en carrick, escaladait la fenêtre de la chambre où Ninon s'asphyxiait, forçait un volet et brisait une vitre, crime prévu par le Code et inspiré peut-être en ce moment à un coquin par la Providence.

II

OU LE FIACRE D'EGURRAL MONTE AU GRADE DE VOITURE DE MAITRE

Cependant l'air entrait à flots dans la pièce.

Comme il allait y pénétrer, Egurral, nous l'avons dit, fit un soubresaut et un haut le corps des plus violents. Il s'arrêta un instant, au dernier montant de son échelle, suffoqué par l'odeur du gaz acide carbonique qui s'échappait en larges bandes de vapeur par la fenêtre ouverte.

Le cocher resta immobile. Il se tint deux bonnes minutes le corps à la fois dans l'air et dans la fumée.

Sa lanterne à la main, il regardait en même temps dans la rue et dans la chambre. Dans la rue, personne. Dans la chambre, un réchaud allumé, et, tout au fond, dans la pénombre, une forme blanche étendue sans mouvement sur un lit.

Quand l'atmosphère fut respirable, Egurral enjamba le rebord de la croisée et se trouva dans l'appartement.

Il y fit un premier pas prudent et sourd, puis, comme un mineur dans une houillère, il hasarda un second pas avec la lenteur calculée d'un homme qui enraie ses moindres mouvements. Son visage, vu à la lueur blafarde de sa lanterne, accusait fortement les ombres creuses de ses joues et de ses yeux verdâtres. Goya n'eût pas éclairé autrement cette tragique figure.

Alors il se courba à demi et promena les rayons obliques de son luminion sur les objets qui l'entouraient de manière à les faire converger peu à peu vers le fond de la chambre.

Il ne marchait plus; il rampait.

Il arriva ainsi jusqu'au bord du lit et dirigea, en la tamisant avec sa main, la lueur de son falot sur la forme blanche qu'il avait entrevue de la fenêtre.

Il reconnut, en tressaillant, qui?... l'actrice, pâle, les yeux fermés, la bouche ouverte.

— Elle! murmura-t-il. Si elle est morte, tout est perdu. Mille tonnerres! c'est vivante qu'il me la faut.

Il revint, sur la pointe de ses lourds sabots, jusqu'à la fenêtre, et l'ouvrit toute grande.

Puis — toujours avec la même lenteur, — il se coula de nouveau jusqu'au lit et posa sa lanterne sur le tapis. Là, il resta quelques secondes debout et comme se consultant. Pour la première fois de sa vie, le misérable sentit son cœur battre. Il fallait que l'intérêt qu'il attachait à la vie de cette femme fût bien grand, pour qu'il voulût jouer jusqu'au bout ce rôle inattendu d'envoyé de Dieu et mener à fin la bonne action qui se trouvait par hasard mêlée à son crime.

Enfin, — après une longue hésitation, — il s'empara du poignet de l'actrice avec une précaution infinie et posa légèrement son doigt sur l'artère. Egurral, on s'en souvient, avait fait jadis quelque peu de médecine.

Il frissonna. Il ne trouvait point le pouls.

Le bras et la main de Ninon pendaient au bord du lit, presque à la hauteur de la lanterne.

Tout en touchant le poignet de l'actrice, le cocher crut sentir alors qu'elle tenait quelque chose entre ses doigts crispés par l'agonie. Il approcha son falot de cette main froide et y vit prise entre le pouce et l'index une large enveloppe cachetée.

Avec l'habileté d'un voleur à la tire, il opéra tout doucement l'extraction de ce pli mystérieux. Il employa une minute dans ce travail. Il était à demi courbé, un genou ployé, la tête baissée, l'œil flamboyant, la main calme et souple. Il était adroit, terrible, hideux.

Une fois l'enveloppe en son pouvoir, il en regarda l'adresse et la décacheta sans bruit et en ayant soin de ne pas faire craquer la cire. De temps à autre, il levait les yeux vers l'actrice qui ne bougeait pas.

L'enveloppe était épaisse et Egurral put palper au travers les angles et la raideur d'un parchemin.

Il eut alors une émotion immense.

Est-ce que, par hasard, il avait, du premier coup, trouvé ce qu'il cherchait ?...

La lettre contenait, en effet, une grande feuille de papier, et ce papier c'était précisément cette précieuse preuve dont la conquête absorbait depuis deux mois toutes les facultés du génie d'Egurral, c'était le

passe-port de la marquise! Le cocher reconnut l'écriture de Ninon et sa signature à lui.

Il y avait, en outre, une lettre qu'il se réserva de lire plus tard et à loisir.

— Sacre-Dieu ! pensa-t-il, j'ai de la chance.

Et, remettant rapidement les deux papiers dans leur enveloppe, il l'engloutit sous la septième peau de son carrick.

Egurral, une fois maître du secret de Ninon, voulut savoir si elle vivait encore.

Ce point était pour lui au moins aussi important que la possession du passe-port.

Il fit alors une imprudence.

Il prit sa lanterne et l'éleva graduellement jusqu'à la hauteur du visage de Ninon, puis il inclina son ignoble face à quelques pouces de la bouche de l'actrice.

O joie !... elle respirait.

Egurral tenait sa lanterne de sa main droite levée au-dessus de l'oreiller et de la tête de Ninon. Il s'était penché obliquement sur elle de manière à présenter l'oreille au souffle et au bruit de la respiration de l'asphyxiée; il ne vit pas alors une chose : — l'actrice avait les yeux ouverts et le regardait.

Ce qui surtout rendait pendant le jour Egurral mé-

connaissable, c'était son carrick et son menton rasé. Quand il tenait l'auberge du Pas-de-Roland, c'était un homme élancé, quoique vigoureusement découplé, et remarquable principalement par une barbe brune, épaisse et digne du pelage d'un ours des Pyrénées. Or, en ce moment, — par un singulier effet de la manière dont il était posé et éclairé, — son costume de cocher était complétement caché, et la lanterne, en concentrant tous ses rayons sur son front, son nez saillant, ses pommettes et ses yeux, mettait, pour ainsi dire, à son menton une longue barbe d'ombre.

Vu ainsi, — ce n'était plus le cocher, c'était l'aubergiste.

Ninon n'était encore que dans la léthargie de l'asphyxie au moment où la fenêtre s'était si miraculeusement ouverte. L'air renouvelé avait peu à peu ranimé la pauvre femme. Elle avait, par un mouvement naturel, écarté ses lèvres et avidement respiré; mais, pendant les premières minutes, il lui avait été impossible d'ouvrir les yeux. Elle s'était senti comme un poids de cent livres sur les paupières. Peu à peu pourtant, sa respiration était devenue plus régulière; la circulation du sang, arrêtée par la suffocation, s'était rétablie et, à mesure que la fumée délétère s'échappait pour faire

place à l'air vivifiant du dehors, la pesanteur comateuse de ses paupières s'était dissipée. Ce lent et insensible retour à la vie s'était fait tandis qu'Egurral décachetait la lettre et vérifiait le passe-port.

Aussi, quand, sa lanterne à la main, l'imprudent se pencha sur elle, non pour la regarder, mais pour s'assurer qu'elle respirait, elle avait les yeux tout grands ouverts.

Cependant l'intelligence, assoupie chez elle comme le corps, était encore à moitié dans le linceul. A l'aspect de cette épouvantable figure, elle se crut à la minute de la résurrection, devant le démon. Un cri serra sa gorge et se traduisit par un soupir convulsif. Elle referma les yeux avec horreur. Egurral, entendant ce soupir, dirigea sa lanterne sur la figure de Ninon, et, lui voyant les yeux refermés, reprit avec sécurité l'examen de la mourante. Il lui tâta la poitrine et sentit les battements du cœur. Il desserra avec une habileté extraordinaire la cordelière de la robe de chambre.

Puis il se remit à écouter la respiration de la suicidée, toujours penché et attentif, le bras droit levé au-dessus de l'oreiller et son fallot toujours à la main.

En ce moment, pour la seconde fois, Ninon releva ses paupières allégées, et, le sentiment et la perception

lui revenant avec la vie, elle regarda de nouveau l'homme courbé sur elle. Alors, grâce à l'illusion d'optique qui rendait à Egurral sa figure d'autrefois, Ninon, épouvantée, stupéfaite et convaincue à la fois de la réalité de sa vision, reconnut ce front sillonné de rides, ces joues bronzées, ce profil saillant et surtout le rayon d'or vert de ces prunelles félines qui marquait ce visage d'un éclair indélébile.

Ce cri : Egurral! vint mourir sur ses lèvres dans un râle impuissant.

— Allons! se dit le cocher, elle va s'éveiller! la voilà sauvée! décampons!

L'atmosphère de la chambre était en ce moment presque tout à fait renouvelée.

Le carreau brisé qu'il allait laisser derrière lui garantissait à Egurral la continuité de cette précieuse ventilation pendant toute la nuit.

Donc, plus que jamais à pas de loup, il regagna la fenêtre et la referma doucement derrière lui, ainsi que le volet, dont il rétablit de son mieux la traverse disloquée. Puis il descendit posément son échelle, sans bruit, sans peur, avec la confiance et la tranquillité d'un homme qui vient de bien faire un bon coup. Il alla reporter l'échelle parmi les moellons et les pierres

de taille du bâtiment en construction auquel il l'avait empruntée, et poussa même la prudence jusqu'à remettre en place une truelle et une pioche qu'il avait dérangées. Puis il traversa la chaussée, et l'écho de son lourd sabot s'éteignit dans la nuit.

Cependant Ninon était dans une sorte d'ivresse. La vie devait être plus longue à revenir que n'avait été l'agonie. Cette impossibilité d'articuler une parole et de faire un mouvement, qui l'avait paralysée pendant qu'Egurral était là, cessa peu à peu. Elle passa ses doigts moites dans ses cheveux et parvint à se dresser sur son séant.

— Egurral ! dit-elle, lui ici ! C'était bien lui, je l'ai vu, je l'ai reconnu !

Elle jeta un regard sur la chambre, qu'éclairaient les dernières braises du réchaud.

— Disparu ! reprit-elle. Pourquoi était-il ici ?...

Tout à coup une idée rapide traversa le cerveau de l'actrice. Elle se toucha les mains, palpa le lit et le tapis. Sa lettre n'était plus là.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, est-ce que je comprendrais ?...

L'évidence et le problème se disputèrent quelques secondes l'intelligence de Ninon. Pourtant, dans cette

espèce de résurrection de toutes les facultés qui suit le réveil de tous les sommeils, comme elle eût vu clair dans une glace couverte un moment d'une vapeur puis violemment essuyée, elle eut une sorte d'intuition rapide de la trahison d'Egurral.

Alors, ajournant ses réflexions, sans s'expliquer davantage comment cet homme pouvait être à Paris et avait pu pénétrer jusqu'à elle, suffisamment convaincue d'un effrayant danger par la présence de l'aubergiste dans cette chambre et par la disparition de la lettre et du passe-port, Ninon, avec le geste brusque dont un être qui se noie saisirait une corde de sauvetage, tira désespérément la sonnette qui pendait dans la ruelle du lit.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Ninon attendait, haletante, l'arrivée du secours qu'elle venait d'appeler. Bientôt, en effet, un pas rapide retentit sous sa fenêtre et sur le trottoir, et le bruit de plusieurs portes qui s'ouvraient et se fermaient parvint jusqu'à Ninon. Elle entendit celui que son coup de sonnette avait éveillé et fait lever à la hâte monter précipitamment l'escalier et traverser les appartements. Enfin, la porte de la chambre masquée s'ouvrit, et Gil parut un flambeau à la main.

— Du charbon ! un réchaud ! s'écria-t-il tout bouleversé en apercevant les braises mourantes.

— Oui, balbutia Ninon, mais maintenant je suis sauvée et je veux vivre... Sois tranquille... en ce moment, je renais... Écoute, ne m'interromps pas !... Vite ! va à la fenêtre, ouvre-la et regarde !...

— Un carreau brisé ! exclama Gil en sentant crier sous son pied des fragments de verre. Le volet forcé ! ajouta-t-il en ouvrant rapidement la croisée de la persienne.

— Ah ! s'écria Ninon, le misérable est entré par la fenêtre !

— Qui donc ? demanda Gil.

— Egurral !

— Egurral ?

— Lui-même ! Je l'ai vu !... de mes yeux !...

— En es-tu sûre ?

— Je l'ai vu comme je te vois !

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé plus tôt ?

— J'étais mourante !... Ah ! mais nous perdons du temps ! la fenêtre est ouverte... regarde !

— Dans l'avenue ?...

— Oui.

Gil, interdit, obéit.

— Vois-tu quelqu'un? un homme ?

— Oui.

— Où cela ?

— Debout de l'autre côté de la chaussée, en face.

— Que fait-il ?

— Il lit un papier à la lanterne d'un fiacre arrêté sous un arbre.

— Gil, cet homme, c'est Egurral. Comment est-il à Paris? je l'ignore. Mais c'est lui. Je mettrais ma tête sous le couteau que c'est lui ! Ce papier qu'il lit, il vient de me le voler — ici. — Frémis ! — C'est une lettre que j'écrivais à Rosa et qui contient le passe-port de la marquise !

— Est-ce possible? s'écria Gil terrifié.

— Cela est. Je te dis que cela est. Plus un mot! Vite! ce papier, c'est mon enfant! Gil, il faut le ravoir à tout prix! Descends! descends vite! j'étouffe! descends!

— Ah! toi d'abord!... dit Gil en se tournant vers sa sœur.

— Il s'agit bien de moi! Fais ce que je te dis! descends!

— Jure-moi de vivre! jure-le-moi sur la vie de Rosa!

— Oui, je vivrai, maintenant surtout que je sens

ma fille menacée d'un danger. Car le misérable a son projet. Il faut que je la sauve! Ah! j'ai tous les malheurs de l'enfer après moi! Descends vite!

— Tu me promets de vivre?

— Descends! descends! répondit Ninon.

— C'est bien, dit Gil.

Le groom n'avait pas quitté la fenêtre.

— Que fait-il? demanda Ninon.

— Il monte sur le siége du fiacre.

— Va! dit Ninon! Descends! cours! suis-le! sois prudent!... Songe qu'il faut ravoir ce papier à tout prix! Offre-lui ma fortune, s'il le faut!

— Ta fortune! oh! non, dit Gil. Et il reprit avec un accent héroïque:

— Sois tranquille. Tu me charges de lui faire rendre ce papier! tu l'auras!

Un moment après, le brave enfant, profitant de l'obscurité et du bruit des roues qui couvrait celui de ses pas, avait rapidement rejoint le fiacre et montait sur le strapontin de derrière avec la légèreté d'un gamin de Paris.

— Et maintenant, murmura-t-il, à nous deux, maître Egurral! Vous avez un chasseur! Et d'abord, où allez-vous?

III

OU GIL SE CACHE ET SE MONTRE

Le Paris du gaz n'est plus ce qu'était encore, dans les premières années et jusque vers la fin de la Restauration, le Paris du réverbère. Aujourd'hui, il n'y a plus de nuits dans la grande ville. Le gaz, ce soleil de la Bohême dorée, a changé les mœurs de la jeunesse riche et dépensière. De cinquante pas en cinquante pas, un candélabre resplendissant jette sur les trottoirs et sur les maisons une telle lumière qu'on peut lire le journal du soir sans rentrer chez soi. Les boulevards, les rues et les places sont inondés de jour. Aussi, à l'heure où le petit rentier honnête commence à croire qu'il fait nuit, la vie vertigineuse et mouvante des plaisirs de Paris se lève. Si c'est l'hiver, voici le bal de l'Opéra qui allume ses ifs étincelants aux deux angles de la rue Le Peletier, les pierrots et les débardeurs à pied traversent rapidement les bou-

levards boueux que sillonnent les voitures et les coupés bas; des cris et des interpellations avinées se croisent; tous les cafés et cabarets sont sur pied, la serviette au bras, répandant des torrents de lumière par toutes les fenêtres sur leurs obscurs consommateurs. La fourmilière de Paris va, vient, circule, bondit, heureuse de son bruit, ivre de son insomnie, de son plaisir, de sa dépense et de tout ce qu'elle va jeter de jeunesse dans ces sept heures de nuit. Depuis la Maison d'Or jusqu'au Paul Niquet de la halle, le gaz éclaire la soif et la faim inextinguibles des petits soupers. Le vice et le luxe, les jolies femmes sans amants, les hommes à poches trop pleines, les ennuyés, toute cette population de Paris qui a besoin de ne pas être vue dans ses fantaisies, a trouvé dans le gaz sa lampe merveilleuse, et il y a maintenant dans Paris une aurore à voir lever le soir pour les gens qui ne sont pas toujours vertueux. Si c'est l'été, voici Mabille, voici le Château des Fleurs et le pré Catelan qui mettent le feu à leurs innombrables becs étoilés. La ville est claire comme le fond du cœur d'un confident de tragédie. Les voleurs, se réfugiant dans les hautes sphères de la société ou émigrant dans les provinces encore en proie aux quinquets, ont pour jamais quitté les

Champs-Elysées où, il y a vingt ans, on risquait d'être assassiné du rond-point à la place de la Concorde. Le moindre coin de rue a ses passants à toute heure de la nuit, et cela toute l'année. On ne dort guère plus en juin qu'en janvier. Le gaz, en abrégeant le sommeil, a augmenté de dix ans la vie des hommes d'esprit dans la ville la plus spirituelle de l'Europe. On ne dort plus. Le gaz s'allume chaque soir à la mèche de tous les bonnets de coton. Le Paris du réverbère, comparé à celui-ci, c'était la tombe. Un couvre-feu moral sonnait pour ainsi dire à l'heure du crépuscule. Les rues, étroites encore, à très peu d'exceptions près, devenaient complétement désertes. Les maisons se fermaient du haut en bas. Les passants disparaissaient. La vie de famille, réglée comme une montre, commençait le matin et finissait après dîner. On se couchait avec les poules, et on dormait du sommeil de l'innocence, sans se préoccuper des ivrognes ou des débauchés attardés qui pouvaient se laisser dévaliser sur le pavé. Paris prenait alors une mine sinistre. Les boulevards et les quais s'enfonçaient dans un abîme de ténèbres, piqué de distance en distance par la vitre fumeuse d'une lanterne suspendue à des chaînes. Plus on s'éloignait du centre, plus cette om-

bre et cette solitude devenaient profondes. Dans les banlieues, le profil inquiétant du coupe-gorge se dessinait à chaque détour de rue; dans les faubourgs, on se heurtait le pied et le regard à des pâtés de maisons mornes et noires où la vie semblait s'être à jamais engloutie. Sur la rive gauche de la Seine, les alentours de Notre-Dame, du Panthéon, des Invalides, du Jardin des Plantes avaient parfois l'opacité de la nuit éternelle. Paris était éclairé par deux ou trois mille lanternes sourdes. Vu à vol d'oiseau, il devait présenter l'aspect d'une énorme catacombe. Pas un bruit ne sortait de l'immense murmure de la capitale endormie. A peine si de loin en loin la roue d'une voiture retentissait. La superbe ville du génie, du progrès, de l'avenir et du tumulte, était morte et avait toutes les nuits le dimanche de Londres.

En 1829, le gaz, sans avoir triomphé encore sérieusement du réverbère, était pourtant déjà installé sur les grandes lignes de la promenade parisienne ; mais, à part les boulevards, les quais et les théâtres, Paris, la nuit, était encore abandonné au triste et morne éclairage de l'huile de lampe. Les Champs-Élysées, le quartier des Invalides et tout ce qui s'éloignait du centre se plongeait chaque soir dans les ténèbres.

Dans le faubourg Saint-Germain, le silence et le désert étaient complets. Malgré la largeur de quelques rues, pas une âme n'y était debout. La toiture des sévères hôtels en pierre de taille découpait sur le ciel de larges masses uniformes. Sur les trottoirs, encore à créer dans bien des rues, il était impossible de savoir au juste où l'on mettait le pied. Les ruisseaux, occupant le milieu de la chaussée, se plombaient de vagues reflets rougeâtres tombés de la vitre des réverbères. Les hautes croisées des maisons étaient pour ainsi dire murées d'obscurité. Sous les voussures profondes des portes cochères on remarquait des coins ténébreux favorables tout au plus au sommeil de quelque Pierre Gringoire en quête d'un gîte. Ce quartier des douairières se couchait encore avant les autres. Le turban des antiques duchesses se mettait au lit avant le simple serre-tête, et le noble faubourg dormait d'un sommeil triplé par le ronflement des aïeux.

Le fiacre d'Egurral prit la rue de Babylone et s'arrêta rue du Bac devant une maison d'apparence opulente immédiatement contiguë aux Missions Étrangères. Gil, qui était souvent venu avec la marquise aux réceptions de l'agent de change, reconnut cette maison, et, voyant le fiacre faire halte devant la porte,

il s'aplatit presque sur la paroi de derrière du véhicule pour ne pas être remarqué d'Egurral au moment où celui-ci descendit.

Gil, blanc d'émotion mais imperturbable d'immobilité et de sang-froid, se mit alors dans la position du guet.

— Attention ! se dit-il.

Les bureaux de l'agent de change occupaient, à l'entresol de la maison, une enfilade de pièces qui aboutissaient d'un côté à l'escalier de service, sous le péristyle de la porte, et de l'autre au cabinet de travail du financier. Au moment où le fiacre s'arrêta, une lampe à abat-jour vert, qu'on pouvait apercevoir du dehors dans ce cabinet par la fenêtre ouverte, à cause de la chaleur accablante d'une nuit d'août (il faisait vingt-huit degrés Réaumur), se mit en mouvement, et, traversant successivement les diverses salles des bureaux, vint filtrer ses rayons sous la fente de la porte de la rue. Puis une traverse de fer s'abattit, une grosse clef cria dans la serrure, et le visage du baron Horace s'avança discrètement par l'étroit hiatus de la porte entrebâillée.

Egurral était descendu de son siége et donnait l'avoine à ses chevaux.

Au bruit de la porte s'entr'ouvrant, il se retourna.

— Je suis exact comme vous le voyez, monsieur le baron, dit-il.

Horace Frémont dévisagea l'homme qui lui parlait sur ce ton, comme se demandant s'il n'avait jamais vu cet individu-là quelque part. La réponse fut sans doute négative, car le sourcil de l'agent de change se fronça et trahit la défiance de la sentinelle sur ses gardes. Il resta immobile, sans ouvrir la porte d'un centimètre de plus, dans une attitude à la fois curieuse et menaçante.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Celui, répondit Egurral, qui vous a écrit hier un billet...

— Anonyme..., fit l'agent de change.

— Ainsi conçu, reprit le cocher: — « Trouvez-vous, cette nuit, chez vous, entre une heure et deux. Soyez seul. Un fiacre s'arrêtera à votre porte. » — Voici le fiacre. — « Un homme en descendra. » — Je suis l'homme — « Il s'agit de votre mariage. Les choses dont on a à vous entretenir sont de la dernière importance. » — Vous êtes sans doute disposé à les écouter, ajouta Egurral avec une autorité qui défiait la réplique. Ainsi, montons chez vous. Passez devant!

Le mystère a une puissance. L'adroit agent de change s'était dit, en recevant ce billet anonyme, que la chose dont on avait à lui parler devait nécessairement valoir la peine d'être dite. Il s'était épuisé alors en suppositions à perte de vue. Il avait étagé hypothèse sur hypothèse. Il s'était demandé quel obstacle inattendu pouvait surgir à son mariage. Il n'avait rien trouvé, sinon, dans le fin fond de sa conscience et de sa bourse, quelques tripotages véreux, deux ou trois duels dans lesquels il s'était tiré d'affaire avec trop d'adresse, un certain nombre de veuves et d'orphelins dont il avait absorbé les capitaux, rien en somme que des vétilles parfaitement oubliées du monde, et dont il n'aurait à rendre compte qu'aux trompettes du jugement dernier. A part sa liaison avec Ninon, — intrigue sur laquelle la marquise et sa fille avaient passé condamnation, — il ne voyait pas quelle pouvait être la chose si importante dont on avait à l'entretenir à pareille heure. Cependant il attendit. Une lettre anonyme, c'est le signe mystérieux du danger masqué. Aussi, quand le roulement du fiacre arriva jusqu'à lui, l'agent de change tressaillit involontairement. Quand il vit à quel infime personnage il avait affaire, il resta muet. Enfin, quand il entendit ce drôle en sabots et en carrick, la

main encore à demi dans le sac d'avoine de ses chevaux, le prendre sur ce ton presque hautain avec lui, Horace Frémont, dans huit jours marquis de Neilles et pair de France, l'intrépide agent de change eut presque peur et se dit :

— Il est insolent : c'est grave.

Dominé, malgré lui, par l'assurance de cet inconnu et par son étrange exorde, Horace Frémont laissa donc entrer Egurral, et après avoir soigneusement refermé les portes, le conduisit dans son cabinet.

C'était une grande pièce à mine sérieuse et de nature à inspirer une entière confiance aux capitaux. Le papier, à vingt francs le rouleau, représentait des rosaces sur un fond blanc glacé. Plusieurs pupitres élevés occupaient les angles. Sur un mur, une bibliothèque à vitrine laissait voir les dos de maroquin de la littérature classique et de la jurisprudence richement reliées. Des rayons remplis de dossiers occupaient l'autre face de la muraille. Une cheminée du marbre le plus irréprochable supportait une pendule-empire couverte de son globe de verre et adossée à une glace, au-dessus de laquelle, posé sur un piédouche, était le buste officiel de S. M. Charles X. Un secrétaire à

cylindre, opulemment garni de tout l'attirail d'écritoires, de papier et de plumes nécessaires aux gens d'affaires, et une table ronde, à tapis vert, se carraient sur le parquet ciré. Des chaises à fond de cuir également vert étaient symétriquement rangées, dans les places disponibles, avec le soin froid et propre qui distingue ces glacières morales que les banquiers, les médecins, les notaires et les ministres appellent leur cabinet. La fenêtre, ouverte sur la rue, laissait apercevoir, à deux ou trois pieds au-dessous de son étroit balcon de fonte à dessins estampés, le siége vide et une partie de l'impériale du fiacre d'Egurral.

— Que vont-ils se dire ? se demandèrent les deux yeux pétillants de Gil.

Avec une agilité de singe, le groom s'était hissé sur le dos de la voiture. L'ombre, découpée dans la rue par les deux battants de la croisée, laissait dans l'obscurité l'arrière-train du fiacre sur lequel Gil se tenait accroupi. La fenêtre ouverte sur le cabinet éclairé allait lui permettre de tout voir et de tout entendre. Il comprima de la main les battements de son cœur sous son gilet de livrée, et écouta.

Pour un observateur moins intéressé que Gil, les deux figures qui se trouvaient alors face à face dans

le cabinet eussent pu fournir l'élément d'une frappante étude, comparées l'une à l'autre. L'agent de change, rasé, souple et lisse, l'œil impertinent, le buste boutonné, la main encadrée dans la batiste plissée d'une manchette, offrait dans toute sa personne l'âpreté de l'ambition et du lucre sous le brillant pelage de l'homme du monde et une vague odeur de bête fauve au patchouli. Le cocher, énorme d'encolure, pattu dans ses sabots et dans ses gants, sale et noir, le menton hérissé d'une barbe de quatre jours, l'œil verdâtre, la face martelée de la couperose sanguinolente du cabaret, inspirait moins de crainte, peut-être, mais plus d'horreur. Il suait le vert-de-gris du gros sou convoitant le louis. Il trahissait les mêmes appétits cupides que le financier; mais, tandis que l'agent de change pinçait les lèvres, Egurral ouvrait la gueule. C'étaient les deux faces de la curée humaine se regardant nez à nez, le millionnaire devant l'usurier, le grand livre devant la petite semaine, le gourmet devant l'affamé.

— Monsieur le baron, dit le cocher en s'invitant lui-même à s'asseoir, pendant que le financier s'adossait à la cheminée, vous vous mariez, je crois, de demain en huit?...

— A la chapelle de Saint-Cloud, interrompit Horace Frémont avec hauteur.

— Avec mademoiselle Rosa de Neilles, continua Egurral, une fort belle personne... Quel âge? dix-sept ans?...

— Seize, fit l'agent de change.

— Peste! continua l'ex-aubergiste, une primeur! Mais je nous reconnais bien, nous autres hommes de cinquante-cinq ans...

— Cinquante-deux, interrompit le baron, toujours au port d'armes du bellâtre.

— Il nous faut la crème de la laitière, le dessus du panier, comme on dit, poursuivit Egurral. Nous aimons les boutons de roses, les pensionnaires, les ingénues, les soupirs, les jolies petites menottes dans des mitaines tremblantes, etc. Nous sommes tous comme ça, à nos âges!

— Au fait, interrompit Frémont en faisant un geste d'impatience.

— En usez-vous? interrogea Egurral, en tendant à son interlocuteur une de ces ignobles tabatières de bois vulgairement appelées *queues de rat*.

— Brave homme! dit le baron, si tu as quelque chose d'important à me dire, dis-le vite! J'aime peu

les bavards, les nuits sont courtes et j'aurai tout à l'heure besoin de mon temps.

Egurral regarda l'agent de change par-dessus ses gros doigts, tout en humant lentement sa prise qu'il tint quelques secondes en suspension. Il reprit :

— Savez-vous que vous allez faire là un mariage de première classe ? La fille de la marquise de Neilles ! Tudieu ! comme vous y allez ! Un majorat qui vous envoie tout droit à la Chambre des pairs ! Pair de France ! c'est ça un bel habit ! Je me rappelle qu'une fois que je passais avec mon fiacre au coin de la rue de Tournon, devant le Luxembourg, j'ai eu la chance de voir un pair de France, le comte Férand... Il avait bien quatre-vingts ans... Il avait des boucles de diamants à ses souliers et des bas de soie... il était goutteux, cacôchyme, paralytique... il avait sur son chapeau des plumes si blanches que ça lui tenait lieu de cheveux; il avait un cordon bleu avec un Saint-Esprit qui ballottait dessous; on le soutenait pour monter dans sa voiture; son épée lui flageolait dans les mollets. Oh ! qu'il était beau !

— Voyons-le venir ! pensa Frémont, qui laissa Egurral continuer.

— Donc, le roi signera à votre contrat, reprit le co-

cher en croisant ses jambes l'une sur l'autre... C'est que, voyez-vous, j'aime à reconnaître que mon journal est bien informé. Vous êtes royaliste ?

Frémont ne répondit pas.

— Peuh ! la monarchie ! reprit Egurral, — tout cocher de fiacre qu'on est, on a ses petites idées politiques, — la monarchie, monsieur le baron, c'est usé, c'est rococo. Le globe et le sceptre ? comme dit ma *Quotidienne*. Qu'est-ce que c'est que ça ? un grand bilboquet ! Je commence néanmoins par vous féliciter. Ce mariage est un chef-d'œuvre. Vous êtes un grand homme, monsieur le baron, et vous faites honneur à la classe des spéculateurs à laquelle je me flatte d'appartenir. Car je suis des vôtres, monsieur; vous êtes arrivé, moi je suis en route. Vous spéculez en grand, moi en petit. Vous faites la pêche miraculeuse du million dans la grande eau trouble, moi je pêche le fretin dans le ruisseau modeste du cocher de fiacre, à la ligne, avec mon fouet. Voici deux mois que je vous observe et que je me fais de vous une opinion énorme. Savez-vous une chose ?.. Tous deux, nous sommes créés et mis au monde pour nous entendre. Vous êtes ma seconde édition, édition de luxe, sur vélin, dorée sur tranche... Donc, vous vous mariez ?

Le baron avait écouté impassible. Egurral continua nonchalamment :

— Il n'y a dans votre affaire qu'un petit malheur.

Le silence de l'agent de change eut un imperceptible tressaillement qu'il se hâta de dissimuler en glissant son pouce dans la poche de son gilet et en jouant avec les breloques de sa montre.

— Que diriez-vous, poursuivit Egurral, si, pour faire écrouler votre mariage comme un château de cartes, il suffisait du doigt d'une femme ?

L'agent de change releva la tête et regarda le cocher avec un étonnement anxieux.

— D'une femme ?... fit-il.

— Que diriez-vous, continua Egurral avec la même désinvolture négligente, si, en croyant épouser l'héritière et la fille de la marquise de Neilles, le baron Horace Frémont épousait la fille d'une autre ?

— Que me chantes-tu là, mon drôle ? s'écria l'agent de change.

— Je ne chante pas, répondit Egurral, et, si je suis drôle, je vais cesser de l'être. Voyons, hein ? quelle mine feriez-vous si l'on vous prouvait qu'en vous mariant avec mademoiselle de Neilles, vous vous lancez dans le *conjungo* avec la fille d'une cabotine ?

— Tu dis? balbutia l'agent de change.

— Ah! je ne chante plus, il paraît. Eh bien! oui, d'une cabotine, ni plus ni moins. Et si je n'ai pas la berlue, vous la connaissez fort intimement, cette cabotine. J'ai vu souvent votre voiture à sa porte, à des heures significatives. Un beau brin, d'ailleurs.

— Je la connais.

— Mademoiselle Larovère, premier rôle au boulevard.

— Qu'a de commun mademoiselle de Neilles avec mademoiselle Larovère?

— Oh! peu de chose, sinon que mademoiselle Larovère est la mère de mademoiselle de Neilles.

— Ah ça, mais, c'est un rêve que j'ai reçu chez moi cette nuit! exclama le baron au comble de la stupéfaction.

— Un bon rêve ou un cauchemar, à votre choix, répliqua Egurral. Je continue et je prouve.

Le cocher fouilla sous la dernière écorce de sa carapace et en amena le portefeuille crasseux qu'on lui connaît. Alors, sans se presser, et en donnant à tous ses mouvements l'allure mesurée et tranquille d'un homme sûr de ne pas ennuyer son auditeur, il prit, dans une des deux poches du portefeuille, avec délica-

tesse et avec une sorte de précaution respectueuse, une enveloppe parfumée et qui, bien qu'ouverte, avait encore l'empreinte du cachet intact et visible sur sa cire noire. Détail important, quoique imperceptible, et qui prouvait avec quelle minutieuse préméditation Egurral avait procédé dans cette affaire.

Puis, toujours en silence et toujours lentement, il tira de l'enveloppe une longue feuille de papier qu'il déploya sous la lumière de l'abat-jour et montra, mais à distance, à l'agent de change.

— Connaissez-vous ce passe-port? demanda-t-il à Frémont, qui allongea vivement le bras. Minute!... à bas les mains! Lisons ça de loin, comme une affiche!

— C'est le passe-port de la marquise de Neilles! dit l'agent de change après un rapide coup d'œil.

— Daté de l'année 1819, continua Egurral, visé le 11 septembre à Irun, pas très loin d'une fort bonne auberge dont j'ai été cocher, avant d'être aubergiste d'un fiacre, et où j'ai eu l'honneur de recevoir la marquise, ainsi que l'atteste la pièce que je vais vous lire, ajouta-t-il, en tournant le passe-port : — Je, soussigné, propriétaire de l'auberge à l'enseigne du *Pas-de-Roland*, située à huit lieues de Bayonne, déclare que, dans la journée du 11 septembre 1819, une voyageuse de

distinction, dont le nom est sur le présent passe-port et qu'au besoin je pourrais reconnaître, a emmené, devant moi, dans sa chaise de poste, en annonçant l'intention de l'élever et de l'adopter, la fille, âgée de six ans et nommée Rosa, d'une jeune Espagnole mortellement blessée à qui j'avais donné asile; que, bien que la blessée parût être dans un état désespéré, un médecin arriva pourtant assez à temps pour la sauver, qu'elle ne mourut pas et que c'est entre ses mains que je dépose aujourd'hui la présente déclaration.

Horace Frémont, qui d'abord avait écouté avec l'incrédulité d'un homme pris brusquement au collet par l'imprévu et par l'impossible, était devenu très-grave. Dans ce rapt, consigné en dix lignes, il avait reconnu et compris la marquise.

— L'écriture de mademoiselle Larovère doit vous être familière, continua Egurral. Regardez !

Le baron jeta sur le passe-port un nouveau coup d'œil et pâlit imperceptiblement.

— C'est signé? demanda-t-il.

— Egurral, répondit le cocher.

— Qu'est-ce que c'est que cet Egurral?

— C'est moi.

Il se fit une pause pendant laquelle les deux hom-

mes se mesurèrent de ce flamboyant regard qu'on n'a qu'au jeu et sur le terrain, la carte ou l'épée à la main.

— Comprenez-vous? dit Egurral en repliant le passe-port et en le plongeant dans les cavernes de son costume.

— Pas du tout, répondit Frémont impassible.

— Allons donc! grand homme! vous me faites poser!

— Si mademoiselle Larovère était la mère de mademoiselle de Neilles, objecta l'agent de change en haussant les épaules, si elle en avait la preuve, quel intérêt pouvait-elle avoir à se taire, pendant près de dix ans, sur cet enlèvement, et à laisser sa fille à une femme que ce papier lui mettait dans la main?

— Puissamment raisonné! dit Egurral avec un sourire sûr du triomphe.

Il rouvrit l'enveloppe d'où il avait tiré le passe-port de la marquise, et y prit la lettre de Ninon.

— J'ai prouvé, dit-il, maintenant j'explique. Voici un petit bout de lettre de mademoiselle Larovère à mademoiselle de Neilles.

Il jeta l'enveloppe à l'agent de change.

— Vérifiez l'adresse, l'écriture et le cachet, dit-il. Avez-vous vu?

— Soit, dit l'agent de change en déposant l'enveloppe sur la table.

— Écoutez-vous?

— J'écoute.

Egurral s'approcha de la lampe.

— Je lis, dit-il.— « Dimanche, 20 août 1829; onze » heures et demie du soir. » C'est d'aujourd'hui, comme vous voyez, et ça n'a pas trois heures de date. Je reprends : « C'est une inconnue qui t'écrit. C'est » cette étrangère que tu as insultée et chassée ce » matin et qui venait pour tâcher de t'arracher à un » misérable que tu n'aimes pas et que tu ne peux pas » épouser (Egurral appuya lentement sur ces derniers » mots en les soulignant d'un regard à l'agent de » change), c'est cette femme que tu méprises, c'est » cette pauvre actrice que tu crois ta rivale, c'est » cette inconnue que tu hais, et cette inconnue, tu ne » sais pas? c'est ta mère...» Ceci, dit le cocher, se rapporte à des faits que je ne sais pas entièrement. Il paraît qu'il y a eu une scène.

— Passons, dit l'agent de change, qui comprit.

Egurral continua sa lecture :

« ..... Écoute, je vais bien tout t'expliquer. Tu vas » tout savoir. Tu es née dans le nord de l'Espagne,

» à Oyarsun. Ton père, mon mari, chassait l'ours et
» l'isard dans la montagne. Un jour, il fut tué et moi
» blessée à mort dans une escarmouche entre des
» contrebandiers et des douaniers. Je me traînai avec
» mon frère jusque dans une auberge... »

— La mienne, dit Egurral.

Il poursuivit.

« Là, j'agonisai. Pas de médecin; on me tint pour
» morte ou à peu près. La marquise de Neilles, qui
» arrivait de Madrid, et qui en route venait de per-
» dre subitement sa fille unique, passa alors, te crut
» orpheline, t'emmena et remplaça par toi son enfant
» et son héritière... »

— Une gaillarde que cette marquise!

— Après? dit Frémont.

Egurral reprit en lisant toujours :

— « ... Moi, je ne mourus pas. Un médecin que
» mon frère avait été chercher jusqu'à Irun vint à
» temps encore et eut la cruauté de me sauver. Com-
» ment je guéris, comment je vins à apprendre qui
» t'avait enlevée, comment je fus condamnée à ne pou-
» voir courir après toi par un concours de misères et
» de malheurs de toutes sortes où il y eut jusqu'à de la
» prison, ce que je souffris enfin, il me faudrait t'avoir

» là, près de moi, toute une journée, pour pouvoir te » le raconter. La marquise t'avait fait changer de » vêtements; je découvris la robe quittée par toi, et, » dans cette robe, le passe-port de madame de Neilles » que, par un hasard providentiel, ta chère petite » main d'enfant avait trouvé et dérobé innocemment. » Plus tard, environ dix ans après, je revins dans l'au- » berge, et fis signer, à prix d'or, à l'aubergiste, au » dos du passeport, l'attestation de ton enlèvement. » Tu trouveras cette preuve incluse ici... »

— Et là, maintenant! ajouta Egurral en désignant le poitrail de son carrick avec un hochement de tête tout puissant.

— Poursuivez! dit Frémont, qui remarqua le mot *à prix d'or*.

— « ... Ma fille, j'ai cru pendant deux ans que je » ne te reverrais jamais. Pour vivre et faire vivre mon » frère, je m'étais faite actrice. Je jouai longtemps en » province. Puis je vins à Paris. Là je te retrouvai, » non, là je te perdis. Tu étais heureuse, mon ange, » avec ta seconde mère! Comprends-tu mon supplice? » Tu étais heureuse, immensément riche, admira- » blement élevée, héritière d'un majorat qui te faisait » marquise et devait donner à ton mari le même titre

» avec la pairie. Tu avais toute la somme de puis-
» sance humaine qu'une femme qui n'est pas une
» altesse puisse avoir. Tu devais apporter un jour à
» l'homme de ton choix, outre ton amour et ta beauté,
» la place la plus enviée. Moi, j'étais actrice ! Hélas !
» il y avait bien loin de toi, dans la foule, des femmes
» qui vivaient de la vie douloureuse du bon Dieu. Tout
» le monde était au-dessous de toi, moi surtout. Qu'est-
» ce que j'ai fait? je t'ai laissée à ton autre mère. Mais
» c'est égal, c'était bien horrible, va ! on m'avait pris
» ma fille et son bonheur. Je n'ai pas réclamé...»

Si fort sur la défensive que fût Frémont, il lui échappa une de ces demi-interjections arrachées par la stupeur, et qui n'ont pas d'orthographe.

— N'est-ce pas? fit Egurral en saisissant ce mouvement. Hein ! quelle femme dans son genre !

Le cocher avait lu le dernier passage de cette lettre avec une tranquillité de greffier. Ce fut également sans donner le moindre signe d'émotion qu'il poursuivit de sa voix de bronze :

— Voici un cri du cœur humain. Écoutez-moi ça !
— «... J'ai souffert comme on ne devrait pas souffrir.
» Vois-tu ! tu seras mère un jour, tu auras un petit
» enfant à toi, beau comme toi; tu l'aimeras bien, tu

» lui donneras ton lait, tu le verras grandir, tu lui
» apprendras à joindre les mains, tu seras la moitié
» de cet être, tu regarderas par ses yeux limpides, et,
» quand tu l'allaiteras, tu sentiras ton âme entrer
» goutte à goutte dans sa bouche. Eh bien ! cet enfant,
» il y a une chose, n'est-ce pas? qui sera encore plus
» à toi que lui-même : ce sera son bonheur. Tu l'ai-
» meras mille fois mieux malheureux avec toi qu'heu-
» reux avec une autre Tu seras la tigresse de ton
» petit. Tu le serreras à l'étrangler plutôt que de le
» lâcher. Tu le garderas avec toi, même dans l'enfer.
» Tu auras l'égoïsme de l'aimer jusqu'à le préférer à
» tout, même à la félicité de sa vie entière, si cette
» félicité devait te coûter son sourire. La preuve, c'est
» que, quand Dieu enlève les enfants aux mères pour
» les mettre dans son paradis, les mères se révoltent
» contre Dieu, et, si elles pouvaient les reprendre à
» ce voleur d'anges, elles le feraient... » — Dieu
un voleur ! soupira Egurral, mot consolant !... —
« Moi, je n'ai pas voulu. Je n'ai pas pu, je n'ai pas
» osé. Tu m'avais oubliée, et puis, comme il n'y
» avait de souffrance que pour moi, j'ai cru que tout
» était bien mieux ainsi. Je me suis résignée à ton
» beau sort. Bien plus, je l'ai béni. J'ai béni la mar-

» quise d'avoir fait cela de ma fille. J'ai baisé la main
» qui te gardait. Seulement j'ai voulu être, sans bruit,
» dans mon coin, ton bon génie. Un jour, tu as dis-
» tingué quelqu'un, un jeune homme, Maurice. Je l'ai
» attiré chez moi et protégé; je t'ai fait parvenir ses
» lettres; je vous ai arrangé un rendez-vous. Hélas!
» c'est pour cela, chère enfant, que tu as vu Maurice
» avec moi une nuit. Méprise affreuse qui m'a valu
» ton mot de ce matin! Ah! j'ai été au moment de te
» dire qui j'étais; mais, en voulant te sauver, je vendis
» de te donner le droit de me mépriser. J'avais pro-
» clamé ma honte devant toi. Je me suis tue. J'ai senti
» que je ne pouvais plus *m'avouer* — tant que je vi-
» vrais. Alors j'ai trouvé un moyen bien simple, c'est
» de mourir.

L'attention de l'agent de change devint pantelante. Le tragique lecteur continua :

— « ... Ce secret que je ne pouvais plus te dire, mon
» cadavre te le dira; on est bien mieux dans sa bière
» pour faire de ces aveux-là. Je me suis dit : elle saura
» tout; elle comprendra qu'entre elle et l'homme
» qu'on lui destine et qu'elle accepte par désespoir, il
» y a un obstacle moral insurmontable. Et puis,
» morte, je ne lui donnerai ni la honte d'être ma fille,

» ni la tentation d'en être heureuse. Je pourrai l'ap-
» peler mon enfant, sans craindre qu'elle me ré-
» ponde : Ma mère !... » — Quelle tête et quel cœur ! exclama Egurral.

— Allez donc ! dit Frémont avec une impatience fébrile.

— Voulez-vous que j'en passe ? dit Egurral.

— Non, mais lisez plus vite !

— C'est que, voyez-vous, je tiens à vous distiller ça. L'émotion, c'est comme l'eau-de-vie, ça doit se boire à petits coups. Où en étais-je ?... Ah ! j'y suis : « ...Rosa, tu comprends maintenant à quel point ton
» mariage avec cet homme est impossible. Je n'ai pas
» besoin de te défendre de l'épouser. Tu sais qui il
» est : hélas ! ce que je lui ai dit ce matin, je n'avais
» que trop le droit de lui dire. Ce n'est pas de la haine,
» c'est de l'horreur que tu dois avoir pour lui. La der-
» nière volonté de ta mère est que tu le fuies avec
» épouvante ! Refuse ! il en est temps. La marquise, je
» le sais, ne te forçait pas. C'est toi qui as consenti.
» Refuse ! refuse ! L'horrible chose qui se prépare ne
» sera irrévocable que dans huit jours... » Vous voilà remercié, monsieur le baron, dit Egurral, et peu poliment.

Le talon de botte de Frémont déchirait le parquet.

— Achevez donc! dit-il.

— Votre lampe charbonne. Ayez la complaisance de la remonter un peu, fit Egurral. J'ai des yeux de cinquante ans et l'écriture est fine.

L'agent de change, trop pâle en ce moment pour pouvoir rougir, donna un tour de clef à la lampe.

— Pardon! dit Egurral, qui tourna la page et reprit : « ... Quant à Maurice, la fatalité s'en est mêlée.
» Toi, future marquise de Neilles, tu t'es mise à aimer
» le fils d'un régicide. Ah! quel coup du sort! Mau-
» rice veut briser mon rêve avec son amour. Un rêve
» pour lequel j'ai fait la nuit sur mon cœur pendant
» près de dix ans! je lui ai mis le marché à la main
» et je sens que, si je vivais, je le lui mettrais encore!
» La splendeur de ta vie me rend féroce; je l'ai été, je
» le serais encore. Il faut que tous les amours pren-
» nent le pas du mien. Donc ne me regrette pas, il
» vaut bien mieux que je meure et que je te laisse li-
» bre de ta vie. Si la marquise voulait t'imposer
» l'homme que tu sais, montre à la marquise le papier
» qui est dans cette lettre. Elle obéira et fera tout ce
» que tu voudras. Si cependant elle continuait à ne
» pas vouloir de Maurice, eh bien! fuyez ensemble!

» Maurice est riche et je me sens, du moins, tranquille
» de ce côté !... »

— Lui me l'enlever ! nous verrons bien ! murmura Frémont en regardant la pendule et en se rappelant son duel dont l'heure approchait.

— Je ne sais pas si vous comprenez, monsieur le baron, dit Egurral, à quel point cette lettre est une pièce de conviction. Je n'aurais que celle-là, qu'il ne m'en faudrait pas davantage. C'est clair comme une larme. Voici la fin : « .... Es-tu contente, chère en-
» fant ? ton Maurice est bien à toi, à toi seule. Il n'aime
» que toi. Tu étais jalouse de moi, mon trésor ! ja-
» louse de ta mère ! Moi qui pour t'épargner une mi-
» nute de souffrance donnerais de mon sang, je t'ai
» fait, sans le vouloir et sans pouvoir l'empêcher, con-
» naître la jalousie et ses tortures ! ce n'était point ma
» faute. Te dire pourquoi je voyais Maurice, c'eût été
» te révéler mon secret. En cela encore je me dé-
» vouais. C'est égal. Pardonne-moi. On n'a pas le
» droit de faire souffrir ceux qu'on aime, même par
» amour. Tu me haïssais ! pardonne-moi ta haine ! je
» vais mourir... à trente-trois ans ! Je ne sais pas
» très-bien comment on se tue, mais je m'en tirerai.
» Je ne veux pas te dire quel genre de mort j'ai choisi.

» Il paraît qu'on souffre beaucoup. Mais je regarde-
» rai ton portrait pendant tout le temps et te sourirai.
» On dit que c'est un crime de se tuer. Aussi, mon
» amour, il faudra bien prier pour moi. Promets-
» moi, quand tu iras à l'église le dimanche, de parler
» pour moi au bon Dieu. Tu lui demanderas de ne
» pas trop me punir. Et s'il ne t'écoute pas, eh bien !
» prie tout de même. Je tâcherai d'entendre, et ça me
» suffira. Je me souviens que tu m'as vue jouer un
» soir et que tu m'as applaudie. Vois-tu ! j'ai encore
» là, dans l'oreille, le bruit de tes deux mains. Merci,
» mon ange. Tu me trouvais donc du talent?... Je
» cherche si je n'oublie rien. Tiens ! je pleure. Mes
» larmes mouillent tellement mes yeux, que je t'écris
» sans voir. Je les laisse tomber sur ce papier et j'écris
» dedans. Ah ! je ne t'ai pas tout dit. Mais c'est ex-
» près. Je veux que tu aies une surprise après ma
» mort. Tu ne sauras à quel point on t'a aimée qu'en
» te trouvant devant le lit et dans la chambre où je se-
» rai morte, et qu'en voyant celui qui te remettra cette
» lettre. Tu causeras de moi avec lui, de loin en loin.
» Tu le consoleras ! car je vais lui faire bien du cha-
» grin. Adieu ! adieu ! pleure-moi un petit peu, pas
» beaucoup ! ma dernière volonté est que tu sois heu-

» reuse. Adieu! je vais te quitter pour toujours et
» commencer une nouvelle vie. Allons! mon petit en-
» fant, car il me semble que tu as toujours six ans,
» monte sur mon lit de mort, ferme les yeux à ta
» mère et souhaite-lui une bonne éternité! » — Amen!
dit Egurral.

Il remit la lettre dans l'enveloppe et l'envoya rejoindre le passe-port dans les abîmes de sa personne.

Un sourd et faible sanglot, vite étouffé, fut le seul écho que la lecture de cette lettre alla réveiller, non dans la chambre, mais dans la rue.

— Ah ça! s'écria Frémont avec une lueur d'espoir, elle est donc morte?

Egurral s'accouda sur la table, et, appuyant son menton sur son poing, il enveloppa le baron de sa prunelle dilatée et fauve et lui dit :

— Croyez-vous à la Providence?

— Moi? non!

— Eh bien! elle est devant vous et elle vous parle. Je vais être bref. Il y a deux mois que je suis à Paris. J'ai suivi Ninon, qui me croit en Amérique. Je voulais remettre la main sur le passe-port en question. J'avais mon plan. J'ai pris mes mesures. J'ai guetté,

j'ai veillé, j'ai rôdé, j'ai deviné, je l'ai. J'étais si sûr du succès que je vous ai écrit d'avance. Il fallait, pour réussir, forcer une fenêtre. Cette nuit, à une heure, j'ai brisé une vitre de cette fenêtre, je l'ai ouverte et je suis entré dans une chambre pleine de fumée. Une femme s'y asphyxiait. Cette femme, c'était Ninon. Or, j'amenais avec moi l'air et la vie. La mourante se porte maintenant comme le Pont-Neuf. Il s'agit de sa fille. Elle vivra ! Donc, je l'ai sauvée, je l'ai volée, j'ai filé et me voici ! Je me résume. La chose est nette. La fille que madame de Neilles a escamotée, croyant la maman déménagée, c'est, en bon français, votre future femme. La Ninon, votre ex-maîtresse, qui aujourd'hui balaie les planches de la Porte-Saint-Martin, c'est, sauf votre respect, votre future belle-mère. Honneur aux braves ! monsieur le baron. Vous allez être le gendre d'une actrice. C'est moins brillant. Mais enfin c'est encore très-gentil. Et puis la petite est si jolie ! Dame ! on fait des sacrifices à Vénus dans toutes les religions. Et enfin, ça flatte toujours d'avoir dans sa famille une célébrité. Gendre d'une artiste ! c'est un sort. On a ses entrées dans les coulisses. On peut donner des billets à ses amis ; à moi, par exemple ! j'adore le spectacle !

— Parlons sérieusement; dans quel but es-tu venu ici? interrogea le baron.

— Nous y sommes! répondit le cocher. Eh bien! écoutez, c'est simple comme bonjour; le seul témoin de cette histoire, c'est moi; la seule preuve, je l'ai. Maintenant, je vous propose une affaire et j'abats mon jeu. Vous êtes homme de Bourse, vous vous connaissez en bon papier: que croyez-vous que vous puissiez décemment m'offrir de celui-ci?

Le passe-port de la marquise avait reparu dans la main d'Egurral.

— Combien en veux-tu? demanda rapidement l'agent de change.

— Combien m'en offrez-vous? riposta le cocher.

— C'est à toi à faire ton prix. Tu es le marchand et je suis l'acheteur.

— Soit. Je vais être de bonne composition. Je suis sur le point de m'expatrier, hélas! oui, de partir pour New-York. Dix-huit cents lieues de mer; c'est terrible! Mais, enfin, je l'ai promis. Je veux aller là m'établir et fonder un hôtel, mais un hôtel monstre: *A la brèche de Roland!* Quelle belle enseigne pour crier gare aux bourses des consommateurs! J'ai l'intention de faire les choses... là... dans le grand! salon de

deux cents couverts, quatre billards, café, écuries, remises, chevaux, voitures, tout le tremblement! J'ai besoin pour cela d'un capital de... voyons...

Il secoua du doigt sa queue de rat qui était restée près de lui, et, tout en paraissant faire mentalement son calcul, il la tendit à Frémont, qui, avec une répugnance visible mais héroïquement surmontée, y puisa une pincée de tabac.

— Je crois, tout compte fait, continua Egurral en massant sa prise, que j'aurai assez de cinq cent mille francs.

L'agent de change fit un bond d'homme engagé dans un coupe-gorge. Il essuya ses doigts salis par le tabac d'Egurral, et répondit froidement en retournant s'adosser à la cheminée;

— Il était inutile de te déranger, mon brave, et d'exposer tes chevaux à s'en aller sans toi.

— Oh! rassurez-vous! ils ont leur avoine, répliqua le cocher avec un sourire à lui; ainsi, c'est dit, vous refusez?

— Cinq cent mille francs! un demi-million!

— C'est mon dernier mot. Vous refusez?

— Parbleu! il n'y a pas de fortune qui résisterait à une pareille brèche!

— C'est la brèche de Roland ! répondit Egurral en se levant à demi de sa chaise. Désolé de vous avoir dérangé si tard ! ajouta-t-il.

— Écoute, reprit l'agent de change, et rassieds-toi. Tu crois me tenir, tu te trompes. Que mademoiselle de Neilles soit ou non la fille de la marquise, qu'est-ce que cela me fait? Elle porte son nom. J'épouse.

— Vous n'épousez pas ! répondit Egurral en étendant sa vaste main sur le passe-port de la marquise. Vous ne vous apercevez donc pas que j'ai là sous mon poing une bombe de papier ! — Une explosion, et voilà votre mariage en poussière !

— J'offre moitié, dit le baron.

— Allons ! il faut, je le vois, reprit le cocher, que je vous fasse toucher la bombe du doigt. Voici : Nous savons que mademoiselle de Neilles, votre future épouse, a dans son petit cœur de seize ans un amoureux de vingt-cinq ans, un M. Maurice de Vic-Aimon. — L'agent de change fit un mouvement. — Nous savons, reprit le cocher en accentuant chaque syllabe d'une pause, que Ninon connaît cet amour. Nous savons qu'en bonne mère qu'elle est, elle veut marier les deux tourtereaux. Il est acquis d'autre part que vous avez été l'amant de Ninon et qu'en femme hon-

nête elle ne veut pas vous laisser épouser sa fille, ce qui serait un inceste de la main gauche. Ceci admis...

L'agent de change se mordait les moustaches et se taisait.

— Ceci admis, conclut son tranquille interlocuteur, la véritable mère intervient avec le chiffon de papier que j'ai là et invoque mon témoignage devant les tribunaux, non pas dans un mois, non pas dans un an, mais demain, après-demain, d'ici à huit jours, c'est-à-dire avant que vous soyez marié. On doit la vérité à la justice, monsieur le baron. La justice, diable ! le témoin prête serment de dire tout ce qu'il sait, et le dit. Je serai forcé par ma conscience de parler et je parlerai. Et puis c'est quelque chose après tout que de rendre une fille à sa mère, que d'aider au bonheur de deux amants. C'est qu'ils s'adorent, ces chers enfants ! ils se considèrent comme bel et bien fiancés, ils se sont juré de s'aimer toute leur vie et se sont mariés devant Dieu, c'est-à-dire devant le maire éternel. C'est touchant, vrai ! et quand je pense que mon témoignage pourrait rendre la petite à sa mère et faire le bonheur de tout ce monde-là ! ah ! monsieur le baron ! tenez ! j'en pleure !

Et il arbora du fond de son pantalon de cuir un gi-

gantesque foulard de coton à carreaux rouges brunis par le tabac où il se moucha bruyamment.

— La lettre que tu viens de me lire, dit le baron, prouve une chose, c'est que jamais Ninon vivante ne révélera son secret.

— D'abord, répondit le cocher, si elle vous voyait épouser sa fille, il est probable qu'elle s'y déciderait. Et puis, vous oubliez que je suis là et que son secret n'est plus à elle. J'ai la preuve, monsieur le baron, et, si elle se tait, je parlerai, moi! Tandis que, si vous m'achetez maintenant ledit passe-port, vous pourrez dormir tranquille sur vos deux oreilles de pair de France. Plus de preuve, plus de procès. La Ninon venant réclamer sa fille à la marquise, sans autre pièce probante que sa parole, serait traitée de folle. On en rirait, tout le monde, la marquise, vous et moi. Il n'y aurait pas un tribunal pour croire à une telle extravagance, et elle-même ne le tenterait pas. Ce papier, c'est tout son droit. Il vous répond de son silence — et du mien.

— Cinq cent mille francs! répéta Frémont.

— Je le sais, c'est dur à digérer. Mais, songez-y, j'ai escaladé et forcé une fenêtre, j'ai brisé une vitre, la nuit, dans une maison habitée. J'ai risqué mes pe-

tits vingt ans de bagne. Ça vaut cinq cent mille francs comme un sou.

Le baron se sentait dans une griffe puissante et rapace. Il voulait la désarmer en achetant le passe-port de la marquise, mais l'énormité de la somme l'avait effrayé. Comme tous les millionnaires arrivés à la fortune par la férocité de leurs exactions sur la bourse d'autrui, il avait le culte du bénéfice. Il voulait faire l'affaire proposée par Egurral, mais il voulait la faire la meilleure possible. Il était décidé à disputer pied-à-pied les abords de sa caisse à un si formidable assaillant. Il reprit donc avec sang-froid :

— Il dépend de moi que ce papier soit sans valeur.

— C'est mon tour de ne plus comprendre, répondit Egurral.

— Je n'ai pour cela qu'à renoncer à mademoiselle de Neilles, et j'y renonce. Pardieu ! il y a d'autres filles nobles à épouser dans le monde. J'ai cinq millions. Je ne suis pas à court de marquises, ni même de duchesses.

Egurral regarda l'agent de change dans le blanc des yeux et lui dit, avec cette cynique autorité, qui, dés le début, avait subjugué l'agent de change :

— Ta ! ta ! ta ! des marquises ! des duchesses !

toutes vous donneront-elles ce que mademoiselle de Neilles va vous donner? comment! voici... combien... dix ans, hein?... que vous préparez ce mariage-là, voici dix ans que vous chauffez cette admirable marmite dont la fumée va vous mettre sur la tête les plumes blanches du pair de France, et, au moment où vous allez être marquis de Neilles, au moment où vous tenez la petite, vous lâcheriez tout ça pour ne pas saigner vos cinq millions de cinq cents malheureux mille francs!... Vous en trouverez d'autres comme mademoiselle de Neilles?... plaisantez-vous? dites, voyons, retrouverez-vous la minute, la précieuse minute, cette prodigieuse minute qui n'est qu'une seconde, où le roi de France S. M. Charles X, ici présente, consentira à faire d'un agent de change un pair de France?

Le baron tressaillit malgré lui, comme un joueur d'échecs au moment où son adversaire annonce le mat.

— Or, reprit Egurral, la pairie mène à tout! Dans trois mois, vous serez duc; dans six mois, ministre. Duc et ministre, entendez-vous bien? et vous renonceriez à tout ça! et vous vous mettriez bêtement à recommencer vos frais avec une autre héritière? avez-

vous encore dix ans à perdre? vous en avez cinquante-deux; dans dix ans vous serez vieux. Pas une jeune fille ne voudra de vous; vous tousserez, vous aurez la goutte, vous serez fini, comme le comte Férand. Vous êtes déjà chauve et vous avez trois genoux, ce qui est contraire aux plus simples règles de la beauté. Allons, du coup d'œil et concluons! Cette petite-là, pour vous, c'est le merle blanc! empoignez-la moi tout de suite. En avant la noce! et la main aux dames!

— Baissez votre prix, dit l'agent de change d'une voix presque doucereuse.

Egurral remarqua qu'il n'était plus tutoyé et sourit.

— Monsieur Frémont, dit-il, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il se dirigea vers la porte.

— Egurral! appela l'agent de change avec un signe amical.

— Monsieur le baron! s'écria le cocher en revenant avec empressement.

— J'accepte.

— Il y a une heure que je le sais, dit Egurral.

— Ce passe-port?

Egurral qui, au moment de sortir, avait fait de

nouveau disparaître le parchemin, l'exhuma encore, mais avec lenteur et en n'en laissant voir qu'un de ses angles entre son pouce et son index.

— Entendons-nous d'abord, dit-il. Comment allez-vous me payer?

— Moitié tout de suite, contre la remise de ce papier, moitié dans un mois par l'entremise de mon correspondant de New-York.

— Soit.

— Je n'ai pas chez moi la somme nécessaire pour le premier versement, mais je vais vous donner un bon sur Laffitte, continua l'agent de change en s'asseyant devant son bureau.

— De deux cent cinquante mille francs?

— Oui.

— Et les deux cent cinquante mille autres?

— Vous les toucherez à votre arrivée à New-York, répondit l'agent de change. Vous avez confiance en moi, je suppose?

— Complétement; mais vous ne trouverez sans doute pas d'objection à me donner une traite sur votre correspondant de New-York que je puisse au besoin escompter demain, si je veux. Votre correspondant de là-bas peut faire faillite. L'Amérique,

vous savez? c'est le pays des banqueroutes et des oncles. Il me faut une garantie.

L'agent de change tourna à demi la tête vers son complice d'un air qui voulait dire : — Il est fort!

— Donc, dit Egurral en suspendant du geste le mouvement de la plume de l'agent de change qui remplissait le papier timbré, veuillez faire les deux bons à présentation.

— C'est bien, dit Frémont.

— Et au porteur, ajouta le cocher. Je ne tiens pas à être endosseur, — pour cause. Au porteur, c'est plus commode. Je m'appelais Egurral dans mon auberge, je m'appelle Bourgaize sur mon fiacre, je m'appellerai peut-être autrement demain. Je suis ainsi fait, moi, continua-t-il en écartant son grand bras de sa poitrine. J'échappe comme ça aux curieux. J'aime les noms de guerre. C'est un goût. Quand il me plaît de changer de nom, c'est tout de suite bâclé, je trempe ma patte dans mon ruisseau de cocher et d'usurier, et je m'administre à volonté, du jour au lendemain, les eaux du baptême. Je prête au diable — et j'emprunte au bénitier.

— Savez-vous que vous êtes passé maître en affaires? dit l'agent de change.

— Que voulez-vous? répondit modestement le cocher. C'est si dur à gagner cette pauvre vie! Et puis, c'est vrai, c'est une vocation chez moi. J'ai l'ambition du capital.

— Du mien? interrompit le baron en souriant.

— Peut-être. Je suis né agent de change.

Horace Frémont écarta sa chaise de son bureau.

— Voici les bons au porteur sur Laffitte et sur New-York, dit-il.

— Pour acquit, répondit Egurral en échangeant contre les valeurs que lui présentait l'agent de change le passe-port de la marquise de Neilles.

Le baron prit le passe-port, le relut en silence et le serra dans la poche de côté de sa redingote, qu'il boutonna plus étroitement que jamais. Quant à Egurral, son ignoble visage s'était épanoui. La lumière du mal joyeux sur une face hideuse a quelque chose de terrible. Elle dilate les yeux, elle arrondit les coins de la bouche, elle relève le sourcil, elle enfle les joues, elle remplit les cavités, elle jette du soleil sur la sueur du crime. C'est la beauté de l'avare enfonçant sa main dans son coffre, c'est la splendeur de l'araignée suçant la mouche, c'est la parure du monstrueux, c'est la bague de la griffe de Satan.

Egurral imita la précaution du baron, et, après avoir pris connaissance des bons au porteur et s'être assuré de leur parfaite régularité, il les confia à son portefeuille qu'il engloutit définitivement dans les catacombes de sa pelure.

Mais en même temps il en tira avec un sourire étrange la lettre de Ninon et la posa sur la table.

— Écoutez, dit-il, vous avez été gentil. Vous vous êtes exécuté. Mais vous avez oublié un détail. Vous venez de faire une grosse faute.

— Laquelle?

— J'ai encore la lettre de l'actrice. On pourrait s'en servir.

Le cocher, toujours souriant, avait sorti de sa poche son brûle-gueule et du tabac.

Frémont se troubla. Décidément, il avait trouvé son maître.

Egurral bourra sa pipe.

— Mais rassurez-vous, dit-il. Vous avez affaire à un honnête homme.

— Que voulez-vous faire de cette lettre? balbutia Frémont, que ce mot cynique fit frémir.

— Ceci! dit Egurral en allumant la lettre à la flamme de la lampe et avec la lettre sa pipe.

Les deux coquins, le coquin d'en haut et le coquin d'en bas, se regardèrent alors de ce regard qui faisait sourire les augures. Ils étaient liés l'un à l'autre. La communauté de leur turpitude les faisait solidaires en les faisant complices. Le baron et le cocher, le futur pair de France et le futur hôtelier de New-York, l'homme du coup de Bourse et l'homme du chantage étaient désormais compagnons de chaîne du même crime.

— Je suis à vous à la vie et à la mort, dit maître Egurral en présentant à Horace Frémont sa robuste poigne, que celui-ci serra.

— Si vous êtes discret, répondit Frémont, je me charge de votre fortune. Ceci n'est qu'un à-compte.

— Je l'espère bien, grommela Egurral entre ses dents d'un air inquiétant pour les capitaux du baron.

— Et si Ninon invoque jamais votre témoignage?... demanda l'agent de change.

— Ni vu ni connu! répondit le cocher avec une horrible singerie de barrière.

— Vous serez muet! insista le baron Horace.

— Comme le double fond d'une malle qui passe en douane, fit en éclatant d'un rire épais l'ancien ami des contrebandiers basques.

Le baron serra de nouveau en silence et avec une pression significative le gant rugueux de son intelligent ami.

— Quand partirez-vous? lui demanda-t-il.

— Quand il plaira à votre seigneurie! .

— Donnez-moi votre adresse, je vous enverrai mes instructions.

— Avenue de Breteuil, numéro 6, au haut de l'escalier, la porte en face, répondit maître Egurral, pendant que le baron prenait l'adresse en note. Demandez au comptoir le père Bourgaize, cocher de fiacre. C'est ainsi que je m'appelle jusqu'à nouvel ordre.

— Ah! je comprends, fit l'agent de change frappé de ce voisinage du drôle avec l'hôtel de Neilles et la maison de Ninon, c'est là que vous avez tendu votre toile.

— Je me suis logé devant les mouches, répondit le cocher d'un air fin.

Il reprit avec effusion :

— Mais, maintenant, je vous appartiens corps et biens. Egurral n'a qu'une parole. Je partirai ou je resterai, comme il vous plaira.

— Vous partirez.

— J'aime autant ça, fit Egurral. D'ici là, disposez

comme vous voudrez de ma personne — et de mon fiacre. Je vous mène gratis au bout du monde. Avez-vous, par hasard, une course à faire?... ajouta-t-il avec une pantomime généreuse et magnifique digne de Robert-Macaire.

L'agent de change, au lieu de sourire à cette proposition, leva les yeux sur Egurral d'un air singulier.

Il s'était, on s'en souvient, la veille au matin, dans le pavillon du parc, engagé vis-à-vis de Maurice à se prémunir d'une voiture et d'un cocher de confiance pour emporter et faire disparaître instantanément du kiosque la victime que leur mystérieux et terrible duel devait infailliblement laisser sur place. L'importance et la rapidité des événements qui s'étaient succédé dans la journée du dimanche, l'esclandre de Ninon, la lettre anonyme d'Egurral, son mariage menacé d'un péril inconnu, avaient absorbé toutes les pensées de l'agent de change et lui avaient fait oublier cette mesure, qui assurait à leur rencontre tout le secret dont elle avait besoin sous peine des plus graves complications.

— Au fait, se dit l'agent de change, pourquoi pas? mes gens ne sont pas sûrs; les réveiller, à l'heure

qu'il est pour ce que j'ai à faire, serait imprudent. Puis tout haut :

— Précisément, dit-il; j'ai une course à faire.

— Maintenant ? demanda Egurral.

L'agent de change regarda la pendule et consulta sa montre. Il était deux heures du matin.

— Non, dit Frémont, à six heures.

Egurral fit la feinte de remettre son chapeau sur sa perruque et de l'ôter ensuite comme pour saluer :

— Où faudra-t-il vous mener, mon prince? demanda-t-il.

— Rue d'Estrée, derrière le parc de l'hôtel de Neilles.

Sur un mouvement de surprise et de curiosité de son complice, le baron reprit à demi-voix, quoiqu'ils fussent seuls :

— Écoute, je puis te considérer comme un homme à moi, n'est-ce pas? eh bien ! à six heures j'aurai besoin de toi, de ta discrétion et de ton fiacre. Il y aura un homme mort à emporter. Je me bats en duel.

Egurral recula d'un pas.

— Vous... vous... battez... en... duel? interrogea-t-il en accentuant d'un temps d'arrêt chacun de ces mots.

— Avec ce Maurice...

— L'amant de votre femme?

— Oui. Cette affaire, tu le comprends, doit rester ensevelie entre lui, moi et toi maintenant. Je ne veux être ni ridicule aux yeux du monde en passant pour un mari trompé, ni odieux à ma femme en passant pour un Barbe-Bleue, et je veux pourtant donner une leçon à ce petit monsieur. De plus, j'ai dans ces sortes d'affaires, surtout dans celle-ci, peu de goût pour les enquêtes judiciaires. La chose doit se faire lestement et secrètement. Donc nous nous battons, sans témoins, dans le pavillon, à cinq pas, au pistolet.

— Je m'y oppose, dit tranquillement Egurral.

— Hein? fit le baron.

— Au nom de la raison... sociale Egurral, Frémont et Cᵉ, je ne vous permets pas de vous faire tuer. Mais d'abord contez-moi votre affaire.

Egurral s'était rassis sur ce mot avec ce sans-gêne familier qui, depuis qu'il était en face de Frémont, ne l'avait pas abondonné un instant. La solidarité qui unissait ces deux hommes était désormais entre eux un lien si puissant, que le baron approcha une chaise de celle d'Egurral, et, prenant place devant

lui comme un patron devant son associé, lui raconta en détail, et sans rien omettre, ce qui s'était passé la veille au matin dans le pavillon. Quand Frémont eut fini son récit, Egurral, qui l'avait écouté avec la plus silencieuse attention, lui dit ce simple mot :

— Et s'il vous tue?

— Je suis l'insulté, répondit l'agent de change, je tire le premier. C'est convenu.

— Sac-à-papier! s'écria Egurral. C'était convenu avant votre coup de canne. Ça ne l'est plus maintenant. L'insulte est réciproque.

— Je suis toujours le premier offensé, dit Frémont avec confiance.

— A offense égale, droit égal, répondit le cocher qui, en ce moment, de même que Pascal avait deviné la géométrie, devina le code Châteauvillars. L'antériorité n'est plus qu'une face inadmissible. Soufflet et coup de canne, ça se vaut. Croyez-vous que ce M. Maurice soit assez enfant pour se laisser casser comme une poupée par son adversaire en le laissant tirer le premier, à cinq pas, quand il a le droit d'égaliser les chances, en réclamant, comme vous, la précieuse qualité d'insulté? Les pistolets sont à lui, donc ce n'est pas un innocent. Si vous tirez le premier,

c'est bon ; mais si vous tirez ensemble et qu'il vous tue, bonsoir la compagnie! Pas de ça! je tiens à votre vie, — et j'ai mes raisons. Je vous aime, je vous trouve fragile, et je ne veux pas vous exposer. Voyons! vous êtes un homme sérieux, n'est-ce pas? vous tenez à être pair de France?

— Je le tuerai dans tous les cas, répondit l'agent de change avec assurance, quoiqu'il fût frappé de la logique d'Egurral. J'éteins une bougie à quarante pas. Nous ne sommes que trois à Paris de ma force. Ce Maurice est un gamin. Je n'ai pas plus peur de son feu que d'un pétard. D'ailleurs, les duels, c'est mon affaire, ça me connaît. Je me battrais avec le diable, que je lui couperais la queue avec ma balle et que j'en ferais un caniche.

— Ça serait désolant pour ceux qui la tirent, répondit Egurral; mais ne plaisantons pas! Il ne s'agit pas ici d'un duel ordinaire; vous vous battez dans une chambre, au pistolet, à cinq pas, sans témoins. Vous ferez feu, selon toute probabilité, à volonté. Il n'y a plus de force dans ces conditions-là.

— Je le tuerai, interrompit le baron. Je sens que j'ai sa dernière heure dans ma main!

— Et s'il vous tue? dit Egurral.

— Je fends une balle en deux, à quinze pas, sur le fil d'un couteau, répondit le baron.

— Et s'il vous tue? répéta Egurral. A cinq pas, on s'assassine. Alors, adieu la noce! emballé le marquis de Neilles! enfoncé le pair de France! Comment, vous, un homme si sage, vous aviez cette affaire-là sur les bras et vous étiez tranquille! et vous ne m'en parliez pas! Ah! monsieur le baron, vous avez perdu ma confiance.

— Tu crois qu'il est possible qu'il me tue? murmura le baron ébranlé.

— Si vous étiez en fer forgé comme votre coffre-fort, je répondrais de vous; mais vous n'avez malheureusement pas le million à l'épreuve de la balle.

Le baron resta silencieux. Quoiqu'il eût une bravoure de sacripant, il comptait surtout, pour se débarrasser de Maurice, sur le droit qu'il se croyait de tirer le premier. Le doute émis par Egurral l'avait visiblement déconcerté.

— Écoutez, reprit celui-ci en devinant l'*à parte* intérieur de l'agent de change, tout peut s'arranger. Entre associés, c'est comme entre mari et femme, on se doit aide, dévouement et protection. Je ne veux pas vous conseiller de manquer à un rendez-vous d'hon-

neur. L'honneur! mille tonnerres! je suis un vieux crâne, moi! Mais est-ce qu'on ne pourrait pas se tirer de là spirituellement, hein?... Voyons... que diriez-vous d'une combinaison qui mettrait à coup sûr votre blanc-bec hors de combat, mais sans le tuer? On ne veut la mort de personne.

— A coup sûr?... interrogea l'agent de change.

— Oui, j'ai un moyen, mais promettez-moi de ne pas reculer.

— Devant Maurice? fit le baron.

— Non, devant ce que je vais vous proposer.

— J'écoute.

— J'écoute aussi, moi! dit tout bas Gil de l'autre côté de la fenêtre.

Egurral rapprocha sa chaise de celle de Frémont, et il reprit, mais en baissant la voix, ce qui força Gil à avancer son visage jusque sous la balustrade du balcon en se faisant avec sa main un cornet acoustique de son oreille :

— Voici mon plan. Je vous préviens qu'il est sublime. Il s'agit de mettre notre homme hors de combat, pas vrai? Bon. Eh bien! si par hasard, tout à l'heure, quand votre Maurice et vous vous serez face à face, un seul des deux pistolets était chargé, et si vous le con-

naissiez? Si vous le preniez et si vous donniez l'autre à votre adversaire?...

— Comment cela? bégaya le baron.

— C'est bien simple. Vous savez où est la boîte de pistolets?

— Dans le pavillon du parc, dans le tiroir de la table.

— Vous avez la clef du pavillon?

— Sur moi.

— Et celle du tiroir?

— Il n'est pas fermé.

— Et la boîte?

— Non plus.

— Comment les pistolets y sont-ils placés?

— L'un sur l'autre, dans deux compartiments superposés.

L'œil d'Egurral étincela d'un feu sombre.

— Bravo ! dit-il. Nous allons de ce pas au pavillon. Je vous y mène — pour rien. Vous en ressortez avec la boîte et vous remontez dans mon fiacre. Mais, un instant! bon conspirateur n'a pas de voisins. Une détonation, dans la nuit, pourrait éveiller les curieux. Donc, je vous conduis dans un endroit désert, à moi connu, où nous serons sûrs de n'avoir pas d'oreilles

autour de nons. Une fois là, vous prenez dans la boîte un des deux joujoux, celui du compartiment supérieur; vous le déchargez, et vous le replacez dans son étui. Comme ça, pas d'erreur possible. Vous savez que le pistolet de dessus est vide. Puis nous rentrons en ville, vous reportez le tout dans le pavillon, vous remettez une capsule, et à six heures, quand votre tourlourou paraît, vous lui offrez poliment le premier mirliton, et le second vous reste. Alors...

Ici Egurral s'arrêta, se contentant, pour compléter sa pensée, d'un regard significatif et d'un mouvement de main qui simulait le geste de coucher en joue. Mais Horace Frémont tremblait de comprendre.

— Alors? balbutia-t-il.

— Alors, reprit Egurral, vous attendez le feu de votre adversaire. Il tire. Vous tirez en même temps que lui. Son pistolet... *rate*, et vous, avec votre adresse accoutumée et votre générosité non moins connue, vous vous êtes borné à lui casser le bras droit. Au résultat, personne n'est mort. Le duel est fini forcément, puisque votre conscrit est manchot. L'honneur, vous et moi, tout le monde est parfaitement satisfait, y compris le Maurice, à qui vous aurez donné l'occasion de faire l'intéressant pendant deux mois sur l'as-

phalte avec son bras droit en écharpe, ce qui le posera auprès de votre femme.

— Mais c'est un guet-apens ! s'écria, comme malgré lui, le baron Horace.

— Le bras droit ! fit le cocher pour toute réponse.

— Egurral !

— Monsieur le duc !

L'agent de change resta silencieux, il était pâle comme la cire.

— Si vous hésitez, poursuivit le sinistre cocher, tout est perdu. Vous êtes capables de vous abattre tous les deux, comme des moineaux, ce qui serait déplorable. Les deux coups font deux cadavres. Allons ! ce que je vous propose, ce n'est pas seulement de la haute politique, c'est mieux que ça, c'est de l'humanité. Comme ça, vous vous bornez à désarmer votre adversaire en lui envoyant une balle dans le bras droit ; lui, ce n'est pas dans le bras droit qu'il vous l'enverrait, c'est dans la poitrine. J'ajoute que vous lui feriez, vous aussi, le même cadeau. Si vous hésitez, bonsoir ! vous risquez tout, votre vie, votre titre, votre fortune d'homme d'État ! Dans huit jours, vous serez pair de France ; dans trois mois, duc ; dans six mois, ministre, — à moins que dans trois heures

vous ne soyez tué. C'est à prendre ou à laisser.

— Ah ! tu sors de l'enfer ! s'écria l'agent de change en saisissant convulsivement son chapeau.

— Comme cocher de fiacre, répondit flegmatiquement Egurral, c'est mon métier de connaître tous les pavés, même celui des bonnes intentions.

— Canailles ! murmura Gil, toujours embusqué.

Le jeune groom, témoin invisible de cette scène, avait éprouvé comme un vertige devant tant de scélératesse froidement raisonnée.

Il était dans une émotion indescriptible. Il avait promis à Ninon de faire rendre gorge au terrible Egurral, et maintenant, au lieu d'un ennemi et d'un danger, il avait affaire à deux ennemis et à deux dangers : il lui fallait à la fois sauver Ninon, Rosa et Maurice. Que faire ? cet Egurral était un scélérat solide qui aurait mangé deux enfants comme Gil, sans perdre l'appétit. Ce Frémont était un traître redoutable. Il tenait le passe-port de la marquise. Il allait tenir la vie de Maurice. La trappe sur laquelle le brave groom avait le pied lui montrait, en s'entr'ouvrant, un abîme de catastrophes dans lequel il ne distinguait plus la justice de Dieu.

— C'est égal, se dit-il, du calme !

Il vit le baron prendre la lampe et fermer la fenêtre après avoir fait signe à Egurral de passer devant; puis la lumière reparut, comme à l'arrivée du fiacre, aux vitres des trois ou quatre salles de l'entresol; mais enfin elle s'éteignit, la porte se rouvrit avec les mêmes précautions, et la silhouette des deux hommes se dessina obscure sur la façade du seuil.

Au moment où la fenêtre du cabinet de l'agent de change se fermait, Gil, abandonnant son poste sur l'impériale, s'était vivement laissé glisser à terre. Une fois là, il se blottit derrière la caisse du fiacre, et attendit.

Le baron monta dans la voiture, et Egurral alla enlever le sac à ses chevaux.

Gil n'avait plus de souffle. Le plus petit mouvement le trahissait. Il ne bougeait pas plus qu'une souris entre deux chats, l'oreille aux écoutes, l'œil au guet, attentif au moindre bruit des sabots d'Egurral sur le pavé.

Un moment, le pauvre enfant se crut perdu. Le cocher, au lieu de remonter sur son siége, décrocha une de ses deux lanternes et se dirigea vers l'arrière-train de son fiacre. Gil n'eut que le temps de disparaître sous la caisse du berlingot entre le pavé et l'es-

sieu. Il aperçut alors Egurral tirant de sa houppelande son portefeuille, ouvrant la caisse du strapontin et l'y cachant. Maître Egurral, en homme prudent, n'aimait apparemment pas avoir sur lui un demi-million, la nuit et dans une aussi mauvaise société que celle du baron et d'une paire de pistolets; il avait donc jugé convenable de mettre son portefeuille en lieu sûr, à l'abri de toute surprise. Car, depuis qu'il avait sa fortune en poche, l'honnête cocher avait comme un poids sur la poitrine, et éprouvait des anxiétés nerveuses dignes d'un commis de la Banque de France en tournée de recette. Il s'était tâté deux ou trois fois pour s'assurer que son portefeuille ne s'était pas évadé par quelque lucarne de son carrick. Une fois son trésor dans une cachette à lui, le sagace Egurral fut tranquille et remonta gaiement sur son siége en sifflant un air bachique entre ses dents et son brûle-gueule.

Gil alors se redressa doucement. Si sa figure mutine et audacieuse n'eût été dans l'ombre, on eût pu voir s'y dessiner un vague sourire. Il attendit le premier tour de roue du fiacre et reprit sa place sur le strapontin avec la joie de sentir sous son talon une fortune si bien acquise.

La voiture partit rapidement.

Après une course de cinq minutes, le fiacre s'arrêta devant la porte du pavillon. La nuit était encore complète. Le baron descendit précipitamment, pénétra dans le kiosque et en ressortit au bout d'une minute, avec une boîte sous le bras. Il remonta dans le fiacre, qui repartit.

Egurral mit ses chevaux au galop. Après avoir traversé l'avenue de Breteuil dans toute sa longueur, il s'arrêta dans un emplacement de terrains vagues, à quelque distance du chemin de ronde de la barrière Vaugirard.

Qui n'a pas parcouru quelquefois avec inquiétude ces lugubres steppes de Paris voisines des boulevards extérieurs, et où il semble que, même le jour, il fasse nuit? De rares ormes, à silhouette difforme, s'échelonnent de distance en distance dans ces solitudes. Çà et là, l'effondrement du chemin creuse sous le pied du passant un casse-cou inattendu. Pas une maison, pas même un cabaret, du moins à cette époque où les fortifications n'avaient pas encore reculé les faubourgs. Ces déserts où le vent souffle à l'aise, où l'on n'entend aucun bruit humain, offraient alors et offrent encore maintenant, dans certains endroits, la mise en scène

tragique du crime. On y a peur, le jour, de son ombre, la nuit, de son pas. On s'attend à voir surgir de chaque coin une de ces faces patibulaires promises aux bagnes et à la *Gazette des Tribunaux*. On y respire un air de cour d'assises. On croit voir briller dans l'obscurité, derrière une pierre de taille, derrière un tronc d'arbre, l'éclair d'un couteau affamé qui attend un morceau de pain — et un passant.

Egurral sauta à bas de son siége et ouvrit une des portières.

Chacune des paroles et chacun des mouvements d'Egurral allait être en ce moment profondément calculé. Pendant le trajet, il avait réfléchi de nouveau au danger de se trouver seul, avec son demi-million, dans la compagnie d'un compère tel que Frémont, et qui, en dépit de leur traité d'alliance, pouvait bien avoir la fantaisie de profiter de la circonstance pour rentrer en possession de son argént et surtout de son secret. Car Frémont était armé et le cocher ne l'était pas. L'honnête Egurral avait l'habitude d'avoir de ses semblables l'opinion qu'il avait de lui-même, et l'on conviendra que, dans le cas présent, son pessimisme ne tombait pas absolument à faux. Il avait déjà évité une partie du péril en mettant son trésor en sûreté;

puis, chemin faisant, il avait conçu le reste de son plan de manière à rendre toute surprise impossible de la part de l'agent de change.

Il se serait, du reste, évité toute cette peine s'il avait pu lire en ce moment dans l'âme de Frémont, qui, en proie pour la première fois de sa vie aux titillations du remords, n'avait plus ni la présence d'esprit ni la scélératesse nécessaires pour concevoir le projet dont Egurral lui prêtait généreusement la velléité.

Donc le cocher prit d'abord la précaution d'ouvrir la portière en la rabattant sur lui de façon à en faire une cloison naturelle entre l'agent de change et lui.

— Avez-vous le pistolet? demanda-t-il.

— Je l'ai, répondit Frémont d'une voix émue.

— Bon. Descendez.

Cette invitation de descendre était un trait de prudence de première force. Car l'agent de change eût pu, sans sortir du fiacre, baisser une des vitres, et décharger son arme par la portière. Or ce coup de pistolet, quoique tiré dans la nuit, pouvait être prodigieusement adroit en venant faire mouche dans le carrick d'Egurral.

En conséquence, pendant que l'agent de change mettait pied à terre, Egurral, sans violence mais avec

énergie, s'emparait vivement du bras qui portait l'arme, comme s'il eût voulu aider son noble ami à descendre dans ce chemin de ronde sillonné d'ornières, et où l'absence de réverbères et l'obscurité de la nuit empêchaient de voir où l'on posait le pied. Puis, pour ne pas effrayer ses chevaux par le bruit d'une arme à feu, Egurral entraîna Frémont à quelques pas, mais sans perdre de vue la masse noire de son fiacre.

— Nous serons ici à merveille, dit le cocher. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez?...

— Ma foi, un peu! répondit Frémont dont le pistolet vacillait en effet. J'ai peur!

— Cet homme est un imbécile! pensa Egurral, qui, s'apercevant du trouble de son complice, en devina la véritable cause et comprit qu'il avait dépensé ses précautions en pure perte. Il n'a pas le génie de l'occasion.

— Peur! reprit Egurral à voix haute. Et pourquoi?

— Tirer sur un homme sans défense! souffla Frémont.

— Mais puisque vous ne le tuerez pas! fit le cocher doucereusement en prenant la main de l'agent de change. Vous le viserez au bras droit : une bêtise!

— Mais la balle peut aller au delà du bras!

— Ah ! bah ! exclama le cocher. Vous êtes si adroit ! Je réponds de tout.

En même temps, il appuyait doucement le doigt du baron sur la gâchette.

Le coup partit.

— Ça n'est pas plus malin que ça ! dit Egurral en forme de conclusion. Maintenaut, remontez, et en route !

Pendant les quatre ou cinq minutes qui venaient de s'écouler, une forme humaine, qu'à son silence et à sa légèreté on eût pu prendre pour une ombre, s'était détachée du strapontin de la voiture.

Cette ombre alors, sans bruit et en retenant son souffle, avait soulevé le couvercle du strapontin, et s'était emparée du portefeuille d'Egurral. Une jeune fille qui escamote un billet doux n'a pas les doigts plus agiles et plus prestes que ne les eut en ce moment ce lutin nocturne. Une fois en possession du portefeuille, l'ombre rampa jusqu'à celle des deux lanternes que la position du fiacre dérobait aux yeux de lynx d'Egurral, prit les deux bons au porteur, les vérifia et revint, toujours en rampant le long de la voiture, replacer le portefeuille dans sa cachette.

Puis le petit spectre, agile, rapide et pâle, se glissa

jusqu'à la portière, dont le cocher avait laissé le marche-pied abattu, et se coula dans le fiacre.

C'était le moment où le pistolet partait et où Egurral venait de dire : Je réponds de tout !

Frémont, dont le visage décomposé eût été effrayant à voir en plein jour, remonta dans la voiture pendant que le cocher escaladait vivement son siége et fouettait ses chevaux.

La boîte était restée ouverte sur la banquette du fond, à côté de la place où l'agent de change se rassit. Frémont, comme il en était convenu, replaça machinalement le pistolet déchargé dans le compartiment supérieur.

Cet homme dont la conscience n'était pas encore, il faut le croire, aussi sourde-muette que celle d'Egurral, était si troublé que, tout en remettant l'arme dans sa gaîne, il ne s'aperçut pas de la présence d'une silhouette noire blottie sur la seconde banquette du fiacre, presque en face de lui, dans un angle de la voiture où la lumière douteuse des lanternes n'arrivait pas.

A peine avait-il refermé le nécessaire qu'il sentit avec une épouvante indicible une petite main à muscles d'acier se fermer sur son bras et le canon d'un pistolet s'appuyer sur sa poitrine.

— Livrez-moi, dit en même temps une voix, le papier que cet homme vous a vendu, tout à l'heure, chez vous, sinon je vous tue comme un chien !.. J'ai le second pistolet, le pistolet chargé. J'ai tout vu et tout entendu. Vous êtes un assassin. Ne criez pas ! ne faites pas un mouvement ! je suis votre juge ! le doigt de Dieu est sur la gâchette de cette arme !

En même temps, le groom s'était redressé et montrait son visage au baron.

Le coup de foudre était complet. Frémont avait devant lui, au bout de ce pistolet, le domestique qu'il avait acheté l'avant-veille et croyait à lui.

— Gil ! s'écria l'agent de change.

— Oui ! Gil ! répondit railleusement l'enfant, et qui n'a fait que son devoir, monsieur le baron, en montant derrière la voiture de son futur maître. Vous m'avez donné hier un à-compte de dix louis sur mes gages. Je gagne mon argent ! Mais parlons plus bas. — Ce papier !

Le baron resta aplati sur le fond du fiacre par la consternation. Il ne chercha pas à comprendre. Il regarda autour de lui. La voiture, complétement fermée, roulait lourdement sur le pavé avec ce bruit de vitres tremblantes que tout le monde connaît. Cri,

geste et signe, tout était inutile. Egurral ne pouvait rien entendre, ni rien soupçonner. Frémont, pris dans son propre piége, s'était désarmé en croyant désarmer Maurice. Il n'y avait plus dans la boîte qu'une arme inutile. Pas moyen de se défendre, pas moyen d'appeler, pas moyen de fuir. La retraite, le secours et la résistance étaient également impossibles. On traversait un lieu désert et sinistre, théâtre naturel des mauvais coups. Frémont était saisi dans la tenaille de son guet-apens. Au moment où tout était prêt, tout s'écroulait. L'agent de change fixait donc, dans l'ombre, un œil hagard sur ce vengeur en livrée qui s'était brusquement dressé de dessous terre, sur ce petit faquin soudoyé, sur ce gamin, sur ce laquais, sur ce maître !

— De quoi te mêles-tu? demanda-t-il pourtant avec hauteur.

— Un laquais, répondit Gil, n'est pas un chien. C'est un homme et quelquefois un homme d'honneur. Or, avant-hier, vous m'avez tiré l'oreille, vous m'avez appelé drôle, vous avez touché à mon chapeau, presque à mon visage, et vous m'avez payé,— je me venge.

— Comment es-tu ici?

— Pas de question ! Ce papier!

— Mais ce papier, c'est l'honneur de la marquise de Neilles, c'est ma vie et ma fortune à moi !

— Pas d'observations ! donnez ! et vivement !

Le baron frissonna et voulut tenter une dernière voie de salut.

— Écoute, dit-il, tu es pauvre, tu es domestique, veux-tu être riche?...

— Je vous avais dit de vous presser, répondit Gil.

— Veux-tu la même somme qu'Egurral ?

— Je vous donne dix secondes pour vous décider.

— Veux-tu six cent mille francs ?

— J'arme le pistolet, dit Gil.

On entendit le bruit sec du chien sous le pouce du jeune homme.

— Un million ! reprit l'agent de change; songe à ce que c'est qu'un million !

— Je presse la gâchette, fit Gil.

— La moitié de ma fortune?

— Je tire !

— Voici le papier.

— Dépliez-le, ordonna le groom.

L'agent de change obéit en tressaillant de rage, de honte et de terreur.

— Bien, reprit Gil. Donnez! Maintenant, ajouta-t-il en présentant le papier à la lanterne du fiacre, je vais m'assurer que c'est bien le même. N'essayez pas de vous emparer de mon pistolet. J'ai toujours le doigt sur la détente. Le moindre geste de votre main pour vous en saisir vous enverrait la charge dans la poitrine.

Il y eut un moment de silence. On n'entendait que le bruit de la respiration saccadée du baron, qui grinçait des dents et se taisait. Si cette scène eût pu avoir un spectateur, c'eût été vraiment quelque chose de terrible à voir que le tête-à-tête de ces deux ombres ayant pour trait-d'union l'éclair du canon d'un pistolet; dans ce fiacre, la nuit, au milieu d'un chemin de ronde abandonné et dans ce silence morne qu'interrompait par intervalles la voix rauque de maître Egurral chantonnant sur son siége; sur la banquette de devant, le visage sévère et jeune de Gil coloré d'une lueur presque surnaturelle par le bec de lampion de la lanterne, et lisant; sur la banquette du fond, la face spectrale du baron, cravaté, boutonné et écrasé.

— C'est bien le même, reprit Gil et sans avoir laissé dévier son arme de la ligne verticale : maintenant,

entendons-nous. Vous devez, je crois, vous battre au point du jour avec M. Maurice de Vic-Aimon. Ne sont-ce pas là les pistolets dont vous devez vous servir ?

— Tu le sais bien, puisque tu as tout entendu.

— Alors, poursuivit froidement le groom, il serait bon de les reporter dans l'endroit où vous les avez pris. C'est moi, du reste, qui m'en charge. Vous m'écoutez ?

— Avec trop de patience, répondit le baron les lèvres serrées.

— Impatientez-vous si bon vous semble, dit Gil, mais je ne vous le conseille pas. Nous allons être, dans dix minutes, devant la porte du pavillon. D'ici là, pas un mot, pas un geste. Tenez ! pour plus de sûreté, et dans votre propre intérêt, mettez vos mains dans vos poches !

— Je te retrouverai, gredin ! maugréa Horace Frémont en obéissant.

— Je pourrais vous demander des excuses pour ce mot-là, reprit Gil, mais j'ai la clémence de vous le pardonner. Seulement, silence !

L'apparition des premiers réverbères annonça qu'on rentrait dans l'avenue de Breteuil. Il était environ trois heures et demie du matin.

— Nous voici arrivés, reprit Gil. Vous allez dire à notre excellent cocher que vous n'avez plus besoin de lui. Vous ouvrirez la portière. Vous descendrez le premier. Vous devant, moi derrière. Au moindre signe équivoque, — je vous brûle la cervelle.

— Désarmé ! rugit l'agent de change !

— Silence !

Le baron n'avait pas à hésiter. Il était condamné, sous peine de mort, à une obéissance passive et muette. L'accent de Gil était effrayant de calme. Le baron se sentit en son pouvoir. Gil ne sourcillait pas. La ligne éclairée de l'arme n'oscillait pas d'un centimètre dans la main résolue du jeune homme. Le fiacre s'arrêta. Horace Frémont ouvrit la portière et descendit. Gil le suivit en faisant sentir à la nuque de l'agent de change le froid du canon du pistolet tendu. De la main gauche, le groom tenait la boîte.

— Egurral, dit Horace Frémont, vous pouvez vous en aller. Je n'ai plus besoin de vous.

— Pensez à la capsule !... dit le cocher du haut de son siége.

— Dites oui ! souffla Gil à l'oreille de son prisonnier.

— Oui, répondit Frémont.

— N'oubliez pas !... reprit Egurral en fouettant ses chevaux... Visez bien ! Au bras droit ! à bientôt !

— Certes, à bientôt ! murmura Gil, pendant que le fiacre s'éloignait et le laissait seul avec l'agent de change devant la porte du pavillon. Les premières lueurs du jour commençaient à poindre.

— Ouvrez et laissez la clef dans la serrure, dit le groom.

Le baron sentait la légère pression du pistolet effleurer le drap de sa redingote. Il obéit.

— Entrez ! reprit le jeune homme.

Frémont entra. Gil, toujours derrière lui comme un gendarme derrière un accusé dans une cour d'assises, entra le second, retira la clef de la porte et la mit dans sa poche. Une fois enfermé avec le baron, le groom posa la boîte sur la table, plaça son arme sous sa main et s'assit.

— Pardonnez-moi de vous laisser debout, monsieur le baron, reprit-il, mais il n'y a qu'un siége ici, et voici deux heures que je me fatigue les jambes derrière votre voiture. D'ailleurs, dans un instant je vais vous rendre votre liberté. Je ne vous retiens que pour laisser à votre complice le temps de s'éloigner. Comme c'est désormais votre ami intime, il pourrait

être tenté de nous déranger, et je tiens trop à notre tête-à-tête pour ne pas craindre les importuns jusqu'au dernier moment.

— Ah ! s'écria Frémont, moi aussi je me vengerai ! Tu m'as poussé à bout...

— Portant, dit Gil en soulevant à demi son pistolet.

Le groom attendit que les derniers roulements du fiacre se fussent évanouis. Il laissa s'écouler encore le temps moral nécessaire pour qu'Egurral fût rentré chez lui. Puis, toujours armé, il rouvrit le pavillon à l'agent de change.

— Maintenant, monsieur, vous êtes libre, lui dit-il. Partez ou restez, comme il vous plaira. Mon humble avis est que vous ferez mieux de ne pas attendre M. de Vic-Aimon, à moins que vous ne teniez à essuyer le feu de votre adversaire, dont j'aurai l'honneur d'être le témoin comme je viens d'être le vôtre.

Le baron écumait de rage et de honte. Ces insultes dévorées coup sur coup avaient, pour le moment, amorti en lui tout autre sentiment. Il regarda le jeune domestique, et, en voyant à quel chétif vainqueur il venait de céder, en le voyant fier et serein sous son habit galonné, il sentit monter à sa bouche les ho-

quets de la colère; il chercha l'insulte qu'il pourrait bien cracher à la face de ce petit laquais hautain, et ne trouva pas d'autre vengeance que ce mot stupide qu'il lui jeta du seuil :

— Je te chasse !

— Lequel de nous deux chasse l'autre? répondit Gil.

Gil, quand il fut seul et qu'il fut certain que le baron était déjà loin, prit la boîte de pistolets sous son bras, et ne fit qu'un bond du pavillon chez sa sœur.

Lorsque, à six heures du matin, Maurice arriva à son tour au rendez-vous, il trouva la porte non fermée et le pavillon vide.

Il se crut d'abord en avance, et se disposa à attendre, tout en savourant la jouissance de pouvoir donner à son adversaire cette petite leçon d'exactitude.

Soudain son regard tomba sur la table, et il aperçut un billet cacheté, plié en angle et portant son adresse.

Il l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Trouvez-vous lundi prochain chez moi, dans la » soirée. N'attendez pas le baron aujourd'hui : il ne

» viendra pas. Ne cherchez pas à le rencontrer, et, si » vous le rencontrez, ne lui adressez ni une parole ni » un regard. Il est dans ma main, c'est-à-dire dans la » vôtre. Je vous le livrerai le moment venu. Tenez- » vous tranquille d'ici là, et ne cherchez pas à me » voir. Patience et silence.

» Votre mère,

» NINON. »

Maurice, tout en se perdant en conjectures sur le sens de ce billet si énigmatique et pourtant si formel, ne pouvait croire à un manque de parole de la part d'un duelliste aussi intrépide et aussi connu que le baron. Il attendit une heure, deux heures. Personne ne vint. Il ouvrit le tiroir de la table et n'y trouva pas les pistolets.

Alors, le jeune homme rentra chez lui en proie aux plus vives perplexités. Après s'être consulté sur la conduite à suivre, il se décida, dans la situation étrange et fatale où il se trouvait, à obéir aux ordres de Ninon.

IV

OU MAITRE EGURRAL VA DE SURPRISE EN SURPRISE

Cependant l'honnête cocher, rentré dans son taudis, réparait les fatigues d'une nuit si bien employée, tout en sentant sous son oreiller la forme de son précieux portefeuille, d'où s'envolait à travers son sommeil pour un demi-million de rêves d'or.

Il s'éveilla sur le coup de huit heures.

Il se rasa comme un marié, et, une fois son menton présentable, il le caressa avec complaisance de l'air d'un homme qui médite.

Dans quelle tenue maître Egurral allait-il se rendre chez le banquier? Il fallait que sa mise fût à la hauteur de sa fortune.

Le cocher usurier avait dans une malle tout un assortiment de hardes déposées entre ses mains, en nantissement, par la population hybride à laquelle il prêtait son argent.

Egurral choisit dans ses défroques disparates un habit, un gilet, une cravate et des bottes, et procéda à sa toilette, non sans avoir préalablement placé dans la poche de côté de son habit le portefeuille auquel il avait confié son trésor.

Une fois habillé, maître Egurral se regarda. Son équipement était suffisamment adapté à la circonstance. Ainsi vêtu, il pouvait passer pour un gros propriétaire et même un hobereau des environs de Paris.

Ce n'était plus le gros homme à encolure de taureau, à ventre épais et surplombant, à figure hérissée d'une barbe toujours en retard de deux ou trois jours sur le semainier; Egurral avait repris sa silhouette naturelle : il était grand, musclé, dégagé et alerte.

Ayant aussi considérablement maigri, il jugea opportun de déjeuner.

Il commanda, dans le cabaret, un repas à trois services qui traversait la gamme pantagruélique des menus de barrière les jours de goguette, et allait de la soupe à l'oignon au porc frais en passant par le haricot de mouton; le tout menacé d'une averse en bouteilles qui bordait l'horizon de la table où s'assit l'affamé et heureux cocher. Pour être plus à son aise, il avait fait dresser son couvert dans une pièce voisine

de la salle commune et dite pompeusement *cabinet particulier*. Appendice nécessaire du cabaret, cette pièce recevait, les lundis et les dimanches, les couples amoureux qui revenaient le soir et même la nuit de la guinguette, la cuisinière avec le traditionnel pompier, le pioupiou avec son inséparable nourrice, le Mars du coupe-choux et la Vénus du biberon. Théâtre des grosses parties fines, ce cabinet particulier remplissait dans le quartier les fonctions paternelles de treizième arrondissement. Il répondait à ce besoin si général de la population, riche ou pauvre, d'aller, après boire, satisfaire son cœur dans un doux tête-à-tête et vider la dernière bouteille dans le carquois de Cupidon. Le cabinet particulier est une nécessité pour la Courtille, aussi bien que pour le bal de l'Opéra.

Maître Egurral fit immensément honneur à son repas. Il engloutit la soupe, il dévora le porc frais, il nettoya le haricot de mouton jusqu'à la suprême pomme de terre. Les bouteilles de piquette se vidèrent successivement et intégralement dans le tonneau des Danaïdes qui servait d'estomac à l'individu. Pour son dessert, composé d'un morceau de fromage de Gruyère qui avait les dimensions d'une tranche de melon, maître Egurral demanda du *long bouchon*. Le caba-

retier lui servit, sous prétexte de bourgogne, un liquide croisé de trois-six et de bois de campêche que le cocher avala de confiance. Puis vint le tour du café. On apporta à Egurral une véritable jatte, dont la chicorée avait simplement fait les frais. Au café succéda le petit verre avec son indispensable bain de pied. La face de maître Egurral commença dès lors à montrer les teintes rubicondes de la vigne du Seigneur. Son nez s'illumina des feux les plus vifs, son front se marbra de taches purpurines, ses rides ressemblèrent à ces fins nuages écarlates qui glissent dans la pourpre du crépuscule, et, si Egurral, au lieu de ses petits yeux verts, eût eu l'œil unique et éclatant d'un cyclope, une mouche eût pu prendre son visage pour un magnifique soleil couchant.

Le petit verre fut vidé comme un dé à coudre par le fortuné cocher. Il commença alors à tempêter, à sacrer, à malmener le cabaretier qui le laissait mourir de soif. On plaça devant notre homme un carafon d'eau-de-vie qui, au milieu des vapeurs de la pipe du rude buveur, dont chaque bouffée de tabac était alternée d'une libation, se dessécha rapidement. Il fallut recourir à l'anisette, au rhum, au curaçao,

enfin à ce que la cave du cabaretier avait de plus fin, de plus délicat, de plus coûteux et de plus frelaté. Egurral buvait comme Pierre le Grand. Cet homme était joyeux. Il avait une telle ivresse intérieure de satisfaction qu'il voulait établir un noble équilibre entre son âme et son corps. Il tenait la fortune! lui, Egurral, le misérable aubergiste, il allait pouvoir mordre à même dans une montagne d'or! La vie lui apparaissait désormais comme une longue et interminable série de bénéfices. Il entrevoyait des lingots s'étageant les uns derrière les autres. Son regard, ébloui et noyé de délicieuses perspectives, se perdait dans une colonnade de piles d'écus, et son hôtel de New-York prenait dans sa pensée les proportions épiques du Parthénon des auberges.

Les physiologistes ont observé que l'homme s'enivre également dans la joie et dans la tristesse. Dans la tristesse, dès qu'il a humecté ses lèvres de ce liquide surnommé de tout temps jus divin par les mortels et aussi par les dieux, le buveur sent son souci s'alléger insensiblement, puis s'enfuir, puis disparaître. Le poids du chagrin se dissout dans le vin, comme la perle de Cléopâtre. Les reliefs que la mélancolie prêtait aux choses en les noircissant, s'estompent et s'a-

doucissent. On voit tout à travers le prisme enchanté que le soleil agite dans la liqueur dorée. Qui ne s'est grisé, de parti pris, le matin d'un duel ou une nuit de chagrin d'amour? Une fois gris on est invulnérable, on est aimé. L'espérance danse de la pointe de son pied léger sur le bord du verre, sans jamais y tomber ni s'y noyer. Boire, c'est ce que les ivrognes appellent « se mettre du vent dans la voile. » Un nuage à la fois épais et diaphane s'interpose entre l'esprit et son tourment. Le monde se métamorphose autour de nous. On résout avec facilité les plus gros problèmes d'argent : la balance entre le doit et l'avoir s'établit avec l'équilibre que nos jambes commencent à perdre. Le billet à payer dont l'échéance nous démange se double doucement d'un billet de banque. Notre créancier nous prête, et, sous la lave ardente du vin, Clichy devient une ruine d'Herculanum. Sommes-nous gais? c'est autre chose. Quand un homme, après de longs efforts et de longues anxiétés, tient enfin l'objet de son désir, de son ambition, de son amour ou de sa convoitise, quand il est heureux, en un mot, il veut se persuader à lui-même que son bonheur sera éternel. Comme la désillusion ou le revers sont probables, comme la tristesse peut reve-

nir, l'homme joyeux se grise par précaution. Il demande au vin la certitude de sa joie future; il achète, au prix d'une ou de plusieurs bouteilles, une immense denrée qui n'appartient qu'à Dieu,—l'avenir. Il boit, dans la minute présente, l'heure inconnue encore qui va sonner. Et voilà les rêves qui reviennent charmants et enchanteurs! Plus d'inquiétudes! La fortune qu'on vient d'acquérir sera inépuisable, à l'abri des faillites et des mauvaises spéculations. La femme qu'on vient de séduire n'aimera jamais que vous. Le quine qu'on vient d'avoir à la loterie n'est que le premier numéro d'un abonnement. On défie les dieux. Les augures les plus favorables sortent de chaque libation. On est riche, aimé, heureux jusqu'à la consommation des siècles. On habite un gros Pérou. On a un billet de Paradis. Demain, l'invisible Demain, le perfide Demain paraît au fond du théâtre, et vous montre, dans une gloire, toute une famille de jours gras et joufflus qui se suivent et se ressemblent.

Vers dix heures donc, maître Egurral était ivre. Les bouteilles, les cruches de grès, les flacons et les verres de diverses formes se heurtaient sur la table, rudement secouée par le formidable poing du demi-

millionnaire qui, dans son allégresse, battait ainsi la mesure d'une chanson aussi féconde en couplets que la complainte du Juif-Errant. Un nuage de fumée, qui eût fait honneur à la cheminée d'un bateau à vapeur, emplissait le cabinet particulier. Maître Egurral bourrait sa pipe, la fumait et en recommençait une autre. Que de choses, que d'images gracieuses ne dessinaient pas dans l'air les spirales du tabac pour le bienheureux Egurral! En ce moment, ce qu'il voyait dans ces volutes azurées, c'étaient de fantastiques tire-bouchons débouchant force bouteilles dans le salon de deux cents couverts de son futur hôtel d'Amérique. Maître Egurral supputait les recettes de chaque jour, le nombre toujours croissant des voyageurs, les bénéfices énormes qu'il prélèverait sur chaque chambre, sur chaque lit, sur chaque fourchette. Il se voyait déjà deux fois millionnaire. Il épousait une femme aussi riche que lui, et il atteignait rapidement à une fortune colossale qui lui permettait de revenir en France triomphalement et de finir ses jours dans la haute banque.

— Me voilà donc riche! s'écria cet homme dont la joie et l'ivresse firent enfin explosion dans le langage humain, je suis donc arrivé à décrocher du grand mât

de cocagne la grosse montre! Qu'en ferai-je? Tout! car je puis tout faire désormais! Un demi-million! vingt-cinq mille francs de rente à cinq pour cent! Je suis un des maîtres du monde !... J'ai dans ma poche de quoi mépriser l'humanité! A mon tour!... Oui. Tout est à moi! Tout ce qu'on désire, je l'ai... Je ne suis plus vieux, je ne suis plus laid! J'ai vingt ans et je n'ai plus qu'à paraître pour être admiré! Je n'ai plus de rides! Ces pattes-là, les voilà plus propres maintenant que celles d'un enfant au maillot! Si je veux qu'on les baise, je n'ai qu'à les tendre! La jolie fille qu'on élève au couvent, la chair fraîche qui rougit pour un regard, je n'ai qu'à montrer mon portefeuille à la maman pour qu'on me l'adjuge en me disant merci! Je puis avoir tout ce qui s'achète, c'est-à-dire à peu près tout ce qu'il y a de visible à l'œil nu sous la calotte du ciel. Veux-tu un château avec fermes et dépendances? parle, mon bonhomme! Es-tu friand d'un dîner à cinq services, que tu ne feras plus? ordonne! Aubergiste, veux-tu un palais? Cocher, veux-tu rouler carrosse? Commande! As-tu l'appétit des Vénus, te sens-tu en humeur de libertinage? Sonne, vieux sultan, et le sexe paraîtra... Choisis, à ton aise, entre la brune et la blonde; ne te gêne

pas ! Sur un signe de ton doigt dont tu n'auras pas la peine de décrasser l'ongle, la plus belle et la plus jeune te passeront l'anneau du mariage, si tu y consens. C'est pour toi que Dieu a fait les courtisanes et les vierges. Jette ton mouchoir, jaune de tabac, à tes odalisques ! Tu t'appelles l'Aplomb !... Vole, triche, escroque, tripote ! Tu es riche, on fermera les yeux. Te conviendrait-il, par hasard, de goûter de la particule et de devenir noble comme le roi et comme Frémont? A Rome, on vend des couronnes comtales au rabais. Achète! Te sentirais-tu la démangeaison de te faufiler dans les honneurs et de te faire bâcler membre ou président d'une pieuse congrégation quelque part? Achète ! Tiens-tu à un bout de ruban apocryphe à ta boutonnière? Achète. Te faut-il des flatteurs, des amis, des admirateurs, une famille, du plat-ventre, des coups de chapeau? Achète. As-tu la faiblesse de passer pour un homme d'esprit, pour un homme de génie, pour un grand homme? Achète! Tu auras, si c'est ton caprice, la première place au banc-d'œuvre de ta paroisse; tu rendras le pain bénit, et tu pourras te passer la fantaisie de la charité. Tu es capitaliste, sache-le ! Capitaliste ! quel mot majestueux ! comme il s'étale large-

ment sur la langue! Dans le monde, il y a les capitales; dans l'humanité, il y a les capitalistes! Ah! le beau rôle!... L'industrie, le commerce, les affaires, les emprunts, les spéculations, le crédit, tout ça, c'est là, dans ta poche! Tu n'as qu'à ouvrir la main pour qu'il en tombe une grande chose... L'or! puissance, majesté, splendeur, boue sublime!... Donc, je suis un des puissants, un des heureux d'ici-bas! Et, pardieu, je l'ai bien mérité! Voici quarante ans que je te lorgnais, fortune! Quarante ans! En supposant que je vive l'âge d'un véritable vieux de la vieille, j'en ai encore autant devant moi. Je me porte mieux que toutes les bêtes à cornes, voire même que le diable. Pas un rhumatisme. Voyez-moi ces bras-là! C'est capable d'enlever cent ans à la force du poignet. Ah! je me sens de la marge pour un million. J'y arriverai, oui, oui, je vous pondrai, mes jolis œufs d'or; je vous couverai et je vous ferai produire votre poule!... Irai-je en Amérique? Resterai-je en France?... Nous verrons, et, surtout, nous allons avoir bien soin de notre petite santé! Nous sommes du bois dont on charpente les Mathusalem! Il n'y a rien de tel que la richesse pour vous remonter un homme! On sauverait tous les mourants si on leur faisait avaler une pièce de

vingt francs en guise de viatique. Ah! nous allons nous en donner! Longue et bonne, voilà ma devise! Tous les rêves humains voltigent comme des moucherons autour de mon verre!... je les vois. Vive l'or pur et impur!... Décidément, tout ce qui vaut quelque chose a cette couleur-là : le blé, la soie, le trône, l'autel et le vin. Si la terre tourne autour du soleil, c'est parce qu'il est d'or!...

Tout en parlant ainsi, Egurral, — en homme qui a le vin tendre, — avant de porter son verre à ses lèvres, le tendait d'un bras chancelant devant lui, comme s'il eût voulu trinquer avec un compagnon imaginaire. Il se figurait, sans doute, avoir devant lui le robuste porte-clefs du paradis, saint Pierre en personne, descendu tout exprès pour lui tenir tête. Depuis une bonne demi-heure, il trinquait donc ainsi dans le vide, quand, à travers les fumées de sa pipe et de sa raison, il crut sentir un véritable verre heurter le sien et entendre une voix douce et amicalement railleuse lui dire tout à coup :

— A votre santé, papa Bourgaize!

— A la vôtre, répondit le cocher.... monsieur?... monsieur?... non! pardon! madame!... Tiens! une femme en homme!...

— Ça vous étonne! reprit la voix. Ça se voit pourtant plus souvent qu'un aubergiste en cocher de fiacre!...

Ces paroles firent sur Egurral l'effet d'une douche d'eau glacée. Il avait, comme les buveurs solides et les grands ivrognes, une faculté précieuse : celle de se griser lentement et de se dégriser vite. Le drôle ne concédait jamais au vin qu'une portion de son intelligence. Plus fort que la boisson, il ne se laissait pas vaincre par elle, et, même au plus ardent de la mêlée des bouteilles, il tenait à l'arrière-garde la réserve de son sang-froid.

Il replaça pourtant si vivement son verre sur la table qu'il le brisa.

— Il paraît, continua la voix, que vous cassez aussi bien les verres que les vitres!

— Mille bombes! s'écria Egurral, devant qui suis-je?

Le cocher se leva. En ce moment son visage perdit presque instantanément une partie de son incandescence. Sa paupière épaissie redevint mobile. Sa main, son geste, son regard, sa lèvre dépouillèrent l'ivresse. Il était déjà maître de lui. Pourtant, il sentait encore une vague lourdeur à la tête. L'atmo-

sphère du cabinet, empreinte de tabac, lui parut un danger. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit.

— Je me plais à voir, poursuivit la voix, que vous n'aimez pas plus la fumée chez vous que chez vos voisins, et que vous ouvrez aussi lestement vos croisées que les leurs.

— L'actrice! s'écria Egurral en reconnaissant son interlocutrice malgré son déguisement. — Elle m'avait vu! pensa-t-il.

— Elle-même, répondit Ninon.

— Comment a-t-elle su mon adresse et mon faux nom? se dit Egurral, qui resta un moment abasourdi.

Ninon croisa l'une sur l'autre ses jambes couvertes d'un pantalon de casimir gris clair qui s'évasait sur une fine paire de bottes vernies. Son costume, très-élégant et porté avec une aisance parfaite, lui avait servi dans un charmant rôle travesti, composé exprès pour elle par Alexandre Dumas. Puis, un coude appuyé sur la table et agitant d'une main la chaîne d'or d'un lorgnon, elle reprit négligemment :

— Qu'avez-vous fait cette nuit, monsieur le cocher?

— Rien, répondit Egurral, qui, malgré les trois

ou quatre litres qu'il avait dans le corps, eut froid jusque dans ses os.

— Si, répondit l'actrice, pardonnez-moi. Vous avez fait quelque chose.

— Quoi donc?

— Une course!

A ce mot, Egurral se sentit effroyablement dégrisé.

— A travers le Code pénal, reprit Ninon du même ton.

Egurral trembla. L'actrice poursuivit :

— Vous vous êtes arrêté d'abord devant l'article 382 qui punit des travaux forcés à perpétuité tout individu coupable d'un vol commis, la nuit, dans une maison habitée, avec escalade et effraction.

— Précisez, dit Egurral, décidé à faire bonne contenance.

— Je précise. D'abord, pour procéder par ordre, vous avez escaladé une fenêtre, — tenez! celle que vous voyez là-bas! — (Ninon tendit le doigt vers la maison), puis vous avez forcé un volet, — la trace y est encore! — puis vous avez brisé un carreau. — Les morceaux en sont encore visibles! — puis vous êtes entré dans une chambre, — chez moi! — Vous êtes un misérable!...

Egurral sentit qu'il fallait faire donner la vieille garde de son aplomb.

— Eh bien! qu'est-ce que ça prouve? fit-il; ça prouve qu'il est bon de m'avoir dans ses amis. Sans moi, vous passiez de vie à trépas. Vous vous détruisiez! une belle femme comme vous! On faisait des bêtises sans la permission des voisins! On s'asphyxiait!... Du boulevard du crime à domicile! rien que ça! nous mourions en ville! J'ai passé par là, dans le moment. Je tombais du ciel. J'ai escaladé votre fenêtre avec l'échelle de Jacob. Puis, j'ai brisé un carreau de vitre, c'est vrai, mais jamais vous n'aviez eu si besoin d'air. Je vous en ai donné, et je suis un misérable! merci du pourboire!

— Ce n'est pas tout, dit Ninon. Vous m'avez volé une lettre que j'avais à la main, et qui contenait la preuve que mademoiselle de Neilles est ma fille. En d'autres termes, vous m'avez volé mon enfant.

— Comme vous êtes injuste! s'écria Egurral. Je lui ai rendu sa mère!

— Poursuivons, dit Ninon. Vous avez encore fait autre chose?

— Quoi donc? répéta Egurral, dont la trogne se perla de sueur.

— Une seconde course.

— Ah! dit Egurral, à qui l'émotion coupait les paroles.

— Toujours à travers le Code pénal, reprit Ninon. Vous avez rebroussé chemin de l'article 382 à l'article 304 qui punit de la peine de mort toute tentative de meurtre avec préméditation et par guet-apens. Ainsi votre fiacre a stationné successivement devant le bagne et devant l'échafaud.

Egurral alla à la fenêtre et la referma. La conversation prenait une telle tournure, qu'il craignait les oreilles.

Il se fit un silence de quelques secondes. Le flegme de cette jeune femme qui, de sa petite main gantée, serrait peu à peu la gorge de cette bête fauve, avait quelque chose d'indicible.

— On m'a suivi! dit Egurral d'une voix sourde.

— Avec intérêt, reprit Ninon.

— Voyons ce qu'elle sait, rumina Egurral à part lui.

— Tout peut s'arranger, dit railleusement Ninon. Vous m'avez volé cette nuit un papier auquel je tiens considérablement. Voulez-vous me le rendre?

— Je ne l'ai plus.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai perdu.

— Vous l'avez vendu! dit Ninon d'une voix tonnante.

— Moi!

— A l'agent de change Frémont qui vous l'a payé cinq cent mille francs en deux traites, l'une sur Laffitte, l'autre sur son correspondant de New-York.

— Diable! pensa Egurral en serrant contre sa poitrine son cher portefeuille.

— Ce n'est pas tout, reprit l'actrice après une pause. Continuons. Je vais être à présent tout à fait intelligible, et vous apprendre l'emploi que vous avez fait du reste de votre nuit. Donc, en quittant ma maison, vous êtes allé rue du Bac, sur le siége de votre fiacre. Puis, vers trois heures du matin, vous et le baron, vous avez fait une petite promenade d'agrément sur les confins de la rue de Vaugirard. J'ignorais qu'il y eût par là un tir au pistolet ouvert, la nuit, aux amateurs!... Il s'agissait d'*essayer*, — n'est-ce pas? — les armes avec lesquelles Frémont et M. Maurice de Vic-Aimon devaient se battre ce matin. Seulement, maître Egurral, en pareil cas, on recharge au moins le pistolet dont on s'est servi. Vous et Frémont, vous avez

cru devoir omettre ce détail. Heureusement qu'il y avait avec vous quelqu'un à moi !

— Qui ça?

— Que vous importe! qu'il vous suffise de savoir qu'à votre sortie de chez moi, vous avez été rejoint et suivi. J'abrége, continua Ninon d'une voix stridente; à vous deux, Frémont et vous, vous avez construit un infâme guet-apens. Mais, je vous le répète, on vous surveillait. Écoutez et tremblez! Au moment où vous remontiez sur votre siége, Frémont a trouvé en face de lui, dans le fiacre, mon envoyé qui lui a mis sur la poitrine le second pistolet, le pistolet chargé, et qui a fait rendre à votre associé le passe-port de la marquise! Que dites-vous de ce tour-là, mon maître? Ah! vous vous mêlez de remplacer la Providence! moi aussi!

— J'écoute, répondit Egurral impassible, mais je ne tremble pas.

Ninon poursuivit en écrasant Egurral d'un regard froid:

— En raison des divers délits que vous avez commis cette nuit, maître Egurral, délits qui ont eu deux témoins et dont il est resté des traces et des preuves, je puis vous faire envoyer d'ici à vingt-quatre heures

à la Préfecture, et d'ici à six mois à Toulon. Qu'en pensez-vous?...

— Bah! fit Egurral en se levant brusquement. Et l'Amérique!... J'ai vingt-quatre heures devant moi!

— Et l'extradition?...

— Je suis pincé, pensa Egurral. Donnons-nous de l'air.

Une brusque pensée avait jailli de tout ceci pour Egurral: — courir à la Banque, toucher ses deux traites, et partir. En vingt-quatre heures, il pouvait être caché, puis prendre son temps, s'embarquer et s'enfuir. Ninon devina le projet de cet homme dans son regard et dans le mouvement rapide et confiant avec lequel il porta de nouveau la main à son habit, dont le drap dessinait la saillie de son portefeuille.

— Où allez-vous? demanda-t-elle. Chez Laffitte, hein? convertir en bons billets de banque les deux lettres de change qui ont passé la nuit dans votre portefeuille? Assurez-vous d'abord qu'elles y sont encore!

Egurral, à ce mot, eut la chair de poule. Il déboutonna son uniforme avec frénésie, saisit son portefeuille, l'ouvrit, le feuilleta et n'y trouva pas les deux traites. Alors, la fureur s'empara de lui. Il sauta sur

une bouteille, et, la brandissant au-dessus de la tête de la jeune femme, il s'écria :

— Rends-les-moi ! ou tu es morte !

— C'est précisément pour vous les rendre que je suis venue vous trouver, répondit tranquillement l'actrice.

Egurral replaça la bouteille sur la table.

— Entendons-nous ! dit la jeune femme avec un accent impérieux. D'abord, je vous préviens que je ne les ai pas sur moi. Donc, pas de violence inutile ! Elles sont en lieu sûr. Vous me tueriez que cela ne vous servirait qu'à grossir votre dossier de cette nuit. Ainsi, raisonnons et soyons calmes ! Vous avez commis cette nuit diverses fredaines qui relèvent du juge d'instruction. Il dépend de vous que je passe l'éponge là-dessus. Vous avez, en outre, gagné, puis perdu un demi-million. Il dépend de vous de le ravoir.

— Comment? demanda Egurral en respirant.

— Vous l'aviez gagné en servant le baron, voulez-vous le regagner en me servant?

— En servant le diable !

— Tu ne connais plus Frémont? continua Ninon, dont la lèvre en ce moment fut de marbre. Tu es prêt à dire et à faire tout ce que je voudrai?

— Tout, répondit Egurral.

L'actrice s'approcha du redoutable athlète et lui dit :

— Écoute. Je te sais par cœur. Tu es un gredin, mais tu n'es pas un imbécile. Tu fais tout ce qui concerne ton état, mais tu as une sainte terreur de la magistrature, et tu mérites du moins cet éloge que tu es incapable d'un crime contraire à tes intérêts. Tu as deux buts : vivre longtemps et bien vivre. Ce que tu veux, c'est la richesse, et ensuite la paix avec ses doux loisirs.

Egurral fit un signe d'assentiment.

— Une des qualités qui te manquent le plus radicalement, reprit l'actrice, c'est la fidélité. Ton intérêt est ton seul maître. Dogue pour t'enrichir, une fois riche tu deviens le caniche de ta sébille. Tu n'es donc susceptible d'un attachement sans bornes que pour deux choses : — ta fortune et ta vie. Or, à l'heure qu'il est, ta fortune et ta vie sont dans mes mains. Je les ai pour te les rendre. Ainsi, d'ici là, je te tiens par le licou et par le cou.

— Je n'ai risqué que les galères, dit Egurral.

— C'est contestable; mais, en ce cas, je te tiens par le licou et par l'épaule, répondit Ninon. La situation reste la même. J'ai à moi ta fortune et, sinon

ta vie, ta liberté. Donc ton intérêt me répond de ton dévouement. Je suis sûre même qu'il va brusquement te tomber du ciel toutes sortes de qualités charmantes dont j'aurai l'étrenne. S'il y a désormais des êtres sacrés pour toi, c'est moi et les miens. Me désobéir ou me déplaire, c'est te dépouiller ou te perdre. Il me faut d'abord ton silence, et je l'aurai parce qu'il te faut le mien. Tu connais le secret de ma vie, mais j'ai le secret de ta nuit. Si tu parles, je te dénonce. Ta fortune va aux hospices et ton épaule au bagne. Est-ce compris?

— Ordonnez! dit Egurral avec un inexprimable accent de crainte et de respect. Je suis à vous.

— Je vais avoir besoin pour quelque temps, répondit Ninon, d'une retraite sûre, cachée, introuvable et hors de France. As-tu encore ton auberge?

— Oui.

— Vacante?

— Oui.

— Et meublée?

— Toujours. Elle est en vente depuis deux mois.

— Peut-être te l'achèterai-je, répondit Ninon; mais tu seras sage?...

— Comme l'enseigne, répondit Egurral.

— Là, poursuivit Ninon, tu auras à recevoir deux voyageurs. Un jeune homme et une jeune femme. Tu auras pour eux les égards que tu aurais pour un roi et pour une reine. D'ailleurs, je serai là.

— Leurs noms? demanda le cocher.

— L'un s'appelle ta fortune et l'autre ta vie, dit Ninon.

Il y eut une pause. Le cocher vaincu avait le visage d'un chien-loup à la chaîne.

— Maintenant, reprit Ninon, voici mes ordres : Prépare-toi à partir de Paris avec moi lundi prochain. D'ici là, fais un plongeon. Qu'il soit impossible à Frémont de te rencontrer! Si tu échanges un seul mot avec lui, je le saurai!

— Soyez tranquille!...

— D'aujourd'hui en huit, vers minuit, continua Ninon, tu te trouveras dans la rue d'Estrée. Il y aura là deux chaises de poste, attelées de bons chevaux. Tu conduiras l'une, un postillon à moi conduira l'autre, qui fera le même voyage que nous, mais avec quelques heures de retard sur la nôtre et par un autre itinéraire, de manière à ce qu'elle ne puisse ni nous rencontrer ni nous rejoindre.

— Où irons-nous?

— A l'auberge du Pas-de-Roland.

Ninon reprit :

— Tes deux bons au porteur vont être touchés aujourd'hui chez Laffitte, et le montant immédiatement déposé chez mon banquier, qui l'adressera à son correspondant de Bordeaux. Ton demi-million ne sortira de chez lui que pour passer dans mes mains, et de mes mains dans les tiennes. Je te payerai par fractions proportionnées à la satisfaction que j'aurai de tes services, et, pour commencer, lundi soir, dans la caisse de la chaise de poste que tu conduiras, tu trouveras un à-compte de vingt mille francs.

— En or, interrogea Egurral avec une servilité radieuse.

Cet homme, chiffre vivant, calculait qu'il bénéficierait ainsi, grâce à la prime sur l'or, de quatre sous par louis, c'est-à-dire de quatre mille francs sur son demi-million, et que l'incident devenait pour lui une bonne affaire.

— Soit, répondit Ninon.

L'actrice resta un moment rêveuse.

— Oui, dit-elle, c'est cette auberge qu'il nous faut. C'est caché et sur la frontière, et je puis, le moment venu, en tirer un parti décisif.

Le lendemain, les journaux annoncèrent que mademoiselle Larovère se retirait du théâtre et partait pour l'étranger.

V

LA NUIT DE NOCES.

Le moment était grave pour l'agent de change.

Cet homme d'acier, malgré une insomnie de deux nuits consécutives remplies d'événements et d'émotions écrasantes, osa pourtant, comme les grands capitaines et les grands forbans, regarder fixement le péril qui le menaçait et le défiait.

Le péril était clair. Ninon, rentrée en possession de la preuve du rapt de sa fille, pouvait apparaître d'une heure à l'autre chez la marquise, faire un éclat et saisir la justice de sa cause.

Menacé dans son ambition au moment de réussir, l'agent de change courut au plus pressé. S'il n'avait plus la preuve, il avait encore le témoin, et pouvait

s'en servir pour détruire l'autorité du passe-port par une dénégation formelle. Donc, ce jour-là même, comme le soir tombait, Frémont se rendit chez Egurral à la maison indiquée. On répondit à l'agent de change que le père Bourgaize était parti sans laisser d'adresse. Frémont apprit, en outre, en rentrant chez lui, que les deux bons au porteur avaient été touchés chez Laffitte par un domestique en livrée. Enfin, — dernière énigme, — Maurice, à qui Frémont avait manqué de parole dans le pavillon par les raisons qu'on connaît, et qui devait avoir appris par Gil toute l'aventure, ne réclamait pas. Frémont ne l'avait pas rencontré une seule fois, et n'avait reçu de lui ni carte, ni lettre, ni visite.

C'était à n'y rien comprendre.

Le baron attendit, sans mot dire et l'œil au guet. Il avait lu dans les journaux le départ de Ninon pour l'étranger. Pour savoir à quoi s'en tenir, il fit surveiller les abords de la maison de Ninon. Cette maison avait en effet l'air inhabité. Portes closes et volets fermés. Personne n'entrait. Personne ne sortait.

Frémont continua d'aller chez la marquise. Il fut plus empressé et plus compassé que jamais. Il trouva madame de Neilles fort étonnée de la fugue de Gil,

qui n'avait plus reparu à l'hôtel que pour y prendre une lettre déposée pour lui le lundi matin chez le concierge par le facteur. Frémont se garda bien de donner sur la désertion du jeune groom les explications lumineuses qu'il aurait pu fournir.

Madame de Neilles, depuis quelque temps, observait Rosa. Elle n'eut pas de peine à reconnaître que la jeune fille était profondément triste. Il y avait, en outre, dans son brusque consentement à son mariage avec l'agent de change, quelque chose qui intriguait vivement la marquise. Madame de Neilles, malgré l'immense intérêt qu'avait pour elle cette union, n'était pourtant pas femme à vouloir l'imposer à tout prix à la jeune fille. Elle questionna tendrement Rosa, qui répondit que ce mariage se faisait de son plein gré et qu'elle en était heureuse. Elle questionna le baron, qui dissipa tous les doutes et tous les scrupules de madame de Neilles en lui apprenant le véritable motif du consentement de Rosa.

— Maurice la trompait, dit-il; et elle en a eu la preuve.

— Ah! je comprends, fit la marquise. Amour trahi, amour fini. Décidément, Rosa est un caractère, elle a de la race. Je ne la savais pas si grande dame!

Cependant les jours se succédaient. Frémont attendait toujours l'attaque de l'ennemi, qui ne donnait pas signe de vie. Le futur pair de France alla à la soirée du garde-des-sceaux, qui le congratula sur son prochain mariage.

La semaine s'écoula. Silence. Ninon, Maurice et Gil semblaient avoir soudainement disparu.

Or, Frémont s'était dit : Si je traverse ces huit jours, je suis sauvé. Une fois marié, marquis de Neilles et pair de France, je suis tout-puissant et j'attends la Ninon de pied ferme. J'étoufferai l'affaire, et, s'il y a procès, j'ai des millions !... Quant à Maurice, s'il veut une querelle, il l'aura !

Le lundi fixé pour le mariage arriva. Silence sur toute la ligne.

A midi donc, dans la chapelle de Saint-Cloud, Frémont épousa mademoiselle de Neilles.

Rosa avait passé ces huit derniers jours dans une sorte de stupeur, se laissant conduire, se laissant parer, se laissant faire. Elle n'avait rien vu, pour ainsi dire, de ce qui s'était accompli. On l'avait habillée, on l'avait faite belle, la marquise l'avait baisée au front ; elle n'en savait rien. Et pourtant, quand on lui avait parlé, elle avait répondu. Elle jadis si coquette, si sou-

cieuse de sa toilette et qui rêvait des nuits entières à la couleur d'un ruban, on lui eût demandé de quelle étoffe était sa robe de noces, de quel point son voile de dentelle, elle n'aurait su que dire. Elle n'avait, à travers son abattement, qu'une image claire dans l'esprit, celle de Maurice la trompant. Elle avait donc rempli passivement son rôle dans les diverses cérémonies qui s'étaient succédé. Elle s'était laissé mener à la mairie, puis à Saint-Cloud, puis à l'autel, sans oser arrêter une seule minute sa pensée sur le sacrifice terrible auquel sa fierté brisée et son amour trahi la faisaient consentir avec un sang-froid digne d'une patricienne ou d'une esclave. Elle avait traversé les heures qui venaient de s'écouler en se demandant par moments si ce n'était pas une autre qu'elle qui faisait tout cela.

Madame de Neilles, frappée de l'accablement de la jeune fille, lui glissa à l'oreille un mot qui, si l'on songe à l'importance que ce mariage avait pour la marquise, fut héroïque dans sa bouche :

— Si ce mariage te déplaît, chère enfant, dit-elle à Rosa, au moment de partir pour la municipalité, parle, il est encore temps.

— Ce mariage me ravit! répondit Rosa.

Les femmes ont, plus que les hommes, cette sorte d'énergie qui pousse au sacrifice. Elles apportent dans son accomplissement une raideur de volonté inexorable. Quand elles se sont dicté un devoir, ce devoir dût-il leur coûter leur bonheur, elles s'y jettent avec l'élan de la poétique Sapho se précipitant dans l'abîme. Rien ne les arrête. Elles puisent dans l'action même la force d'agir. Tout en elles trouve une incroyable puissance de levier. Il semble que leur faiblesse habituelle soit une économie de force qu'elles dépensent une fois dans leur vie. Hélas! c'est seulement quand le sacrifice est accompli et que ces malheureuses victimes d'elles-mêmes se trouvent devant la chose qu'elles ont faite, que l'épouvante les prend. Elles ne touchent la réalité que quand la réalité les brise. Elles ne sentent que le fond du gouffre.

Le mariage de mademoiselle de Neilles avec le baron Horace Frémont se célébra en grande pompe dans la chapelle royale. Toute la cour y assistait. Après la cérémonie, le roi Charles X (de gracieuse mémoire après tout) daigna prendre par le bras le nouveau marquis de Neilles et le consulter dans une embrasure de fenêtre, sur la crise qui devait bientôt dicter les ordonnances.

Les nouveaux époux passèrent la journée au château. Il y eut promenade et collation dans le parc réservé et le soir spectacle *prié*.

Madame la Dauphine fut la première à donner le signal des compliments sur le délicieux visage de la mariée. Sous le noble vêtement nuptial, sous ses dentelles et cette soie blanche, sous cette couronne de fleurs d'oranger sans parfum, tristes immortelles qui symbolisent si mélancoliquement l'ensevelissement de la jeune fille, Rosa était en effet d'une admirable beauté, rehaussée encore par sa prodigieuse pâleur.

— Qu'a donc mademoiselle de Neilles? demandait tout bas la princesse de P... à madame de V...; ne la trouvez-vous pas bien triste?

— C'est l'effet du mariage, répondit madame de V...: voyez-vous, ma chère, ça ne manque jamais! Quand nous nous marions, nous avons toutes l'air de croquemorts. Nous sommes tristes comme des bonnets de nuit de noces. Pure émotion!

— On dit, reprit la princesse, que mademoiselle de Neilles avait une passion cachée que ce mariage renverse.

— Comme vous vous trompez, ma chère! reprit madame de V...; elle adore Frémont! c'est un mariage

d'inclination! La marquise l'a laissée entièrement libre!

Cette conversation avait lieu dans la salle de spectacle où la marquise, Frémont et Rosa occupaient une loge à droite de la loge royale. Pendant les entr'actes, le couple eut naturellement tous les honneurs de l'attention. Personne cependant ne remarqua que la nouvelle mariée portait de temps en temps et comme furtivement, non à ses narines, mais à ses lèvres, un flacon de bal caché dans son mouchoir, et dont les pierreries scintillaient à travers la batiste et la dentelle.

Vers onze heures de la nuit, la voiture de madame de Neilles rentra à l'hôtel de l'avenue de Breteuil. Qu'on juge si Horace Frémont était heureux! Sa nomination de pair devait être le lendemain au *Moniteur*.

Il adressa, pendant la route, quelques tendres paroles à sa femme, qui ne répondit que par des monosyllables fébriles, et finit par s'enfermer dans un mutisme systématique.

Cependant elle portait toujours, dans l'ombre, son mouchoir à ses lèvres.

Frémont pensait bien par moments à l'actrice, mais il n'avait plus la plus légère inquiétude. Il avait fini par s'expliquer à sa manière le silence de Ninon.

Il s'était rappelé cette confession suprême où la pauvre mère avouait qu'elle n'oserait jamais réclamer ses droits. Le départ de l'actrice, dont Frémont était persuadé, confirmait ce raisonnement et faisait croire à l'agent de change que, ne pouvant empêcher ce mariage, Ninon avait du moins voulu ne pas le voir.

Ainsi, Frémont était tranquille de ce côté et concluait toujours par cette péroraison sans réplique : — Si elle bouge, gare à elle ! je suis pair de France !

Quant à Maurice, voici à peu près le monologue que s'adressait l'agent de change pendant que la voiture roulait :

— Au nombre des droits de l'homme, celui auquel il renonce le plus aisément c'est assurément celui de se battre au pistolet, sans témoins, à cinq pas, dans une chambre. Mon gamin aura été enchanté, en entrant dans le pavillon, de trouver son duel déménagé. Qu'il ait de moi l'opinion qu'il voudra, je l'y autorise ! Il y a une chose qu'il ne persuadera jamais à personne, c'est que Frémont ait manqué à un rendez-vous d'honneur et ait triché avec un duel. S'il jase sur mon compte, on ne le croira pas ; pas de preuve ! D'ailleurs, mon Adonis est rentier, et il y a peu d'exemple qu'un joli garçon doué de vingt-cinq mille

francs de rente ait démesurément tenu aux dettes de la monnaie de plomb. Il m'a paru brave, mais, comme tous les gens qui ont la vie belle, il a sans doute ses petits moments de paresse dans le courage. Et puis, qui sait? il est peut-être lâche! Je le suis bien, moi, à mes heures! Enfin, s'il réclame, — je le tue!...

Comme on le pense bien, le mariage de mademoiselle de Neilles avait nécessité de grands préparatifs dans l'hôtel, qu'on avait dû approprier à sa nouvelle destination. L'aile habitée par la mariée avait été consacrée tout entière à ses appartements, et la seconde aux appartements de l'époux. La marquise s'était réservé le corps de logis intermédiaire. Les mariages, dans ces sphères aristocratiques et maniérées, où le décorum est de rigueur, ne se font pas sans une certaine étiquette. Il y aurait tout un gros livre à écrire sur les diverses formes, plus ou moins simples, dont s'entoure, dans nos sociétés, la réunion des conjoints : le mariage villageois, le mariage provincial, le mariage bourgeois, le mariage classique, le mariage patriarcal, le mariage puritain, le mariage à la française et à l'anglaise, enfin, le mariage cérémonieux et pompeux, autant de modes différents et curieux du même acte, qui donnent mille aspects va-

riés à la lune de miel, celui de tous les astres du ciel qui, par parenthèse, mérite le plus confirmation.

Un mariage qui, comme celui de l'agent de change, mettait en émoi tout le faubourg Saint-Germain et se célébrait dans les conditions exceptionnellement solennelles que l'on connaît, se rangeait donc naturellement dans les plus hautes catégories de l'étiquette. A leur rentrée à l'hôtel, les mariés devaient se retirer dans leurs appartements respectifs pour changer de toilette. Puis, à une heure déterminée par les convenances, le marié, précédé d'un laquais portant deux flambeaux, devait se rendre dans l'appartement de sa femme, au seuil duquel le valet de chambre s'arrêtait respectueusement. Ce cérémonial, que la marquise avait elle-même réglé, faisait depuis quelques jours le sujet de la causerie admirative des nouvellistes du quartier, qui, de mémoire d'homme, n'avaient pas vu une pareille noce, et se racontaient tous ces détails, complaisamment dévoilés par les valets de l'hôtel au concierge et par le concierge aux voisins.

Quand les laquais de service eurent ouvert à deux battants les portes vitrées du perron devant la voiture de la marquise qui rentrait, Frémont monta donc

dans son appartement, et la marquise conduisit la mariée dans sa chambre, convertie en chambre nuptiale.

C'était Frémont lui-même qui, par un sentiment de convenance en apparence du meilleur goût, avait désiré que le mariage ne changeât rien aux habitudes de la jeune fille, suivant en cela l'exemple de certains époux bien appris qui ne veulent pas trop dépayser leur femme à leur début dans l'hymen. La même chambre, c'est presque la même vie. Mais si l'on avait pu pénétrer jusqu'au fond de l'âme de l'agent de change, on aurait découvert, au lieu de cette touchante intention, un satanique raffinement de corruption. Pour donner à la possession toute sa saveur, l'oiseleur voulait l'oiseau dans son nid. Le satyre voulait la nymphe dans sa grotte de soie. Or une jeune fille chez elle est deux fois jeune fille. Elle se pare de la virginité de sa chambrette. Cet homme de fange, que Louis XV eût compris, voulait Rosa dans son parfum et la couronne d'oranger avec la branche de buis bénit. Le misérable tenait à sentir autour de lui l'ombre gracieuse de tous les rêves et de tous les sommeils de l'enfant tremblante. Il tenait à dévorer toutes les nuits de la jeune fille dans sa nuit de noce

Il lui fallait le tapis sous sa pantoufle et le prie-Dieu devant son baiser.

Si l'on songe maintenant que cet homme connaissait l'amour de Rosa pour Maurice et la haine de la jeune fille pour lui, si l'on réfléchit qu'il se rendait parfaitement compte de la méprise du cœur de mademoiselle de Neilles et de la jalousie sans fondement qui la jetait dans ses bras ; si l'on se dit qu'il savait que c'était une proie et peut-être une résistance qu'il allait trouver, et, qu'au lieu de l'arrêter, cette profanation était pour Frémont une dernière et épouvantable séduction, on frémira qu'il puisse se trouver de ces tas d'ordures-là dans certaines âmes !

Rien donc n'était changé dans la chambre de Rosa, excepté le petit lit, qui avait été remplacé par un lit d'apparat et d'aspect princier rehaussé d'ornements d'or et d'armoiries en ronde-bosse sculptées dans des cartouches. Toutes les bougies du lustre de cristal étaient allumées.

La chambre nuptiale était resplendissante de lumières.

Madame de Neilles, en femme de cour et en femme d'esprit, sut dire à la mariée ces quelques paroles si solennelles et si délicates que les mères seules ont le

talent d'entourer à la fois de clarté et de pudeur. Rosa écouta la marquise en silence. Le visage de la jeune fille se décolorait de plus en plus, et ces demi-mots voilés, qui, si ménagés qu'ils soient, troublent toujours tant et celle qui les dit et celle qui les entend, glissèrent sur cette effrayante pâleur comme sur le marbre d'une épitaphe.

La marquise rassura une dernière fois la jeune fille par quelques tendresses, et lui dit en se retirant :

— Voyons ! chère ! soyez raisonnable comme vous l'avez été jusqu'ici ! songez que vous êtes mariée !

— Pas pour longtemps ! s'écria Rosa quand la marquise fut sortie... Moi ! mariée ! vous n'y pensez pas, ma mère ! j'appartiendrais à cet homme ! je serais sa chose ! je serais à lui ! j'aurais pris cette chaîne-là, et je me serais rivée pour de bon à cet homme ! je serais sa femme ! C'est vrai, quelqu'un m'a demandé si je l'acceptais pour époux, et j'ai répondu *oui*, et je n'ai pas senti mes lèvres devenir froides après ce mot-là !... C'est moi qui l'ai voulu ! j'ai beau reprendre cette affreuse idée comme à moi, elle me repousse et me renie !... Il y avait de l'encens dans la chapelle et le soleil passait par les vitraux... Infamie ! moi à lui ! il aurait le droit d'entrer dans mon âme comme dans

cette chambre et d'y marcher! Mon nom de baptême serait à lui et il me dirait *tu*!... Horreur!... Ah! comme c'est étrange de haïr!... Je hais quelqu'un, moi! qui aurait cru cela possible? qui est-ce donc que je hais?... Frémont! non, c'est Maurice!... Maurice!... ah! malheureuse, comme tu l'aimes!

Elle reprit en tirant son flacon de son mouchoir:

— Heureusement, que j'ai tout bu!

Elle regarda la pendule:

— Minuit moins un quart, dit-elle. J'ai commencé à sept heures. Le livre de médecine qu'il y a dans la bibliothèque dit qu'il faut cinq heures pour que la dose que j'ai prise ait irrévocablement agi. Donc quand l'aiguille sera là, — et elle approcha son doigt de la douzième heure — je serai morte!

Elle continua en se parlant à elle-même:

— Voyons! qu'est-ce que j'éprouve?... une pesanteur à la tête! j'ai comme de la glace dans tout le corps!... C'est bien cela!...

Elle se leva.

— Pourtant, reprit-elle, je me tiens encore droite. Oh! la mort sera ici avant lui, j'en suis bien sûre! et puis la mort me voit! elle m'entend l'appeler! elle est chaste! c'est la grande sœur de charité!

Elle s'approcha de son prie-Dieu, et, joignant les mains vers le crucifix, elle lui cria :

— Hâtez-vous, Seigneur !

Elle se releva et se plaça devant la glace qui faisait face au chevet du lit :

— Allons ! madame la mariée ! dit-elle avec un sourire glacé qui faisait peur dans cette bouche gracieuse, votre époux va venir ! soyez prête !...

Alors, de ses blanches mains qui grelottaient, elle arracha son voile de dentelle et le lacéra avec une joie fauve, elle prit ses diamants et ses perles et les jeta sur le tapis, elle s'enleva violemment du front son bouquet de fleurs d'oranger et l'écrasa sous ses souliers de satin ; elle ôta de ses cheveux les épingles qui en soutenaient l'édifice et les laissa retomber sur ses épaules nues. Elle fut alors, sans le savoir, merveilleusement belle. Son teint s'était animé dans la colère. Ses yeux lançaient des éclairs d'orage. Son sein battait. Ses mains, toujours convulsives, erraient sur ses volants de point d'Angleterre et enfonçaient leurs jolis ongles dans les mailles délicates de la dentelle. Cette splendide parure ainsi ravagée, ces beaux cheveux en désordre, cette pâleur livide et illuminée de rougeurs rapides, avaient alors tout ce que la pu-

deur, l'indignation, la haine, l'amour et les approches de la mort peuvent ajouter d'éclat à la beauté. Après avoir violenté son âme, elle portait la première la main sur elle-même. Elle piétinait sa couronne, dont quelques fleurs étaient encore entières, et son talon mignon rendait un bruit sourd sur le tapis. Les lambeaux de la dentelle retombaient sur sa jupe en larges angles. Elle n'ôta pas ses gants, elle les arracha en en faisant sauter les boutons. Elle était indignée contre elle-même. Elle se vengeait de son mariage sur sa robe de noces. Elle souffletait sa parure et sa beauté devant sa glace.

Cette violente colère avait hâté l'effet du poison. Rosa sentit les premiers étourdissements de la mort. Un refroidissement brusque et général l'avertit que la fatale liqueur agissait.

Alors, elle se laissa tomber sur une causeuse, au pied du lit, les bras tendus sur ses genoux, la tête penchée sur son sein, le visage décomposé sous ses beaux bandeaux échevelés, et regardant d'un œil d'émail immobile le reflet du lit dans la glace. Ses paupières ouvertes, ses pupilles dilatées jusqu'au délire suivaient machinalement les jeux d'ombre et de lumière que le lustre faisait miroiter devant

elle dans les profondeurs mystérieuses du cristal.

Cependant depuis vingt minutes environ, derrière la glace devant laquelle Rosa était assise, dans une chambre dont le lustre était également allumé et qui, sauf le lit, était restée exactement pareille à celle de la jeune fille, — un homme et une femme, Maurice et Ninon, étaient debout.

Le visage de Maurice était ravagé. Ce n'était plus le brillant Bohême d'autrefois. Il était mis comme un homme qui s'habille sans savoir ce qu'il fait. Sa cravate était dénouée. Sa chemise était de la veille. Ses yeux caves et ses joues amaigries annonçaient une suite d'insomnies dévorantes. Il y avait une semaine que le jeune homme, ivre de jalousie, passait les nuits à mordre l'oreiller de son lit.

Ninon était vêtue d'un habit de voyage de couleur sombre. Elle avait son chapeau et ses gants. Elle était tranquille, sinistre, solennelle. On n'apercevait pas son visage que cachait une épaisse voilette de dentelle noire. Elle tenait une clef dans la main.

Sur le lit on voyait un mantelet de femme à capuchon et sur la table une boîte d'ébène.

— Ainsi, c'est convenu? avait dit Ninon en introduisant Maurice dans cette chambre.

— Oui.

— Surtout pas d'hésitation !... vous avez entendu Gil, et vous savez à quel homme vous aurez affaire !...

— A un assassin ! répondit Maurice. Cette clef !

— Un dernier mot, continua Ninon : deux voitures de poste nous attendent en ce moment dans la rue d'Estrée, et doivent nous conduire hors de France sur la frontière d'Espagne, dans l'auberge où ma fille m'a été enlevée. Egurral est à moi. Je pars la première avec lui. Vous et elle vous partirez dans deux heures avec Gil, qui a ses instructions. Vous arriverez un jour après moi et par une autre route. J'ai tout arrangé. L'anniversaire du rapt de ma fille approche. J'ai fixé cette date dans ma pensée ; une fois là-bas, je frapperai un grand coup. J'aurai à moi non-seulement la preuve, mais le témoin et le théâtre de l'événement. Il ne me manquera plus que la marquise. Le moment venu, je la ferai comparaître !

— Expliquez-vous ! fit Maurice en tressaillant.

— Écoutez, répondit Ninon. Vous avez votre but, j'ai le mien. J'y tiens et j'y touche. Ce que vous allez faire est décisif. Il s'agira demain de rendre l'honneur à la noble maison de Neilles. Il n'y aura qu'un moyen, le mariage. La marquise est toute-puissante à la cour

et je suis toute-puissante sur la marquise. Or, dans un instant, cette clef va vous donner ce que vous désirez. A une condition !

— Vous me faites trembler ! balbutia Maurice. Des conditions dans ce moment-ci !...

— Vous serez marquis de Neilles? dit l'actrice.

— Ah ! répondit Maurice, jamais ! vous savez bien que c'est impossible ! Cette clef !

— Engagez-vous ou allez-vous-en ! s'écria Ninon.

— M'en aller ! mais, malheureuse ! songez que votre fille va appartenir à votre amant !

— Et vous, songez que votre fiancée va appartenir à votre rival !

Il y eut un silence.

— Décidez-vous ! reprit Ninon.

— Jamais !

En ce moment, le roulement de la voiture de la marquise revenant de Saint-Cloud et le bruit de la grille qui s'ouvrait arrivèrent jusqu'à eux.

— Ils rentrent ! s'écria Ninon. Votre dernier mot?

— Jamais !

— Rosa monte l'escalier, fit l'actrice d'une voix sombre.

— Mais, misérable femme, vous vous acharnez à

l'insoluble. Voyons, nous n'avons pas le temps de raisonner. La minute est suprême. Tenez, je vous en supplie à mains jointes, à deux genoux! tâchez d'avoir un éclair de bon sens! Ce que je vais faire est-il nécessaire, absolu? sommes-nous acculés? est-ce le salut pour vous, pour elle et pour moi?

— Parlez vite! dit Ninon.

— Et vous, comprenez vite! eh bien! c'est précisément ce que je vais faire qui terrasse votre projet dont vous n'avez pas prévu toutes les conséquences. L'horrible nœud que vous vous croyez libre de dénouer est inextricable! Réfléchissez vous-même aux deux choses que vous attendez de moi! Toutes deux sont prévues par la loi. L'une est qualifiée de délit, l'autre de crime. Quel lendemain de marquis de Neilles et de pair de France rêvez-vous donc pour celui qui aurait fait ces deux actions terribles?

— Vous dites? bégaya Ninon, dont le voile s'agita sous un souffle haletant.

— Comprenez-vous, statue?

— Répétez! dit Ninon d'une voix égarée.

— Rosa entre dans sa chambre, répondit Maurice avec un accent solennel.

— Vous croyez que ce que vous allez faire anéantit le rêve de ma vie! balbutia Ninon.

— Si je le crois! — Tenez! je vous le prouverai, plus tard, quand nous aurons le temps! mais dans ce moment-ci nous n'avons plus que des secondes. Ninon! Ninon! comprenez, cédez, soyez femme! soyez grande! que le rayon humain aimante enfin votre âme. Le rêve de votre vie, dites-vous? en voici un autre et qui vaut mieux; nous irons vivre avec Gil tous les trois dans l'asile que vous nous aurez choisi. Vous serez notre mère!

— Leur mère! répéta Ninon avec un mélange de terreur et d'extase.

— Nous vous aimerons! je vous aimerai! Rosa vous aimera!

— Vous me le promettez?...

— Je vous le jure!

— Elle m'estimera?...

— Elle vous bénira!

— Bien vrai?

— Cette clef!

— Elle me pardonnera?

— Cette clef!

— Eh bien! va donc! fit l'actrice d'une voix entre-

coupée de sanglots. Je cède!... je pars!... je vais vous attendre! Reprends ta femme et rends-moi ma fille!

— Merci!...

Ninon donna la clef à Maurice et sortit précipitamment.

Le jeune homme, resté seul, appuya un instant sa main sur son cœur comme pour en comprimer les battements. Puis il approcha son oreille du trou de la serrure et écouta.

Un silence profond paraissait régner dans la chambre de Rosa. Cependant, à force de prêter l'oreille, Maurice crut entendre le vague tressaillement d'une robe et une voix défaillante qui répétait à plusieurs reprises ce nom qui arriva jusqu'à lui :

— Maurice!

Comme Rosa venait de pousser ce cri, suprême appel de son âme qui s'envolait déjà de ses lèvres, la glace devant laquelle la mourante était étendue s'écarta de la muraille, tourna sur elle-même, et un homme, beau et calme comme l'archange de l'Éden, surgissant tout à coup devant Rosa, lui dit doucement :

— Me voici!

Rosa regarda Maurice comme une femme qui n'est déjà plus dans la vie et pour qui le surnaturel et le surhumain sont choses toutes simples. Ni la miraculeuse apparition de Maurice, ni cette mystérieuse issue qui se révélait brusquement à elle dans sa propre chambre ne l'étonnèrent. Elle était aux avant-dernières minutes qui précèdent l'évanouissement de la vie. Elle avait le vertige de l'agonie, et le vertige comprend la vision.

Ce fut donc de l'air le plus naturel et de la voix la plus tendre qu'elle lui dit :

— C'est toi ! est-ce que tu es mort aussi ?

— Que dis-tu ? s'écria Maurice en saisissant dans ses bras sa fiancée qui s'affaissait sur elle-même.

— Mais je suis morte, moi ! répondit Rosa en se levant à demi pendant que Maurice l'entraînait dans la chambre masquée.

Elle faillit tomber à son premier pas. Maurice alors, avec une vigueur léonine, l'enleva et la déposa sur l'autre lit, dont on entrevoyait les rideaux blancs. Puis, après avoir rapidement refermé la glace derrière lui, il revint s'agenouiller aux pieds de la jeune fille en les couvrant de baisers passionnés. Il sentit alors que ces pieds étaient froids.

— Que dis-tu ?... répéta-t-il en devenant plus pâle que Rosa.

Rosa ne répondit pas. Ses lèvres étaient blanches, ses tempes violacées, ses mains, comme ses pieds, glacées.

— Un médecin! un médecin! s'écria le jeune homme en bondissant.

— C'est inutile! répondit Rosa d'une voix qui s'éteignait. Ne crie pas!... n'appelle pas!... J'ai pris... ce matin... du laudanum... dans la chambre... de ma mère... Adieu... un baiser!... Maurice!... viens!... je t'aime!...

— Tuée! elle s'est tuée! s'écria Maurice hagard.

— Il le fallait bien! murmura Rosa... Oh! je suis bien... empoisonnée, va!... ta chère... main... n'y fera rien!... Pardon! je te... bénis!...

Un dernier frisson agita sa robe, un soupir s'exhala de sa bouche, un calme céleste se répandit sur ses traits! Elle était morte.

Maurice resta un moment muet et stupide, comme si le monde se fût écroulé sur lui. Quiconque a traversé certaines consternations sait qu'elles donnent à ceux qu'elles frappent des intuitions suprêmes. Le jeune homme sentit qu'il n'y avait plus d'âme dans ce

beau corps, et pendant quelques secondes on n'entendit plus que le bruit de deux mains qui se tordaient et de deux lèvres désespérées qui cherchaient à rendre la vie à ce front pur et à ces yeux morts.

Minuit sonna.

Au moment où la dernière vibration de l'heure s'éteignait, le bruit d'un pas qui traversait l'enfilade des salons de l'hôtel se fit entendre, et l'agent de change pénétra dans la chambre nuptiale, dont il poussa le verrou derrière lui.

Il avait quitté l'habit de cour pour une somptueuse robe de chambre de velours qui se drapait élégamment sur la poitrine, en laissant voir le jabot de batiste le mieux plissé. Une cravate de mousseline brodée, négligemment nouée autour de son cou, faisait ressortir l'animation de son visage, habituellement blême, mais qui s'était coloré aux pommettes d'un feu d'amoureux augure. Toute la journée, il avait caressé dans sa pensée le régal de l'heure charmante qui venait enfin de s'offrir à lui. Pendant la messe, à la chapelle, son œil de faucon avait questionné par de furtifs regards les virginales merveilles que la toilette de Rosa laissait deviner sous les dentelles. Il avait pour ainsi dire escompté en luxure les délices de la

possession. Pas une des perfections visibles de la belle enfant n'avait échappé à cette profanation libertine que le débauché dérobait d'avance à l'époux. Il s'était senti maître de ce trésor de grâce. Depuis le pied chaussé de satin et dont le bas à jour se colorait des transparences rosées de la peau, jusqu'aux rondeurs divines du sein, dont le corsage ne lui permettait encore d'admirer que la blancheur, Frémont avait tout apprécié du coin de la paupière avec une avidité de Lovelace. Il avait dégusté d'avance les voluptés promises à ses cinquante ans par cette nuit de paradis qu'il allait voler à Satan.

Frémont s'introduisit donc dans la chambre de sa femme du pas oblique et souple dont Méphistophélès, amoureux de Marguerite, serait entré chez elle.

Il embrassa l'appartement d'un regard. Personne !

Il fit alors d'un œil profondément surpris le tour des meubles et des murailles. Personne !

Il souleva les rideaux de la fenêtre, il bouleversa tout, il visita la ruelle du lit. Personne ! Il finit par se jeter dans le cabinet de toilette en s'écriant avec un accent inexprimable :

— Mais où êtes-vous donc, chère enfant ?

—Ici! répondit tout à coup une voix sombre et sonore comme l'écho du sépulcre!

Frémont se retourna, et voici ce qu'il vit :

Au lieu de la glace que connaissait Frémont, le seuil resplendissant et inattendu d'une seconde chambre inondée de lumière et qui semblait le reflet de la première devenu réalité; dans cette chambre, non plus le lit conjugal, mais le lit virginal arraché pour ainsi dire à la nuit des noces; sur ce lit, au lieu de l'épousée tremblante, une robe blanche immobile; au lieu d'un visage troublé, un visage inanimé; au lieu de la mariée, une morte; enfin, sur ce seuil, Maurice affreusement pâle, debout, et un pistolet dans chaque main.

Frémont s'était arrêté bouche béante et les deux bras rejetés en arrière, sans pouvoir articuler une syllabe, regardant, voyant et ne comprenant pas. Maurice, immobile, avait sur la lèvre et dans le regard ce je ne sais quoi de suprême et de menaçant que les peintres prêtent aux soldats des phalanges célestes. Rien ne lui manquait pour l'entourer en ce moment d'un prestige prodigieux : il avait l'apparition, le nuage et la foudre.

Il y avait là pour Frémont un tel changement à

vue, une telle péripétie de choses impossibles et de choses évidentes, qu'il se crut ivre. Ses yeux, à la fois convaincus et incrédules, lui présentaient, comme dans l'ivresse, la double image de tout ce qu'il voyait : deux chambres, deux lustres, deux hommes, et enfin, dernière et formidable illusion d'optique, la mort remplaçant la nuit et deux fois présente devant lui, dans le cadavre de Rosa et dans la main de Maurice !

— Qu'est-ce que tout ceci veut dire? balbutia-t-il anéanti, en reculant de trois pas.

Maurice, pour toute réponse, tourna la tête vers la jeune fille.

— Celle que vous croyiez votre femme, dit-il, est maintenant couchée sur un lit de noces où l'un de nous deux va la rejoindre !

Frémont voulut répondre. Les paroles se figèrent sur sa langue.

— Morte ! s'écria-t-il enfin.

— Morte ! répondit Maurice.

Il y a des désespoirs qui ne pleurent pas. Ce sont les plus terribles. Sans bornes comme le désert, ils ont l'effrayante aridité des larmes.

Les yeux de Maurice étaient secs et flamboyants.

— Le sauveur est arrivé trop tard, dit-il, mais le vengeur arrive à temps !

La réflexion n'avait pas tardé à succéder dans l'esprit de l'agent de change à la stupeur. Tout en plongeant les yeux dans cette chambre fantastique qui s'ouvrait pour la première fois devant lui, il avait aperçu et reconnu le portrait de Ninon. Il eut alors un trait de lumière et entrevit le mystère de cette porte qui donnait dans la maison de la mère de la jeune fille.

Néanmoins, en dépit de cette révélation, l'agent de change n'en pouvait croire ses yeux et se demandait toujours s'il était ou non le jouet d'un rêve.

Maurice fit un pas en avant qui fit faire à Frémont un nouveau pas en arrière.

— Monsieur, dit le jeune homme, voici huit jours que je vous attends. Nous avons, si je ne me trompe, une querelle à vider ensemble. Je sais qui vous êtes, vous êtes un bandit. Mais j'ai la faiblesse de vouloir m'assurer si, au lieu de sang, ce n'est pas par hasard de la boue que vous avez dans les veines. Donc, je consens à me battre avec vous. Les conditions de notre rencontre restent les mêmes. Nous devions nous battre sans témoins : nous sommes seuls; dans une

chambre : celle-ci vaut le pavillon. Il n'y a dans ces conditions qu'une différence ; mais ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée, c'est vous ! Le pistolet que vous avez déchargé est resté vide. Nous n'avons donc ici qu'une balle pour nous deux. Vous aviez voulu m'assassiner. J'aurais dû vous tuer. Je l'avais promis. Mais je ne suis pas de votre espèce et j'ai de l'honneur même pour les lâches !

Maurice s'avança de nouveau. Frémont recula encore et sentit le mur derrière lui.

— Une de ces deux armes contient la mort, dit Maurice, et je ne sais plus laquelle. Choisissez !

L'agent de change, tout bronzé qu'il était, se trouvait plongé dans cette sorte d'affaissement moral qui succède à l'énormité de certaines épouvantes. Cependant il secoua l'irrésistible fascination de cette catastrophe qui transformait ainsi sa nuit d'amour (et de quel amour !) et il mesura la situation avec sa lucidité accoutumée. Il était veuf, il est vrai, mais pair de France. Plus que jamais donc il tenait à la vie. Il jeta vers la porte par laquelle il était entré un regard que Maurice intercepta.

— Choisissez, reprit Maurice, ou je vous tue !

Frémont sentit qu'il fallait obéir. Il regarda les deux

armes, les reconnut, et un sourire d'espoir farouche releva le coin de sa lèvre. Il avait entrevu une issue favorable pour lui. Dès lors, il retrouva l'attitude confiante du scélérat que la fortune a toujours servi. Du moment que le succès était possible, il y comptait. Pour qu'il se courbât. il fallait que le péril fût sans ressource. Ici, il pouvait encore espérer. Avoir la main heureuse, et tout était dit.

Les deux adversaires se tenaient donc debout l'un devant l'autre. Les sombres flammes de la haine se croisaient dans leurs yeux. Tandis que Maurice enveloppait l'agent de change d'un réseau de regards fulgurants, Frémont avait repris l'aplomb d'un joueur qui a toujours gagné et que les cartes connaissent. Satan s'était redressé devant l'archange.

Le spectacle que présentèrent alors ces deux chambres, l'une virginale, l'autre nuptiale, avait quelque chose de solennel et d'indescriptible. C'était d'abord un mélange de parfums, de silence, de lumière, de soie, d'or, de jeunesse, de richesse et de terreur. Dans l'une errait et flottait encore le groupe charmant et épouvanté des seize années de Rosa. Son livre d'heures sur son prie-Dieu, sa broderie à demi ployée sur la table, ici un éventail, là un album, sur le tapis

une couronne de fleurs d'oranger brisée, des lambeaux de dentelle, des bijoux épars, et enfin le face-à-face de Maurice et de Frémont ayant entre eux une paire de pistolets. Dans la seconde chambre, le spectre éclairé et tragique de la première, l'air frais et humide de la solitude parée, une atmosphère de cave éblouissante, la pâle image de toute une existence, l'ombre de la vie de Rosa et son cadavre! Dans l'une la mort, dans l'autre un duel à bout portant. Il semblait que la porte ouverte qui les séparait fût un battant de la même tombe, et que la pendule fût dans toutes deux à l'heure de l'éternité!

Si l'on se rappelle qu'une semaine auparavant, jour pour jour et heure pour heure, ce même lit sur lequel Rosa venait d'expirer avait failli recevoir le dernier soupir de Ninon, on se demandera s'il n'y avait pas là plus qu'un caprice et presque une volonté du destin. On eût dit que ce lit tragique n'avait pas voulu perdre le pli du linceul; que, la mère lui ayant échappé, il avait attiré à lui la fille, et que le Suicide était resté, dans l'ombre, en sentinelle à ce chevet.

L'agent de change avait pris dans la main de Maurice un des pistolets.

— Il me semble que j'ai le bon ! fit-il en soupesant son arme.

— Croyez-vous ? répondit Maurice.

Ils se posèrent le canon de leur arme sur le cœur et pressèrent ensemble la détente.

La marquise et les domestiques endormis dans l'hôtel se réveillèrent au bruit d'une détonation.

Le lendemain, tout Paris parlait et les journaux étaient remplis des détails d'une épouvantable tragédie qui venait d'ensanglanter l'hôtel de Neilles.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

CONCLUSION

L'AUBERGE DU PAS-DE-ROLAND

Huit jours se sont passés.

Franchissons cent quarante lieues, transportons-nous sur la frontière d'Espagne, dans une gorge des Pyrénées ravinée par un torrent qui coule en tourbillonnant sous la voûte de pierre d'une hôtellerie.

Le lecteur a peut-être encore présente dans l'esprit la silhouette de cette auberge où a débuté notre récit. Si l'on n'en a pas oublié la configuration, on doit distinguer encore, quoique dans le lointain où l'ont laissée les événements, cette demi-forteresse bâtie sur un gave, et qui était pour Egurral ce que le nid est pour le vautour. On doit se souvenir qu'elle reposait sur des assises de granit, et contenait dans sa partie

inférieure un caveau percé d'une trappe qui permettait jadis à l'ancien collaborateur des contrebandiers basques d'emmagasiner les marchandises confiées pour lui au torrent par la contrebande, et arrêtées au passage par une grille de fer.

Au moment et à l'heure où nous ressuscitons devant le lecteur l'auberge du Pas-de-Roland, son toit et sa façade, au lieu de rire au soleil d'Espagne, sont couverts du livide manteau d'un clair de lune de septembre. Tout est spectral autour de la masure. La montagne, la route, le bord des croisées, la tranche de l'enseigne, les barreaux des volets, les sculptures en relief de l'écusson, le pavé de la cour, les tuiles du toit, la charpente du hangar, — tout est blanc. La sinistre auberge semble surgir du fond du passé avec un suaire.

Au dehors, une de ces tempêtes comme celles où Shakspeare a placé les sorcières de *Macbeth,* bouleverse les nuages autour du croissant de la lune. Le ciel s'agite, tumultueux, dans un ouragan d'automne. Les falaises du ravin disparaissent dans les ténèbres. L'auberge silencieuse et close a elle-même la ligne massive d'un monolithe. Le gave, plus rapide et plus violent que jamais, s'engouffre avec fracas sous la

voûte. Descendant d'un sommet inaccessible et ignoré, il arrive indigné et menaçant des profondeurs de son escarpement. Son eau glacée et fouettée par l'orage, en traversant l'auberge, l'ébranle formidablement depuis les tuiles du toit jusqu'aux piliers de la voûte. Il bouillonne, il rugit, il mord la pierre avec la rage de l'élément déchaîné. Il arrache au caveau un écho terrible et tord les barreaux de la grille qui passe comme un peigne de fer géant dans cette crinière d'écume.

Si le rayon de lune qui argente la surface de ce courant de bruit et le suit jusque dans l'étroit tunnel était un regard, ce regard verrait, dans ce moment, une chose qui n'a que Dieu pour témoin.

La trappe du caveau s'est soulevée, et sur cette ouverture est penchée la tête horrible et athlétique d'un vieillard qui fixe, sur les eaux blanches du gave, deux prunelles d'or vert.

Bientôt, soit qu'il ait distingué ce qu'il cherche, soit qu'il veuille sonder ces eaux sinistres, son bras, armé d'une gaffe de marinier, s'allonge dans le gouffre, et une voix digne de la bouche d'où elle sort prononce, en grommelant, ces paroles :

— La drôlesse! aller se jeter à l'eau avant de

m'avoir payé! Si je ne trouve rien sur elle, voilà une fantaisie qui va me coûter une jolie somme!

Après avoir tâtonné quelques instants, la gaffe s'accroche en effet à la ceinture d'un vêtement dont les plis surnagent, et le lugubre pêcheur retire du courant un corps échoué le long de la grille, l'amène jusqu'à lui, le saisit et le dépose dans le caveau.

C'est le cadavre d'une femme.

Une chandelle de suif, posée dans les décombres et plantée dans une bouteille, dont elle sillonne le goulot de bavures fétides, éclaire alors un tableau que Rembrandt signerait.

D'abord le caveau. Sombre, étroit, circulaire, il sue l'humidité nauséabonde des culs de basse-fosse. Les moellons, mal équarris, qui lui servent de murailles, ont les reflets lisses de la moisissure. Il n'a ni fenêtre, ni lucarne, ni jour de souffrance. Il est encombré de caisses vides, de sacs défoncés et de ballots dont il ne reste plus que l'enveloppe goudronnée. L'odeur du cambouis et de la pourriture se mêle, dans cet air étouffé, aux exhalaisons de la chandelle. Le grignottement des rats, occupés à ronger quelques débris derrière les échafaudages de matériaux informes qui remplissent le fond de la cave, en laisse soupçonner

les hôtes habituels. Ce qu'on peut y distinguer offre un chaos noir et indéchiffrable de choses qui n'ont plus de nom ni de figure. On dirait le capharnaüm de ces receleurs de bas étage qui font argent et commerce de tout. Dans un coin, une pièce d'étoffe passée à l'humidité; dans l'autre, des douzaines de couteaux rouillés encore à demi empaquetés; ici des jarres d'huile rancie; là, des caisses de cigares entamées, plus loin des tablettes de chocolat d'Espagne éparpillées dans une paille devenue fumier.

L'homme a retroussé ses manches et relevé sa chemise jusqu'au coude. Il s'est agenouillé devant le cadavre et le fouille.

Ce cadavre porte une robe de voyage. La lividité et la tuméfaction des traits, les yeux immobiles et fixes, les lèvres bleuies, la raideur et la lourdeur des membres, les cheveux collés par longues mèches le long des épaules et sur un visage dont, malgré cette affreuse altération, on devine encore la jeunesse et la beauté, tout annonce que la noyée est restée plusieurs heures dans le torrent.

L'homme fouille les poches et les retourne. Il est haletant. Enfin, il trouve un papier. C'est un journal de Paris qui porte la date du 30 août. Il le froisse

avec fureur sans le lire, et se remet à fouiller. Il trouve une lettre, la parcourt, la jette dans les décombres et recommence sa perquisition, qui s'achève au milieu d'un horrible blasphème. Il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

— Pas le plus petit reçu ! s'écrie-t-il. Mille tonnerres ! Vingt mille francs pour tout potage ! Je suis ruiné !...

Alors, indigné, le misérable se relève et donne un hideux coup de pied à la morte qui retombe dans le torrent, dans la tempête et dans la paix éternelle.

. . . .

. . . .

Le retentissement du drame dont l'hôtel de Neilles avait été le théâtre fut considérable. Il fallut l'intervention royale pour empêcher le survivant de ce duel terrible de passer en cour d'assises. On parvint cependant à étouffer cette affaire, dont les origines restèrent toujours ignorées. Seulement, la nomination d'Horace Frémont ne parut pas au *Moniteur*. Il resta ce qu'il était, et ce fut son châtiment.

La marquise prit le deuil, non de son héritière, mais de sa maison. L'hôtel de Neilles fut fermé six mois, pendant lesquels la marquise passa ses journées confinée dans son appartement. Elle ne voulut pas entendre les condoléances du monde, par un de ces soubresauts d'orgueil comme cette âme était seule capable d'en éprouver. Elle ressentait la sombre tristesse de la dernière descendante d'une des plus grandes familles de France réduite à voir un scandale attaché à son nom. Elle fit peindre en noir les cadres dorés des cinquante aïeux illustres qui représentaient la maison de Neilles, et parmi lesquels il y avait un grand veneur, trois maréchaux et un connétable. Elle envoya fondre à la Monnaie son argenterie armoriée, et fit briser son blason au-dessus de sa porte à coups de marteau.

La révolution de Juillet arriva. La marquise, alors, vendit l'hôtel de Neilles et alla porter sa décadence et les débris de sa fortune à l'étranger. Plus tard, elle se maria avec un ancien duc et pair, qui ne lui donna pas d'enfants. La maison de Neilles était finie. 1830 lui avait porté le dernier coup.

Pour qui aime à suivre les actions humaines

jusque dans les dernières déductions que leur apporte la destinée, en supposant que l'infortunée Ninon eût pu un moment réaliser son rêve, l'échéance de l'avortement n'eût pas été longue, et l'actrice eût vu sa chimère emportée avec le trône et la pairie héréditaire par la révolution qui se préparait.

Ninon avait donc bien fait d'aller rejoindre dans la mort Rosa et Maurice.

Les oisifs ou les familles qui visitent les cimetières purent remarquer, pendant les premiers mois de l'année 1830, dans un des cimetières de Paris, une tombe qui ne ressemblait pas aux autres, et devant laquelle on s'arrêtait avec étonnement. C'était un carré de terrain légèrement soulevé par les deux cercueils qu'il recouvrait et entouré d'une balustrade très-simple. Il n'y avait ni pierre tumulaire, ni monument, ni même la modeste croix du pauvre. On n'y lisait aucun nom. Tout ce qu'on y voyait, c'était, posé sur le sol, un bouquet de roses de la plus grande fraîcheur. A quelque heure du jour qu'on passât devant ce tombeau, jamais on ne vit le bouquet fané; mais si l'on se fût trouvé là le matin de très-bonne heure, on eût pu

voir quelle main pieuse venait écrire tous les jours avec des fleurs l'épitaphe de Maurice et de Rosa.

Le 29 juillet 1830, les roses se fanèrent et ne furent plus renouvelées. Gil s'était fait tuer la veille sur une barricade et avait été porter à Ninon le dernier bouquet.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

COLLECTION MICHEL LÉVY.

Volumes parus et à paraître. — Format grand in-18, à 1 franc.

A. DE LAMARTINE. (vol.)
- Les Confidences. . . 1
- Nouv. Confidences. . 1
- Touss. Louverture. . 1

THÉOPH. GAUTIER
- Beaux-arts en Europe 2
- Constantinople. . . 1
- L'Art moderne. . . 1
- Les Grotesques. . . 1

GEORGE SAND
- Hist. de ma Vie. . 10
- Mauprat. 1
- Valentine. 1
- Indiana. 1
- Jeanne. 1
- La Mare au Diable. . 1
- La petite Fadette. . 1
- François le Champi. 1
- Teverino. 1
- Consuelo. 3
- Comt. de Rudolstadt 2
- André. 1
- Horace. 1
- Jacques. 1
- Lettres d'un voyag. 1
- Lélia. 2
- Lucrezia Floriani. . 1
- Péché de M. Antoine 2
- Le Piccinino. . . . 2
- Meunier d'Angibault. 1
- Simon. 1
- La dern. Aldini . . 1
- Secrétaire intime. . 1

GÉRARD DE NERVAL
- La Bohême galante. 1
- Le Marq. de Fayolle. 1
- Les Filles du Feu. . 1

EUGÈNE SCRIBE
- Théâtre (ouv. comp.) 20
- Comédies. . . . 3
- Opéras 2
- Opéras comiques.. 5
- Comédies-Vaudv.. 10
- Nouvelles. 1
- Historiettes et Prov. 1
- Piquillo Alliaga. . . 3

HENRY MURGER
- Dern. Rendez-vous. 1
- Le Pays Latin. . . 1
- Scènes de Campagne 1
- Les Buveurs d'Eau. 1
- Vacances de Camille. 1

CUVILLIER-FLEURY
- Voyag. et Voyageurs. 1

ALPHONSE KARR
- Les Femmes. . . . 1
- Encore les Femmes. 1
- Agathe et Cécile. . 1
- Pr. hors de mon Jard. 1
- Sous les Tilleuls. . 1
- Voy. aut. de mon jard. 1
- Poignée de Vérités.. 1
- Pénélope normande. 1
- Trois cents pages . 1
- Soirées de Ste-Adresse 1

Mme B. STOWE
Traduct. E. Forcade.
- Souvenirs heureux. . 3

CH. NODIER (Trad.)
- Vicaire de Vakefield. 1

LOUIS REYBAUD (vol.)
- Jérôme Paturot . . 1
- Paturot-République. 1
- Dern. des Commis-Voyageurs. . . . 1
- Le Coq du Clocher. 1
- L'Indust. en Europe 1
- Ce qu'on voit dans une rue. 1

FRÉDÉRIC SOULIÉ.
- Mémoires du Diable. 2
- Les Deux Cadavres. 1
- Confession Générale. 2
- Les Quatre Sœurs . 1
- Au jour le jour . . 1
- Marguerite. — Le Maître d'École. . 1
- Le Bananier. — Eulalie Pontois. . . 1
- Huit jours au Château 1
- Si jeunesse savait . 2
- Le port de Creteil. . 1
- Le conseiller d'Etat. 1
- Le Magnétiseur. . . 1
- Un malheur complet 1
- La Lionne 1
- Les Drames inconnus 4
- La rue de Provence N° 3 . . 1

Mme É. DE GIRARDIN
- Marguerite. 1
- Nouvelles. 1
- Vicomte de Launay. 4
- Marq. de Pontanges. 1
- Poésies complètes. . 1
- Cont. d'une v. Fille. 1

ÉMILE AUGIER
- Poésies complètes. . 1

F. PONSARD
- Etudes Antiques. . 1

PAUL MEURICE
- Scènes du Foyer. . 1
- Les Tyrans de Village 1

CH. DE BERNARD
- Le Nœud gordien. . 1
- Gerfaut. 1
- Un homme sérieux. . 1
- Les Ailes d'Icare . 1
- Gentilhom. campagn. 2
- Un Beau-Père. . . 2
- Le Paravent . . . 1
- L'Ecueil. 1

HOFFMANN
Trad. Champfleury.
- Contes posthumes. . 1

OSCAR DE VALLÉE
- Les Manieurs d'arg. 1

ALEX. DUMAS FILS
- Avent. de 4 femmes. 1
- La Vie à vingt ans. 1
- Antonine. 1
- Dame aux Camélias. 1
- La Boîte d'Argent. . 1

LOUIS BOUILHET
- Melænis. 1

JULES LECOMTE
- Poignard de Cristal.. 1

X. MARMIER
- Au bord de la Newa 1
- Les Drames intimes. 1

J. AUTRAN (vol.)
- Milianah. 1

FRANCIS WEY
- Les Anglais chez eux 1

PAUL DE MUSSET
- La Bavolette. . . . 1
- Puylaurens. . . . 1

CÉL. DE CHABRILLAN
- Les Voleurs d'Or. . . 1
- La Sapho 1

EDMOND TEXIER
- Amour et finance. . 1

ACHIM D'ARNIM
Trad. T. Gautier fils.
- Contes bizarres. . . 1

ARSÈNE HOUSSAYE
- Femmes c. elles sont. 1
- L'amour comme il est 1

GÉNÉRAL DAUMAS
- Le grand Désert. . 1
- Chevaux du Sahara. 1

H. BLAZE DE BURY
- Musiciens contemp.. 1

OCTAVE DIDIER
- Madame Georges. . 1

FELIX MORNAND
- La Vie arabe. . . 1
- Bernerette 1

ADOLPHE ADAM
- Souv. d'un Musicien. 1

J. DE LA MADELÈNE
- Les Ames en peine. 1

ÉMILE SOUVESTRE
- Philos. sous les toits 1
- Conf. d'un Ouvrier. 1
- Au coin du Feu. . 1
- Scèn. de la Vie intim. 1
- Chroniq. de la Mer. 1
- Dans la Prairie. . . 1
- Les Clairières. . . 1
- Sc. de la Chouannerie 1
- Les derniers Paysans 1
- Souv. d'un Vieillard. 1
- Soirées de Meudon.. 1
- Sc. et réc. des Alpes. 1
- L'Echelle de Femm. 1
- La Goutte d'eau. . 1
- Sous les Filets . 1
- Le Foyer Breton. . 2
- Contes et Nouvelles. 1
- Les derniers Bretons 2

LÉON GOZLAN
- Châteaux de France. 2
- Notaire de Chantilly 1
- Polydore Marasquin 1
- Nuits du P.-Lachaise 1
- Le Médecin du Pecq 1
- Hist. de 130 femmes. 1
- La famille Lambert. 1
- La dern. Sœur Grise. 1

THÉOPH. LAVALLÉE
- Histoire de Paris. . 2

FÉLIX MAYNARD
- Journal d'une dame Anglaise. — De Delhi à Cawnpore. 1

A. DE BRÉHAT
- Scènes de la Vie Contemporaine. . 1

EDGAR POE (vol.)
Trad. Ch. Baudelaire.
- Histoires extraordin. 1
- Nouv. Hist. extraord. 1
- Aventures d'Arthur Gordon Pym. . . 1

CHARLES DICKENS
Traduction A. Pichot.
- Neveu de ma Tante. . 2
- Contes de Noel . . 1

A. VACQUERIE
- Profils et Grimaces. 1

A. DE PONTMARTIN
- Contes et Nouvelles. 1
- Mém. d'un Notaire. . 1
- La fin du Procès. . 1
- Contes d'un Planteur de choux. . . . 1
- Pourquoi je reste à la Campagne. . . 1

HENRI CONSCIENCE
Trad. Léon Wocquier.
- Scèn. de la Vie flam. 2
- Le Fléau du Village. 1
- Les Heures du soir. 1
- Les Veillées flamand. 1
- Le Démon de l'Argent 1
- La Mère Job. . . . 1
- L'Orpheline. . . . 1
- Guerre des Paysans. 1

PAUL DE MOLÈNES.
- Mém. d'un gentilh. du siècle dernier. 1

DE STENDHAL
(H. Beyle.)
- De l'Amour. . . . 1
- Le Rouge et le Noir. 1
- La Chartr. de Parme. 1

MAX. RADIGUET
- Souv. de l'Amér. esp. 1

PAUL FÉVAL
- Le Tueur de Tigres. 1
- Les dernières Fées. 1

MÉRY
- Les Nuits anglaises. 1
- Une Hist. de Famille. 1
- André Chénier. . . 1
- Salons et Sout. de Paris 1
- Les Nuits italiennes. 1

GUST. FLAUBERT
- Madame Bovary. . . 2

CHAMPFLEURY
- Les Excentriques. . 1
- Avent. de Mlle Mariette 1
- Le Réalisme. . . . 1
- Prem. Beaux Jours. 1
- Les Souffrances du profess. Delteil. . 1

XAVIER AUBRYET
- La Femme de 25 ans. 1

VICTOR DE LAPRADE
- Psyché. 1

H. B. RÉVOIL (Trad.)
- Harems du N.-Monde. 1

ROGER DE BEAUVOIR
- Chev. de St-Georges. 1
- Avent. et Courtisanes 1
- Histoires cavalières. 1

GUSTAVE D'ALAUX
- Soulouq. et son Emp. 1

F. VICTOR HUGO (vol.)
(Traducteur.)
- Sonn. de Shakspeare. 1

AMÉDÉE PICHOT
- Les Poëtes amoureux 1

ÉMILE CARREY
- Huit jours sous l'Equateur. 1
- Métis de la Savane. 1
- Les Révoltés du Para 1
- Récits de Kabylie. . 1

CHARLES BARBARA
- Histoir. émouvantes. 1

E. FROMENTIN
- Un Eté dans le Sahara 1

XAVIER EYMA
- Les Peaux-Noires. .

LA COMTESSE DASH
- Les Bals masqués. . 1
- Le Jeu de la Reine. 1
- La Chaîne d'Or. . 1

MAX BUCHON
- En Province. . . . 1

HILDEBRAND
Trad. Léon Wocquier
- Scè. de la Vie holland. 1

AMÉDÉE ACHARD.
- Parisiennes et Provinciales. 1
- Brunes et Blondes. 1
- Les dern. Marquises. 1
- Les Femmes honnêtes 1

A. DE BERNARD
- Le Portrait de la Marquise. 1

CH. DE LA ROUNAT
- Comédie de l'Amour. 1

MAX VALREY
- Marthe de Montbrun. 1

. DE MUSSET
GEORGE SAND
DE BALZAC etc.
- Le Tiroir du Diable. 1
- Paris et les Parisiens 1
- Parisiennes à Paris. 1

ALBÉRIC SECOND
- A quoi tient l'Amour. 1

Mme BERTON
(Née Samson.)
- Le Bonheur impossib. 1

NADAR
- Quand j'ét. Etudiant. 1

ÉMILIE CARLEN
Trad. M. Souvestre.
- Deux Jeunes Femmes 1

LOUIS ULBACH
- Les Secrets du Diable 1

VALOIS DE FORVILLE
- Le Marq. de Pazaval 1

F. HUGONNET
- Souvenirs d'un Chef de Bureau Arabe. 1

JULES SANDEAU.
- Sacs et Parchemins. 1

LOUIS DE CARNÉ
- Drame s. la Terreur. 1

PARIS.— TYP. MORRIS ET COMP., RUE AMELOT, 64.

